LES VESTALES [1]

DERNIÈRE PARTIE [2]

Le lendemain, aux premières paroles de Jean, elle fut émue d'une pitié infinie. Il avait voulu tenir sa promesse ; toute son attention sur sa faute et sur la menace du châtiment, toute sa pensée vers Marguerite, il s'était dépouillé du cynisme et de la mauvaise rage qu'elle lui avait commandé de rejeter loin de lui. Mais maintenant, plus rien ne le protégeait contre les mille atteintes du regret et de l'appréhension. Il n'était plus tout entier que souffrance. Elle le sentit pareil, dans cette misère, à un malheureux enfant qu'on avait amené un jour au dispensaire, brûlé par l'eau bouillante et dont le corps ne faisait qu'une seule plaie. Avec quelle impatience affolée Jean l'attendait, elle le comprit tout de suite à la flamme de ses yeux, à l'étreinte de sa main. Elle n'avait pas osé croire qu'il lui obéirait si vite, qu'il réussirait à lui obéir. Elle en fut transportée ; son sourire semblait l'admirer et le remercier ; elle lui dit aussitôt combien elle était fière de l'avoir persuadé, combien reconnaissante d'un effort si cruel.... Déjà, le visage de Jean avait changé : la voir, voir ses yeux, sentir la caresse de leurs pointes lumineuses, recueillir au mouvement de ses lèvres la douceur des paroles, c'était, après les heures de fièvre, un tel délice, qu'il en venait par momens à aimer sa faute, puisque c'était sa faute qui avait amené Marguerite près de lui. Et toutefois, il était maintenant

(1) *Copyright by* Delzons, 1914.

(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 juillet et 1er août.

si chétif et si humble devant elle, que le délice se mêlait d'une intense mélancolie. Il ne pouvait douter qu'elle eût souffert à cause de lui, et il en était à la fois ravi et désolé. Il apercevait que, seule, une force de dévouement incomparable conduisait la jeune fille jusqu'à lui, à l'heure où elle aurait pu très justement se détourner, et il lui semblait qu'il n'aurait jamais assez de gratitude et de respect pour reconnaître cette bonté. Du moins, il voulait répondre à ce dévouement de la seule manière qui fût en son pouvoir, en pliant aux ordres de Marguerite toute son énergie. Dès lors qu'elle veillait sur lui, il endurerait vaillamment humiliations et châtimens : il recommencerait une fois encore sa vie, puisque tel était le désir de Marguerite. Mais avant tout, la voir, elle, la voir!...

Il risqua timidement ce vœu, lorsque, après deux grandes heures, elle se décida à partir :

— Je crois... je crois que j'arriverai à faire tout ce que vous me demandez, si vous voulez bien... si vous avez la charité de ne pas m'abandonner...

Elle lui répondit aussitôt, les yeux brillant d'une lumière égale et vive :

— Soyez tranquille, je ne vous abandonnerai pas.

Elle songeait ensuite :

« Pour rien au monde, je ne l'abandonnerai... »

Et elle se demanda en souriant :

« Est-ce là le sacrifice?... Mon désir le plus cher et ma plus grande joie!... »

Elle revint tous les jours, tantôt seule, tantôt accompagnée de la vieille Annette. Jean se rétablissait vite. Il portait encore l'ample bandage semblable à un turban; mais il était debout et, souvent, la tiédeur de ces après-midi printaniers leur permettait de s'asseoir sur un banc, dans la cour ensoleillée. Les heures s'écoulaient en causeries toutes pareilles à celles de naguère, dans le petit salon de Marguerite; et la douceur qu'ils éprouvaient ensemble à se voir, à se raconter l'un à l'autre, enveloppait du même charme les récits qu'ils se faisaient de leurs plus menues actions, de leurs plus secrètes pensées. Cependant, il leur semblait que ce temps du petit salon était séparé du présent comme par un intervalle immense. Mais ils n'en goûtaient que mieux le plaisir d'avoir ainsi bien à eux, à eux seuls, leur passé; et, parce que chacun se reprochait une faute envers

l'autre, — elle de s'être d'abord éloignée de lui, puis lui d'elle, encore davantage, — ils parlaient de ces momens à peine révolus avec la tristesse très tendre qu'on éprouve en évoquant les êtres chers, qui sont partis sans qu'on les ait assez aimés.

Avec les paroles qu'ils s'étaient dites, ils retrouvaient les sentimens dont elles gardaient les nuances et la sonorité; ils se retrouvaient eux-mêmes qui avaient vécu pleinement ces heures précieuses. Et lui adorait en Marguerite, avec le respect le plus chaste, la grâce du visage et du corps, l'élégance parfaite, la finesse et la vivacité de l'esprit, la sensibilité vibrante, cette suprême délicatesse féminine qui lui représentait les joies les plus rares qu'il eût connues. Elle, souriant à cette dévotion, s'émerveillait de le voir si docile à sa parole, inquiet d'un silence, d'un regard distrait où il croyait la sentir mécontente, enchanté d'un mot d'éloge, d'une expression favorable de ses yeux; comme dans leurs entretiens passés, la confiance sans réserve de Jean et son obéissance aveugle l'attachaient à lui davantage par une émotion d'orgueil tendre, de reconnaissance et de sollicitude renouvelée.

L'avenir de Jean remuait plus encore en eux ces sentimens. Quand Marguerite commençait à en parler, tout le visage du jeune homme, ses yeux ardens, sa bouche résolue, disaient aussitôt :

— Ce que vous voudrez, ce qu'il vous plaira, je ferai tout... je dépends de vous absolument, et ma destinée est entre vos mains....

Elle aimait cette ardeur soumise sur ce visage, chez cet homme. Il était convenu désormais, arrêté de la façon la plus certaine que Jean, après le temps de l'expiation, reprendrait sa vie militaire, comme du jour de son engagement,— c'est-à-dire pour suivre sa carrière vers Saumur jusqu'à l'épaulette d'officier. Marguerite affirmait que la faute de Jean permettait ces projets et qu'une condamnation, pourvu qu'elle ne fût pas trop sévère, ne les contrarierait pas.

— Vous serez seulement retardé, retardé de deux ou trois ans. Mais vous êtes jeune! vous arriverez tout de même.

Jean soupirait d'espoir :

— Si cela est possible, j'arriverai donc, puisque vous le voulez!

Elle feignait de s'irriter de sa soumission :

— Ce n'est pas parce que je le veux : c'est parce que vous, vous-même l'aurez voulu.

Il ne répondait pas; il se contentait de sourire. D'un commun accord, ils se taisaient tous les deux. Ils sentaient mieux encore leur union dans ce besoin de ne plus parler, dans ce bienfait d'être l'un près de l'autre et de respirer l'air tiède. A ce moment, ils se regardaient parfois; les yeux de Marguerite offraient à Jean, avec la plus joyeuse franchise, une pure et limpide lumière, où il trouvait, où elle voyait bien elle-même qu'il trouvait l'allégresse et le courage. Et c'est alors qu'ils comprenaient secrètement que l'union s'était faite entre eux par le meilleur de leurs âmes.

Cependant, Marguerite forçait un peu son espoir quand elle assurait Jean qu'il pourrait reprendre sa carrière. En réalité, elle avait interprété une phrase de son père :

— La faute militaire est grave; mais elle ne touche en rien à l'honneur.

Du reste, les démarches de Fernand Le Talleur et de ses frères rencontraient de la résistance : la menace du Conseil de guerre restait pressante. Aux questions de Marguerite, son père répondait :

— Non : rien encore. Il faudrait une combinaison...

Il n'en disait pas davantage : il paraissait très soucieux, et il l'était en effet, moins du sort de son neveu que de la conduite de Marguerite elle-même, sur quoi ses belles-sœurs, chacune à sa manière, lui faisaient de vives représentations. Il s'était gardé de rien dire à sa fille : il la connaissait trop bien, il l'aimait et la respectait trop complètement, pour risquer de la blesser par des observations qui, d'ailleurs, pouvaient la troubler sans profit. Et il avait obtenu de ses belles-sœurs qu'elles se tairaient comme lui. D'elle-même, Valentine avait jugé, pour elle aussi, que cette attitude était la seule prudente. Mais, avec Fernand Le Talleur, elle se conjura volontiers pour éloigner Jean de telle sorte que Marguerite eût à s'applaudir comme eux de cet éloignement.

La veille du jour que le médecin avait fixé pour la sortie de l'hôpital, Fernand Le Talleur annonça triomphalement à Marguerite :

— Victoire! c'est fait. Pas de Conseil! et bien mieux, la meilleure des solutions pour l'avenir...

Il s'expliqua; cette solution, il la méditait depuis une semaine.

Pour la faire accepter, il lui avait fallu l'aide du hasard : le ministère avait besoin du concours de ses sociétés marocaines.

— Mais quoi? Qu'est-ce donc? interrogeait Marguerite frémissante.

— Ce n'est rien! Le bon parti dans ces histoires-là, c'est de ne rien dire, de ne rien faire. Jean ne sera même pas cassé.

— Vrai! s'écria Marguerite. Quel bonheur! Oh! que je serai contente de le lui dire... Est-ce possible?

— Ah! il rendra ses galons, reprit Le Talleur.

Il fit une courte pause : il savait qu'il allait frapper au cœur de sa fille, et, bien qu'il espérât que le coup ne serait pas très douloureux, il en était désolé. Il baissa les yeux pour ajouter :

— Il rendra ses galons, comme de lui-même, pour passer aux chasseurs d'Afrique. Demain soir, de l'hôpital, il filera tout droit à Oran.

Marguerite n'avait rien dit, et il n'osait pas la regarder. Quand il s'y décida, après quelques instans, le visage de sa fille le troubla étrangement. Il lui avait vu ce visage... quand donc?... Il se rappela : cela datait de longtemps... elle avait une douzaine d'années; en jouant, elle était tombée et s'était blessée cruellement, l'ongle d'un doigt retourné, arraché... Pendant qu'on la pansait, elle se retenait de crier sa douleur; seulement, ses yeux avaient pris tout à coup une expression de langueur suppliante, tandis que sa bouche souriait en tremblant, sourire de bravoure et d'espoir, qui pouvait aussi bien se changer en sanglot... C'est ainsi qu'il l'avait vue... c'est ainsi qu'il la voyait maintenant. Et par la souffrance que ce visage avait trahie jadis, celle du présent ne se révélait que trop bien. Fernand Le Talleur n'aimait au monde que Marguerite; il fut bouleversé de la voir si malheureuse... A cet instant, il aurait tout fait, tout ce qu'elle aurait voulu, pour qu'elle n'eût pas ce visage de suppliciée. Hors de lui, il allait parler, jeter une parole de compassion, de regret!... Et soudain, comme si un souffle surnaturel de guérison et de délivrance avait passé sur elle, les yeux de Marguerite rayonnèrent, encore un peu languissans, d'une flamme qui luttait d'abord, puis s'avivait, et qui fut enfin chaude et claire. Ce fut elle qui parla, d'une voix lente, voilée, mais ferme.

— Je suis très heureuse... Cette solution inespérée est bien la meilleure... pour Jean et par conséquent pour nous. Je suis

sûre qu'il t'en sera très reconnaissant. Et moi aussi, papa, je te suis très reconnaissante.

Quelques secondes, le regard de son père l'interrogea comme pour chercher en elle le point douloureux qu'elle aurait bravement dissimulé. Mais tout ce visage, altéré un instant plus tôt, se détendait maintenant dans une extraordinaire sérénité. Fernand Le Talleur ne lui avait jamais connu cette expression; il en fut aussitôt rassuré et, toutefois, il se répandit en effusions caressantes et câlines, comme si Marguerite avait besoin désormais de se sentir plus tendrement aimée.

De nouveau, le lendemain, quand elle partit avec Annette pour l'hôpital, Marguerite avait les yeux languissans et les traits tirés; mais c'était de fatigue, après une nuit sans sommeil. Son cœur restait ferme. Elle avait souhaité le sacrifice, elle en goûtait l'ivresse; elle allait résolument à cette épreuve sans nom qui était de revoir Jean une dernière fois, pour lui dire adieu, pour ne plus le voir ensuite durant de longs mois, et peut-être...

Depuis la veille, chaque heure écoulée était un pas qui la précipitait vers la désolation de cet avenir imminent et elle suivait la fuite du temps; elle murmurait avec désespoir : « Mon Dieu, plus que dix heures, plus que neuf heures!... » et elle fermait les yeux comme dans le vertige atroce d'une chute mortelle en se disant : « Qu'importe! qu'importe que je souffre puisque c'est pour lui. Mon Dieu! je vous offre ma souffrance. Daignez le sauver!... »

Du plus loin qu'ils s'aperçurent l'un l'autre, elle et Jean, ils eurent le même choc d'une émotion si violente que le monde entier en paraissait anéanti. Ils s'étaient rapidement rapprochés. Elle était devant lui, presque menue auprès de sa haute taille, le visage levé, et leurs regards confondus dans une étreinte passionnée :

— J'avais peur, balbutia-t-il, peur de ne pas vous voir avant de...

Elle sourit avec un peu d'effort.

— Était-ce possible? fit-elle... ne pas vous voir... aujourd'hui!...

— Ah! je ne suis plus le même homme, reprit-il. Le capitaine Du Laurier est venu m'annoncer la nouvelle... C'était tout ce que vous m'avez dit qui commençait à se réaliser... Et main-

tenant, je n'ai plus qu'un désir, pour vous satisfaire, pour vous remercier, c'est de regagner mes galons.

Sa tenue était celle de simple cavalier; le dolman de gros drap et les manches privées du galon d'argent dont Mlle Le Talleur avait été si fière.

— C'est ainsi que vous étiez, il n'y a pas un an, dit Marguerite. Eh bien! dans un an...

— Bien avant, j'espère, fit Jean avec vivacité. Le capitaine, qui a été pour moi d'une bonté que je ne peux pas dire, m'a appris que je vais trouver une belle occasion... Mon nouveau régiment forme une colonne pour une expédition au Maroc qui sera rude; j'aurai l'honneur d'en faire partie et...

Il s'arrêta, il murmura par deux fois : « Marguerite! Marguerite!... » Elle était devenue très pâle, ses yeux s'étaient fermés; ses lèvres tremblaient convulsivement et tout son corps se balançait comme un peuplier secoué par le vent d'automne... Il la soutint, comme elle allait tomber... Annette, qui se tenait discrètement à quelques pas, s'avança, si vite qu'elle put :

— Qu'y a-t-il? Mlle Marguerite se trouve mal?

Jean avait fait asseoir la jeune fille; elle rouvrit les yeux aussitôt; elle resta quelques instans muette : aux questions de Jean et d'Annette, elle répondit par un geste qu'elle n'avait besoin que d'un peu de calme et de silence. La vieille femme s'éloigna de nouveau. Marguerite avait porté ses mains à son visage. Jean s'aperçut qu'elle pleurait doucement, sans bruit.

— Ah! soupira-t-il, le regard soudain grave et la voix basse, je n'osais pas vous dire tout ce que j'ai souffert dans ma joie, à la pensée de me séparer de vous si longtemps. Et c'est vous qui pleurez maintenant!... Quoi que je fasse pour vous, je ne paierai pas ces larmes... Je suis à vous, pourtant, à vous, corps et âme... Que serais-je à cette heure sans vous? Si j'ai retrouvé de l'énergie, de la volonté, c'est grâce à vous. Et je sens bien que là-bas, je ne vivrai plus que pour vous.

Un frémissement de Marguerite sembla répondre à cette promesse. Il en fut enhardi, et il ajouta :

— Ah! je vous dois compte de toutes mes pensées, même les plus audacieuses, les plus folles... Tout à l'heure, quand le capitaine m'a parlé de cette expédition où je peux d'un coup prendre une revanche, j'ai aperçu cela, la revanche, l'action d'éclat, et aussi, qui sait? les blessures, la mort... Et je me suis

dit : « Ce sera un beau jeu, tout ou rien ; et si je perds, ma foi, la fin embellira tout le reste. On dira de moi : « Un cerveau brûlé, mais il s'est fait tuer vaillamment !... » Je me disais tout cela avant de vous avoir vue, d'avoir vu vos larmes... A présent, je ne veux plus mourir : je suis prêt à me battre ; j'y mettrai toute mon ardeur ; mais il me semble, il me semble, Marguerite, que je dois souhaiter de vivre, puisque vous pleurez en pensant au danger que je vais courir... Si je me trompe, pardonnez-moi...

Elle avait tourné la tête vers lui : elle posa ses mains sur les siennes...

— Que vous avez raison, au contraire, de me parler ainsi !.. Je suis heureuse, maintenant, si heureuse !...

— Je peux vous dire que je vous aime depuis longtemps!

— Moi aussi, je vous aime depuis longtemps.

Ils se regardaient en souriant : l'aveu, qu'ils avaient tant retenu, leur paraissait avoir jailli d'eux-mêmes dès le jour où ils s'étaient connus. Le silence les enveloppait d'un bien-être ineffable.

— Ah ! oui, souhaitez de vivre, murmura Marguerite. Elle est tellement longue devant nous, la vie : nous pourrons peut-être y trouver notre bonheur, si nous le méritons par la patience et par la volonté...

— Ni l'une ni l'autre ne me manqueront, fit Jean. Maintenant, je suis fort contre tout et contre moi-même. Je saurai vous mériter...

Elle lui tendit son front où il appuya ses lèvres ; puis, elle-même, prenant la tête de Jean dans ses mains, lui mit sur les yeux un long baiser.

— Venez, Annette, dit-elle.

Toute suffoquée d'émotion, la vieille femme s'approcha, ne sachant si elle devait rire ou pleurer.

— Embrassons-nous, Annette, lui dit Jean, et ne m'oubliez pas dans vos prières.

— Ah ! que non, que je ne vous oublierai pas, mon cher enfant du bon Dieu !...

Elle reniflait pour ne pas pleurer ; elle n'avait pas à les troubler, eux, qui devaient avoir un si grand chagrin et qui savaient l'enfermer en eux-mêmes.

— Adieu donc, reprit Marguerite ; écrivez-moi... autant que

vous le pourrez, et pensez à moi comme je penserai à vous... Maintenant, à la grâce de Dieu !

Un dernier regard ; elle se détourne, elle s'éloigne. Les yeux baissés, elle entre dans la nuit, une nuit où resplendit un merveilleux espoir.

VIII

La conduite de Marguerite envers Jean n'avait si vivement intéressé Mmes Le Talleur et leurs filles que parce que chacune y percevait une de ces histoires d'amour qui passionnent toujours les femmes ; elles n'auraient pas mis tant d'ardeur à plaindre Marguerite, à la blâmer, à parler indéfiniment de ce qu'elles appelaient ses imprudences, si toutes n'avaient senti, brûlante et proche, l'énergie de l'amour. Le départ de Jean ne pouvait que les exciter un peu plus ; elles avaient à y célébrer la victoire de la sagesse, la leur, et le salut de la famille, et puis, Marguerite restait, douloureuse sans doute comme le malade après l'opération nécessaire ; cette douleur, les soins qu'on prodiguerait pour la guérir prolongeraient l'intérêt passionné de ces dernières semaines ; c'était encore s'occuper de l'amour, que de réunir tous les efforts pour achever de le tuer.

Valentine, elle-même, associée à tous les conciliabules, subissait cette émotion singulière qui se mêlait chez elle au plus sincère désir d'apaiser le mal de son amie. Les rôles s'étaient répartis comme d'eux-mêmes : consolations, divertissemens, conseils, remontrances, toutes y voyaient l'emploi de leurs goûts et de leurs talens préférés.

Cependant Marguerite n'avait pas quitté Jean depuis une heure, qu'elle se forçait à regarder cette nuit de l'absence qui durerait, comme les hivers du pôle, une suite de mois. Il lui sembla que la belle flamme, qu'elle portait maintenant dans son cœur, éclairait cet avenir jusqu'au jour qui en marquerait la fin, et qu'elle pouvait faire de l'épreuve un grand acte d'amour. Dans le ravissement de l'aveu, elle gardait devant ses yeux l'image de Jean ; elle entendait résonner les paroles qu'il avait dites, quand elle s'appuyait contre lui, et la douceur des deux baisers, celui qu'elle avait donné, celui qui s'était posé sur son front, éveillait en elle une vie merveilleuse et nouvelle.

En reconnaissance de cette joie inouïe, elle ne pouvait attendre pour se promettre à elle-même, pour lui promettre à lui, mieux que la résignation, le courage. Tandis que Jean courait à la fatigue, à la peine, au danger, pour être digne de leur amour, elle devait s'en maintenir digne, elle aussi. Son existence ne serait pas héroïque, comme celle de Jean, mais active, ordonnée, disciplinée. Un souvenir l'amusa, celui de son aïeul, le général Le Talleur et des recommandations qu'il faisait à sa jeune femme, de Burgos, de Wagram, de Moscou, durant les grandes guerres. « Heureusement, il n'y a plus de grandes guerres, se disait-elle en souriant... Mais enfin, ce sera peut-être mon sort plus tard, de rester seule longtemps, pendant qu'il ira faire campagne. Dès maintenant, je dois m'habituer... »

Et elle avait aussitôt réglé l'emploi de ses journées : une lettre quotidienne à Jean, une présence régulière de tous les matins au dispensaire y mettaient un ordre, une activité, une méthode dont, par avance, elle éprouvait le bienfait. Le soir, son père, qui l'observait avec un peu d'inquiétude, s'étonna de sa vivacité souriante et joyeuse. Il aperçut un instant que ce réveil tenait à quelque secret et prodigieux événement qui se rapportait au départ de Jean. Il fit une allusion un peu hésitante à ce départ, mais elle répondit :

— Il s'en va, plein de reconnaissance envers toi et mes oncles, plein d'ardeur et de résolution.

Elle parlait sur le ton le plus calme et le plus aisé. M. Le Talleur n'en demandait pas davantage pour se convaincre que, d'une manière ou d'une autre, qu'il n'avait pas à démêler, elle avait retrouvé l'équilibre et la possession de soi.

Cependant, dès le lendemain, au dispensaire, elle déclarait à Mme Richelan et à Mlle de Cambaud :

— Cette fois, je reprends le service et je vous assure que c'est sérieux !

Sans doute parce que « c'était sérieux, » elle surprit aussitôt quantité de petits faits, qui dénonçaient un commencement de lassitude et de décomposition dans l'œuvre. La discipline s'en allait : tout le monde voulait commander, sauf celles qui l'auraient pu faire avec profit. Une légère discussion avec Mme Vasseur, qui prétendait laisser à chaque infirmière la disposition des instrumens de pansement, lui donna l'occasion de rappeler la règle ancienne ; appuyée par Mmes de Joilly, Richelan

et quelques autres, elle insista fermement pour qu'on s'y tînt, et Mme Vasseur dut céder.

Cette lutte rapide l'avait excitée, et sa modeste victoire lui montra qu'elle pourrait assez vite rétablir l'ordre. Mais il fallait y veiller de près et constamment.

Dans l'après-midi, elle racontait à Valentine cette escarmouche; elle lui disait ses projets. Son amie l'écoutait, uu peu sceptique et d'ailleurs enchantée de cette diversion inattendue. Elle aimait tendrement Marguerite : mais cette affection si profonde ne pouvait faire qu'elle sentît et raisonnât pour cette amie très chère autrement que pour soi-même. Marguerite disait :

— C'est le premier essai que je fais du pouvoir. Eh bien! c'est très amusant de commander!...

Valentine regarda les yeux brillans qui luisaient comme aux meilleurs jours et elle se risqua à dire :

— Si tu savais, mon chéri, comme je suis contente de te voir ainsi! J'ai eu peur, vrai, ces dernières semaines! Et quand... enfin quand on a parlé de faire partir ce garçon, je me demandais si ta pitié ne s'était pas un peu trop excitée, si tu n'allais pas souffrir de ce départ... Heureusement, il n'en est rien... Le danger est loin... tu es tranquille et moi je respire...

Marguerite ne répondit pas : elle regardait fixement, à travers l'étendue découverte du Champ-de-Mars où le soleil faisait scintiller le gazon des pelouses et drapait d'une bande lumineuse la façade de l'École-Militaire. Les paroles de Valentine sur le départ de Jean l'élançaient tout à coup vers lui, qui s'éloignait : elle le sentait encore si proche, à peine sorti du port de Marseille, et son cœur défaillait à la pensée que chaque minute l'emportait plus loin. C'était comme un arrachement, dont elle aurait crié, elle qui restait, qui ne pouvait rien que tromper sa douleur, et qui devait même souhaiter de le savoir encore plus loin sur la terre d'Afrique, vers la frontière marocaine... Elle avait entendu un jour, sur le quai d'une gare, dans un groupe de gens qui se séparaient, un mot :

— Il faut plaindre celui qui reste!

Elle était celle qui reste, et le poids de son malheur l'anéantissait... A quoi bon la verdure de ces pelouses, la lumière de ce soleil, la beauté de ces nobles pierres que contemplaient ses yeux, puisque son âme ne pourrait plus goûter aucune joie, aussi longtemps que Jean resterait éloigné d'elle?... Elle sentit

sa solitude comme une amertume intolérable, comme un lent supplice qui allait épuiser toutes ses facultés de souffrance... Et cependant, presque aussitôt, un sourire joua sur ses lèvres. Puisqu'elle souffrait par lui et pour lui, n'était-ce pas une précieuse souffrance? Et ne devait-elle pas se garder de la prostration, de l'anéantissement, de toutes les lâchetés, par cette vaillance qu'elle s'était promise la veille?... Elle regarda Valentine qui l'observait aussi, et ce fut un moment décisif. Elle n'en voulait pas à son amie : elle lui gardait une affection fidèle et chaude; seulement, il ne fallait plus qu'un seul mot de la jeune femme vînt offenser ou troubler dans son cœur l'amour dont elle conservait pour soi seule toute la joie et toutes les douleurs.

— Chut! fit-elle. Ne parlons plus de cela : n'en parlons jamais.

Et elle vit bien que Valentine restait incertaine à se demander si ce silence signifiait l'oubli, mais elle n'ajouta rien. Par une réaction de gaîté, elle se réjouissait de l'embarras évident de son amie. « Chacune son tour, » elle se vengeait du silence qu'elle avait dû subir, elle-même, quelques semaines plus tôt.

Elles causèrent ensuite avec la confiance habituelle, qui demeurait intacte sur tous les autres sujets. Mais la tentative de Valentine devait servir à Marguerite d'avertissement. Le soir même, elle fut à peine surprise, chez son oncle Lucien, où elle dînait avec son père, de voir sa tante Alice la prendre à part, et de l'entendre dire :

— Eh bien! il est parti, ce pauvre Jean. Vrai, ma petite, il faut tous nous en féliciter, pour lui et puis, pour toi... C'est très bien d'être bonne, de se dévouer, mais nous autres femmes, nous risquons toujours quelque chose à ça... Tu étais allée trop loin...

Marguerite, avant qu'elle eût parlé, s'était dit :

« La gaffe qui vient... Elle vient, elle vient... La voilà... »

Comme chez Valentine, une vague de tristesse avait roulé sur son cœur. Seulement, cette fois, c'est à Jean qu'elle pensait. Il n'était pas celui qui reste. Mais il était seul, aussi, complètement seul, et il s'en allait vers les tâches les plus rudes. Elle le plaignit, l'admira, l'aima et il lui fut insupportable qu'un mot effleurât en elle la beauté de son amour. Elle cherchait comment décourager sa tante d'un coup et pour toujours. Fernand Le Talleur s'appuyait à l'autre coin de la cheminée où Mme Lucien Le Talleur l'avait poussée. Elle l'attira d'un signe :

— Viens à mon secours, lui dit-elle. Ma tante Alice ne fait qu'une bouchée de ta fille!

Fernand souriait, mais sa belle-sœur ne pouvait se méprendre à la lueur froide de ses yeux.

— Quelle plaisanterie! fit-elle. Je disais seulement à Marguerite que les femmes sont souvent victimes de leur dévouement et que, pour elle, qui a été si bonne envers Jean...

— Je n'aperçois pas de rapport, interrompit Fernand d'un ton net. Marguerite a eu raison d'être bonne pour son cousin et elle n'a vraiment pas l'air d'une victime.

Mme Lucien Le Talleur, moins habituée à recevoir des leçons qu'à en donner, resta, quelques secondes, ahurie. Marguerite en profita pour lui dire aussitôt de l'air le plus gracieux :

— Oh! ma tante, il faut que vous me donniez la recette de cette poule Derby!...

Un peu plus tard, elle crut deviner à des chuchotemens, à des regards détournés, que ses tantes et ses cousines s'entretenaient encore d'elle. Elle en fut agacée d'abord, puis, elle se remit en songeant qu'il lui fallait bien parler d'elle, ce soir, ne fût-ce que pour se dire que ce serait la dernière fois.

Désormais, elle sentait à l'abri des indiscrétions, des banalités, de toutes les laideurs et de toutes les meurtrissures, le secret de ses souvenirs et de son rêve. Elle aurait voulu cependant le confier à son père, à lui seul; mais le moment ne lui semblait pas venu de l'exposer ainsi avant qu'il n'eût subi l'épreuve du temps, d'autres épreuves peut-être. Ce soir-là, dans sa chambre, elle écrivait à Jean et elle se disait comme par jeu :

« C'est excessivement grave, ce que je fais à cette heure!... Une jeune fille qui écrit à un jeune homme une lettre d'amour!... N'ai-je pas tort?... Puis-je me fier à lui? »

Son cœur battit joyeusement, tant il lui était délicieux de donner à Jean cette preuve de la plus absolue confiance.

Elle écrivait déjà : elle racontait sa journée comme elle l'aurait racontée de vive voix; elle montrait assez bien que Jean n'avait cessé d'être présent à sa pensée : sa lettre était ainsi à la fois le récit le plus fidèle, le plus tendre et le plus innocent. Elle s'étonna, quand elle eut achevé, de voir qu'une heure du matin allait sonner.

« Il faut pourtant que je garde toutes mes forces pour cette chère Mme Vasseur. »

Elle n'avait nulle envie de dormir : elle était dispose, légère, prête à recommencer une journée. Et cependant le jour écoulé lui paraissait d'une durée indéfinie. A ce moment, son bien-être se troubla d'une crainte :

« Combien de jours pareils et aussi longs ai-je à vivre sans lui!... Combien plus, avant qu'il me soit permis d'être sa femme!... »

Elle s'alanguit sur cette pensée mélancolique. Elle avait toujours pensé, pour elle-même, au mariage, comme à un état que tout lui faisait juger peu enviable : son existence indépendante et affectueuse auprès de son père, son humeur et surtout les hommes qu'on lui avait proposés. Maintenant... Maintenant, il lui semblait qu'elle était changée. Jean tout à elle et elle toute à lui, le posséder et lui appartenir, c'était comme si, depuis très longtemps, elle avait formé ce souhait : et elle y trouvait une telle joie qu'elle se désespéra soudain des mois, des années qui s'écouleraient avant qu'elle pût l'accomplir. Elle restait éveillée, l'esprit singulièrement vif et prompt, courant à travers l'avenir, créant une foule d'événemens qui passaient tour à tour, fuyaient, s'effaçaient. Elle sentait au loin, devant elle, la résistance du temps, entre l'heure présente et l'accomplissement de son rêve; il lui était impossible — et cette impossibilité la brûlait comme une fièvre — de concevoir qu'elle, elle-même, traverserait ce formidable obstacle du temps, que son attente cesserait, que le jour du bonheur viendrait à luire...

« Aussi impossible que de comprendre comment moi, moi-même qui ai toute ma conscience, qui me sens vivre et penser, je cesserai de sentir ma pensée et ma vie, tout à l'heure, quand je dormirai!... pour me réveiller, demain, vivante de nouveau! »

Elle songea tout de suite :

« Oui, mais n'est-ce pas que je résiste ainsi au sommeil, que je lutte contre lui, que je l'éloigne? Et ne viendra-t-il pas, dès que je cesserai de m'étonner qu'il puisse venir!... »

Elle s'engourdit un peu; elle songeait encore :

« Ainsi... ainsi peut-être... si je n'y pense pas, si je ne m'étonne pas que le temps puisse passer, et le beau jour venir, le temps passera et le beau jour viendra... comme un réveil... Peut-être... »

Quelques jours plus tard, en revenant de la rue du Château, Marguerite trouva sur sa table une lettre de Jean. Son cœur

battit : elle ne l'attendait pas si tôt. Mais elle dut la glisser sans l'ouvrir dans sa blouse du matin : elle était en retard : à cause de ce retard, à cause de la lettre, elle se confondit auprès de son père en excuses très tendres.

— Je suis désolée, navrée ; mais figure-toi que ce matin, Mme Vasseur...

Elle avait fait connaître à son père, en silhouettes pittoresques ou en caricatures, tout le personnel de l'œuvre. D'abord défiant, par crainte de l'ennui que figurait à ses yeux le seul mot d'œuvre, il avait pris très vite à ces récits un intérêt de comparaison :

— C'est curieux, avait-il dit, ce qui se passe chez vous autres femmes, pour votre œuvre, c'est exactement ce que je vois entre nous, dans les Conseils, pour les affaires : quelques mauvaises bêtes, pas mal d'imbéciles et une minorité intelligente et dévouée qui a de la peine à venir à bout des uns et des autres... surtout des amours-propres, des susceptibilités !...

Il avait plaisir à retrouver ses souvenirs de chaque jour dans les histoires de Marguerite, et il était extrêmement touché, flatté, fier même, de retrouver dans la dextérité de sa fille, si habile à manier les dames de la rue du Château, sa propre dextérité.

C'est pourquoi il oublia l'agacement de son attente, en écoutant les nouveaux méfaits de Mme Vasseur. Maintenant, la lutte était ouverte, et Marguerite se disait résolue à la pousser jusqu'au bout, jusqu'à exiger la retraite de cette adversaire qui maintenait encore un noyau d'opposantes.

— Parfait, dit Fernand très amusé, c'est exactement ce que j'ai fait pour Langemin.

Il raconta l'exécution de Langemin : il donna des conseils. Marguerite l'écoutait avec soin, suivait exactement sa pensée : elle se sentait encore mieux unie à lui par cette activité directrice qu'ils exerçaient chacun de la même manière et qui les rapprochait. Elle y goûtait un plaisir des plus vifs et l'agrément de se sentir pareille à son père, de la même race, de la même nature. Jamais elle ne l'avait si bien éprouvé que ce matin. Elle trouvait son père intelligent, subtil, délicieux et, en même temps, elle frémissait quand sa main, effleurant son corsage, y faisait bruire à peine la lettre, sa première lettre d'amour... Elle était impatiente de la lire, mais de cette impatience heureuse qui est assurée de s'apaiser dans une joie certaine et proche.

Son père ne la quitta qu'après deux heures. Alors seule dans le petit salon, elle décacheta l'enveloppe; et aussitôt comme une chaude bouffée, les mots d'amour, les mêmes que Jean disait au moment du départ, lui sautèrent au visage :

« Depuis que vous m'avez quitté, Marguerite, dans la cour de l'hôpital, je n'ai pas cessé de vous voir. Il me semblait que je vous avais emmenée avec moi, et c'est vous-même, à présent, qui m'encouragez à vous écrire. Sans vous, je crois que je n'oserais pas. Jamais je ne me suis senti si humble auprès de vous; jamais je n'ai si violemment regretté de n'être pas plus digne de vous; mais je vous vois; vous souriez : et tout est changé, parce que vous l'avez voulu. J'ai le cœur plein de vous; et je souhaite de toute mon âme qu'il soit aussi doux pour vous de penser à moi, qu'il m'est doux à moi de vous voir, telle que vous avez été pendant ces bienheureux jours de l'hôpital, depuis le premier jusqu'au dernier. Le dernier, c'était hier : et le cœur me bat dans la gorge, quand je me rappelle qu'hier, à cette heure, vous m'écoutiez sans colère, que vous me disiez ces paroles que j'emporte, voyez-vous, comme un viatique et que j'entends résonner si bien, à travers le bruit des vagues. Maintenant, elles sont mon soutien et ma force. Moi seul, je ne suis rien, mais avec vous, que ne ferai-je pas? »

Elle ferma les yeux; elle le sentait présent et elle souriait à ces promesses passionnées, comme elle avait souri quand l'ardeur de son visage et l'étreinte de ses mains leur donnaient l'énergie de la vie même !

« Je vous écris du bateau qui m'emporte, disait-il ensuite. Je suis logé à bord comme peut l'être un cavalier de deuxième classe. Il faut bien, vous me l'avez dit, que je recommence par le commencement. J'ai causé avec des camarades qui rejoignent leur corps, et déjà j'ai eu des renseignemens qui me font plaisir, à propos de l'expédition... »

Ces chasseurs d'Afrique, vieux soldats rengagés, avaient fait campagne déjà contre les tribus marocaines : Jean rapportait quelques traits de leurs récits, il expliquait que la colonne s'en irait d'Oran et pousserait aussi loin que possible, peut-être jusqu'à la rivière de la Moulouya.

« Ces gens des tribus sont excellens cavaliers, ajoutait-il, et en général, ils tirent bien. Ce ne sont pas des ennemis négligeables. Tant mieux ! Je leur devrai peut-être mes galons. On

me dit qu'ils pourraient m'être rendus à la première affaire où je me distinguerais. Ah! je le désire de toutes mes forces. Vous ne trouverez pas, j'en suis sûr, que j'y pense trop, que je vous en parle trop. Vous ne trouverez pas que c'est un hommage bien modeste à vous offrir. Vous voulez bien que je vive de cet espoir, en me disant que je vais chercher là-bas, pour nous deux, un peu d'honneur et de gloire. Encore quelques jours, et je serai en campagne. Je crois que j'aurai du courage autant qu'un autre, et si je faiblissais, il me suffira de penser à vous ; je vous appartiens corps et âme. »

Marguerite replia la lettre, un vilain papier quadrillé : elle était heureuse, comme il avait souhaité qu'elle le fût, très tendrement. Elle resta quelques minutes à savourer ce bien-être indicible, qui était fait de sa fierté, de sa surprise, de sa joie à sentir dans le cœur de Jean sa place plus grande et plus belle qu'elle ne l'avait imaginée. Elle souriait, et toutes les caresses de l'espoir l'enchantaient :

« Il réussira, il reviendra; nous serons heureux! »

Elle se souvint tout à coup qu'elle oubliait dans ce délice des devoirs pressans, une correspondance, des comptes; il fallait ensuite qu'elle retournât à la place d'Italie voir l'enfant, né la veille, de sa protégée, Pauline Lebrun. Elle vérifia les comptes, rapidement ; elle écrivit toutes ses lettres. Elle se disait :

« Si ce n'était pas ridicule, je m'offrirais une secrétaire... »

Quatre heures allaient sonner : elle sourit. Elle prit une voiture, ne trouvant pas d'auto. Durant le long trajet, elle se répétait les phrases de Jean, et parfois elle les relisait pour le plaisir de les revoir, pour le plaisir de les apprendre mot à mot. Cet après-midi de mai était d'une splendeur triomphale. Elle s'y épanouissait d'un élan qui ne rencontrait ni dans le présent, ni dans l'avenir, nul obstacle; et elle se sentait baignée d'allégresse. La voiture avait traversé sans hâte le tumulte brillant de la rue Royale, de la place de la Concorde, suivi les quais, et maintenant, sur la rive gauche, elle s'enfonçait par la rue Monge, vers le faubourg lointain.

Cette maison, où elle entrait, présentait, dans la disposition de ses bâtimens, une fantaisie qui la surprenait encore. Après être passée sous une voûte, elle pénétra dans une sorte de cour qui brusquement s'élevait en talus, avec des marches taillées dans la terre durcie. Sur le talus, une construction basse s'éten-

dait, comme écrasée entre les deux hautes ailes qui la joignaient au corps principal de la rue. Marguerite ouvrit une porte à claire-voie. Tout de suite, sur la droite, c'était le logement des Lebrun : ils avaient, au delà, un jardinet où Lebrun cultivait des pommes de terre et des choux, au retour de son travail de chiffonnier. Dès que Marguerite parut dans la chambre assez vaste, avec trois lits, elle eut autour d'elle une marmaille qui glapissait :

— Ah ! voilà la marraine ! Bonjour, la marraine !

Elle était la marraine de l'avant-dernier né. Mais les autres petits trouvaient avantageux de la réclamer aussi pour eux, de même qu'ils prenaient leur part, sans consulter personne, des menus cadeaux qu'elle apportait à son filleul. C'étaient de pauvres êtres, rabougris, tarés par l'alcoolisme paternel. Encore devaient-ils à Marguerite que leur chétive existence eût été délivrée des maux les plus funestes : la petite fille de huit ans, aux yeux gris, dans un visage couleur de son, ne boitait plus parce que Marguerite l'avait envoyée à Berck ; son frère, autrefois imbécile, était maintenant vif et gai, parce que Marguerite avait fait soigner le mal d'oreilles qui le rendait sourd et stupide. Elle ne désespérait pas de les voir quelque jour, non pas vigoureux, mais à peu près normaux. Par miracle, son filleul, Gabriel, venait d'accomplir sa deuxième année, sans maladie, sans accident. Derrière ses frères et sœurs, qui sautaient autour d'elle, il tâchait de la rejoindre, trébuchant, balbutiant et souriant ; car sa bonne humeur ne s'altérait jamais. Marguerite le saisit dans ses bras : très menu, il avait les yeux bleus et gais de sa mère, et sa chair semblait comme satinée. Il entourait le cou de la jeune fille et frottait son museau contre les cheveux légers qui le chatouillaient et le faisaient pépier de joie comme un oiseau. Suivie des autres petits qui s'accrochaient à sa robe, elle passa dans la seconde chambre :

— Ah ! mademoiselle, murmura Pauline d'un grand lit qui tenait tout le fond de la pièce, moins vaste que la première.

Elle était pâle encore, mais tellement heureuse de contempler, inerte et béat, dans le « moïse, » le nouveau-né qui paraissait mieux venu que tous les autres. Marguerite l'embrassa, s'informa de sa santé, admira l'enfant. Comme la bande des quatre plus grands faisait un tapage fatigant, elle les renvoya avec une boîte achetée au bazar, — une arche de Noé, — dans la première chambre. Elle gardait seulement Gabriel qui roucou-

lait toujours dans ses bras. Elle le posa par terre, contre sa chaise, et il se blottit dans les plis de sa robe, tandis qu'elle déshabillait et changeait le nouveau-né.

— Il est bien, très bien, disait-elle à Pauline.

— N'est-ce pas? mademoiselle.

L'enfant changé, poudré, rhabillé, avec une dextérité rapide et sûre, elle le recoucha dans le moïse. Maintenant, Gabriel sur ses genoux jouait avec sa montre, et elle écoutait les récits de Pauline : la lutte, le prodige de travail et d'ingéniosité que représentait la vie quotidienne de cette femme qui avait à faire vivre désormais neuf enfans. Lebrun, le père, travaillait régulièrement et ne buvait pas trop ! mais si dépourvu d'intelligence, à peine capable des plus humbles besognes de manœuvre, il ne gagnait et ne gagnerait jamais qu'un salaire d'homme de peine. Les deux filles aînées, ouvrières dans une fabrique de boutons, rapportaient fidèlement leurs « semaines » à la maison, mais Pauline comprenait qu'elles commençaient à s'irriter de ne rien garder pour elles. Le plus âgé des garçons, apprenti comme tourneur sur cuivre, n'était encore qu'une charge. Pauline apercevait ainsi que ses filles pourraient la quitter avant que le garçon ne gagnât de quoi l'aider. Cependant, sans illusion sur cet avenir, elle avait trop de vaillance pour se désespérer. Elle cherchait pour elle-même, elle trouverait le temps d'aller faire un ou deux ménages pas trop loin.

— Enfin, mademoiselle, on s'arrangera, quoi !

Elle parlait avec cette vivacité généreuse qui la soutenait à travers toutes les épreuves de sa pénible existence, et qui n'avait jamais faibli que dans le malheur insupportable de la mort de ses enfans. En ce moment, un espoir nouveau l'animait, celui de les voir tous, malgré leur triste hérédité, vivre, se fortifier d'abord, et peut-être arriver quelque jour à une destinée plus douce que la sienne. Quant à elle-même, elle ne songeait pas à se plaindre; jeune ouvrière et livrée à l'aventure, comme tant d'autres, elle avait écouté comme les autres le premier garçon qui lui disait qu'elle était gentille; elle lui restait profondément reconnaissante de l'avoir épousée après le deuxième enfant, — il aurait si bien pu l'abandonner ! — et elle se trouvait privilégiée, en le comparant à tant d'hommes brutaux, méchans et coureurs.

Après deux heures passées à l'écouter et à l'encourager, Marguerite s'en revint dans Paris. La sérénité de Pauline lui faisait

paraître sa vie tellement plane qu'elle était comme embarrassée de n'y pas rencontrer des obstacles difficiles à vaincre : du moins, elle goûtait très fortement le plaisir d'aider les efforts de Pauline... « Qu'est-ce donc, pourtant? se disait-elle. Bien peu de chose... Quelques conseils, quelques démarches : un peu d'hygiène, très peu d'argent!... Ils ne pourraient peut-être pas s'en passer, car ils sont constamment guettés par l'extrême misère. Mais à ce prix, et ce n'est guère, voilà toute une famille qui peut être sauvée, parce que la mère est cette admirable créature qui ne vit que pour ses enfans, pour les mettre au monde, les nourrir, les élever... »

Elle en était, quant à elle-même, singulièrement réconfortée. Elle sentait mieux le bienfait des tâches qui pouvaient former les solides assises de sa vie : il lui semblait que ce n'eût pas été vivre que de n'avoir pas à donner chaque jour son temps, son activité, sa peine comme sa tante l'avait fait avant elle. Elle y trouvait la sécurité d'une discipline.

Le pas plus vif, elle avançait le long des larges avenues. Et soudain, elle se souvint de tant de bien, de tant de joies qui lui appartenaient à elle :

« Le dispensaire à gouverner!... Papa que je vais retrouver tout à l'heure!... Valentine!... Jean... Jean qui m'aime!... »

Au coin d'une rue, elle voyait de loin, dans la glace d'un magasin, la silhouette d'une femme dont l'allure était rapide, dont le chapeau allait fort bien. Elle se reconnut et se félicita d'être elle-même : « Tout ça pour moi! se disait-elle, c'est du gaspillage! »

Après un mois écoulé, elle s'étonnait qu'il eût passé si vite. Les lettres régulières de Jean disaient toujours la même tendresse, mais avec un ton que la vie militaire, l'attente de la campagne, l'excitation à laquelle il participait, rendaient déjà moins soumis, plus ferme, plus impatient de revanche. Cependant, il se plaignait de la lenteur des préparatifs : il voulait se battre tout de suite, sans plus tarder. Cet énervement inquiéta Marguerite; elle l'en gronda assez vivement. Elle se disait que ses remontrances le calmeraient un peu, si peu que ce fût, et surtout, elle trompait ainsi l'épouvante qui l'assaillait soudain, qui la faisait frissonner à la pensée qu'avant peu, il exposerait sa vie,

« Le départ, l'absence, ce n'était que le commencement de l'épreuve. L'épreuve véritable, la voici. »

Un mois plus tôt, comme par jeu, elle s'était rappelé les conseils de l'aïeul, le général Le Talleur à la jeune femme qu'il laissait seule durant les longues guerres. Maintenant que Jean allait se battre, la comparaison n'était plus un jeu. Elle chercha les lettres du général, elle les lut; elle vécut, en les lisant, le roman douloureux de ces jeunes gens, séparés par la force impérieuse du devoir, dans les premières ivresses de leur amour; et la jeune femme se désolait, et lui, des plaines de Pologne, le soir, après s'être battu tout le jour, lui envoyait les conseils les plus pratiques et les plus simples :

« Il te faut, avant tout, des occupations régulières, tu les trouveras dans ta maison et avec ces amies sûres, surtout Mme la maréchale X..., qui veulent bien s'intéresser à toi. Et puis, il te faut des distractions : va au théâtre avec ces amies excellentes; va au bal avec elles... Pour le reste, il y a la prière!... »

Marguerite relut plusieurs fois sur le papier jauni qui avait traversé, cent ans plus tôt, la moitié de l'Europe, ces lignes tracées d'une écriture large et franche. Elle en éprouvait une émotion et, en même temps, une sérénité infiniment douces. Le tourment de la jeune épousée avait été pareil au sien; aujourd'hui comme alors, c'était le sort de toutes les femmes aimantes; et maintenant comme autrefois et toujours, leur recours ne pouvait être, suivant les conseils du soldat de l'Empire, que de s'occuper, de se distraire, de prier. A ce moment, elle sentit mieux combien l'emploi méthodique de ses journées disciplinait sa pensée et la défendait contre les imaginations périlleuses :

« Rien de ce que je fais n'est inutile, même pas d'aller dans le monde. »

Pour le reste, comme avait dit le général, elle avait la prière. Elle y trouva dans les pires terreurs l'apaisement et la force.

Ce fut ainsi que, sitôt la campagne commencée, elle put supporter le régime pénible qui consistait à recevoir de Jean deux lettres coup sur coup, puis à passer des jours sans nouvelles. Il était au bonheur; avec une fougue extraordinaire où se révélait sa vocation, il jouissait des hasards et de la liberté de la guerre, du plaisir de se battre. Ni la fatigue, ni l'épreuve du climat ne paraissaient compter pour lui; il disait simplement : « Nous avons fait quinze heures de cheval... Nous avons eu très

chaud. » Et il revenait toujours à son ardent désir : « Ah ! mes galons ! qu'il me tarde de les regagner !... »

Il n'attendit pas longtemps. Presque tout de suite, après un engagement d'avant-poste qui fut rude et sanglant, il écrivait :

« Victoire ! Je les ai ! On vient de les coudre à mes manches, et nous les avons arrosés d'une goutte d'eau-de-vie trempée dans de l'eau tiède... C'était joliment bon... »

Il avait été blessé, mais légèrement, d'une balle qui lui écorchait l'épaule. Il aurait payé bien plus cher la joie de cette revanche, la joie de l'avouer à Marguerite, et de se dire qu'elle aussi, loin de lui, serait heureuse autant que lui.

Elle était heureuse en effet, non pas avec l'exaltation qui vibrait dans la lettre de Jean, mais très profondément, parce que cette première victoire lui paraissait la plus difficile et la plus féconde dans ses résultats. Elle était heureuse pour Jean lui-même qu'une fois encore elle voyait relevé à ses yeux, et en marche sur le bon chemin. Quant à elle, — et c'est pourquoi, sans doute, elle n'avait pas éprouvé le même sursaut que lui, — elle sentait toujours le large espace du temps qui la séparait du moment où ils auraient le droit de s'unir : Jean, ses galons regagnés, avait bientôt une année de grade : il lui en fallait une autre pour entrer à Saumur, puis une autre pour devenir officier... Deux ans d'attente ! Elle savait trop bien qu'un effort imprudent de sa pensée, pour les franchir d'un élan, la laisserait meurtrie, désemparée, incapable de vivre ; elle n'eut même pas l'idée de cette imprudence ; elle s'était trop bien habituée à user les jours un par un. La lettre qu'elle écrivit reflétait exactement, et sans qu'elle s'y fût appliquée, cet état d'esprit : elle disait sa joie, elle la disait avec effusion et elle encourageait Jean de toutes ses forces à poursuivre sur la route désormais retrouvée : elle lui parlait de lui, uniquement de lui.

L'été passa ; c'étaient maintenant les mois qui fuyaient l'un après l'autre plus vite que n'avaient fui d'abord les jours. De sa propriété de Seine-et-Oise, Fernand Le Talleur devait venir à Paris deux ou trois fois par semaine pour ses affaires ; il n'avait donc pas à s'étonner que sa fille y vînt aussi pour ses œuvres, puisqu'il était convenu, réglé, qu'elle était une personne à peu près aussi occupée que lui : il l'en raillait toujours un peu, mais pour la forme, et il se trouvait assez bien de l'avoir avec lui dans le trajet de l'auto, en face de lui au déjeuner du res-

taurant. D'ailleurs, il satisfaisait ses goûts d'hospitalité en recevant sans cesse, par groupes, pour quelques jours, des amis de Paris. Les Du Laurier vinrent à leur tour en septembre. Valentine, son mari, son beau-frère. Pierre Du Laurier avait paru d'abord se dérober à l'invitation; mais Fernand Le Talleur avait insisté très aimablement au nom de sa fille comme au sien, avec la générosité du vainqueur qui voit son rival perdu sans ressource. Pierre vint donc.

Depuis que Marguerite avait déçu brusquement ses espérances après les avoir, tout un temps, encouragées, il semblait partagé entre le désir de ne pas trahir des regrets assez cuisans et la sollicitation d'un sentiment qui ne se résignait pas à disparaître. De ce partage résultait dans ses manières si aisées, une nuance de gêne. A vrai dire, Marguerite, si elle l'avait aperçue, ne s'y était pas arrêtée : elle ne pouvait pas échapper à cette indifférence absolue et quasi barbare dont l'amour endurcit le cœur des femmes à l'endroit de celui qu'elles n'aiment pas. Mais dans la familiarité qu'établissent les longues journées de la campagne, elle prit conscience d'une faute qu'elle avait commise envers cet homme, et elle décida aussitôt de s'en expliquer avec lui. Le dernier jour, un dimanche que Pierre passait chez M. Le Talleur, elle s'habilla rapidement pour le dîner et vint s'asseoir sur la terrasse : elle savait que l'habitude de Pierre était de s'y installer, seul, quelques instans, à cette heure, avant que sonnât le second coup de cloche. Il parut, en effet : il prit un fauteuil à côté du sien. Une large pelouse s'étendait sur la terrasse, et plus loin, entre des massifs de hauts tilleuls, l'ombre légère emplissait l'espace jusqu'aux lumières lointaines du village étalé sur l'autre bord de la rivière. Pierre louait le charme de ce paysage nocturne. Elle l'interrompit :

— Je suis contente de causer avec vous ce soir : j'ai une dette envers vous, et je ne veux pas vous laisser partir sans l'avoir acquittée.

Elle devina qu'il protestait d'un geste d'étonnement :

— Si! je me reproche d'avoir manqué de courage et de franchise à votre égard, et même, oui, même d'avoir usé d'une sorte de duplicité : vous êtes certainement l'homme envers qui je n'aurais pas dû me permettre une telle conduite, et je tiens à m'en excuser...

— De quel... de quel moment voulez-vous parler? fit-il avec un peu d'hésitation.

Elle sentit dans sa voix une émotion assez vive, et elle regretta davantage de lui avoir donné naguère un espoir inutile.

— C'est le moment, dit-elle, où vous avez pu croire que je vous encourageais... Si vous avez gardé de ce temps un souvenir pénible, j'en suis désolée et je vous prie de ne pas trop m'en vouloir...

— Oh! je ne vous en veux pas, murmura-t-il... Je ne vous en voudrai jamais, quoi qu'il arrive... Seulement... me permettrez-vous.., de vous demander... pourquoi vous m'avez laissé croire alors que vous m'encouragiez?

Elle avait renversé sa tête sur le fauteuil à bascule qui oscillait doucement.

— C'était, il me semble, à la fois très lâche et assez pitoyable. J'avais besoin, je pensais avoir besoin d'un soutien ferme et sûr, pour y appuyer ma vie, et c'était à vous naturellement que je recourais, parce que vous êtes l'homme qui m'a inspiré la plus parfaite estime et la plus grande confiance.

— Je vous remercie, fit-il, c'est un mérite honnête et durable, s'il n'est pas éclatant. Et... puis-je savoir pourquoi vous aviez besoin de cet appui?

Elle arrêta le balancement de son fauteuil et se tourna vers Pierre.

— On a de la peine à se connaître : il y faut du temps, et... quelque chose de plus, une clairvoyance qui peut se déclarer soudain, par un hasard, par le choc d'un événement... En attendant de se connaître, comment se jugerait-on différente des autres? Comment, moi, n'aurais-je pas cru que j'étais semblable à celles qui m'ont précédée, ma mère, mes tantes, mes grand'mères, et que je devais me conduire comme elles? On leur avait appris que leur destinée était de se marier, non pas seulement pour fonder une famille et s'entourer d'affections, mais parce que leur faiblesse de femmes, leur incapacité de diriger leur vie, de gouverner leurs affaires, de se gouverner elles-mêmes, devait nécessairement s'appuyer sur la force d'un homme... J'ai cru, je vous le dis, que j'étais comme elles, que je devais agir comme elles... Et puis...

— Et puis? insista Pierre.

— Eh bien! j'ai dû voir que j'étais différente... Je dis moi, parce que c'est de moi que nous parlons... je devrais dire : nous, à peu près toutes les jeunes filles de mon temps. Chez moi, la différence est peut-être un peu plus marquée, parce que j'ai eu, de très bonne heure, auprès de papa, le rôle que vous savez : tenir sa maison, m'occuper de lui... J'ai appris sans doute un peu plus vite que les autres, mais comme elles, en somme, à compter sur moi-même, à chercher en moi-même mon équilibre. Ne croyez pas qu'il y ait là excès d'orgueil : je ne nie pas que l'orgueil n'y soit pour quelque chose, mais c'est un sentiment plus compliqué et, il me semble, un peu supérieur.

— J'en suis convaincu, fit Pierre. J'y vois, pour ma part, un grand désir de sincérité envers soi et aussi une vaillance, une véritable vaillance...

— Merci pour nous, fit Marguerite en souriant.

— Oh! pour vous! Il en est plus d'une chez qui tout se résume en un magnifique égoïsme, solide, impénétrable... Mais ce n'est pas de celles-là que je parle. C'est de vous... Seulement, quand une jeune fille a ces belles qualités, cette belle tenue morale, faut-il donc qu'elle renonce au mariage? Est-ce qu'elle ne peut pas y chercher, sinon le soutien qui ne lui paraît plus indispensable, du moins l'association la plus sûre et la plus tendre?

Pierre avait un peu baissé la voix, et ses paroles résonnèrent dans le silence amical de la nuit. Du village, un éclat de trompette déchira l'air, puis s'étouffa. Des chiens aboyèrent : sur la pelouse, des grillons faisaient entendre un bruissement continu. Marguerite se taisait. Elle voyait dans l'ombre l'image de son cher soldat : elle revivait la minute de leurs adieux dans la cour de l'hôpital : elle sentait la douceur de son baiser. Ah! certes, le mariage, l'union la plus sûre et la plus tendre, mais avec celui-là, celui là seul, auprès de qui elle était à la fois la menue chose, si fragile dans ses bras et la directrice souveraine, écoutée, respectée, obéie...

— Je vous demande pardon, reprenait Pierre. Sans le vouloir, je suis indiscret. Il doit me suffire de savoir que ce n'est pas avec moi que cette union vous paraît possible. Je le regretterai toujours. Il me semble que j'aurais pu vous rendre heureuse. Du moins, je m'y serais efforcé avec joie... Mais, je comprends que cela ne soit pas assez...

— Vous n'êtes pas fâché contre moi? demanda-t-elle doucement.

— Je vous ai dit que je ne pouvais pas l'être... et je vais même vous le prouver en vous souhaitant avec une entière sincérité le bonheur que je n'ai pas la chance de représenter à vos yeux... Nulle ne mérite plus que vous de le rencontrer... Seulement, telle que vous êtes, et je ne veux pas vous flatter en vous rappelant les qualités de votre intelligence, la générosité de votre cœur, et cette énergie dont nous parlions tout à l'heure... qui sait si vous ne serez pas naturellement portée vers un homme moins intelligent, moins généreux, moins énergique que vous n'êtes et qui vous attirera précisément parce qu'avec lui vous serez dans le mariage celle qui donne le plus?... Après tout, vous aurez raison : vous êtes riche pour deux...

Le bruit de la cloche arrêta sur les lèvres de Marguerite une protestation. Valentine paraissait, puis son mari, Fernand, deux autres invités. L'entretien fut général et Marguerite n'eut plus l'occasion d'une réponse qu'aussi bien, en y réfléchissant, elle aurait dû transformer en un demi-acquiescement. Pierre n'avait-il pas dit presque vrai? N'avait-elle pas trouvé sa joie d'amour la plus profonde à donner à Jean, dans la pire détresse, le meilleur de son âme? N'était-elle pas secrètement fière de le sentir si docile à sa voix? Ne voyait-elle pas le bonheur de son avenir fait d'un dévouement où elle accomplirait son vœu essentiel? Enfin, si Jean eût été pareil aux hommes les plus brillans qu'elle connaissait, n'aurait-elle pas été privée d'un sentiment très cher, celui d'être nécessaire, d'être indispensable auprès de lui, l'orgueil et la douceur de donner plus qu'elle ne recevrait?

Elle y pensait, au cours de cette soirée, où elle resta, de longs momens, silencieuse.

— Où es-tu, où es-tu, petit oiseau? lui dit Valentine. — C'étaient les paroles d'une vieille chanson qu'elles avaient apprise dans leur enfance. — Il me semble, poursuivait Valentine, que tu es une autre Marguerite. Celle que j'ai connue revient de temps en temps; mais le plus souvent, elle s'absente, et c'est l'autre que je vois... Elle a des yeux plus grands et un regard plus intense : elle a un visage tout changé, plus pâle et plus effilé... C'est comme un pur esprit, et je me sens auprès d'elle une pauvre rien du tout, timide et craintive!...

— Oh ! oui, faisait Marguerite. Je te vois intimidée, toi ! et par moi !...

Pourtant, les paroles de Valentine lui rappelaient celles de Pierre, qui, lui aussi, la trouvait transformée. Il était donc possible qu'elle donnât l'impression d'une telle sérénité. Elle songeait :

« N'en est-il pas ainsi quand on porte en soi le secret d'un bonheur ? »

Sa conversation du dimanche soir avec Pierre avait fixé davantage devant ses yeux l'image de l'absent : tous ses espoirs s'étaient émus. Le lendemain, sous les charmilles, où elle s'asseyait dans l'après-midi, elle les sentit soudain impatiens et douloureux !

« Deux ans ! » murmura-t-elle.

L'angoisse de l'attente, le mal de l'absence la déchiraient tout à coup.

« Et ils parlaient hier de ma sérénité ! »

La voûte de charmilles qui l'abritait laissait pleuvoir sur le tapis d'herbe des gouttes de lumière dorée : entre les menues feuilles, elle apercevait les eaux de la rivière qui luisaient au soleil de l'éclat le plus joyeux. Depuis des mois, elle n'avait pas subi si violent assaut de cette allégresse qui semblait la provoquer, elle, dans sa solitude et son recueillement. Ainsi surprise en pleine confiance, elle ne savait comment se défendre, Elle resta, toute la fin de ce jour, tourmentée par le délice trop cruel d'un désir que semblait attiser la vie des choses, si libre, si vigoureuse autour d'elle, et qui se brisait sans cesse, dans son élan, contre l'obstacle invincible, les deux longues années, le temps...

Elle vécut plusieurs jours dans ce tourment : elle luttait de son mieux ; elle maintenait fermement la discipline de ses actes; mais elle ne pouvait éviter, chaque après-midi, chaque soir, des heures de folles aspirations, de révolte, de découragement qui la faisaient misérable.

Cependant, elle lut dans les journaux que la campagne était finie, que la colonne se retirait, et une lettre de Jean vint le lui confirmer, en lui apportant une nouvelle qui la bouleversa de joie :

« Nous rentrons, et en rentrant, nous aurons tous des congés, c'est-à-dire que, dans huit jours, je peux m'embarquer et, dans moins de quinze jours, vous revoir... »

Elle murmura : « Le revoir !... »

Son cœur lui sautait dans la poitrine et elle se disait :

« Ah ! je ne suis pas raisonnable ! C'est absurde... Mais le revoir dans quinze jours... Quinze jours, que c'est long !... »

Le lendemain, le surlendemain, elle se grondait encore de sentir son impatience s'exaspérer, au point de lui paraître presque aussi douloureuse pour cette brève attente que pour les semaines et les mois.

Le troisième jour, une autre lettre de Jean arrivait ; elle l'ouvrit, un peu frémissante, et aux premières lignes, elle se mit à trembler de tout son corps :

« Marguerite, une fois de plus, vous allez décider pour moi. Moi seul, je n'en ai pas le droit, car je vous appartiens. Ce matin, le général m'a fait appeler ; il m'a dit beaucoup de choses flatteuses sur ma conduite et mes aptitudes militaires. Il m'a ensuite annoncé que mon régiment devait fournir un détachement à une colonne qu'on envoie au centre de l'Afrique, combattre le Sultan du Ouadaï. Il m'a proposé de faire partie de la colonne, en m'indiquant que, si je m'y comportais bien, mon entrée à Saumur était assurée. Cette offre, à elle seule, est une distinction, un honneur : le général me l'a laissé entendre, et je l'ai bien senti. Tout mon avenir militaire peut dépendre de ma résolution. Vous voyez ma perplexité. Naturellement, si j'accepte, je renonce à mon congé ; je m'enfonce en Afrique ; je m'éloigne de vous pour très longtemps ; j'attendrai des mois et des mois avant de vous revoir ! Quand j'y pense, tout mon courage s'amollit. Mais ma peine, ce ne serait encore rien. Vous, Marguerite, dois-je croire que vous aurez trop de peine aussi ? Je suis incapable de me décider. Dites-moi tout de suite ce que je dois faire, et, comme toujours, je ferai ce que vous voudrez. »

Marguerite était assise sous la charmille, à sa place préférée : là, d'autres matins, elle avait lu les lettres de Jean pour y puiser l'espérance amoureuse qui était la douceur vivifiante de sa vie. A ses désirs, brusquement irrités par le repos de la campagne et l'allégresse universelle, une satisfaction se présentait, toute prochaine : revoir Jean, lui parler, entendre sa voix, s'enchanter de sa présence... Elle ferma les yeux éblouie, et tout aussitôt, un sourire entr'ouvrait sa bouche, le sourire qu'elle avait eu quand son père lui annonçait le départ de Jean : celui de la douleur non pas subie, mais acceptée et qui devient

l'ivresse de l'immolation. Elle savait, en lisant la lettre, qu'elle sacrifierait sa joie, qu'elle se sacrifierait elle-même. Il suffisait que l'alternative lui fût donnée, ou de contenter son désir au risque de gêner l'avenir de Jean, ou de renoncer par amour aux joies d'amour si passionnément souhaitées. Elle savait bien qu'elle n'hésiterait pas. Déjà, la lettre dans ses mains, elle écrivait en pensée sa réponse. Elle avait peur de trahir son mal et elle ne voulait lui envoyer que des paroles de raison et de sage amitié. Seulement, son cœur souffrait trop à cette suprême contrainte. Elle cherchait les mots les plus calmes, et elle pleurait son sacrifice. Longtemps, sous la charmille, aux menues feuilles lumineuses, elle laissa couler ses larmes. Il lui semblait que, de ces mêmes mains dont elle essuyait ses yeux, elle repoussait Jean loin d'elle ; il lui semblait qu'elle feignait aussi d'être tranquille et gaie, tandis que toute sa vie était au moment de se dissoudre. Et cependant, une force toute-puissante l'entraînait, la soutenait, ainsi blessée, déchirée, lamentable : c'est pour Jean, pour l'amour de Jean, qu'elle souffrait et qu'elle cachait sa souffrance.

Le plus pénible fut de regagner le château, pour écrire, écrire matériellement, sa réponse, quand elle eut achevé de la composer. Elle se leva : elle quitta la charmille : par une allée sablée qui contournait la pelouse, elle remonta vers la terrasse. Elle marchait lentement... Elle voyait mieux tout ce que sa réponse lui enlevait de bonheur immédiat; chacun de ses pas le lui arrachait, comme par morceaux. Et elle sentait mieux aussi le poids de l'attente qui de nouveau pèserait sur elle : les inquiétudes atroces qui l'éveilleraient, tout à coup, la nuit, à cette idée : « Il est blessé! il est tué!... » De l'année qui allait commencer, elle n'avait redouté que la lenteur des jours. Maintenant, elle devait l'apercevoir, tout entière aussi dure que les heures les plus dures de ces derniers mois.

Sur le seuil de la porte, elle s'arrêta : elle embrassa d'un coup d'œil les panaches frissonnans des peupliers, les massifs dorés des tilleuls, les herbes et les eaux étincelantes dans la lumière... Elle baissa un peu la tête et poussa la porte...

— Tiens! sans lumière! Pourquoi donc? demanda Fernand Le Talleur en entrant dans le petit salon.

— J'aime ce demi-jour, fit Marguerite. On y est très bien pour penser...

Son père considéra sans aménité le ciel d'automne qui était d'un bleu pâle par-dessus la cendre dorée des arbres et des toits.

— Je préfère la clarté, dit-il.

Il avait tourné le commutateur : le petit salon s'éclaira. Marguerite était assise au coin de la cheminée; il interrogea ses yeux d'un regard bref : elle lui sourit, le visage paisible et gai.

— Six heures, reprit-il. Jean ne va pas tarder, son train arrive à cinq heures. Ah! je suis enchanté de le revoir... Fichtre! je ne croyais pas, quand il est parti, voici... ma foi, voici plus de dix-huit mois... je ne croyais pas qu'il reviendrait pour entrer à Saumur, ayant ainsi effacé jusqu'au souvenir de ses bêtises... Je lui dois réparation...

Marguerite avait accueilli ces paroles avec la même tranquillité :

— Oui, il a eu de la peine : quand cette expédition du Ouadaï a commencé l'année dernière, il ne se doutait pas lui-même que ce serait si dur... La première marche qui devait être de six semaines et qui a pris quatre mois, et puis les engagemens autour d'Abéché, surtout celui de mars; et enfin, au retour, les fièvres... et si périlleuses...

Son père l'écoutait : il aurait pu s'étonner qu'elle lui parlât avec la précision d'une personne si bien informée. Mais il ne doutait pas qu'un lien sentimental ne subsistât depuis le départ de Jean, entre Marguerite et lui. Amitié? Affection plus tendre? Il ne savait. Du moins il ne croyait pas possible que sa vie risquât d'être troublée : jamais Marguerite ne l'abandonnerait. Il en était certain et, cette certitude l'aidait grandement à se tenir dans le rôle d'un observateur assez confiant, non dans celui d'un jaloux.

— Oui, fit-il. On a peine à imaginer qu'un tempérament comme le nôtre puisse supporter ces chaleurs. Pourtant, Varance, le gouverneur du Sénégal, voilà vingt ans qu'il vit en Afrique, Congo ou Sénégal. Et ses quatre enfans y sont nés, ils s'y sont élevés; ils s'y portent à merveille. Tu sais, Varance qui a reçu Jean si aimablement à Saint-Louis et qui me parlait de lui en termes quasi paternels...

Ils restèrent un moment silencieux, et Marguerite songeait :

« Dans quelques minutes il sera là, lui, et cette fois, lui, tel que je le souhaitais, meilleur même que je n'osais l'espérer.

Dire que ce fut si douloureux l'an dernier de lui écrire : « Ne revenez pas! » Cette année m'épouvantait. Et pourtant, aujourd'hui, qu'est-elle dans mon souvenir? Le songe d'un moment. Tandis que pour lui elle était si nécessaire, elle a été si féconde!... Ah!... » soupira-t-elle.

Elle percevait le bruit d'un pas à travers le grand salon.

— Quoi? dit Le Talleur qui n'avait rien entendu.

La porte s'ouvrit.

— Ah! c'est lui, s'écria-t-il. Diable, qu'il est noir et qu'il est beau!

— Bonsoir, mon oncle, murmurait Jean. Bonsoir, Marguerite!

Elle ne répondit pas tout de suite : elle était saisie de surprise : elle avait eu beau garder dans sa mémoire une image fidèle; elle était stupéfaite... de l'uniforme éclatant où ressortaient vivement les rubans jaune et bleu de ses médailles! De son teint de bronze où les yeux clairs luisaient comme de l'argent! De cette taille qu'elle ne se rappelait pas si haute!... De cette allure qu'elle ne se rappelait pas si nette, si décidée!... Elle avait tendu sa main qui se perdit dans le gant à peau rude dont se recouvrait la main de Jean. Et elle dit :

— Quel brillant retour! et comme vous l'avez bien gagné!

Le visage basané, l'azur des yeux d'argent étaient tout près d'elle; un instant, elle y sentit passer un frisson d'incertitude, comme si Jean éprouvait devant elle une surprise plus forte encore que la sienne.

— C'est magnifique, insista-t-elle, de revenir ainsi : les galons, le glorieux ruban jaune, et Saumur... Nous sommes tous très fiers de vous.

Fernand Le Talleur renchérit sur ces louanges : ses frères, ses belles-sœurs, tout le monde applaudissait à la vaillance de Jean et à ses succès.

Lui, cependant, enlevait ses gants avec lenteur : il avait d'abord murmuré : « Oh! c'est peu de chose, ce que j'ai fait. Tous les autres en ont fait autant. » Puis, il avait laissé couler ces paroles élogieuses et abondantes. Il souriait à peine, l'air distrait. Et son regard, par momens, courait furtivement à travers le petit salon, incertain comme à la seconde où il s'était posé d'abord sur Marguerite. Elle s'aperçut de cet effort qu'il semblait faire pour reconnaître les murs jadis si familiers.

— Après ces dix-huit mois d'Afrique, tout doit vous paraître étrange, et Paris extravagant?...

— Je n'y suis plus, fit-il. Je trouve tout, les visages et les maisons, différens du souvenir que j'en avais : c'est moi qui ai dû changer.

— Oh! un peu, dit-elle en souriant à demi.

Il la regarda, mais très vite; ce coup d'œil, qui n'était qu'une interrogation rapide et retenue, parut à Marguerite d'une singulière dureté : elle s'aperçut alors combien ce visage était devenu immobile, et, plus maigre, avec des lignes plus arrêtées, combien il avait pris de fermeté presque sévère. L'énergie, qui n'était naguère que de surface et fondait si souvent dans la douceur enfantine du sourire, à présent semblait coulée dans le bronze de ce masque impassible; et la teinte sombre qui le recouvrait jusqu'au col du dolman ajoutait encore à cette expression. Le beau cavalier d'autrefois était maintenant, au sens le plus plein, l'homme de guerre : en l'observant, Marguerite s'imaginait confusément des chevauchées indéfinies, sous un ciel torride, des bruits de bataille et des mêlées sanglantes; elle l'admirait d'avoir vécu cette vie si vaillante et périlleuse; toutefois, elle eût souhaité d'apercevoir un instant, sur ce visage brûlé, dans ces yeux aiguisés et durcis, le sourire ancien où se découvrait jadis l'âme de Jean, la confiance et la tendresse de cette âme qui lui appartenait. Ce souhait s'agitait à peine, inconscient, au fond de son être : et c'était plutôt comme une attente instinctive qui tenait sa pensée engourdie.

Fernand interrogeait le jeune homme sur ses campagnes du Maroc et du Tchad : à chacune de ces questions, Jean gardait le silence quelques secondes; il semblait, avec son visage immobile, que ces paroles se fissent très lentement leur chemin jusqu'à son esprit; puis, il se mettait à parler et sa voix était brève, sa réponse courte et précise. Entre la loquacité vive de Fernand et cette concision, Marguerite percevait comme un déséquilibre; on eût dit d'un rythme constamment brisé. Mais son père n'en paraissait pas gêné. Habile à tirer des hommes tout ce qu'ils pouvaient lui fournir de renseignemens exacts, il poussait ses questions avec la méthode la plus adroite; et sur les réponses de Jean, il construisait à mesure un récit complet. A part soi, Marguerite comparait traits de mœurs, disciplines du pays, épisodes militaires aux impressions que lui en avaient

données les lettres de Jean; elle les voyait très bien à travers le dialogue d'à présent; et toutefois, les voyant mieux, elle s'y intéressait moins; elle n'y goûtait pas l'intérêt émouvant de ses lectures, qui était son plaisir à elle seule, de même que la vaillance du jeune homme lui paraissait alors son œuvre.

Le dîner fut annoncé. Elle prit le bras de Jean. Le chemin du petit salon à la salle à manger qu'ils avaient ainsi parcouru si souvent lui rappela ses plus précieux souvenirs. Elle murmura :

— Qu'il y a longtemps !...

— Oui, si longtemps !

Ils avaient parlé tous les deux à voix très basse, comme en confidence, et l'un pour l'autre.

Marguerite frémit légèrement. Elle retrouvait à cette seconde l'ami d'autrefois si tendrement secouru, le « promis » de la cour de l'hôpital, le fiancé parti pour la guerre à qui elle avait gardé religieusement sa foi. Il lui semblait l'avoir retrouvé : et la vie rayonnait autour d'elle des sourires les plus joyeux. Ils entrèrent dans la salle à manger. Ils étaient de nouveau, elle et lui, Fernand Le Talleur, à leurs places accoutumées ; l'intimité, quelque temps interrompue, les réunissait, plus étroite, plus douce. Les yeux baissés, Marguerite reliait à l'heure présente les souvenirs de toutes les heures pareilles, qu'ils avaient ainsi vécues tous les trois, autour de cette table, dans la paix chaude et gaie de la pièce claire. Elle n'écoutait pas l'entretien qui avait aussitôt repris : elle ne regardait ni Jean ni son père : elle goûtait son bonheur comme un miracle qui s'accomplissait au jour dit, qui allait s'accomplir...

Cependant, son attention, peu à peu, se reportait aux paroles des deux hommes. Fernand Le Talleur ne réussissait que trop bien à tracer un tableau d'Afrique, une histoire des campagnes qui lui plaisaient par leur vérité objective, mais d'où la personne de Jean disparaissait. Marguerite souhaita plus vivement de l'y découvrir lui-même ; il était là, à côté d'elle, vivant et présent ; elle voulait le retrouver, lui, ainsi que tout à l'heure, en passant dans la salle à manger, et plus semblable encore à celui qu'elle attendait depuis dix-huit mois. Les questions de Fernand le maintenaient dans son personnage impénétrable et elle l'y voyait si sûr de soi, qu'elle ne pouvait croire que ce fût le même homme dont elle avait soutenu les défaillances et renouvelé le courage, le même qui réclamait d'elle le conseil à

suivre, la loi de sa conduite et qui n'était parti enfin pour le Soudan que parce qu'elle avait ordonné ce départ. Elle le regardait, et, comme à son entrée dans le petit salon, elle le voyait si changé qu'elle ne le reconnaissait plus... Le dîner lui semblait s'allonger sans mesure. Que lui importait, à elle, de savoir les peuplades du Tchad, et leurs mœurs et les ressources du pays ? C'était Jean qu'elle avait besoin de sentir tel que jadis, le masque impassible tombé, les yeux brillans de cette ineffable lumière qu'elle y avait vue luire pour elle, pour elle seule...

Plusieurs fois, pour qu'il la regardât, pour regarder en lui, elle l'interrogea à son tour. Les yeux de Jean se fixaient en effet sur les siens : leur éclat froid et dur s'adoucissait alors et s'échauffait d'une lueur qui semblait affectueuse et déférente ; mais ils prenaient en même temps une expression de gravité rêveuse et presque triste. C'était comme s'il eût dit :

« Je comprends votre désir qui est aussi le mien. Mais nous ne pouvons faire, ni l'un ni l'autre, que cette longue absence n'ait agi sur nous. Vous n'êtes plus la même, et vous me paraissez loin de moi ! Et moi aussi, je suis très loin de vous ; car j'ai changé autant que vous. Je ne m'en doutais que vaguement avant d'entrer ici, avant de vous revoir. Et maintenant je le sens, je le sais. Je revenais pour trouver en vous la jeune fille de jadis : vous attendiez l'homme que j'étais il y a dix-huit mois. Et nous nous apercevons que chacun de nous n'a ni les mêmes yeux, ni la même âme, et qu'il contemple autrement une personne qui est d'ailleurs nouvelle... »

Si Jean ne se formulait pas les causes de cette surprise, du moins, il les sentait toutes confusément. Et d'ailleurs, après la secousse du premier moment, voilà qu'un autre sentiment aussi confus réagissait en lui. Il lui semblait que ses impressions présentes en face de Marguerite, il les avait devinées depuis longtemps ; elles s'étaient préparées, durant toute cette année, par un sourd malaise à la lecture des lettres où il ne trouvait qu'une amie paisible et bonne conseillère, au lieu de la « tendre promise » dont il rêvait les soirs de marche et de combat. Sur le chemin du retour, dans les dernières heures, au seuil de la maison, il avait cru de nouveau, et autant qu'elle, que le miracle allait s'accomplir : mais le miracle ne s'était pas accompli ; et il comprenait, il était prêt à comprendre qu'au fond, lui-même n'y avait pas cru, ne l'avait pas espéré. Il en restait seu-

lement attristé pour elle comme pour soi ; et c'est pourquoi ses yeux, fixés sur Marguerite, prenaient cette expression grave, qui était celle d'un regret sincère : il regrettait que la flamme merveilleuse d'autrefois eût péri.

— A propos, dit soudain Fernand Le Talleur, quand ils furent revenus dans le petit salon, nous n'avons pas parlé de Varance qui t'a vu là-bas...

— J'ai fait le voyage avec M[me] Varance et sa famille, dit Jean.

— C'est vrai, reprit Fernand. Varance me l'avait annoncé. Ils rentrent tous peut-être pour six mois, peut-être pour toujours.

— Ils ont été très aimables pour vous, n'est-ce pas? demanda Marguerite.

Le temps de silence qui précédait les réponses de Jean se prolongea.

— Oh ! murmura-t-il, beaucoup mieux qu'aimables..., excellens !

La voix brève avait vibré d'émotion ; et le visage, détendu dans un sourire, fut tout à coup lumière, douceur et joie. Avec une sorte d'avidité heureuse, Marguerite contempla ce sourire, celui qu'elle désirait ; elle reconnut Jean, son Jean, celui des grandes épreuves, qu'elle avait secouru et qui l'avait aimée. Mais les yeux du jeune homme avaient le regard à la fois intense et vague de la vision intérieure ; ils ne se tournaient pas vers elle ; le beau sourire n'était pas pour elle. Pouvait-elle le croire, cependant ? Elle aurait voulu tout de suite interroger le jeune homme franchement, par une question à laquelle il eût répondu avec la même franchise : car là, du moins, par la sincérité sans réserves, elle était sûre qu'il n'avait pas changé. Elle prit un détour involontaire.

— Comment se compose la famille ? Garçons, filles ?

— Deux filles, de dix-sept et dix ans, répondit Jean, et deux fils. D'ailleurs, vous les verrez, du moins les jeunes filles. M[me] Varance m'a dit son désir de se présenter chez vous et de vous les amener.

Marguerite déclara qu'elle aurait plaisir à remercier M[me] Varance de ses bontés. Elle put voir que Jean lui était reconnaissant de ces paroles. Mais la joie caressante qui éclairait le masque sévère n'exagérait-elle pas cette gratitude, et ne de-

vait-elle pas avoir quelque autre cause ? Marguerite en demeura hésitante. « Peut-être ! se disait-elle. Je ne le comprends plus ; je ne le connais plus, et lorsque je crois l'avoir retrouvé, c'est pour me demander s'il m'appartient encore... »

Elle ne tentait plus de scruter son visage. Elle pensait que, sans doute, après un si long temps d'absence, il fallait du temps aussi pour rétablir l'accord entre leurs êtres, enrichis, mais absorbés, par des existences trop diverses. Elle se disait :

« Il ne faut pas brusquer le temps ; il faut compter avec le temps. Je retrouverai Jean peu à peu et je me retrouverai moi-même... Je relirai ses lettres : je le verrai quand il viendra de Saumur... »

Jean disait justement :

— Je pars tout à l'heure pour être à l'École demain matin. Je suis en retard de deux jours, à cause de la tempête que nous avons eue dans le Golfe de Gascogne... J'espère bien avoir une permission tous les dimanches...

— Alors, fit Fernand, si le buffet du boulevard Haussmann te paraît convenable, à ta disposition...

Jean le remercia avec chaleur : il prenait congé de Marguerite. Leurs mains unies, ils se contemplèrent d'un regard pareillement amical chez elle et chez lui, également dépouillé d'impatience et de trouble :

— Je serai très contente de vous voir, fit-elle.

— J'ai grand besoin de vous voir aussi, répondit-il.

Le lendemain, dans l'après-midi, avant de sortir pour rejoindre Valentine, Marguerite reprenait et relisait les lettres de Jean. Elle avait lu les premières ; à peine avait-elle eu besoin de les lire : le souvenir en restait dans sa mémoire précis et vivant : et les mots dont elle se rappelait jusqu'à la forme, jusqu'à la disposition, d'une page à l'autre, lui restituaient exactement les impressions de ses précédentes lectures... Elle continuait de lire : elle oubliait l'étrange soirée de la veille. Elle revoyait Jean tel qu'il avait été devant ses yeux durant toute la durée de l'absence. Elle avait lu la lettre du Maroc où il lui demandait, l'an passé, de décider de sa rentrée ou de son départ pour le centre africain. L'enveloppe dans les mains, elle se recueillit un instant : le soleil charmant de septembre ! les herbes et les eaux étincelant à travers le rideau des menues feuilles de la charmille ! L'image de Jean qui passait et qu'elle contemplait

avec tant d'amour au moment de l'éloigner par amour pour lui, pour une longue année!... Toutes les sensations de cet après-midi la pénétraient encore de leur délice infiniment douloureux... Et soudain, une autre image glissa sur la pelouse, entre les tilleuls et les peupliers, le visage véritable, immobile et fermé qu'elle avait vu la veille... Elle en eut un peu de gêne, et, d'un geste rapide, elle reprit les lettres qui allaient lui rendre le charme bienfaisant qu'elle y avait goûté. Ces lettres étaient peu nombreuses; le temps manquait à Jean ; les courriers ne partaient qu'à de longs intervalles. Elle se souvenait de la valeur extraordinaire qu'avait prise dès lors pour elle cet événement : l'arrivée d'une lettre de lui; elle se souvenait de son émotion à tenir ces pages écrites au hasard de l'expédition, et toutes chaudes de la fièvre guerrière... Elle les relisait : et voilà que le visage de la veille, que le personnage nouveau de Jean s'y dessinait en traits d'abord légers, puis, de plus en plus marqués. Elle le voyait : elle ne voyait plus que lui : il s'affermissait dans son énergie de soldat intrépide; il s'exaltait dans la fierté de ses vertus militaires et de ses succès, et il se montrait ainsi dans la mâle franchise de son orgueil, sans vantardise, sans fausse modestie, comme pour recevoir les louanges qu'il désirait et qu'il avait conscience de mériter; la confiance un peu suppliante, l'aveu d'une faiblesse qui sollicitait un appui, toute l'humilité ancienne avaient disparu : la tendresse même se faisait plus retenue, hésitait, disparaissait à son tour. La dernière lettre, qui datait de deux mois, annonçait à Marguerite l'homme même qui l'avait tant étonnée la veille. Comment ne l'avait-elle pas compris?... Était-ce donc que le souvenir trop enchanteur du départ de Jean avait fixé sans cesse dans sa pensée une illusion qui transformait la vérité? Était ce donc qu'il lui avait fallu revoir Jean pour distinguer dans ses lettres le changement qui jusqu'alors lui était resté caché?... Elle se sentait tout à coup comme éveillée d'un rêve qui la laissait embarrassée d'elle-même, déçue, triste...

Le valet de chambre lui apportait une carte; elle lut : « Madame Varance, » et, au crayon, on avait ajouté : « et Mademoiselle Thérèse Varance. »

— Faites entrer, dit-elle au domestique.

Quand les deux femmes parurent dans le petit salon, elle les accueillit avec un sourire de bienvenue.

— Votre visite m'était annoncée, dit-elle tout de suite, et j'ai grand plaisir à vous voir... Jean nous a si bien parlé de vous...

Mme Varance répondit avec effusion : ses beaux yeux bruns brillaient dans une figure aimable qui gardait, en sa maturité, un air de jeunesse, à cause de cette expression cordiale et gaie. A côté d'elle, sa fille semblait telle qu'une fleur prête à s'épanouir : le visage tout rose sous une capote, son teint, sa bouche étaient d'une fraîcheur éclatante ; très blonde, mince et flexible, elle avait des yeux bleus dont le regard demandait la confiance, offrait la sympathie. C'était encore une enfant, avec la grâce d'une femme. Marguerite la considérait involontairement, en parlant à sa mère, et elle savourait cette fraîcheur, cette jeunesse.

— Oh! nous avons été trop heureux de recevoir votre cousin, répondait Mme Varance aux remerciemens de Marguerite. Ce n'est pas seulement un admirable soldat, c'est un garçon plein de délicatesse et de bonté.

— Si gentil! dit sa fille avec une conviction qui la fit aussitôt un peu plus rose.

— Il faut vous dire, expliqua Mme Varance, qu'il était pour mes enfans d'une complaisance inépuisable, jouant avec eux, faisant toutes leurs fantaisies ; mais aussi, ils l'aiment tous... à me rendre jalouse.

— Et pendant le voyage, ajouta Mlle Varance, sur le bateau, il a soigné maman, comme un fils...

Elle avait dans ses yeux bleus un feu extraordinaire, qui révélait le sentiment le plus vif et le plus ingénu.

« Quoi! se disait Marguerite. Est-ce une mère qui veut marier à tout prix des filles sans dot? Ou bien... ou bien est-ce que cette enfant se serait éprise, véritablement éprise?... mais lui, lui, ce n'est pas elle qu'il aime!... »

Elle eut besoin de baisser la tête pour dissimuler une angoisse qui faisait trembler ses lèvres.

« Non, se disait-elle un moment plus tard, après avoir écouté Mme Varance qui parlait d'elle-même, de son mari, de leurs projets. — Non, cette femme n'est pas autre chose qu'une très brave femme qui aime son mari et ses enfans, qui a vécu avec eux comme en exil et qui souhaite maintenant, pour eux et pour elle, de vivre un peu comme nous. »

Mais la jeune fille l'intéressait plus que Mme Varance. Elle eût voulu la questionner, l'examiner, et surtout savoir!...

— Nous sommes en France, à Paris pour six mois au moins, peut-être davantage. S'il n'est pas possible d'y rester définitivement, je voudrais bien n'en pas partir avant d'avoir terminé l'éducation de mes fils et d'avoir marié Thérèse...

— Oh! maman, protesta Thérèse, tu sais bien que je ne veux pas me marier, que je ne me marierai jamais.

— On dit ça! fit Mme Varance doucement. Toi, il n'y a pas longtemps que tu le dis, pas plus d'un mois... Tu peux changer!...

— Je suis sûre de ne pas changer! répéta Thérèse avec une extrême énergie.

Elle se mordait les lèvres, et Marguerite, qui l'observait, pensa que, pour un peu, elle se serait mise à pleurer.

— En attendant, poursuivit Mme Varance, nous allons lui chercher un professeur de chant. Elle a de la voix, et je l'ai fait travailler de mon mieux. Mais ce n'est guère, et il me semble qu'ici, avec de bonnes leçons, elle pourrait acquérir un vrai talent. A ce propos, mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous demander votre aide?... Naturellement, je voudrais les leçons les meilleures et aux prix les plus doux!... Vous ne connaîtriez pas?...

Marguerite connaissait, par Pierre Du Laurier, une jeune femme qui avait pris avec lui les leçons d'un maître illustre. Elle offrit sa recommandation.

— Bien mieux, ajouta-t-elle. Si vous voulez me confier mademoiselle votre fille un de ces jours, je la conduirai moi-même chez Mme Everal qui lui fera tout de suite essayer sa voix, et qui donnera, je vous le promets, les conditions les plus raisonnables.

— Oh! je vous remercie beaucoup, mademoiselle, fit Thérèse. Je serai si heureuse d'être présentée par vous!...

Son sourire exprimait une joie tellement spontanée que Marguerite en fut touchée. Mme Varance faisait, à son tour, ses remerciemens :

— C'est une très grande faveur pour elle et un très grand plaisir, venant de vous... Si! votre cousin nous a parlé de vous avec une telle admiration et un tel respect! Il nous a dit le dévouement que vous lui avez témoigné, le bien que vous faites, et puis enfin... ce que vous êtes... Nous nous sommes tous habitués à parler de vous dans les mêmes termes que lui. Cette

petite surtout, avait, par avance, une espèce de culte pour votre personne... je vous assure; et elle n'exagère pas en disant qu'elle est ravie de votre bienveillance.

Le visage rose s'illuminait encore d'une telle gratitude, et si confiante, si timide à la fois, que Marguerite, d'un geste instinctif de caresse maternelle, passa son bras autour de la taille de la jeune fille.

— Vous êtes une enfant délicieuse, mais je vois bien que Jean m'a peinte un peu trop en beau. Je suis... je suis comme les autres!

Elles échangèrent encore des paroles amicales : Marguerite proposa d'emmener Thérèse dès le lendemain chez Mme Everal : elle éprouvait un désir impatient de mieux connaître la jeune fille, de causer avec elle librement, de savoir si elle avait un secret, et quel secret!

Elle songeait ensuite :

« Oui! qu'elle ait pour lui une de ces admirables passions que nous avons eues toutes, dès quatorze ou quinze ans, et qui sont comme des flambées de brindilles, c'est probable... Mais lui ne l'aime pas, ne peut pas l'"aimer! une enfant! lui qui a tant besoin d'une compagne vraie qui le conseille et le soutienne. »

Elle se rappelait Jean dans ce petit salon, sollicitant d'elle une aide qui lui permît de se vaincre, d'avancer dans le bon chemin; elle voyait son visage attentif et recueilli; l'expression de ses yeux, cette manière d'attendre qu'elle mît en train sa volonté... Comment donc aurait-il aimé Thérèse, « cette petite fille!... »

Et toutefois, les images de Jean et de Thérèse se rapprochaient dans sa pensée : le visage énergique et sévère qu'elle avait vu la veille, la figure rose et fraîche qu'elle venait de voir. Elle les contemplait rapprochés, et ils étaient ainsi, l'un avec l'autre, lui avec Thérèse, en parfaite harmonie. Elle le sentait si vivement qu'elle n'en éprouvait ni jalousie, ni colère. Il lui semblait seulement, ainsi qu'un peu plus tôt, quand elle lisait les lettres, que, jusqu'à ce moment, elle avait vécu dans un rêve : maintenant elle s'éveillait à la réalité qui pouvait lui apporter une déception singulièrement pénible, mais qui, par la force irrésistible du vrai, rendait aussitôt l'illusion impossible, absurde, puérile. Elle n'en était que plus impatiente de voir Thérèse seule à seule, de la faire parler... Elle n'y eut pas grand'peine.

A ses premières questions, qui étaient affectueuses et gaies, Thérèse se troubla : elle avait elle-même une trop grosse envie de confidence ; les larmes qu'elle avait retenues, à sa première visite, débordèrent et elle raconta, à travers ses sanglots, son roman d'amour, un roman naïf, romanesque et tendre; elle aimait Jean, elle était sûre de n'être pas aimée ; elle s'était donc juré de ne se marier jamais.

Marguerite contemplait la petite figure rose, amoureuse, désolée, et fière, dans sa souffrance, de souffrir pour l'amour de Jean. Elle l'interrogeait doucement :

— Il ne vous aime pas... Vous en êtes sûre... Comment, pourquoi en êtes-vous sûre?...

Thérèse fit une moue découragée, qui tendit sa bouche fraîche, élargit ses yeux bleus.

— Quoi ? insista Marguerite, comme elle se taisait. Est-ce qu'il vous regarde vous comme... comme il regarde les autres, les autres femmes.

— Je ne sais pas, balbutia Thérèse; il m'a semblé souvent que, tout à coup, quand ses yeux se tournaient vers moi,... ses yeux sont si brillans et parfois terribles... eh bien ! il se mettait à sourire si gentiment, si tendrement que mon cœur se fondait... Mais, je... je ne sais pas...

« Ah! songeait Marguerite. Ce sourire... celui que je lui ai vu tout à coup, avant-hier, quand il s'est mis à parler des Varance, et parce qu'il pensait à cette enfant, peut-être... »

Elle se sentit à son tour si désolée qu'elle faillit dire à Thérèse : « N'ajoutez rien : je ne veux rien savoir de plus... » Mais la vérité exerçait sur elle une attraction toute-puissante. Il fallait, il fallait avant tout qu'elle sût cette vérité.

Elle posait d'autres questions, et les réponses de Thérèse se suivaient toutes pareilles ; jamais Jean ne lui avait dit un mot qu'il n'aurait dit à n'importe quelle femme indifférente ; mais il la cherchait quand elle était éloignée, il s'ennuyait, — tout le monde l'avait remarqué, — quand il ne la trouvait pas ; il paraissait heureux tout le temps qu'il restait près d'elle, « même à entendre des bêtises que nous disions mes frères et moi... » Marguerite écoutait ces réponses et, par momens, elle hochait la tête. Il lui avait semblé d'abord que ce serait en elle un déchirement de découvrir que Jean ne l'aimait plus et qu'il aimait cette « petite fille. » Mais non, c'était devant ses yeux comme

une pluie lente qui tombait, goutte à goutte, sur l'image de son rêve; peu à peu, une à une, les couleurs s'effaçaient, les traits disparaissaient; il n'en restait qu'un brouillard léger qui ne cachait plus la vérité. Un dernier mot de Thérèse la lui montra, saisissante, inéluctable...

— Mais comment, mademoiselle, comment voulez-vous qu'un homme tel que lui, si fort, si énergique, si maître de lui-même, puisse aimer une créature telle que moi, si jeune, si ignorante de tout, pareille à une petite sauvage... Et pourtant, s'il le voulait, nulle ne lui donnerait sa vie avec plus de confiance et plus de joie!... J'ai pensé parfois que nous partirions ensemble, mariés, pour retourner en Afrique, pour aller plus loin, jusqu'en Indo-Chine, et que nous serions tous les deux, sur le bateau, sans parens, sans amis, avec des étrangers... Et ce serait un tel bonheur de n'avoir que lui, de n'espérer qu'en lui, de me blottir dans ses bras, de sentir que mon amour est toute sa joie, que nous sommes l'un pour l'autre seuls au monde!... C'est ainsi que maman est partie avec papa, après leur mariage... Il n'y a rien de plus beau!...

Elle se tut. Marguerite se taisait aussi. Elle voyait encore une fois, mais lointaine, irréelle, la journée de septembre où elle avait écrit à Jean : « Ne revenez pas! » Un regret ironique et cruel lui fit murmurer à part soi : « Je pouvais ne pas écrire... Pourquoi ai-je écrit? » Mais elle savait bien pourquoi: parce qu'elle avait aimé jusqu'au sacrifice. Elle se rappelait la douceur qui avait suivi cette journée de souffrance : plus tard, elle avait été si heureuse, si fière, que son sacrifice eût ouvert à Jean, toute grande, la carrière. Par elle, il était devenu l'homme qu'il devait être. Seulement, elle l'avait vu, cet homme, l'avant-veille, il était présent à ses yeux, et ce n'était plus le fiancé qui l'avait embrassée dans la cour de l'hôpital; celui-là était parti naguère; elle l'avait attendu longtemps et il n'était pas revenu.

« Vais-je me plaindre, songea-t-elle, qu'il soit autre aujourd'hui? Fallait-il qu'il restât le pauvre garçon, si faible, si pitoyable qui s'en allait chercher, au péril de sa vie, la revanche de ses fautes? Mais non! pour lui-même, sinon pour moi, il fallait qu'il changeât, qu'il devînt ce qu'il est devenu... Et il a cessé de m'aimer précisément parce qu'il changeait : il a aimé cette petite Thérèse précisément parce qu'il était changé...

Moi, c'est à l'autre que je m'étais promise, c'est l'autre que j'ai si tendrement aimé... Celui d'à présent?... s'il veut bien me garder sa gratitude, n'est-ce pas tout ce que je souhaite, au fond de moi-même, pour pouvoir conserver intact le souvenir de ce qui ne sera jamais plus!... »

— Vous voyez, mademoiselle, murmurait Thérèse, étonnée par ce long silence, vous voyez bien!

— Oui, fit Marguerite, oui, je vois très bien...

Elle avait pris les mains de la jeune fille; elle la considérait avec un sourire un peu grave, mais que n'altérait aucune ombre d'envie, aucune arrière-pensée d'amertume. A chacune sa destinée!

Celle de cette charmante créature était sans doute de vivre, amoureuse et dévouée, comme sa mère avait vécu près de son père, avec l'homme à qui elle donnait les premiers battemens de son cœur et qui paraissait le mieux fait pour la rendre heureuse... Quant à elle-même, Marguerite... Elle n'hésita qu'un instant... Sa destinée, une fois de plus, lui commandait de se dévouer au bonheur des autres, et cette fois encore, elle y goûtait la joie la plus profonde et la plus pure... Elle se rappelait l'éloge que son père lui faisait de M. Varance, quand elle l'avait interrogé, la veille, après la visite de Mme Varance. Elle se décida :

— A nous deux, nous pourrions essayer quelque chose... je suis sûre, n'est-ce pas, que vos parens accepteraient volontiers Jean pour fils; et vous ne diriez pas non s'il demandait votre main... Eh bien! si je lui faisais entendre tout cela!...

Thérèse protesta que c'était bien inutile, que Jean ne pouvait pas l'aimer... Toutefois, quand Marguerite annonça qu'elle lui parlerait le dimanche, qui était le surlendemain, la jeune fille sauta à son cou et l'embrassa de toutes ses forces. Elle balbutiait :

— Que vous êtes bonne! Pensez-vous que... que... enfin qu'il veuille de moi?

— Cela ne m'étonnerait pas beaucoup, répondit Marguerite.

Thérèse fit encore mille suppositions : ses yeux luisaient d'espérance. La femme de chambre de sa mère était venue la chercher. Au moment de quitter Marguerite, elle l'étreignit dans ses bras, et la remerciait avec les paroles les plus tendres.

— Il faut que je vous dise, fit-elle alors... En arrivant ici, avant de vous connaître, j'avais une idée... Il me semblait que Jean ne pouvait aimer qu'une jeune fille digne de lui ; il faisait de vous un tel portrait que je croyais que c'était vous, et hier, quand je vous ai vue, je l'ai cru tout à fait. Eh bien! j'en étais désespérée ; mais vous me plaisiez tant tout de suite, je vous trouvais tellement plus jolie, plus intelligente, tellement au-dessus de moi, que j'étais heureuse aussi pour lui... Et pas du tout... C'est vous qui pensez qu'il peut m'aimer ; c'est vous qui voulez bien l'interroger... Vous n'êtes pas une rivale, une rivale que j'admirais de tout mon cœur ; vous êtes une amie, notre amie...

— Les rôles sont renversés, ma chère petite, dit Marguerite; c'est moi qui suis heureuse, autant que vous pouviez l'être, pour vous et pour lui, de voir que vous vous aimez; seulement, moi, je ne suis pas en même temps désespérée comme vous l'étiez... Je suis complètement, absolument heureuse...

Combien de fois, durant les deux jours qui suivirent, elle se répéta : » Complètement, absolument heureuse! » Elle mettait dans ces paroles la fermeté d'une décision, la ferveur d'une prière. Et pourtant, elle défaillait à la pensée qu'elle dirait à Jean, elle, à lui-même, de ne pas résister à l'amour de Thérèse! Comment aurait-elle ce courage? Comment pouvait-elle anéantir de ses mains le rêve dont elle avait vécu si longtemps? A ce moment, et comme pour mieux l'éprouver, voilà que ce rêve reprenait ses couleurs, sa vie, son charme, toute sa force radieuse. Il la tourmentait des regrets les plus déchirans. Était-elle certaine qu'il n'enfermât pas toujours la merveilleuse vérité? Seul en face d'elle, Jean ne serait-il pas celui qu'elle avait attendu? Le miracle enfin, le miracle d'amour n'allait-il pas tout à coup s'accomplir?...

Elle voyait, avec un trouble indicible, s'approcher l'heure où Jean paraîtrait. Il parut enfin : il était là, dans le petit salon, devant elle, comme autrefois, plus imposant sous son uniforme clair, sa médaille sur la poitrine, le visage recueilli, l'air grave :

— J'avais hâte de vous voir seule, commença-t-il de sa voix brève. J'ai tant de choses à vous dire...

Elle n'osait pas regarder vers lui; ses résolutions s'ébranlaient. Elle sentait son cœur battre à coups précipités. Qu'allait-il ajouter?

— Moi aussi, murmura-t-elle, j'ai beaucoup de choses à vous dire.

— Je sais mal m'exprimer, reprit-il; vous m'excuserez si mes paroles paraissent banales... je vous jure que mes sentimens ne le sont pas... Je vous suis infiniment reconnaissant... Je vous dois de revenir tel que je suis, après être parti... tel que j'étais, hélas!... c'est-à-dire que je vous dois tout.... Après tante Marie, c'est vous qui avez refait ma vie.... Je ne saurais assez vous en remercier...

Marguerite l'avait soudain regardé quand il rappelait son départ. En cet instant, il lui parut se détacher d'elle à jamais; l'homme qui pouvait dire « hélas! » en parlant de ce qu'il avait été durant les jours de l'hôpital, n'était plus, ne serait jamais plus celui qu'elle avait aimé. Elle ne put s'empêcher de frémir; ce fut un frisson bref comme celui des chairs blessées que touche le nitrate d'argent; et tout de suite après, il lui sembla que, sur cette plaie saignante de son cœur, l'insensibilité s'était faite pour toujours. Elle souriait, et elle dit :

— C'est très joli, mon cher ami, et cela me fait grand plaisir. Mais ce n'était pas une raison pour faire de moi, chez Mme Varance, une sorte d'héroïne, qui ne me ressemble guère.

— On vous a dit...

— C'est surtout Thérèse qui me l'a dit... Elle m'a dit bien autre chose qui vous concerne directement; et c'est de cela que je veux vous parler.

Un éclair passa dans les yeux de Jean. Marguerite le considérait, le regard paisible, l'âme très doucement émue. Elle sentait qu'elle allait s'exprimer toute, en tout ce qu'elle avait de meilleur, dans les paroles qui étaient déjà sur ses lèvres, et ce sentiment la pénétrait d'allégresse.

— Vous êtes un cachottier, dit-elle, sur le même ton de raillerie légère. Vous m'avez laissé deviner que cette adorable enfant vous aime et que, vous aussi, vous l'aimez...

Il répliqua aussitôt, la voix plus brève, violemment troublé :

— Je ne sais pas... ce qui vous a été dit... ce qui vous a permis de croire... Mais je vous jure que je n'ai pas changé... Vous avez ma parole, et ma vie vous appartient...

Elle répondit sur-le-champ :

— Puisque j'ai votre parole, j'ai bien le droit de vous la rendre; puisque votre vie m'appartient, je peux bien en disposer...

Elle avait parlé avec la tranquillité la plus avisée et elle se dit au même instant : « C'est fait, c'est fait. » Et elle sentit qu'elle était « complètement, absolument heureuse, » heureuse pour Jean et pour Thérèse, heureuse pour elle-même. La vérité, maintenant, était autour d'elle, en elle, comme un air savoureux, embaumé de la plus subtile et de la plus vivifiante fraîcheur; la vie, sa vie, s'étendait devant ses yeux, telle qu'une route doucement ensoleillée, bordée de jardins pleins de fleurs et d'eaux courantes. Elle racontait à Jean son entretien avec Thérèse. Les gestes, l'attitude du jeune homme s'obstinaient d'abord à protester. Mais le délice que lui offraient les paroles de Marguerite l'envahissait peu à peu. Son amour enchanté tressaillait. Il regardait Marguerite avec la confiance ravie d'un enfant, la même confiance qu'elle avait pu voir dans les yeux de Thérèse.

— C'est une jeune fille de cœur simple et droit : ce sera une femme exquise : elle vous aime autant que vous l'aimez, et le bonheur vous sera facile. Pensez-vous à la joie qu'aurait éprouvée tante Marie?... Il m'est très doux de la remplacer aujourd'hui.

— Merci, fit Jean... Laissez-moi vous dire que je vous unis toutes les deux dans une affection et une gratitude qui ne finiront qu'avec moi...

— Bien, dit Marguerite. Je ne pouvais souhaiter une plus précieuse récompense!...

Elle souriait de nouveau. Elle reprit soudain :

— Mais comment n'êtes-vous pas déjà parti? Elle sait que je dois vous parler; elle est dans la plus affreuse inquiétude; elle a peur de n'être pas aimée.... Allez vite la rassurer.

— Vous croyez que je peux?...

— Si je le crois!... Vous n'oublierez pas de prévenir Annette?...

LOUIS DELZONS.

UN PHILOSOPHE MÉCONNU

MAINE DE BIRAN[1]

« C'est notre maître à tous, » disait de lui Victor Cousin. « C'est notre Kant, » déclarait il y a quelque temps M. Lachelier. Et pourtant, malgré ces illustres témoignages, — auxquels il serait facile d'en joindre d'autres, — près d'un siècle après sa mort, Maine de Biran est encore assez loin d'être connu comme il mériterait de l'être.

La faute en est d'abord à lui-même. Quand il mourut, en 1824, bien qu'il eût, dans sa solitude de Grateloup, noirci beaucoup de papier, il n'avait fait imprimer qu'un *Traité de l'influence de l'habitude* (1803), un *Examen des leçons de philosophie de M. Laromiguière* (1817) et une *Exposition de la doctrine de Leibniz* (1819) : ce dernier écrit n'était d'ailleurs qu'un article composé pour la Biographie Michaud. Avouons qu'il n'y avait pas là de quoi classer le « chevalier » de Biran parmi les « grands philosophes. »

Mais Cousin veillait. Il devait beaucoup à Maine de Biran qui avait encouragé ses débuts, et dont la gloire importait d'ailleurs au succès de l'éclectisme : il s'était offert à classer et

(1) *Essai de biographie historique et psychologique : Maine de Biran* (1766-1824), par A. de La Valette-Monbrun, 1 vol. in-8, Fontemoing, 1914 ; — *Maine de Biran critique et disciple de Pascal*, par le même, 1 vol. in-8 ; Alcan, 1914. — Cf. *Maine de Biran*, par Marius Couailhac (Collection des *Grands Philosophes*), 1 vol. in-8 ; Alcan, 1905 ; — Victor Delbos, *la Personnalité de Maine de Biran et son activité philosophique* (*Annales de philosophie chrétienne*, octobre-novembre 1912).

à publier les manuscrits laissés par son « maître » « avec tout le soin dont il était capable : » il n'était point exigeant; il ne revendiquait même pas l'honneur d'attacher son nom à l'édition qu'il proposait d'établir; il s'offrait simplement « comme prote et correcteur d'épreuves, rôle inoffensif et assez modeste, ajoutait-il, qui me sera cher encore, parce qu'il me permettra de remplir un devoir sacré pour moi à plus d'un titre. » Le trop modeste éditeur mit... dix ans à faire paraître un premier volume d' « Œuvres inédites; » et comme ce premier volume contenait les études déjà publiées sur *Laromiguière* et sur *Leibniz*, et de *Nouvelles considérations sur les rapports du physique et du moral de l'homme*, dont le manuscrit avait été préparé pour l'impression par Maine de Biran lui-même, on peut trouver que le zèle du fougueux philosophe ne s'était, à l'épreuve, révélé ni fort empressé, ni très méritoire.

Sept années se passent encore, et, en 1841, paraissent, sous les auspices de Victor Cousin, trois volumes d'*Œuvres philosophiques de Maine de Biran :* mais la plus grande négligence a présidé à cette publication : désordre, « contaminations, » mutilation du texte original, contresens, non-sens, on dirait que le copiste s'est complu à multiplier les grossières méprises : on a compté jusqu'à cent cinquante fautes de lecture en trente-cinq pages d'un morceau sur l'*Aperception immédiate*. Et c'est ainsi Victor Cousin qui est en grande partie responsable de la mauvaise réputation d'écrivain que l'on a faite à Maine de Biran.

Il ne s'en est pas tenu là. Chose plus grave peut-être encore, il a affecté d'ignorer et, en tout cas, il n'a pas publié les plus importans ouvrages du philosophe dont il voulait glorifier la mémoire, l'*Essai sur les fondemens de la psychologie*, les *Rapports des sciences naturelles avec la psychologie*, la *Nouvelle anthropologie*, surtout le *Journal intime*. C'est que tous ces écrits sont imprégnés de « mysticisme, » et c'était là, aux yeux du fondateur de l'éclectisme, un tort impardonnable. Ce rationaliste sans tache avait coutume de se signer, dès qu'il apercevait à l'horizon la moindre ombre de « mysticisme : » il ne s'est jamais douté que toute philosophie digne de ce nom, étant une interprétation de l'inconnaissable, aboutit tôt ou tard, et nécessairement, au mysticisme; et Biran, comme un peu plus tard Pascal, devait pâtir de cette disposition singulière.

Il fallut attendre une vingtaine d'années, et les consciencieux travaux d'Ernest Naville pour connaître, avec les portions les plus vivantes de son œuvre, la personnalité véritable de Biran. Là où Cousin n'avait vu, ou voulu voir, qu'un philosophe, et le père spirituel de l'école éclectique, on trouva un homme, une âme inquiète, vibrante, mobile et profonde, à la Pascal; et la réputation du penseur, qui avait un peu souffert des publications trop imparfaites de l'auteur *du Vrai, du Beau et du Bien,* bien loin de perdre à ces révélations nouvelles, y gagna une sorte de rajeunissement. On fut, suivant le mot célèbre, « tout étonné et ravi, » et, en dépit de la réaction d'alors contre le « spiritualisme officiel, » Maine de Biran compta nombre de disciples posthumes, et de secrets, parfois d'illustres admirateurs (1).

Depuis lors, les révélations se sont succédé presque sans interruption. Divers articles d'Ernest Naville, les publications de M. Alexis Bertrand, du chanoine Mayjonade, de M. Tisserand, de M. Delbos, nous ont fait connaître de nouveaux fragmens du *Journal intime*, des lettres, des œuvres encore inédites. Tout récemment, en un volume un peu long peut-être et trop dispersé, mais plein de renseignemens nouveaux et puisés aux meilleures sources, M. de La Valette-Monbrun nous a donné sur Maine de Biran un copieux « essai de biographie historique et psychologique, » et, dans un autre ouvrage, à l'aide de documens en partie inédits, il a pu étudier de plus près qu'on ne l'avait fait encore, la curieuse influence qu'a exercée Pascal sur l'auteur du *Traité de l'habitude*. Il est probable que des manuscrits conservés à Grateloup et à Genève, de ceux aussi qui ont été légués par la famille d'Ernest Naville à l'Institut, il y aurait lieu de tirer sur la philosophie de Maine de Biran et sur l'histoire détaillée de sa pensée bien des précisions ou des lumières nouvelles; et ce n'est peut-être que lorsque tous ces manuscrits auront été sinon publiés, tout au moins classés,

(1) Sainte-Beuve, dans son article des *Lundis* (t. XIII, p. 323) sur *Maine de Biran*, cite une lettre de M. Lachelier, datée du 30 août 1868 : « Les plus sincères défenseurs du spiritualisme en France n'hésitent pas à saluer aujourd'hui en Maine de Biran leur véritable maître après Descartes. » « Entre Maine de Biran et lui, — ajoutait Sainte-Beuve, — il se plaît à désigner, comme faisant la chaîne, cet autre disciple d'un ordre bien élevé, M. Ravaisson. » — Ravaisson a parlé de Maine de Biran avec sympathie, profondeur et admiration, d'abord ici même, dans son article du 1er novembre 1840, puis dans son célèbre *Rapport sur la philosophie en France au XIXe siècle*.

inventoriés et méthodiquement explorés que l'on pourra écrire, avec toute l'exactitude et toutes les nuances voulues, la grande biographie intellectuelle que Biran n'a pas encore et dont il est pourtant si digne. En attendant ce livre, que nous donnera sans doute un jour M. Delbos, je voudrais tout simplement, en m'aidant des derniers travaux, de ceux de M. de La Valette-Monbrun en particulier, retracer la vie et esquisser la physionomie morale de l'homme.

I

François-Pierre Gontier [Maine] de Biran est né à Bergerac le 29 novembre 1766. C'était un compatriote de Joubert, dont il ne me semble pas qu'on l'ait jamais rapproché (1), et qui pourtant le rappelle par plus d'un trait : ces deux inquiets, dont la vie intérieure était si riche, ont eu entre eux quelques relations mondaines : on a le sentiment que, s'ils avaient pu mieux se connaître, et surtout lire les œuvres l'un de l'autre, ils se seraient immédiatement compris et profondément aimés.

Le père du futur philosophe était médecin, comme celui de Joubert. Légua-t-il à son fils, avec certaines prédispositions scientifiques, le goût et la vocation des recherches concernant les rapports du physique et du moral? On peut le conjecturer sans invraisemblance. Il avait, nous dit-on, « une santé fragile, un caractère irrésolu, une humeur volontiers soucieuse. » Il avait épousé, dans son monde et dans son voisinage, une femme qu'on nous représente comme une nature très fine et extrêmement impressionnable. Ils eurent au moins cinq enfans; deux seulement survécurent à la Révolution. Celui qui devait rendre leur nom célèbre hérita d'eux un tempérament délicat et nerveux, vif et mobile presque à l'excès, un peu féminin pour tout dire. Il y avait « du Greuze en lui, » a dit fort joliment Sainte-Beuve, et le mot rend très bien l'impression d'élégante gracilité qu'on emporte de ses divers portraits. Seulement, Sainte-Beuve a tort d'attacher à sa formule une signification intellectuelle; et ce n'est certes pas la seule fois en histoire qu'on trouve une pensée remarquablement lucide et virile associée à un organisme trop frêle.

(1) Ceci était écrit avant un article de M. Pierre Lasserre qui, parlant de Joubert dans l'*Action française*, s'est lui aussi avisé de ce rapprochement.

Les Biran, — ou plutôt les Gontier, — étaient originaires du Limousin : ils vinrent s'établir en Périgord au xive siècle. Ils y occupèrent à maintes reprises d'importantes fonctions municipales : à la fin du xviie et au xviiie siècle, deux Biran furent, durant de longues années, maires de Bergerac. Dans cette famille d'honnêtes bourgeois, — elle ne fut réellement anoblie que sous Louis XVIII, — le loyalisme monarchique, la préoccupation de la chose publique semblent avoir été une tradition constante. A cette tradition l'auteur du *Journal intime* a eu la générosité, et même le courage de ne point se dérober.

La vocation philosophique fut, en lui, extrêmement précoce. « Dès l'enfance, écrivait-il en 1823, je m'étonnais de me sentir exister; j'étais déjà porté, comme par instinct, à *me regarder au dedans* pour savoir comment je pouvais vivre et *être moi*. » Et ailleurs : « Quand on a peu de vie ou un faible sentiment de vie, on est plus porté à observer les phénomènes intérieurs; c'est la cause qui m'a rendu psychologue de si bonne heure. » Ce fut son père qui fut son premier maître. A quinze ans, on l'envoya compléter ses études au collège des Doctrinaires, non pas à Toulouse, — où Joubert fit les siennes, — mais à Périgueux. A dix-neuf ans, il vient à Paris et s'engage dans les gardes du corps. Il était jeune, ardent, curieux, « sensible; » il oublia vite la philosophie, et les austères directions de ses premiers maîtres. Dans ce Paris un peu fou d'alors, il mordit gaiement à tous les fruits de la vie. Il écrivait dix ans plus tard, en 1794 : « Ce que le monde nomme plaisir, je l'ai goûté *dans toute son étendue*... Je croyais jouir de la vie. Insensé que j'étais! j'allais à l'opposé du bonheur, je courais après lui et je le laissais derrière moi. Que les hommes sont aveugles! Ils veulent absolument se rendre heureux par les passions, et ce sont elles qui troublent leur vie, en la remplissant d'amertume. » La franchise de l'aveu ne laisse rien à désirer. Très recherché dans le monde, excellent musicien, il ne dédaignait pas, à ses heures, de rimer quelques vers, d'ailleurs médiocres, dont il composait la musique. En voici quelques-uns, imités d'Anacréon :

Non, je ne veux plus brûler de ta flamme,
Amour. En vain tu prétends me charmer.
Fuis! pour toujours je t'ai fermé mon âme :
J'ai trop souffert, je ne veux plus aimer.

— Faible mortel, quelle crainte importune!
Me dit le dieu. Vois, pour te mieux charmer,
J'ai rassemblé les trois Grâces en une!
— N'importe, Amour, je ne veux plus aimer!...

Les débuts de la Révolution furent accueillis avec enthousiasme par le galant garde du corps. Mais, aux journées des 5 et 6 octobre, il eut à défendre le Roi au péril de ses jours, et il n'échappa, nous dit-on, que par miracle au « poignard des assassins. » Sa compagnie licenciée quelques mois après, il songea à entrer dans le génie militaire, et, deux années durant, il se consacra exclusivement aux études mathématiques. Nul doute que ces études, auxquelles il revint plus d'une fois dans la suite, n'aient exercé quelque action sur le tour et sur l'orientation de sa pensée; il s'est visiblement efforcé d'apporter une précision toute scientifique aux recherches psycho-physiologiques qui vont bientôt absorber le plus clair de son activité. Mais, en attendant, le séjour de Paris n'était plus très sûr pour un ancien garde du corps; ses parens venaient de mourir, lui léguant leur paisible domaine de Grateloup. C'est là que Maine de Biran vint se réfugier et s'enfermer en 1793, tandis que la Révolution poursuivait ses destinées sanglantes.

II

Il y vécut, désabusé comme tant d'autres, mais à peu près tranquille, et, pour oublier les drames du dehors, il se plonge dans l'étude « avec une sorte de fureur. » Il rédige un *Discours sur l'homme*, il écrit sur l'*Étude de l'histoire*, sur l'*Existence de l'Être suprême*, sur l'*Athéisme*, sur la *Mort*, sur l'*Activité*, sur la *Liberté*, sur les *Relations morales*, sur la *Moralité de nos actions;* il compose un *Portrait du Sage;* il commence son *Journal intime* (1). Et, à l'aide de ces divers écrits, on peut assez bien reconstituer son état d'esprit d'alors.

Cet état d'esprit est complexe et un peu contradictoire.

(1) Le *Journal intime*, on le sait, a été publié pour la première fois par Ernest Naville dans l'ouvrage intitulé : *Maine de Biran, sa vie et ses pensées* (3e édition, revue et augmentée. Paris, Perrin, 1874). Mais la publication d'Ernest Naville n'était que fragmentaire. Plusieurs critiques ont pu étudier soit le manuscrit, soit la copie du *Journal*, qui ont été conservés à Genève, et l'on en trouvera de nouveaux fragmens dans les livres ou articles du chanoine Mayjonade, de M. Tisserand, de M. Delbos, de M. de La Valette-Monbrun.

Comme la plupart des écrivains contemporains, comme Bonald, Joseph de Maistre, Chateaubriand, Rivarol, Mme de Staël, il flétrit avec la dernière énergie la Terreur, tyrannie « d'autant plus insouffrable, d'autant plus exécrable qu'elle était exercée par la portion la plus vile, la plus corrompue, la plus ignorante de la nation ; » « ces assassinats juridiques, » froidement commis par « des bourreaux et des charlatans politiques, » tout ce sang versé lui paraît « suffire à éteindre tous les *bûchers allumés par la féroce Inquisition*, comme il sert à en effacer la mémoire. » De ces maux les « philosophes » sont pour une large part responsables ; ce sont eux qui ont jeté dans le peuple « des germes d'insubordination, de haine pour tout pouvoir supérieur, de mépris pour une religion si consolante pour les gens de bien, si nécessaire pour arrêter le bras du méchant. » « Eh quoi! s'écrie Maine de Biran, nous aurons toujours à gémir sur le sort de l'humanité? Elle est dans l'esclavage. Son abrutissement excite notre pitié. Brisez ces fers : les excès, les désordres auxquels elle se livre nous percent l'âme. Nous voudrions la priver encore de cette liberté dont elle fait un usage si funeste! » Combien d'échos ces trop justes plaintes n'auraient-elles pas pu réveiller dans les âmes d'alentour!

Ce n'est pas d'ailleurs qu'il ait perdu toute foi dans la philosophie pour améliorer les mœurs et la condition humaines : « Oh! que n'avons-nous, dit-il, des écoles publiques de sagesse comme les Grecs! Que n'y a-t-il des Socrate, des Platon dans quelque lieu de la terre! J'abandonnerais tout, je renoncerais à tout pour les suivre et me rendre digne d'être leur disciple... Qui est-ce qui n'aimerait pas la vertu prêchée par Socrate?... » A défaut de Socrate ou de Platon, il lit et relit Montaigne, Mably, Rousseau, Pascal et Fénelon :

Pascal, dans ses *Pensées morales*, élève mon âme, mais lorsqu'il parle de religion, *il ne la rend pas aimable;* son tempérament mélancolique perce partout; s'il jette quelquefois du sublime dans ses conceptions, il y répand trop souvent du sombre. *O bon Fénelon, viens me consoler!* tes divins écrits vont dissiper ce voile, dont ton janséniste adversaire avait couvert mon cœur, comme la douce pourpre de l'aurore chasse les tristes ténèbres. Mais que seraient tous ces écrits, gloire de notre siècle, devant les leçons d'un Socrate!...

A cette phraséologie, on reconnaît un fils du XVIIIe siècle. De

fait, Bayle, Voltaire, les Encyclopédistes ont ruiné pour de longues années dans l'âme de Maine de Biran les croyances religieuses que, selon toute vraisemblance, l'élève des Doctrinaires apportait intactes à Paris. Sur la question de l'existence de Dieu, sur celle de l'immortalité de l'âme, il s'en tient à un prudent agnosticisme : il serait heureux d'adopter « une opinion qu'il désire vraie; » mais, tant qu'elle ne lui est pas démontrée, « il restera dans *le doute,* » état d'esprit qu'il juge fort légitime, « puisqu'il n'est pas volontaire. » La mort chrétienne de sa sœur l'amène, sur ces graves sujets, à d'assez curieuses réflexions : « Heureux, me disais-je, celui qui, dans la simplicité de son cœur, invoque avec confiance un Dieu de bonté. O philosophie, que tu es triste! Eh! si tu n'étais que mensongère?... O religion, que tu es consolante! Qu'il est infortuné, celui qui, livré à toute la faiblesse humaine, ne cherche pas son appui dans le ciel! » Et nourri, comme il l'est, de Rousseau, il termine cette *Méditation sur la mort* par une longue invocation à « l'Auteur de la nature » qui n'est, à la bien prendre, qu'un écho sans originalité de l' « admirable » *Profession de foi du Vicaire savoyard.* — D'assez vagues aspirations à un déisme sentimental, traversées de sincères et même profonds élans d'inquiétude morale, voilà quel est, en 1794, l'état d'âme de Maine de Biran; c'est de là qu'il est parti pour commencer une évolution dont nous aurons à caractériser les étapes.

Il terminait alors par ces lignes un *Discours sur l'homme :*

> Que cette ignorance sur ce que nous sommes, sur ce que nous devons être serait accablante, si nous ne réfléchissions pas que nous sommes sous la providence d'un Dieu bon, auteur de notre être, dont nous remplissons les vues, qui ne peuvent tendre au malheur de ses créatures... Cette confiance doit nous animer, nous soutenir, nous porter à la vertu, à l'amour de nos semblables. *Je sens que, sans cette confiance, la vie serait bien misérable.*

Et la vie ne doit pas être misérable. Dès ces premières années de méditation solitaire, dès les premières pages du *Journal intime,* le problème qui préoccupe et qui hante Maine de Biran, c'est le problème du bonheur. Et la solution qu'il en propose est celle que lui suggèrent les leçons de ses maîtres d'alors, les Locke, les Condillac, les Rousseau. « Plaisir et douleur, écrit-il, sont les seuls motifs qui déterminent une âme

sensible. » Et ailleurs : « La santé de l'âme et la santé du corps réunis : voilà ce qui constitue la plus grande somme de bonheur qu'un homme puisse avoir dans cette vie. » Le Sage tel qu'il le conçoit est celui dont Épicure a jadis tracé le flatteur portrait. Tempérant, modéré, humain, « un épicurien est un sage qui, connaissant la nature de l'homme et le genre du bonheur qui lui convient, sème de fleurs le chemin de la vertu et transforme les devoirs en plaisirs. »

A la suite du Neuf Thermidor, l'ancien garde du corps est appelé au poste d'administrateur du département de la Dordogne. Ses « adresses aux citoyens, » ou à la Convention, — rédigées dans le style emphatique de l'époque, — témoignent toutes d'un effort énergique et souvent heureux pour calmer les passions révolutionnaires, pour pacifier le pays, pour ramener la sécurité dans les cœurs et dans les foyers. A l'occasion de la loi du 11 prairial qui rétablissait l'exercice public du culte, il tient déjà le langage qui bientôt sera celui de Bonaparte négociateur du Concordat : « Trop longtemps, disait-il, nos âmes ont été comprimées dans leur élan vers la divinité. Longtemps les destructeurs de l'ordre social ont cherché à renverser *la base essentielle sur laquelle il repose*. Leurs efforts ont été inutiles... Ils parlaient de philosophie, de système social, et ils enlevaient tout ce qui peut influer davantage sur l'homme et sur la société, sur la félicité publique et le bonheur des particuliers. » Ses compatriotes lui surent gré des services considérables qu'il leur avait rendus. En 1797, ils l'élurent, presque à l'unanimité, pour les représenter au Conseil des Cinq-Cents.

Il s'était marié en 1795, selon son cœur, avec une jeune femme, créole d'origine, Louise Fournier, qui avait, en premières noces, épousé un officier du régiment de Saintonge, du nom de Jean Lafon du Cluzeau-Labatut. Elle en avait eu deux enfans. En 1792, M. du Cluzeau émigra en Allemagne, et sa femme, n'ayant plus entendu parler de lui, put le croire mort. Le divorce fut prononcé, et Louise Fournier put épouser civilement le brillant administrateur de la Dordogne. De cette union, qui fut très heureuse, trois enfans naquirent, un fils et deux filles; mais elle ne fut pas longue et eut une fin véritablement tragique. Un dimanche de l'automne de 1803, Maine de Biran sortait de la messe avec sa femme quand ils voient se présenter à eux le premier mari, M. du Cluzeau qui, pendant onze ans,

n'avait pas donné signe de vie. La malheureuse femme tombe évanouie, et, huit jours après, dans de violentes crises de délire, elle expirait. La douleur de Biran fut profonde; il écrivit à ses amis des lettres « déchirantes; » lui-même tomba gravement malade et faillit mourir; il songea au suicide. « Oh! mon cher de Gérando, écrivait-il encore six mois après, combien les secours de la philosophie sont languissans contre un malheur comme celui qui m'était réservé! Que sert la philosophie quand l'âme est entièrement brisée, quand l'esprit, courbé sous le poids de la douleur, a perdu tout ressort, toute activité? » Onze ans plus tard, le 24 octobre 1814, il notait dans son *Journal* : « Hier fut le jour anniversaire de la mort de Louise Fournier, ma bien-aimée femme. Ce jour me sera triste et sacré toute ma vie. *Semper amarum, semper luctuosum habebo.* »

En 1797, on était loin de prévoir pareil malheur. Le jeune ménage s'installa gaiement à Paris. Modéré, partisan de l'ordre avant tout, adversaire déclaré du jacobinisme, resté même secrètement royaliste, Maine de Biran défendit au Conseil des Cinq-Cents les principes politiques qui avaient dirigé et inspiré son administration; mais il est si peu le « réactionnaire » obtus et violent que dénoncèrent ses ennemis en sa personne, qu'on le voit s'employer à l'apologie, — peut-être intéressée, — du divorce et s'opposer à ce qu'on apporte quelques retouches à cette « loi bienfaisante. » Il n'eut d'ailleurs pas le temps de déployer une très grande activité : le coup d'État du 18 fructidor, — contre lequel il avait rédigé une courageuse protestation, qui, heureusement pour lui, ne fut pas publiée, — le rendit à la vie privée.

Il demeura une année encore à Paris. Il reprend alors avec ardeur ses études philosophiques et surtout scientifiques, entre en relations avec la société d'Auteuil, et le groupe des idéologues; enfin il devient, ou redevient mondain : il fréquente chez Mme Tallien, chez Suard, chez Mme de Pastoret, et partout il fait apprécier le charme de ses manières, la distinction de son esprit, l'aimable variété de ses talens de société. Rentré à Grateloup, il partage son temps entre ses affaires domestiques et ses recherches spéculatives. L'Institut ayant mis au concours un mémoire *sur l'Influence des signes*, il songea à concourir, mais ne put achever à temps le travail qu'il avait commencé. En

1801, l'Institut décerna une mention honorable à son mémoire *sur l'Influence de l'habitude*, qui, remanié, eut le prix en 1802, et lui valut, avec l'amitié de Cabanis et de Tracy, d'être familièrement introduit dans la société d'Auteuil. Dans une lettre à l'abbé de Féletz, Maine de Biran trace en ces termes le portrait des deux philosophes :

Cabanis est un homme d'environ quarante-cinq ans ; la vivacité et la sensibilité se peignent dans son regard prévenant, officieux, ouvert, sans marque scientifique, ami chaud de la vérité qu'il cherche et qu'il a l'air de demander à tout ce qui l'environne. Tracy est plus âgé... C'est un petit homme très vif, très uni dans ses manières : il parle bien, a le don de la persuasion, et ses discours familiers sont aussi onctueux que ses écrits sont secs. Les deux amis semblent n'avoir en tout qu'une même opinion ; ils ne vivent que pour leur ménage et leur chère idéologie, aux progrès de laquelle ils s'intéressent par-dessus tout. *L'idéologie*, m'ont-ils dit, *doit changer la face du monde ;* et voilà justement pourquoi ceux qui voudraient que le monde demeurât toujours bête (et pour cause) [lisez : Bonaparte] détestent l'idéologie et les idéologues.

Un nouveau mémoire de Maine de Biran sur *la Décomposition de la pensée* fut couronné en 1805 par la troisième classe de l'Institut, et la même année, il était nommé membre correspondant de cette même classe (histoire et littérature ancienne). La réputation, — une réputation discrète, — et les honneurs commençaient à lui venir.

III

En même temps, il était, sur sa demande, appelé au poste de conseiller de préfecture à Périgueux. Depuis plusieurs années déjà, pour réparer les brèches de sa modeste fortune, il cherchait à rentrer dans l'administration. Aussi bien, depuis la mort de sa femme, le séjour de Grateloup lui était devenu extrêmement pénible. Et enfin, comme du reste un certain nombre de ses contemporains, ce n'était pas « une âme toute spéculative : » la richesse de la vie intérieure se conciliait fort bien chez lui avec le goût de l'action. Quelques lignes du *Journal intime*, inédites jusqu'à M. Delbos et publiées par lui, sont fort significatives à cet égard : « Je porte, — écrivait Maine de Biran le 1er janvier 1819, — je porte dans les affaires un esprit fatigué et préoccupé de méditations solitaires, et dans le cabinet les distractions et l'agitation des affaires. » Il n'est pas douteux

que sa philosophie a singulièrement gagné à être constamment mêlée à l'humaine réalité de la vie.

Et il n'est pas douteux non plus que sa vie publique a gagné à être pénétrée d'un peu de philosophie. Nommé sous-préfet de Bergerac en 1806, il prend au sérieux ses fonctions, et, six années durant, il s'emploie avec une admirable activité à la bonne administration de son arrondissement. Il veille à l'exécution des travaux d'utilité générale, prend des mesures pour empêcher, — déjà ! — le déboisement des forêts, pour populariser l'usage de la vaccine, rappelle une congrégation charitable que la Révolution avait proscrite, celle des Dames de la Miséricorde, encourage les divers établissemens d'instruction, fonde enfin une *Société médicale*, qui, tant qu'il en fut l'inspirateur, rendit quelques services locaux. Chose assez curieuse, — digne précurseur en cela des sous-préfets de la troisième République, — il se fait nommer président d'une loge maçonnique, la *Loge de la Fidélité*, et y prononce des discours. Ne sourions pas en l'entendant louer le caractère « vraiment sublime » d'une institution dont l'objet est « *de rapprocher l'homme de l'homme*, de le fortifier ou de développer ce penchant de sociabilité inhérent à sa nature, d'affaiblir ou *de réprimer toutes les passions personnelles* qui le condamnent à l'isolement, au malheur et au vice. » Et croyons, sans en être d'ailleurs autrement sûrs, que cette institution « sublime » a, depuis un siècle, fortement dégénéré.

Très préoccupé des questions d'éducation, en bon disciple de Rousseau qui voit dans l'*Émile*, « cet immortel ouvrage, » « une sorte de psychologie pratique, » Maine de Biran entre en rapports avec le pédagogue suisse Pestalozzi, et lui demande un de ses élèves pour acclimater à Bergerac les méthodes nouvelles. L'école pestalozzienne eut quelque peine à triompher, en dépit de l'appui du sous-préfet, de certaines hostilités locales, mais elle en triompha, connut assez vite la prospérité, et sa réputation fut telle qu'en 1816, on proposa à l'instituteur vaudois établi à Bergerac de venir renouveler son expérience à Paris : il refusa.

On voit avec quelle conscience intelligente et dévouée l'auteur du *Journal intime* entendait sa tâche. Il trouvait, avec quelque raison, ses émolumens un peu maigres : il avait souhaité un rectorat d'Académie, la préfecture de Rodez : il n'obtint ni l'un ni l'autre. Élu par ses administrés, en 1809, au Corps législatif, il ne put, par un caprice de Napoléon, aller siéger

qu'en 1811. Il n'y avait, entre l'Empereur et lui, aucune « affinité élective : » il était modéré, libéral, secrètement royaliste; surtout, il avait été, sinon idéologue à proprement parler, tout au moins l'ami déclaré des idéologues; et l'on sait de quelle haine véritable Napoléon poursuivait les idéologues; enfin, il était pacifiste; il détestait la guerre, — comme si la guerre, car il y a des guerres saintes, n'était pas quelquefois nécessaire, — et plus d'une fois, dans ses discours officiels, il avait osé glisser un discret éloge de la paix. En 1813, il fit partie de cette « Commission des Cinq » que le Corps législatif chargea de présenter, par la bouche de Laîné, de respectueuses remontrances à l'Empereur. On sait ce qui arriva. Le maître fut si profondément irrité qu'il ajourna sur-le-champ le Corps législatif. Et quelques jours après, au milieu des présentations du 1er janvier, il lança la fameuse algarade : « La France me connaît. Vous connaît-elle?... Quelques centaines de suffrages vous ont désignés pour venir voter à Paris des lois que moi seul je fais et que vous ne faites pas... Le trône lui-même, qu'est-il? sinon l'assemblage de quatre morceaux de bois doré, recouverts d'un lambeau de velours. Le trône?... C'est un homme. C'est moi avec ma volonté, mon génie, ma renommée!... La nation a besoin de moi, et moi je n'ai pas besoin d'elle. » — « Propos absurde et dégoûtant, » déclare Maine de Biran dans son *Journal intime inédit*. « C'est cette nation, ajoute-t-il, qui vous prodigue depuis dix ans ses forces et ses richesses pour soutenir votre usurpation, seconder votre fureur de conquête, vous donner tous les moyens de l'asservir, de l'écraser, de la déshonorer, de la rendre odieuse aux yeux de l'Europe. Et vous dites que vous n'avez pas besoin d'elle? » On croyait, jusqu'à présent, que le rapport de la Commission des Cinq était l'œuvre de Laîné : il semble, d'après les notes retrouvées dans les papiers de Maine de Biran, qu'il a très activement aussi collaboré à ce discours. Cet excellent « fonctionnaire » savait, à l'occasion, faire preuve de courage civique.

Les occupations officielles, si elles avaient un peu raréfié, n'avaient pourtant point tari entièrement sa production philosophique. Il envoyait en 1807, à l'Académie de Berlin, un Mémoire *sur l'Aperception immédiate* qui obtint un accessit et une médaille d'or; en 1811, il adressait à l'Académie de Copenhague un autre mémoire sur les *Rapports du physique et*

du moral qui fut couronné ; il engageait avec Cabanis et Tracy de longues discussions philosophiques ; il soumettait à la Société médicale de Bergerac d'abondantes observations sur *les Perceptions obscures*, sur *le système du Dr Gall*, sur *le Sommeil, les Songes et le Somnambulisme*. Il n'entre pas dans mon dessein d'étudier la philosophie de Maine de Biran, et tout au plus voudrais-je indiquer, dans les principaux faits de sa biographie morale, les points d'attache de ses doctrines essentielles. Qu'il nous suffise donc de rappeler que, parti du pur sensualisme, l'auteur du *Journal intime* s'en est progressivement détaché pour mettre dans un croissant relief les notions relatives aux phénomènes d'effort et de volition. « Je pense, donc je suis, » avait dit Descartes. « Je sens, donc je suis, » avait dit Condillac. « Je veux, donc je suis, » en vint à dire Maine de Biran. Il y avait, en germe, dans cette conception, toute une révolution philosophique, et Biran a eu le mérite d'apercevoir assez nettement la plupart des conséquences de sa découverte. A réfléchir longuement sur « les données immédiates de la conscience, » il a mérité de prendre place lui aussi parmi les inventeurs en matière philosophique.

Jusqu'à quel point cette doctrine nouvelle est-elle, si je puis dire, sortie de ses méditations sur lui-même et de ses expérience intimes ? C'est ce qu'il est assez difficile de voir, le document essentiel à cet égard nous faisant défaut. Le *Journal intime* est interrompu, — sauf quelques pages datées de 1811, — de 1795 à 1814, c'est-à-dire pendant la période même où se sont élaborées les idées philosophiques originales de Maine de Biran. Quelle a été sur ces idées mêmes la réfraction des événemens publics et des joies ou des douleurs domestiques ? Nous ne pouvons pas même essayer de le conjecturer. M. de La Valette-Monbrun n'a pas su ou pu dater, — et c'est bien fâcheux, — divers manuscrits ou documens inédits trouvés à Grateloup, entre autres une curieuse dissertation sur *Épictète et Montaigne*, et des annotations mises en marge d'une édition des *Pensées* de Pascal (1). On entrevoit pourtant qu'il n'en est pas

(1) Cette édition des *Pensées* de Pascal étant de 1812, c'est en tout cas postérieurement à cette date que Maine de Biran a lu et annoté le volume. Et peut-être, en rapprochant ces notes sur les *Pensées* du *Journal intime* (édition Naville, p. 162-165), peut-on conjecturer, sans trop d'invraisemblance, que cette lecture annotée de Pascal a été faite pendant les Cent-Jours, en avril 1815.

resté aux solutions morales un peu simplistes dont s'accommodait si aisément, nous l'avons vu, son sensualisme ou son épicurisme de 1794 ou 1795. La vie a fait son œuvre : la vie, et la mort aussi. Père de trois enfans, le philosophe a vu ses responsabilités croître ; il a souffert, il s'est posé, non pas *in abstracto*, mais dans la réalité vivante et saignante de son expérience intime, le problème de la douleur et le problème de la mort. Et les solutions, sans doute toutes provisoires, qu'il en a acceptées n'ont pas dû le satisfaire, car son inquiétude morale reste inapaisée. Dans les quatre ou cinq pages qui nous restent de son *Journal* de 1811, on lit ces lignes angoissées :

Le temps emporte toutes mes opinions et les entraîne dans un flux perpétuel. Je me suis rendu compte de ces variations de points de vue depuis ma première jeunesse. Je pensais trouver, en avançant, quelque chose de fixe, ou *quelque point de vue plus élevé, d'où je pusse embrasser la chaîne entière, redresser les erreurs, concilier les oppositions*. Me voilà déjà avancé en âge, et je suis toujours incertain et mobile dans le chemin de la vérité. Y a-t-il un point d'appui, et où est-il ?

Ce point d'appui, il le cherchera longtemps encore. Pourtant, l'Empire tombé, il semble que tout va conspirer à lui assurer la tranquillité, et même le bonheur. « Étonnantes successions de choses extraordinaires ! — écrit-il le 1er janvier 1815. — Que de miracles opérés en faveur de la France et de l'auguste dynastie de ses rois légitimes ! Quelle heureuse révolution dans la destinée commune des Français, et particulièrement dans le sort des fonctionnaires honnêtes qui servaient sous l'ancien gouvernement ! » Questeur de la Chambre, il jouit d'« une aisance à laquelle son ambition ne s'était jamais élevée ; » il s'est remarié. « Cependant, déclare-t-il, je n'ai jamais été moins heureux. » Ni en lui-même, ni au dehors, il ne trouve le contentement et la paix. Il est vrai que, quelques jours après, le ton change : « J'éprouve, dit-il, un sentiment de bien-être et de quiétude qui me rend l'existence agréable et heureuse par elle-même... Rien ne me guinde au-dessus de mon ton naturel ; je ne me commande rien, et je suis content de tout ; je trouve tout bien. Cet état est trop heureux ; il ne durera pas. » En effet, il ne devait pas durer. Le retour de l'île d'Elbe vint troubler cette très rare quiétude. « Si l'on en croit les journaux, écrit-il le 28 mars, la capitale est aux pieds *du monstre dégoûtant* qu'elle avait proscrit ; il est entré en triomphateur... Il n'y

a plus de nation française. Elle n'était pas digne d'un bon roi... Les gens de bien, en très petit nombre, n'ont plus qu'à s'envelopper de leurs manteaux ou à fuir cette terre de désolation. » Lui-même faillit payer assez cher sa fidélité aux Bourbons et son indépendance sous le régime impérial. Bouleversé par tous ces événemens, il revient à ses méditations solitaires, à ses lectures, — c'est alors qu'il lit Kant, et, semble-t-il, qu'il relit Pascal, — à son *Journal intime*. Il y écrit, à la date du 16 avril 1815 :

C'est assez longtemps se laisser aller au torrent des événemens, des opinions, du flux continuel des modifications externes ou internes, à tout ce qui passe comme l'ombre. Il faut s'attacher aujourd'hui *au seul être qui reste immuable*, qui est la source vraie de nos consolations dans le présent et de nos espérances dans l'avenir.

Stat ad judicandum Dominus, stat ad judicandos populos. Celui qui n'a pas cette idée sans cesse présente au milieu des bouleversemens de toutes choses, lorsque le crime triomphe, que la vertu gémit, abattue, proscrite, calomniée, dénaturée ; celui qui, avec un sens moral, est témoin de toutes ces choses et ne pense pas à Dieu, à la règle éternelle et invariable du juste et de l'injuste, et aux conséquences nécessaires, inévitables qui suivent de cette règle, celui-là, dis-je, doit tomber dans le désespoir. *Pour me garantir du désespoir, je penserai à Dieu, je me réfugierai dans son sein.*

Il serait peut-être prématuré de parler ici de conversion. Cette vive impression religieuse, provoquée par les malheurs publics et les tristesses privées, semble avoir été un peu fugitive. Mais elle n'en est pas moins une réponse à la question anxieuse que Maine de Biran se posait tout à l'heure ; et, à travers mille vicissitudes de pensée ou d'âme, elle nous indique dans quel sens il va définitivement évoluer.

Les Cent-Jours terminés, la seconde Restauration le ramène à Paris où sa seconde femme ne voulut jamais le suivre, et où il résidera, sauf de courts séjours en Périgord ou aux Pyrénées, durant les douze dernières années de sa vie. Député, questeur de la Chambre, conseiller d'État en service ordinaire, c'est une nouvelle période d'activité, et même d'agitation qui va commencer pour lui.

IV

Car ce métaphysicien, ce héros de la pensée abstraite et de la vie intérieure n'est pas seulement un homme politique consi-

dérable, c'est un mondain. Il a beau médire des frivoles obligations de la vie de société, il ne sait pas s'en affranchir, il y cède avec une inlassable complaisance, et il se gourmande de sa faiblesse, mais il ne s'en corrige pas. Il fréquente dans tous les milieux, il a des relations dans tous les mondes. On le voit chez Mme de Staël, chez Mme de Vintimille, Mme d'Aumale; on le présente à la Duchesse d'Angoulême; il est aux réceptions de Monsieur, comte d'Artois; il dîne chez le prince de Condé, chez l'abbé Morellet; il reçoit à sa table Chateaubriand, Bonald, Hyde de Neuville; il va en soirée chez le duc de Richelieu, chez le baron Pasquier, chez Guizot; il est de toutes les réceptions officielles. Il va au théâtre. Il est coquet, galant, très soigné dans sa mise, et passe chaque jour de longues heures à sa toilette; il est très sensible aux complimens sur sa jeunesse et sa bonne mine; ce grand esprit a un grain de fatuité. « Je m'inquiète, avoue-t-il, de voir que je ne parais plus jeune et agréable par les formes extérieures, et pour vouloir paraître savant et spirituel, je renonce souvent à être sage et heureux. » Comme Joubert, il se plaît infiniment dans la compagnie des femmes, et il suffit de peu de chose pour le mettre en émoi : un gracieux visage, une conversation spirituelle, un tour de sensibilité aimable, mélancolique et tendre, et le voilà rêveur, et quasiment épris. Il collectionne littéralement les amitiés amoureuses : c'est Mme Mollien, c'est Mme de Vintimille; c'est Mlle Festa, de l'Opéra-Bouffe, qu'il ne saurait voir « sans être troublé; » ce sont Mlles Andrieux et Anna Boudet; c'est surtout Mlle d'Alpy, une amie de ses filles : « Mlle d'Alpy, écrit-il, communique une aimable activité à tout ce qui l'entoure. J'éprouve pour elle des sentimens particuliers : *c'est plus que de l'amitié et moins que de l'amour*. Nos relations de famille sont intimement douces. » Et, quelques mois plus tard, — fin de 1816, — il note, il est vrai, dans son *Journal*, que « ses sens semblent morts au plaisir, et son cœur fermé à l'amour qui a eu tant d'influence sur sa vie jusqu'à quarante-cinq ans. » Mais il ne faudrait pas trop l'en croire sur parole. En 1818, il entre en relations avec une Mme de C... qui lui inspire bien vite les sentimens les plus tendres : ils dissertent ensemble de vive voix et par écrit sur la philosophie, la religion, l'amour pur, à faire envie, — si l'on en juge par certains passages inédits du *Journal intime*, — à tels personnages du *Monde où l'on s'ennuie*. Mais la dame était

coquette, et le platonisme n'était point son fait : elle dut se moquer cruellement du philosophe et de ses scrupules. Quand celui-ci s'en aperçut, il renvoya les lettres qu'on lui écrivait depuis trois ans, redemanda les siennes et confessa son amère désillusion dans son *Journal :* « J'ai résisté jusqu'au bout, disait-il, à toutes les preuves, et lorsqu'il m'a été impossible de croire que la personne était honnête, *je suis tombé vivant dans la mort !* » Et il ajoutait :

> Orgueilleux dans ma bassesse profonde, et cependant inquiet et fatigué au sein de jouissances coupables, je demandais en vain à la raison de me donner les ailes de la colombe pour prendre mon vol et trouver mon repos loin du tumulte et du bruit des sens. *La main de Dieu, toujours suspendue sur moi, m'a frappé dans son infinie miséricorde.* En ne cessant de répandre sur mes jouissances coupables les plus cruelles amertumes, elle m'a appris *que c'était ailleurs qu'il fallait chercher des plaisirs purs et sans mélange.*

Et M[me] de Biran? demandera-t-on, — car enfin, Maine de Biran s'était marié, ou plutôt remarié en 1814, — que devenait-elle dans tout ceci? Sa seconde femme, Louise-Anne Favareilhes de Lacoustète, n'avait rien de la distinction et de la grâce aimante de Louise Fournier, et je la vois volontiers sous les traits un peu virils de M[me] Joubert. C'était une vieille fille, assez peu instruite, de mœurs très provinciales et d'habitudes très casanières, excellente ménagère d'ailleurs, bref, la plate prose après l'éclatante poésie : elle ne pouvait effacer, — le *Journal intime* en témoigne assez, — le souvenir toujours vivant de l' « ange de beauté et de bonté, » de l' « âme céleste » qui avait été « le premier amour » de Maine de Biran. Si celui-ci avait eu quelques illusions, il les perdit vite. « Je trouve dans mon point de vue actuel, — écrivait-il moins d'un an après son remariage, — et avec ma manière d'être et de sentir, que j'ai sagement fait d'épouser une femme toute simple, bonne, qui, heureuse d'être avec moi, n'en exige rien, et pour laquelle je suis toujours assez bien, en étant moi-même, sans avoir besoin d'aucun effort pour me modifier. » Et quelques années plus tard : « Ma femme a de la bonté, mais ne peut m'entendre. » Au reste, il avait pour elle de l'affection, se séparait d'elle avec regrets, lui écrivait souvent, et ses lettres se terminent généralement par cette formule d'une cordiale simplicité : « Adieu, ma bien bonne amie, je pense toujours à toi et t'embrasse comme je t'aime, de tout mon cœur. » Seulement, après quelques semaines

de vie conjugale, il est trop évident qu'il reprenait sans déplaisir sa vie de Paris, quelque vide qu'elle lui parût, lorsqu'il y réfléchissait. Un de ses amis, le poète Charles Loyson, écrivant à Mme de Biran, après un séjour à Grateloup, lui dépeignait en ces termes la vie trépidante de son mondain de mari :

Je vous avais promis, à mon départ, d'épier la conduite de M. Maine et de vous en rendre un compte fidèle. Hélas ! Madame, c'est un triste ministère que celui dont je me suis chargé. Vous avez un mari bien dérangé. Il couche chez lui, je crois, mais il n'y dîne jamais. Conseil d'État, Chambre des députés, commissions le matin, réunions le soir, grande dépense de cabriolet ; voilà sa vie dans laquelle il reste à peine quelques rares instans pour tel qui s'était trop accoutumé, dans vos bois, au plaisir de le voir tous les jours. Ah ! Madame, rappelez-nous bien vite au bord de votre canal...

Maine de Biran ne se serait pas laissé rappeler à Grateloup : la politique l'avait pris dans son engrenage. A cet égard, son rôle a été modeste, et plus utile que brillant. Il n'a pas occupé de très hautes fonctions, et d'ailleurs, peut-être n'y avait-il pas en lui l'étoffe d'un homme d'État de premier plan. De plus, il n'était pas orateur, et ses interventions à la tribune n'ont été ni très fréquentes, ni très remarquées. Mais dans les bureaux, dans les commissions, dans les réunions préparatoires, il rédige des rapports ou des adresses, donne son opinion sur les questions à l'ordre du jour, soutient de toute son ardeur et de toute sa conscience les idées ou les causes qui lui semblent équitables. Très sincèrement royaliste, allant jusqu'à écrire : « La royauté est sacrée comme la religion même dont elle est inséparable, » il n'a pourtant pas le fanatisme de ses convictions politiques, et les « ultras » ne l'ont jamais compté dans leurs rangs. Entre l'ancienne France et la France moderne, il voudrait éviter de creuser un fossé. « Je ne veux pas qu'il y ait *deux nations* en France, lui avait dit un jour Louis XVIII qui l'estimait fort, je suis le Roi, le père de tous les Français... Je ne reconnais pour amis que ceux qui sont opposés à toutes les exagérations. » C'était la devise même de Maine de Biran. Comme d'ailleurs tous les esprits sages et modérés, pris entre les deux partis extrêmes, il fut également suspect à l'un et à l'autre, et il fut combattu successivement par l'un et par l'autre. En 1816, la conjuration des ultras le fait échouer aux élections législatives, et celle des libéraux, à plusieurs reprises, un peu plus tard, faillit avoir le même résultat. L'expérience du despotisme révo-

lutionnaire et impérial l'avait rendu assez peu tendre pour tout ce qui n'était pas la royauté légitime. « Hors de la légitimité, écrivait-il, je ne vois qu'anarchie ou despotisme. » Et rattachant ses conceptions politiques à sa philosophie générale, à celle du moins à laquelle il en était progressivement venu, il déclarait : « La souveraineté du peuple correspond, en politique, à la suprématie des sensations et des passions dans la philosophie et la morale. » Et il faut croire que la pratique et la vision directe des assemblées politiques avait fini par le rendre extrêmement sceptique sur la qualité des services que l'on en peut attendre, car, en juin 1820, il notait ceci dans son *Journal:* « Passions, intérêts personnels, mensonge perpétuel, comédie, voilà le gouvernement représentatif. Je dois m'en séparer. Ma vie entière se perd. » A ses yeux, ce qui importe avant tout, c'est de raffermir l'autorité royale. Seul un pouvoir fort sera capable de concilier les intérêts contraires et les doctrines adverses, de leur imposer le respect des grands intérêts nationaux, de concéder et de garantir l'usage des libertés nécessaires. « Les vrais libéraux, affirme-t-il, ne peuvent être cherchés que parmi les royalistes. » Si tous les royalistes avaient eu sa résolution et sa sagesse, il est probable que bien des fautes eussent été épargnées à la monarchie traditionnelle, et plus d'une aventure au pays.

Parmi toutes ses occupations officielles et ses obligations sociales, il n'oubliait pas qu'il était père de famille. Il avait surveillé lui-même l'éducation et l'instruction de son fils Félix, qui, très différent de lui-même, se fit soldat et gâta un brillant avenir militaire par l'impétuosité de son humeur. Ses deux filles, Élisa et Adine, avaient été recueillies, à la mort de leur mère, par leur tante maternelle, qui les éleva de son mieux à la campagne, mais leur fit une existence austère, étroite, presque claustrale. Les visites et les lettres de leur père, qui les aimait très tendrement, et, comme il était naturel, puisqu'il remplaçait leur mère auprès d'elles, d'une tendresse un peu féminine, étaient à peu près leur unique distraction.

L'aînée, — écrivait Maine de Biran dans son *Journal intime*, — l'aînée est douce, bonne comme sa mère, timide et sans aucune confiance en elle-même ; elle est appelée à suivre les habitudes et la route ordinaire de la vie. La cadette a une sensibilité délicate, susceptible d'exaltation, des idées fines et profondes, un tact supérieur à son âge, une âme élevée, pour qui les bornes de la situation commune ne suffisent pas. Je crains que son

bonheur ne soit difficile... C'est une plante rare à cultiver, à développer, à préserver du souffle des aquilons.

La cadette, en un mot, ressemblait un peu à son père, qui avait pour elle une secrète préférence. Les lettres qu'il leur écrit à toutes deux sont charmantes, pleines de sollicitude pour leur santé physique et morale, et remplies de ces mille riens qui sont la menue monnaie délicieuse de la vie du cœur. Il veille sur leurs lectures, s'intéresse à leur vie religieuse, leur donne les meilleurs conseils de direction morale. « Je vous porte continuellement dans mon cœur, » leur écrit-il. Et une autre fois : « Il faut que je finisse par force, mes bien chères enfans, mais je ne vous quitte pas; votre souvenir me suivra dans tout le trajet que je vais faire de Paris à Saint-Cloud. » Et ce père si tendre est en même temps un directeur d'âme :

J'ai trouvé déjà dans quelques-unes de vos lettres, mes chères petites, — leur écrivait-il un jour, — l'expression de confiance et de résignation à la volonté de Dieu. Je remercie ce Père commun d'avoir mis dans vos âmes *ce sentiment religieux qui est la source de toute vertu, de toute force et de tout bonheur, même en ce monde*. Conservez-le précieusement, et cherchez à l'entretenir sans cesse en lisant, chaque jour, avec recueillement, un chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, de cet ouvrage admirable, si bien fait pour élever l'âme à Dieu, pour lui faire sentir que *c'est là son unique appui*, ses moyens de force et de consolation, pour lui faire supporter avec courage les peines, les ennuis et toutes les croix de cette vie passagère. C'est en méditant ce livre divin qu'on apprend à réduire à leur juste prix toutes les choses de ce bas monde...

V

Celui qui tenait à ses filles ce grave et édifiant langage était-il arrivé, sur les hautes questions qu'il agitait, à se satisfaire enfin lui-même? Vers la même époque, il écrivait dans son *Journal intime* :

Les objets changent aussi souvent que nous changeons, et, fussent-ils toujours les mêmes, nous cesserions bientôt de trouver en eux ce qui peut remplir notre âme et nous assurer une constante satisfaction. Quel sera donc le point d'appui fixe de notre existence? Où rattacher la pensée pour qu'elle puisse se retrouver, se fortifier, se complaire ou s'approuver dans quelque chose que ce soit? *La religion donne seule une réponse; la philosophie ne le peut pas* [29 août 1819].

Mais à cette conviction il n'était point parvenu du premier

coup. Sans doute, à plusieurs reprises, il avait paru entrevoir la nécessité, pour qui veut concevoir dans toute son étendue le problème de la vie et celui du bonheur, d'aboutir à des croyances religieuses. M. Mayjonade a découvert et publié le premier un texte daté de 1793, et qui est assez curieux à cet égard :

Sent-on bien, — écrivait alors Maine de Biran, — sent-on bien la consolation qu'il y a à se reposer ainsi sur l'Être tout-puissant ? En vérité, comment ceux qui le nient peuvent-ils *ne pas tomber dans le désespoir?* Semblable à un homme qui, soutenu par une force invisible dans l'espace, *ne se sentant appuyé sur rien*, se verrait à chaque instant prêt à tomber dans l'abîme, celui qui vit, qui pense et ne s'appuie pas sur Dieu, doit frémir sans cesse de se sentir exister.

Seulement, jusqu'à quel point le Dieu dont il est ici question est-il bien le Dieu personnel des religions positives, et n'est-il pas tout simplement le Dieu abstrait de la religion dite « naturelle, » « l'Être suprême » devant lequel s'inclinent volontiers le patriarche de Ferney ou le Vicaire savoyard ? En tout cas, même s'il convient de donner à des déclarations comme celle-ci une signification rigoureusement religieuse, ce qu'on peut affirmer, c'est qu'elles sont un peu fugitives, c'est qu'elles n'expriment pas le fond permanent et général de la pensée du philosophe. Il est alors sensualiste, et son idéal moral, nous l'avons vu, c'est Épicure qui le lui fournit.

Quelques années se passent : il a réfléchi, il a vécu; le bonheur et la paix qu'il cherche ont échappé à ses prises. Il s'est détaché du sensualisme, et, de plus en plus nettement, il voit dans l'effort, dans le vouloir, le fait original qui caractérise l'activité humaine, et dont toute philosophie vraiment digne de ce nom doit tenir essentiellement compte. Justement, il existe dans l'antiquité une doctrine qui a exalté la volonté avec une sorte de sombre ferveur et d'âpre tension : c'est le stoïcisme. Doctrine très haute, très noble, un peu escarpée et difficile, qui a soutenu de beaux caractères, enfanté d'admirables vertus. Ce qui nous frappe en elle, nous autres modernes, c'est l'élévation et l'austérité d'une morale que nous trouvons, d'inspiration et d'accent, toute voisine de la morale chrétienne ; et comme cette morale n'est nullement fondée sur une croyance religieuse, qu'elle est toute rationnelle, on serait tenté de dire toute « laïque, » nous sommes naturellement induits à des rapprochemens, à des comparaisons qui, plus d'une fois, dans l'histoire

des idées, n'ont pas tourné à l'avantage du christianisme. C'est ce qui est arrivé à Maine de Biran. A l'école d'Épictète et de Marc-Aurèle, il s'est fait stoïcien, et cela d'autant plus volontiers qu'il rencontrait dans les conceptions métaphysiques et psychologiques du stoïcisme plus d'une affinité élective avec les siennes propres. « Il faut, — écrivait-il, le 23 juin 1816, — il faut que la volonté préside à tout ce que nous sommes : voilà le stoïcisme. *Aucun autre système n'est aussi conforme à notre nature.* » Et, quoiqu'elles ne soient pas datées, il semble bien qu'on puisse rapporter à la même époque de curieuses pages inédites *sur Épictète et Montaigne* que M. de La Valette-Monbrun a récemment retrouvées parmi ses papiers.

Voilà des hommes, — y disait-il, en parlant des stoïciens, — voilà des hommes qui, *livrés au seul secours de leur raison*, semblent s'élever au-dessus de l'humanité. Ils méprisent la douleur et la mort; ils foulent aux pieds les passions et, — ce qu'il y a de plus grand encore, — ils placent tout leur bonheur dans le bien qu'ils font aux hommes; aussi doux, aussi bienfaisans pour leurs semblables qu'ils sont durs à eux-mêmes. — Ils sont conduits par l'orgueil, dira Pascal. — Oui, c'est un assez bel orgueil que celui qui ne craint rien tant que de se dégrader non pas aux yeux des hommes, mais à ses propres yeux. *Qu'on me dise ce que peut faire de plus l'homme avec le secours même de la grâce!...* Qu'un janséniste rabonisse un stoïcien !

La désillusion paraît être venue assez vite. Le héros stoïcien est admirable... dans les livres. Où est-il, dans la réalité de la vie courante, ce sage toujours maître de soi, et dont la volonté, toujours tendue, ne connaît ni les chutes, ni les défaillances, et, sans aucun secours extérieur ou supérieur à elle-même, exerce sur tout l'être humain une absolue puissance? Maine de Biran est trop sincère avec lui-même, son expérience intime est trop fine pour qu'il puisse être longtemps dupe du mirage qui l'a tout d'abord séduit. Dès 1817, il écrivait dans son *Journal intime :*

Les stoïciens pensaient que l'homme pouvait opposer à tous les maux de la vie un enthousiasme qui, s'augmentant par notre effort, dans la même proportion que la douleur et les peines, pouvait nous y rendre insensibles. Mais comment peut-il y avoir un enthousiasme durable, *fondé sur la raison toute seule...?* Suffira-t-il de dire que la douleur physique ou morale n'est pas un mal pour ne pas la sentir? Cette morale stoïcienne, toute sublime qu'elle est, *est contraire au caractère de l'homme*, en ce qu'elle prétend faire rentrer sous l'empire de la volonté des affections, des sentimens ou des

causes d'excitations qui n'en dépendent en aucune manière; *en ce qu'elle anéantit une partie de l'homme même, dont l'homme ne peut se détacher. La raison seule est impuissante pour fournir des motifs à la volonté ou des principes d'action; il faut que ces principes viennent de plus haut.*

Voilà le grand mot lâché. L'idéal moral qu'a conçu le stoïcisme, l'homme, réduit à ses propres forces, est incapable, sinon de s'y élever, tout au moins de s'y maintenir. Seul le christianisme a rendu possible *pour tous les hommes* la pratique régulière de ces hautes vertus dont les stoïciens réservaient l'apanage, d'ailleurs intermittent, à un petit nombre d'élus. Seulement, le christianisme à la volonté humaine surajoute *la grâce*, secours d'en haut que nous obtient la prière, c'est-à-dire l'aveu sincère de notre faiblesse. L'humilité et la sainteté, voilà ce que le stoïcisme a ignoré, et voilà ce qui constitue, au point de vue moral, l'apport propre, l'invention originale du christianisme. Et la dernière partie du *Journal intime* n'est, bien souvent, qu'un long parallèle entre le stoïcisme et le christianisme, où l'on rend, certes, pleine justice à la doctrine de Zénon, mais où l'on voit, sous l'influence combinée de l'*Imitation*, de Pascal et de Fénelon, se préciser, presque jour par jour, dans la pensée et dans la vie intérieure de Maine de Biran, une adhésion de plus en plus fervente et réfléchie aux croyances chrétiennes. « La religion, écrira-t-il le 30 juin 1818, la religion *résout* seule les problèmes que la philosophie *pose*. Elle seule nous apprend où est la vérité, la réalité absolue. » — Et le 10 octobre : « En lisant le *Traité de la vieillesse* de Cicéron, je vois combien la morale philosophique est inférieure à la morale religieuse. » — Le 22 septembre 1819 : « Le christianisme pénètre bien plus avant dans le cœur de l'homme ; il lui révèle bien mieux tout le secret de sa faiblesse que la philosophie tend à lui cacher. » — Le 20 octobre :

Les consolations et les maximes de la philosophie stoïcienne peuvent être bonnes pour les forts, pour ceux qui sont en possession des grandes qualités de l'âme et du caractère, qui ont la conscience de leur dignité. Mais quel secours peut-elle donner aux pauvres d'esprit, aux faibles pécheurs, aux infirmes, à ceux qui se sentent livrés à toutes les faiblesses de l'âme et d'un corps malade, qui ont perdu ou n'ont jamais eu l'estime d'eux-mêmes? C'est ici que le christianisme triomphe en donnant à l'homme le plus misérable un appui extérieur, qui ne saurait lui manquer quand il s'y fie, en le faisant s'applaudir intérieurement de ce qu'il sent ne

pouvoir rien par lui-même, en lui montrant, dans chacune de ses infirmités, de ses misères spirituelles et corporelles, autant d'occasions de mérite.

Le 9 décembre :

La philosophie stoïcienne peut apprendre la résignation à tous les maux extérieurs ou à tous les accidens de la vie humaine, qui sont dans l'ordre général du destin ou de la Providence, et par là nécessaires. Résignation, patience et tranquillité d'âme, c'est là le plus haut degré où l'âme puisse arriver par le seul secours de la philosophie ; mais *aimer* la souffrance, s'en réjouir comme d'un moyen qui conduit à la plus heureuse fin, s'attacher volontairement à la croix, à l'exemple du Sauveur des hommes : c'est ce que peut seul enseigner et pratiquer le philosophe chrétien.

On n'a, ce me semble, jamais mieux senti, ni plus fortement exprimé ce qui distingue ces deux conceptions du monde et de la vie, l'une essentiellement aristocratique, l'autre essentiellement démocratique, et l'on rendrait assez bien sa pensée si l'on disait qu'aux yeux de Maine de Biran la grande originalité et l'honneur inaliénable du christianisme est d'être venu *démocratiser* le stoïcisme.

Les progrès de la réflexion et de l'âge, surtout les multiples et croissantes défaillances d'une santé qui n'avait jamais été très robuste, rendaient chaque jour au philosophe ces idées plus présentes et plus vivantes. « Si quelqu'un de vous est dans la tristesse, qu'il prie pour se consoler, » dit saint Jacques. Oh ! que j'ai besoin de prier ! » soupirait-il un jour (9 juin 1820). Et une autre fois, « considérant les effets psychologiques de la prière, » il déclarait : « Nul doute que ce ne soit l'exercice le plus propre à modifier l'âme dans son fond, à la soustraire aux influences des choses extérieures, et à tout ce monde de sensations et de passions. En se mettant en la présence de Dieu, de cet infini, de ce parfait idéal, l'âme est pénétrée de sentimens d'une autre nature que ceux qu'elle nourrit ordinairement. » Il avait conçu, dans les dernières années de sa vie, une théorie des « trois vies, » très probablement inspirée de Pascal, qu'il allait développer dans ses *Nouveaux Essais d'Anthropologie*, et qui se conciliait admirablement avec ses nouvelles idées religieuses : la vie organique ; la vie active ou moyenne, ou philosophique ; et la vie spirituelle ou mystique : « Le stoïcisme, écrivait-il enfin, nous montre tout ce qu'il peut y avoir de plus élevé dans la vie active, mais il fait abstraction de la nature animale, et

méconnaît absolument tout ce qui tient à la vie de l'esprit; *sa morale pratique est au-dessus des forces de l'humanité. Le christianisme seul embrasse tout l'homme; il ne dissimule aucun des côtés de sa nature, et tire parti de ses misères et de sa faiblesse pour le conduire à sa fin en lui montrant tout le besoin qu'il a d'un secours plus élevé.* »

Cette fois, il n'y avait plus qu'à conclure. « Le cercle était fermé, » tout au moins en ce qui concerne le côté psychologique et moral du problème religieux. Car jusqu'à présent, on l'a sans doute observé, les questions proprement théologiques et historiques n'avaient point préoccupé Maine de Biran. Il semble que, sur ces points, il y ait eu de sa part quelques résistances, que des conversations avec Frayssinous, dans sa dernière maladie, firent d'ailleurs assez vite tomber. Son adhésion à un christianisme encore un peu imprécis fait place peu à peu à un retour clairement consenti au catholicisme de sa première jeunesse. Sa fin, survenue le 20 juillet 1824, — il n'avait que cinquante-sept ans, — fut non seulement chrétienne, mais édifiante. « Il a rempli tous ses devoirs de chrétien, — écrivait dans le *Moniteur* un de ses amis, probablement Gérando, — reçu tous les sacremens et, par sa piété tendre et ses discours religieux, il a édifié son vénérable pasteur et arraché des larmes aux assistans. » Cette âme inquiète et souvent troublée avait enfin trouvé la paix qu'elle avait si longtemps et si loyalement cherchée.

Une personnalité fort complexe et très riche, qu'une remarquable capacité de pensée abstraite n'a détournée et dispensée ni de l'action, ni de la mondanité même, ni surtout de la vie intérieure, et qui a su se prêter à une grande variété de milieux et d'expériences; une intelligence alerte et souple, pénétrante et profonde, apte à se renouveler, à progresser, à modifier ses points de vue; une sensibilité fine, ardente et mobile qui provoquait la sympathie et retenait l'affection; par-dessus tout cela une âme vibrante, scrupuleuse, éprise de perfection, et douée à un très haut degré de cette résonance intérieure sans laquelle il n'y a que banalité, esprit d'imitation ou psittacisme : tel nous apparaît Maine de Biran dans la réalité aujourd'hui connue de sa vie et de son œuvre. Ce fut un bel exemplaire d'humanité, « un cas humain représenté au vif, » suivant le mot du vieil

Amyot que j'aime tant. A un point de vue très général, son évolution morale reste fort curieuse et suggestive, et l'on y peut inscrire l'histoire de l'âme religieuse à la recherche de son point fixe. Sainte-Beuve a bien raison de rapprocher le *Journal intime* de l'*Homme de désir* de Saint-Martin, et même des *Pensées* de Pascal : Maine de Biran est de la famille, il est de la lignée de Pascal ; lui aussi, il cherche en gémissant. Enfin, au point de vue plus particulier de l'histoire des idées, comment ne pas observer que l'auteur du *Traité de l'habitude* a suivi le mouvement de la pensée de son temps qui, partie du sensualisme irréligieux du XVIII[e] siècle, a promptement évolué vers le spiritualisme chrétien ? Son cas n'est pas sans analogie avec celui de Chateaubriand, de Joubert, de Lamennais. Seulement, toujours original, même quand il ressemble aux autres ou qu'il s'en inspire, il a suivi une voie et creusé un sillon qui lui appartiennent bien en propre : la voie de l'analyse intime et de l'expérience rationnelle. « Si je trouve Dieu et les vraies lois de l'ordre moral, — écrivait-il le 16 avril 1815, — ce sera pur bonheur, et je serai plus croyable que ceux qui, partant de préjugés, ne tendent qu'à les établir par leur théorie. » Il disait vrai, et son « témoignage » d'idéologue désabusé est, en effet, plus persuasif que celui de beaucoup d'autres. Pascal qui, lui aussi, fut, un instant, troublé par le stoïcisme, eût avoué pour son disciple ce penseur exigeant, méthodique et précis, chez lequel l'inquiétude morale n'a été qu'une forme, mais singulièrement noble, de la probité intellectuelle.

VICTOR GIRAUD.

LES
UNIVERSITÉS ITALIENNES

Récemment, un haut fonctionnaire italien résumait ainsi la situation qu'il avait la charge de juger dans l'enseignement officiel de son pays. Le royaume compte plus de 40 pour 100 de conscrits illettrés. Mais si tous ceux qui ne répondent pas à l'appel scolaire que nous leur adressons venaient à nous, nous n'aurions pas assez de locaux à leur offrir; et si nous avions assez de locaux, nous n'aurions pas assez de maîtres capables d'y donner l'enseignement si réclamé.

L'enseignement secondaire ne satisfait pas non plus les désirs des dirigeans. Les plaintes sont générales : les projets de réforme s'accumulent; tous insistent sur l'insuffisance douloureuse des traitemens dans les lycées et collèges (qui ne font d'ailleurs qu'un seul et même genre d'établissement, dénommé collège jusqu'à la troisième et ensuite lycée).

Reste l'enseignement supérieur donné dans les Universités. C'est à coup sûr le plus satisfaisant, et de beaucoup : car là se perpétuent depuis longtemps des institutions glorieuses et assez éprouvées pour qu'on n'ait, semble-t-il, qu'à en continuer les traditions. Mais enfin, pour assurer cette continuation même, il faut des élèves suffisamment préparés. Or, les faits qui viennent d'être rappelés montrent qu'il n'y a lieu d'être satisfait ni de la quantité, ni de la qualité de ces recrues. Aussi essaie-t-on de renverser la solution de la difficulté en demandant à ceux d'en haut un genre d'effort et de dévouement qui leur permette de relever ceux d'en bas. Rien de plus légitime, à la condition que

l'enseignement supérieur n'oublie pas son propre caractère et qu'il ne sacrifie pas l'idéal plus lointain dont il a mission de s'inspirer à une sorte d'utilitarisme où le supérieur s'abaisserait sans profiter beaucoup à l'inférieur. Tel est le problème.

***

La plus ancienne des universités d'Europe fut celle de Bologne, fondée en 1119, quatre-vingts ans avant celle de Paris. Tout le monde sait comment la première fut surtout une école juridique, tandis que la seconde fut plutôt théologique. Dans la région où elle était établie, celle de Bologne devait se ressentir encore directement de ses origines latines; — elle fut en effet le siège par excellence du Droit romain, non pas accidentellement retrouvé tout entier, comme on l'a dit, dans des manuscrits égarés de Justinien, mais lentement étudié, lentement expliqué. D'autre part, elle devait facilement étendre ses relations dans les pays germaniques, dont la rapprochaient beaucoup plus que ne l'en séparaient des frontières souvent violées, souvent indécises. Des privilèges leur furent conférés par l'Empire héréditaire. Aussi compta-t-on là jusqu'à 12000 étudians accourus de toutes les parties du monde connu. Si de pauvres étudians trouvaient le moyen de s'y faire admettre, la grande majorité y était riche; elle payait elle-même ses professeurs et, à ce titre, revendiquait souvent le droit de les élire elle-même. A certains points de vue, la décadence se fit sentir dès la fin du XIIIe siècle, sans doute, — ceci est à retenir en vue de certains projets tout à fait actuels, — parce que les études y étaient trop spécialisées. Après les gloses très savantes des anciens monumens du Droit romain, on se rabattit sur des gloses de gloses : les minuties se multiplièrent, et la vie scientifique se dessécha.

D'ailleurs, Bologne se créait à elle-même des concurrences dans les universités de Vicence (en 1203), d'Arezzo (en 1215) et dans celle de Padoue (1222) qui, elle, devait durer plus longtemps. Naples eut son tour, grâce à Frédéric II, en 1224; mais elle devait plus particulièrement s'ouvrir aux études médicales. La Toscane suivit ensuite le mouvement, mais elle ne fonda son université de Sienne qu'en 1326; et le souffle de la Renaissance fut encore plus lent à s'y faire sentir. Ce fut en 1472 que Laurent de Médicis établit à Pise cette université qui devait

être pendant longtemps la plus dévouée aux véritables arts libéraux, aux lettres, à l'histoire, à la philosophie.

Telle fut, dans ses grandes lignes, l'œuvre universitaire du moyen âge, y compris sa dernière période. Dans les temps plus modernes, la subdivision de l'Italie en petites monarchies et en principautés ou duchés provoqua de nouvelles créations. Le duché de Parme, le duché de Modène, eurent leurs universités comme le grand-duché de Toscane ; l'île de Sardaigne et la Sicile eurent aussi les leurs, et les anciens États Pontificaux également. Nous retrouvons toute la liste dans l'héritage que le royaume d'Italie recueille en 1870 : mais nous la retrouvons agrandie de l'Université laïque de Rome, puis de l'université de Florence qui, si elle n'est pas encore cataloguée sous ce titre, a consolidé et unifié de mieux en mieux les fragmens d'abord épars où s'essaya l'enseignement supérieur de la capitale toscane. Puis se fonda l'université de Pérouse.

Ainsi, dans la région tout à fait septentrionale, les universités de Turin, de Pavie-Milan et de Padoue.

Dans une bande horizontale un peu au-dessous, Gênes, Parme, Modène, Bologne et Macerata dans les Marches.

Dans la partie centrale : Pise, Sienne, Florence, Rome.

Au Sud, Naples.

Dans les îles, Cagliari et Sassari, en Sardaigne, et, en Sicile, Messine, Catane, Palerme, soit, en tout, si on se permet d'anticiper légèrement sur les destinées scolaires de Florence, dix-huit universités royales, auxquelles il faut ajouter les quatre universités libres, ou plutôt provinciales, de Camerino, de Ferrare, de Pérouse et d'Urbino.

Les dernières méritent une mention spéciale. Toutes les quatre avaient été fondées par les États de l'Église où l'on avait sans doute estimé que, vu le grand nombre des clercs et les difficultés des voyages d'alors, les universités de Bologne et de Rome ne suffisaient pas. Ces universités libres sont-elles donc des institutions religieuses tolérées par le pouvoir civil qui n'a pas voulu dépouiller complètement les États pontificaux et y laisser vivre de leur esprit propre des centres analogues à nos universités catholiques de Lille, de Paris, d'Angers? En aucune façon. Ce sont des universités dont l'État a consacré la survivance par les décrets de 1860, 1861, 1862, mais qu'il laisse s'entretenir comme elles le peuvent. Elles ont les mêmes cadres,

la même organisation, les mêmes droits, les mêmes sanctions, les mêmes examens, les mêmes titres : bref elles ne se distinguent des autres que par la pénurie de leurs finances. A part une subvention insignifiante (1 723 fr. 29) consentie à Urbino par l'État, — on ne sait pas pourquoi, — elles ne participent en rien aux libéralités dont vivent les universités dites royales.

Voilà donc en tout vingt-deux universités. C'est beaucoup; c'est, en tout cas, beaucoup plus que ne le voudrait le nombre des maîtres en état d'élever le niveau des études à la hauteur des ambitions nationales. Les intéressés le sentent et le disent : aussi parle-t-on périodiquement de quelques suppressions, et les argumens à faire valoir en faveur de cette courageuse décision abondent : inutilité de maintenir des subdivisions administratives et politiques qu'on cherche plutôt à faire oublier, état d'infériorité dû à la pénurie des traitemens (il en est, paraît-il, dans l'enseignement dit supérieur, qui sont à peine égaux à ceux d'un maître élémentaire) ; on insiste tout particulièrement sur la tendance des petites universités à attirer chez elles une clientèle imméritée, par des moyens qui sentent trop la complaisance.

L'élite professionnelle ne manque pas de signaler le mal et de réclamer des remèdes. Mais sur qui faire tomber l'exclusion nécessaire ? C'est toujours là le point délicat. Il y a quelques années, on crut tenir, — non pas, hélas ! ce qu'on peut appeler une bonne occasion, — mais enfin une occasion décisive d'opérer au moins une suppression. La ville de Messine et son université par conséquent, venaient d'être anéanties. On était donc en droit de dire : Le malheur est consommé, le réparer tout entier est trop difficile, nous devons nous borner au nécessaire : or, voyez combien Messine et Catane sont rapprochées l'une de l'autre : laissez-nous concentrer nos ressources sur celle des deux qui a survécu. Un tel langage eût été raisonnable et il était attendu. Qu'a-t-on fait cependant ? On s'est hâté de rouvrir l'université de Messine dans des baraquemens, en attendant qu'on pût reconstruire à grands frais les bâtimens détruits. C'est qu'à part les populations si supérieures du Nord, les classes moyennes où se recrutent les étudians sont généralement peu aisées : elles attendent presque tout des influences locales, soit que ces influences se fassent sentir directement sur place, dans les municipalités, soit qu'elles s'exercent à Rome,

dans le Parlement, mais toujours sous la pression des circonstances particulières au milieu desquelles elles sont nées.

La campagne ébauchée a-t-elle donc abouti au *statu quo?* Pas précisément! Elle est en voie d'aboutir à une création de plus. Il n'est rare nulle part qu'une agitation menée en vue d'une réforme économique se termine par l'ouverture d'un nouveau crédit.

Le centre, — non pas encore adopté, mais indiqué et visé, — c'est la ville de Bari, port commercial de l'Adriatique et chef-lieu de la province des Pouilles. Un des motifs mis en avant est que l'université de Naples a énormément d'élèves et que les étudians ont de la peine à s'y loger. L'argument n'est pas en train d'acquérir une force irrésistible : car précisément l'université de Naples est plutôt en décroissance. Dans l'année 1907-1908, elle comptait 5 657 étudians : en 1911-1912, elle n'en a plus que 4 281, soit une perte de 1 374 en bien peu de temps.

Aussi la vraie raison n'est-elle point là. Les imaginations italiennes aiment à voir grand et à contempler de préférence ce qui, — sans exister encore et par conséquent sans mettre encore le pays aux prises avec les difficultés techniques, — lui promet quelque chose de très beau. De là cette espèce de vision d'une université dans cette ville de Bari où quelques monumens somptueux dus à d'heureux spéculateurs en vins et en huiles ne remédient ni à la vulgarité de l'ensemble, ni à la grande pauvreté de la majorité de la population. Les journalistes voyaient déjà les étudians orientaux accourir sur les rivages de l'Adriatique pour repartir ensuite en compagnie de jeunes médecins, de jeunes ingénieurs se partageant, les uns l'île de Rhodes devenue le « grand entrepôt » de l'Asie Mineure, les autres les frontières communes de la Serbie, de l'Albanie et de la Grèce. Il est cependant sûr que Naples n'est pas si éloignée de Bari, et que de sérieuses améliorations dans la ville active et séduisante par excellence importerait plus qu'un dédoublement dans lequel deux universités rivales se nuiraient réciproquement beaucoup plus qu'elles ne se compléteraient et ne s'aideraient.

***

Quoi qu'il en soit, dans l'ensemble de ces universités deux choses sont également incontestées : le total des étudians a un peu augmenté dans les universités dites libres, il a diminué

assez sensiblement dans les universités royales. D'après l'Annuaire officiel, il est tombé, dans ces dernières, de 21 369 en 1907-1908, à 19772 en 1911-1912, soit une perte de 1617.

Il est juste de dire que, sans disparaître, une bonne partie de cette diminution s'atténue beaucoup dans une seconde statistique que l'on grossit avec les chiffres des instituts supérieurs, écoles d'avoués et de notaires, écoles de sages-femmes, écoles d'ingénieurs, écoles d'agriculture, sans excepter les écoles vétérinaires.

De ce rapprochement se dégage avec netteté cette conclusion à laquelle tout nous préparait dans l'ensemble de l'Europe : les études d'ordre plus général et d'une plus haute portée scientifique cèdent une place grandissante à des études plus spéciales et poursuivant quelque but plus déterminé. Il n'y aurait point lieu de s'en plaindre si la sphère hospitalière de l'enseignement supérieur n'avait été un peu trop ouverte aux nouveaux candidats et si on n'y avait fait entrer des enseignemens trop subalternes. Certes, ces enseignemens ont leur prix et ils ont tous à gagner au contact de la science pure qui leur apporte si souvent, — quand ils sont compris, — des renouvellemens inattendus. Mais c'est précisément là la raison qui faisait souhaiter que les méthodes de recherches les plus désintéressées... en apparence ne fussent pas compromises par une alliance trop habituelle avec les méthodes élémentaires d'exposition et d'application pratique. Elles ne peuvent qu'y perdre les unes et les autres.

Dans ces masses une fois données se dessinent deux différences saillantes. Le recrutement des facultés de droit et des facultés des sciences monte : celui des facultés de médecine et des facultés de philosophie et lettres baisse. Les impressions quotidiennes des intéressés sont ici pleinement d'accord avec les chiffres officiels et nous empêchent d'y voir un simple accident. Comparons la période 1906-1911 à la période de 1900-1905. De l'ancienne à la nouvelle, voici les variations. Dans la faculté « de jurisprudence » la proportion moyenne a monté de 36,6 à 45,1 (allant, en chiffres absolus, de 7535 à 9678). Dans la faculté des sciences elle monte également, de 15,5 à 16,9. Encore faut-il ajouter que la section spéciale des ingénieurs, comptée à part, a bénéficié d'un surplus de 616 élèves. Dans la médecine et chirurgie, au contraire, la proportion tombe de 29,9 à 21, avec une perte réelle de 1149 étudians. Si même

nous prenions une période plus longue, les différences apparaîtraient plus fortes encore : car, de 1896 à 1911, la perte a été de 2290 (soit 4610 étudians au lieu de 6900). Une décroissance analogue ne pouvait pas ne pas se produire et s'est en effet produite dans les cours d'histoire naturelle et de pharmacie. Reste la faculté de philosophie et lettres : elle ne présente plus dans l'ensemble qu'une proportion de 7,5, au lieu de 8,0.

Les influences qui ont déterminé ces mouvemens demandent maintenant à être analysées.

Qu'on accoure de plus en plus à la faculté de droit, nul ne saurait s'en étonner. C'est incontestablement celle qui peut le mieux retenir les jeunes gens désireux de conquérir avec le moins de peine possible le prestige ou l'ornement d'un diplôme. Ce diplôme a d'autant plus d'attrait qu'il est unique : l'Italie ne connaît pas comme chez nous la distinction de la licence et du doctorat : la *laurea* enveloppe tout et est tenue pour suffisante. Mais même en dehors des jeunes gens dont les familles veulent simplement occuper les premiers loisirs, le droit jette sur la jeunesse actuelle des filets qui vont grandissant : les statisticiens de Rome estiment que le développement du journalisme y est pour quelque chose. Beaucoup plus incontestable est l'action de la bureaucratie, qui, avec les doctrines et les habitudes interventionnistes d'aujourd'hui, multiplie les emplois et d'ailleurs les paye un peu mieux. Les avocats ne sont pas non plus sans trouver un aliment plus riche dans l'augmentation du nombre des procès et des litiges comme dans l'augmentation persistante du nombre des crimes. Les barreaux de nos voisins du Sud-Est n'ont pas, heureusement pour eux, cette mine profonde de procédures et de plaidoiries qu'on appelle le divorce. Ils se dédommagent avec les actes de violence.

L'essor des vocations scientifiques, avons-nous dit, n'est pas moins certain. Le progrès numérique est ici indéniable et il attire surtout l'attention par deux ou trois ordres de faits qui correspondent assez bien à toutes les tendances du jour. Le nombre des jeunes filles qui fréquentent les cours de mathématiques va toujours en augmentant : en 1911-1912, il formait le tiers des inscrits. Chez les jeunes gens, on signale surtout un grand empressement à embrasser la carrière d'ingénieur. Ce dernier mot d'ailleurs doit être pris dans sa plus large acception, car il couvre à peu près toutes les industries créées ou à

la veille de l'être. Enfin les étudians, — et aussi leurs maîtres, — visent de plus en plus à la formation immédiate et pratique : les accroissemens mêmes de la science proprement dite les amènent à choisir dans cette encyclopédie de plus en plus compliquée, pensent-ils, l'étude spéciale qui leur paraît seule convenir à ce qu'ils croient déjà savoir de leurs propres aptitudes et de leurs ressources personnelles. Il y a quelques années, nul n'entrait dans les écoles polytechniques de Turin, Milan... sans avoir fait ses deux premières années dans une faculté des sciences. A Turin, dès aujourd'hui, — et bientôt sans doute partout ailleurs, — les études correspondant à ces carrières se feront toutes à l'école même. On juge évidemment que tout s'y adaptera mieux et surtout plus vite à la destination choisie. Mais j'ai entendu des jeunes gens intelligens et travailleurs émettre eux-mêmes à ce sujet des plaintes judicieuses : ils regrettaient de se voir tout de suite livrés, sans idées générales et sans explication des méthodes les plus fécondes, à des amoncellemens de formules et à des descriptions de procédés où le raisonnement a moins à faire que la mnémotechnie.

Faut-il croire que les hommes d'aujourd'hui se préoccupent moins de leur santé que de leurs procès et qu'ils ont moins de souci d'améliorer leur organisme que leurs machines? En tout cas, on a vu combien le nombre des étudians en médecine avait baissé, et on ne sera pas surpris de trouver une chute identique chez les étudians en sciences naturelles et chez les étudians en pharmacie. Je ne reparlerai pas de la diminution du nombre des vétérinaires, dont la formation relève aussi des universités. C'est cependant là un art qui intéresse au plus haut point l'agriculture : mais justement, le recrutement des ingénieurs agricoles est lui-même stationnaire, sinon en recul, ce qui va certainement à l'encontre des nécessités les plus pressantes comme des aptitudes les plus éprouvées des populations italiennes. Revenons donc aux médecins. Pourquoi semblent-ils se décourager? Pourquoi cette espèce de désertion de la carrière? Y aurait-il trop de médecins? Il y en a trop dans les villes et pas assez dans les campagnes. Dans les unes comme dans les autres sans doute, on rappelle que certaines maladies comme la fièvre typhoïde, comme l'angine, comme la fièvre puerpérale, font moins de ravages que par le passé. Il serait aisé de répliquer que pour que ces affections s'adoucissent, encore

faut-il qu'on les soigne ou qu'on inculque les moyens de les prévenir. Il n'est pas non plus prouvé qu'en prolongeant bon nombre d'existences, on ne prolonge pas les occasions de ces petites misères physiologiques qui, avec les progrès de l'aisance, voire ceux de la sensualité, deviennent de plus en plus exigeantes.

Reste la faculté de philosophie et lettres. Il y a utilité à la décomposer, car les deux groupes qui la constituent tendent à accentuer leurs différences au fur et à mesure de la prolongation de leurs études. La moyenne annuelle des étudians de philosophie en possession de leur grade au terme de leur scolarité est, pour toute l'Italie, de 25, contre 207 *laureati* de littérature. C'est surtout relativement aux autres que cette branche d'études apparaît comme moins favorisée. Elle ne soutient ses effectifs que grâce à l'afflux d'un personnel dont on ne peut pas dire que, somme toute, il relève le niveau des études dites supérieures. L'élément féminin y donne le quart des inscrits. Il y apporte son aptitude à saisir les leçons très vite, à en rendre le texte avec exactitude et avec une rare facilité d'élocution qui rivalise avec celle du maître. Je me souviens d'un examen de droit administratif où avaient à comparaître deux jeunes ecclésiastiques et trois ou quatre jeunes filles. Ceux-là hésitaient souvent : celles-ci n'étaient pas plus embarrassées que si elles eussent eu à réciter leur *Ave Maria*. L'examinateur, — habitué, comme ses collègues, à développer ou à expliquer ses propres idées, — se laissait entraîner malgré lui à continuer son rôle habituel de professeur. Aussi maître et élève se mirent-ils à parler ensemble et sans aucune interruption, pendant cinq ou dix minutes : l'examen se termina ainsi à la complète satisfaction de l'un et de l'autre. Ce qui attire et retient le plus ces jeunes filles dans les cours des universités, c'est, — on n'en sera pas surpris, — l'acquisition fort désirée d'un bagage qui suffira à les faire admettre en des établissemens d'instruction moyenne (moyenne tout au plus!). Beaucoup se contentent de passer là quelques examens leur ouvrant l'accès des écoles normales primaires. Elles se mêlent à des jeunes gens qui poursuivent le même but et à des ecclésiastiques ambitionnant quelque sinécure, comme une charge de bibliothécaire, d'employé de musée, de gardien des fouilles, etc. Les meilleurs étudians doivent être ceux qui se préparent à l'enseignement secondaire pour le tra-

verser en s'y ménageant les moyens de parvenir plus tard à l'enseignement des universités. Mais ceux-là ont à compter sur leur travail personnel et sur des efforts quelquefois très longs.

A l'université même, on ne peut s'empêcher de regretter ces mélanges qui de plus en plus conspirent à abaisser le niveau général. Certes, on n'en vient pas pour eux à demander — comme on l'a fait dans de petites universités, et notamment, paraît-il, à celle de Pérouse, une école de chauffeurs, une école de pilotes, une école de fromagerie (*caseificio modello*).De la part de ceux qui font de pareilles propositions, il serait plus franc et plus logique de réclamer tout de suite la suppression des universités visées. Mais, sans descendre jusque-là,on peut dire que sous prétexte d'infuser dans l'enseignement des notions de pédagogie ou de sociologie, et d'en charger les professeurs des facultés, les barrières sont considérablement abaissées. On est surpris d'assister à des leçons et à des épreuves où l'on ne saisit que des rapports bien lointains avec la philosophie ou avec les lettres, ou même avec ces deux autres sciences soi-disant nouvelles dont je viens de rappeler les noms. Dans une superbe ville, je suis pendant plusieurs heures les examens des candidats à l'enseignement des écoles normales primaires. Les candidats, généralement très jeunes, religieuses de dix-sept ou dix-huit ans, jeunes gens du même âge, ont à parler de bien des choses. J'entends qu'on les interroge en courant sur la démocratie, sur l'aristocratie, sur la ploutocratie, sur le parlementarisme, sur le protectionnisme, sur le régime des douanes, sur le rôle du Roi... Leurs courtes réponses ne peuvent que se borner à la récitation de quelques formules toutes faites. Bref, on croirait assister à un exercice scolaire sur l'enseignement civique selon les programmes de nos écoles municipales. Un tel mélange en un tel milieu ne nuit pas seulement à l'esprit général des étudians qu'il n'habitue guère à la méditation des problèmes, à la recherche des faits, à la suite des raisonnemens. Je ne m'imagine pas qu'il stimule et qu'il aiguise beaucoup la curiosité d'un grand nombre de professeurs.

Ceux-ci en effet ne se bornent pas, comme font nos professeurs de facultés, à présider aux examens du baccalauréat et aux interrogations des professeurs de lycée appelés à faire partie du jury. Dans cette séance dont je viens de donner un aperçu siégeaient trois professeurs de l'université, et parmi eux étaient

deux professeurs de philosophie, le professeur de philosophie théorétique et le professeur de philosophie morale. Je m'entretins pendant quelque temps avec le premier des deux. Il me confia qu'il ne faisait pas moins de huit cours par semaine. Trois seulement étaient consacrés à la philosophie proprement dite, trois autres portaient sur la pédagogie, — sur la pédagogie élémentaire et pratique ; enfin, il devait consacrer deux séances, une le jeudi, une le dimanche, à la direction d'exercices scolaires dans une école normale primaire. Quel que soit le talent et le zèle du maître (celui-ci était un homme qui avait certainement travaillé, qui avait même jadis modifié avec réflexion ses propres idées et rectifié le système de ses croyances), il lui est difficile de suffire à un enseignement à la fois si chargé et si peu propice aux études personnelles. Ceci m'amène à l'étude du corps professoral lui-même, et tout d'abord de son organisation et de son recrutement.

***

Le mode de nomination aux chaires de l'enseignement supérieur est réglé en Italie par des principes très libéraux. Ce que nous appelons en France l'agrégation des facultés (elle ne subsiste d'ailleurs chez nous que pour le Droit) n'existe pas. Les aspirans sont appelés à faire leurs preuves à leur idée, par leurs écrits et par leurs cours libres ; et quand une chaire est vacante, c'est le concours sur titres qui agit. Les professeurs compétens nomment cinq délégués qui dressent une liste et arrêtent les rangs ; le Conseil supérieur donne également son avis, et le ministre choisit.

Ce qui est surtout à remarquer, c'est que la commission chargée des présentations est souveraine. Elle peut choisir une femme aussi bien qu'un homme et un étranger aussi bien qu'un Italien. Aucune doctrine, aucune réputation politique n'est de nature à décourager les concurrens. Autrefois les professeurs d'universités devaient prêter serment au Roi et au statut. On a trouvé que cette obligation pouvait gêner des professeurs étrangers : on l'a supprimée pour tous. De même, les candidatures féminines n'ont pas ce caractère exceptionnel qu'elles ont encore en France ; car on a non seulement à Cagliari, mais à Rome et à Naples (à Rome, Mlle Labriola, successeur de son père en la chaire d'économie politique), des professeurs

féminins qui ne semblent pas avoir forcé la porte par des titres bien retentissans. C'est peut-être de ce côté que les universités d'Italie aiment le mieux à prouver leur libéralisme ! car les quelques étrangers qui ont figuré dans les cadres se raréfient. On m'affirme que, dans la pratique et dans la procédure administrative, sinon dans la législation proprement dite, il a été opposé à ces appels du dehors quelques petites difficultés.

C'est que, malgré le libéralisme apparent des choix, le jeune corps professoral et l'ensemble de ceux qui aspirent à en grossir les rangs ne se montrent pas très satisfaits. Ils trouvent d'abord qu'on abuse du droit de reculer les élections en confiant des chaires vacantes à des professeurs déjà en exercice et qui cumulent : ici titulaires, là chargés de cours, en même temps, et pendant des six, huit et dix années. Cet abus sévit particulièrement dans les petites universités où naturellement les plus jeunes doivent débuter ; mais il se reproduit aussi ailleurs. Il en résulte que la carrière des uns est obstruée et que celle des autres est alourdie par la nécessité de suffire à des enseignemens où il n'est pas toujours facile de conserver intacte son aptitude aux recherches personnelles et au renouvellement de leurs résultats. On me cite par exemple un professeur de morale qui est en même temps chargé de cours (*incaricato*) de littérature. Je rencontre moi-même un professeur de minéralogie qui est en même temps chargé d'un cours de mathématiques, à trois leçons par semaine.

L'avancement ainsi retardé est d'autant plus lent que la limite d'âge, en fait, n'existe pour ainsi dire pas. Il est bien imprimé que les professeurs prennent leur retraite (*riposo*) à soixante-quinze ans ; mais il suffit de faire une demande pour être admis à continuer, et beaucoup continuent en effet à des âges qui ailleurs paraîtraient invraisemblables. A Naples, un professeur est encore aujourd'hui en possession d'une chaire à quatre-vingt-cinq ans. Sans aller jusque-là, les professeurs de quatre-vingts, quatre-vingt-un, quatre-vingt-deux ans ne sont pas rares. Quelques-uns de ceux-là portent des noms justement honorés ; mais, outre que cet usage risque d'amener un certain manque d'équilibre entre l'esprit de tradition et l'esprit de recherche, entre l'amour de la paix intellectuelle et l'ardeur pour la controverse, il est certain que les nominations et les avancemens les plus désirables doivent en subir des retards domma-

geables. Ceci, s'ajoutant à la multiplicité des cours trop élémentaires et à l'envahissement, sous prétexte de pédagogie, d'une certaine jeunesse qui n'a même pas fréquenté de cours d'enseignement moyen, ne peut pas ne pas abaisser sensiblement le niveau du véritable enseignement supérieur.

A-t-on remédié à ces inconvéniens par le soin qu'on a mis à créer des chaires jugées utiles? Certainement les cadres sont tracés largement. Chaque université a ses trois chaires de philosophie (philosophie théorétique, philosophie morale, histoire de la philosophie). De plus, sans compter les fameux cours de pédagogie, où il entre tant de choses et tant d'élèves, chaque faculté de Droit a sa chaire de philosophie du Droit ou de Droit naturel. Quelques représentans du Droit proprement dit regrettent cette prodigalité d'enseignemens. Ils estiment qu'une chaire placée en un centre choisi et confiée à un maître signalé pour sa compétence spéciale suffirait à entretenir le goût de la critique et de la synthèse en matière d'institutions juridiques. Ceci est en effet sujet à controverse. Mais la plupart de leurs collègues demandent le *statu quo*. Ils craindraient de voir disparaître un enseignement qui, pour les philosophes, est souvent le vestibule d'un autre, et où, disent-ils, se mêle heureusement un peu d'amour de l'idéal aux aridités du droit positif...

La discipline des examens provoque, sinon de sérieuses tentatives de réforme, du moins des critiques et des plaintes plus concordantes. Il est de règle, dans les universités italiennes, que les examens portent toujours et exclusivement sur les matières enseignées dans le cours de l'année. Si ce sujet se trouve cette fois un peu trop spécial, il en résulte, dit-on, que le candidat porte tout son effort sur l'étude de cette matière séparée et néglige le reste. Cet effort lui est rendu facile par l'habitude qu'ont les professeurs de faire sténographier toutes leurs leçons au fur et à mesure qu'ils les prononcent. Tout à fait à la porte de l'ancienne *Sapienza*, devenue l'université royale de la capitale, est une librairie spéciale où s'accumulent tous les paquets de cours dactylographiés. Chaque cours se vend 4 francs, moyennant quoi l'étudiant, même s'il a été irrégulier, retrouve ce qu'il doit répéter et se passe du reste. La mesure est ici délicate à trouver et à fixer. Il est nécessaire que les élèves aient une clarté suffisante de l'ensemble de leur science; il est excellent que les maîtres aient la faculté d'approfondir tour à

tour telle ou telle partie de leur sujet et d'enrichir la tradition de certaines observations et de certaines idées mieux élucidées que par le passé. C'est à la fois aux maîtres et aux élèves d'y mettre un peu du leur. L'harmonie est plus facile à réaliser là où l'enseignement secondaire classique est déjà bien vivant et où alors les notions générales sont aisément complétées, au bout d'un an ou deux d'université, par les applications, par les concordances logiques qui agrandissent et illuminent la partie des études choisies. Est-ce là le cas en Italie ? Qu'on en juge!

La philosophie, — on le voit par le nombre des chaires, — aspire à tenir une place prépondérante dans l'enseignement supérieur de la nation. Et il est certain qu'une culture philosophique sérieuse doit faire sentir heureusement son action sur la culture même des autres sciences, comme la médecine, comme le droit, comme l'histoire, comme la littérature. Malheureusement, la préparation philosophique des écoliers se fait d'une façon bien terre à terre. Au lieu d'occuper une année entière, une année où l'unité de l'enseignement permettrait de suivre les principes et les conséquences, en excitant et en satisfaisant tour à tour une curiosité d'un ordre élevé, la philosophie des classes est coupée en trois expositions, en troisième, en seconde, en première. Ce n'est pas là une méthode où l'esprit philosophique ait rien à gagner, puisque chacun de ces trois fragmens d'expositions n'a plus dans chacune des trois années qu'une place subalterne et presque sacrifiée. Encore a-t-elle eu là quelque place; mais qu'il plaise à un professeur de droit civil de consacrer ses neuf mois de cours à la question du divorce, à un professeur d'histoire de l'art de traiter exclusivement de l'art bolonais, l'étudiant sera dispensé, pour ne pas dire empêché de faire ses preuves sur la science du droit civil et sur l'histoire de l'art. Dans un groupement voué aux études désintéressées, comme le Collège de France, c'est parfait : dans une université où se passent des examens, et où l'étudiant a en quelque sorte tout à apprendre, c'est un abus.

Tous ces inconvéniens, les membres les plus actifs de l'enseignement supérieur du pays les sentent très bien. De là un certain nombre de projets intéressans : mais dans chacun on remarque cette tendance commune aux nations à l'imagination vive, aux ambitions exigeantes. Elles reculent devant les réformes patientes et méthodiques qui réclament des sacrifices

répétés, des efforts soutenus : elles esquissent en hâte de vastes plans qui ne tardent pas à être délaissés pour d'autres, et le tout aboutit à la continuation de la routine. Parmi ces grands desseins j'en ai entendu développer tout particulièrement trois. Ils se rapportaient, le premier à la diminution du nombre des universités, le second à la concentration des universités existantes en universités spéciales où chaque branche d'études recevrait du choix même des professeurs, de leur groupement, de leur émulation mieux dirigée et enfin des destinations mieux marquées des étudians, un surcroît de vie intellectuelle. Le troisième tendait à une séparation mieux étudiée de la partie scientifique et de la partie professionnelle ou pratique.

Du premier il nous reste peu à dire, puisque le pouvoir est en train, — qu'on nous pardonne le mot, — d'y tourner le dos.

La concentration des universités en universités spéciales, — l'une consacrée tout entière au droit et aux sciences juridiques, une à la médecine, — une troisième à l'histoire, à la littérature, une autre enfin peut-être à la philosophie, voilà qui n'est pas non plus sans soulever bien des objections de plus d'un ordre. Elle exigerait de la part de la jeunesse des déplacemens qui ne conviendraient pas à toutes les familles. Les étudians en médecine de la Vénétie, du Piémont, de la Lombardie seraient invités à habiter Naples, et ainsi de suite ; il en résulterait des changemens d'habitudes qui ne se concilieraient guère avec l'esprit très régionaliste si fort ancré dans la vie sociale et dans la vie politique des populations italiennes. Il n'est pas sûr que ce déracinement profitât à l'esprit de travail et à la conduite des jeunes gens. Quant aux parens, ils trouveraient à coup sûr une telle combinaison trop coûteuse. Les partisans de l'idée répondent qu'on se tirerait d'embarras en créant des bourses. Mais devant la multitude des réclamations appuyées sur les influences électorales, il faudrait arriver, — très vite, — à la gratuité universelle. Encore l'exemption des frais d'études ne couvrirait-elle pas l'excédent des dépenses courantes de la vie des étudians. Alors, ne verrait-on pas les jeunes gens régler le choix de leur carrière sur le voisinage d'une université quelconque plus que sur leur aptitude personnelle ? Est-ce tout ?

Non ! Le principal avantage de la réunion des facultés en une même université, c'est évidemment d'élargir les perspectives de chacune d'elles. Il n'est pas inutile que les littérateurs

d'un côté, les médecins de l'autre, entendent parler de philosophie, ne fût-ce que dans les conversations de leurs camarades qui leur rapportent les échos de leurs propres leçons. Une poussée trop exclusive vers une branche d'études particulière ferme l'issue à ces rapprochemens nés de l'analogie, qui font beaucoup pour l'agrandissement des conceptions.

Il faudrait surtout rompre cette sorte de cercle vicieux qui consiste à compter sur l'enseignement supérieur pour assurer aux deux autres ordres d'enseignement des maîtres capables de les relever et de compter en même temps sur l'enseignement secondaire pour préparer des étudians d'abord, des maîtres ensuite. Lorsque l'organisme est sain dans toutes ses parties, le cercle, peut-on dire, n'est plus vicieux, il est bienfaisant. Soit ! mais rappelons que l'enseignement secondaire appelle dans ses règlemens, dans son budget, dans la formation de son personnel, des réformes profondes. Tant qu'elles ne seront pas accomplies, l'enseignement supérieur se verra surchargé et en même temps moins bien écouté, moins bien suivi qu'il ne le mérite.

*
* *

Avant d'aborder quelques-unes des personnalités que l'on aime à distinguer dans les universités italiennes, je voudrais dire quelques mots des courans qui semblent y régner et des directions ou nationales ou étrangères d'où soufflent les vents qui les poussent.

L'Italie garde jalousement pour elle sa propre littérature. Les chaires de littérature étrangère n'y existent, pour ainsi dire, pas. Il en est seulement une qu'on me signale comme une nouveauté toute récente et où l'on enseignera en même temps le français et l'espagnol. Dans l'enseignement de la littérature nationale, il y a une tendance marquée à vouloir y appeler des hommes plus préoccupés peut-être de leurs propres talens que de ceux des autres. Les poètes notamment sont assez empressés à suivre l'exemple de Carducci (qui fut, comme on sait, professeur de littérature italienne à l'université de Bologne.) Un instant, au lendemain de sa mort, tout le monde parla de lui faire donner d'Annunzio comme successeur. A son défaut, c'est un autre poète qui était venu poser sa candidature à Rome au mois de novembre dernier.

L'amour de l'antiquité est demeuré en Italie comme un culte patriotique. Aussi me signale-t-on, à côté d'un helléniste très distingué, M. Vitelli, des latinistes éprouvés et sagaces. De récentes études sur le rôle de la critique et son avenir, il résulte clairement que l'érudition allemande, avec ses modes d'interprétation des textes, est respectée, qu'elle est presque redoutée, qu'on tient grand compte de la profondeur méticuleuse de ses recherches, mais que l'esprit italien souffre de n'y trouver à son gré, ni l'enthousiasme national, ni l'élégance et la clarté avec lesquelles la France sait faire un livre et surtout le faire lire. De bien des côtés, des amis des lettres latines et des antiquités romaines ont plaisir à donner ici Boissier comme un modèle. Au lendemain de 1870, dans les vingt années qui ont suivi, c'était l'influence germanique qui l'emportait dans les milieux intellectuels : près du petit nombre des chercheurs très sérieux elle n'a certainement pas cessé de se faire sentir. Mais d'abord, les Allemands produisent moins de travaux désintéressés qu'autrefois : puis, l'Italie, dans la science comme ailleurs, tient à la devise *fara dà se*. Elle semble même négliger ce qui vient se mettre le plus à sa portée.

La Belgique et l'Allemagne ont comme la France des foyers d'études archéologiques, historiques et littéraires installés à Rome et à Florence. Chaque groupe étranger y travaille chez lui et comme pour lui. Les Italiens s'en désintéressent. Que cependant on lui ouvre une institution qui prépare, par exemple, à la connaissance d'une langue vivante, du français notamment, les jeunes filles s'y précipiteront ; mais ce sera en vue d'aller occuper une chaire dans quelque petit collège. Provisoirement, le succès de l'œuvre ne s'étend pas au delà.

Le royaume n'est pas sans compter des historiens qui ont honoré et honorent leurs universités. Ce qu'ils étudient le plus volontiers, donc avec le plus de succès, c'est l'histoire ancienne et l'histoire du moyen âge. L'une et l'autre ne leur rappellent-elles pas leurs plus beaux souvenirs, les souvenirs du peuple-roi et ceux des républiques italiennes? L'histoire moderne les attire bien encore, mais en agissant sur des sentimens où l'amour pur de la science a moins de part. Un maître éminent, qui a successivement enseigné à Pise et à Florence et qui, malgré son grand âge, sait toujours compléter ses belles études sur Florence, sur Machiavel, sur le Midi de la Péninsule, M. Villari,

s'en plaignait à moi tout récemment. Ils se figurent, me disait-il, que pour l'histoire moderne il n'est besoin ni de consulter les archives, ni de comparer les témoignages, ni enfin d'appliquer les règles de critique auxquelles on se résigne dans l'étude des siècles anciens. C'est une très grande erreur, avec laquelle on ne fait, — même dans les universités, — que des journalistes rétrospectifs.

Si maintenant on cherche à distinguer l'esprit dans lequel écrivent ces historiens, on verra s'y dessiner deux écoles. La première est l'école érudite, plus généralement catholique, se donnant, comme notre Société bibliographique française, par exemple, à l'élucidation des questions controversées, au redressement des erreurs. L'un des hommes les plus distingués de ce groupe, M. Cipolla, a successivement donné des études consciencieuses sur les factions politiques de Bologne, — sur les factions politiques de la Lombardie, — sur Jean de Médicis, — sur Odoacre, — sur les antiquités véronaises. C'est dans cette école qu'on dira : fixer exactement l'année où Annibal est descendu pour la première fois en Italie nous importe bien autrement que toutes vos théories sociologiques.

Ces dernières sont plutôt l'apanage de l'autre école qui, elle, est très anticléricale et met l'anticléricalisme partout, aussi bien dans l'étude des anciens Grecs que dans celle des contemporains, aussi bien dans l'histoire des Turcs que dans celle des Espagnols. C'est une sorte de manie dont on a même fini par s'amuser dans plus d'un milieu. Toutefois, comme il y a partout des gradations et des nuances, il convient de ne pas envelopper dans un même jugement des travaux aussi divers que ceux qu'on doit à M. Salvemini. S'il a brossé une histoire de la Révolution française sous l'influence et dans le style de l'esprit de parti, il a su écrire, sur la lutte des *Magnari et Popolari* (1272-1295), un livre vraiment scientifique : le public compétent, qui à Pise a organisé une société d'études historiques parfaitement conduite, en a reconnu la réelle valeur. Mais au-dessus de tous il n'est que juste de placer le très libéral et très clairvoyant Florentin M. Villari.

On pourrait être embarrassé de parler sur des chaires consacrées à l'enseignement des sciences proprement dites, si l'on n'était assuré d'être dans le vrai en signalant, là aussi, deux tendances, l'une qui, en médecine aussi bien qu'en mathématiques, sacri-

fie beaucoup à l'utilitarisme pratique et à la stricte préparation professionnelle ; l'autre, dont les études semblent converger vers la logique et la métaphysique. La première est la plus importante de beaucoup. Si tel physiologiste, porteur d'un nom connu dans la littérature parisienne elle-même, se voir chargé, dans son université, d'un discours d'apparat, il ne manquera pas de vouloir combiner et concilier beaucoup de choses. Il s'efforcera d'agrandir les perspectives de la vie organique par ses distinctions entre la finalité dans les fonctions du corps et la finalité dans la pensée. Il rêvera de rattacher à la notion de l'hérédité l'espérance d'une immortalité faite de souvenirs indéfiniment accumulés, d'aptitudes indéfiniment perfectionnées, de telle sorte que si ce n'est pas le verbe qui s'est fait chair, ce sera la chair qui se fera verbe. Et, en attendant, l'orateur pensera peut-être contenter tout son auditoire, en mettant son mélange d'hypothèses et de métaphores sous les auspices des « deux plus grandes morales qui soient au monde, la morale chrétienne et la morale boudhiste. » Quand les manifestations oratoires ne célèbrent pas le bassin méditerranéen ou les antiquités de la Libye ou les progrès de la pharmacie, celle que je viens de résumer peut passer pour assez caractéristique.

L'enseignement du droit a toujours jeté sur les universités italiennes un éclat particulier, sans beaucoup en déranger cependant les anciennes habitudes demeurées très conservatrices. Lombroso avait aspiré à révolutionner le Droit criminel. C'est peut-être en Italie qu'il y a le moins réussi et, à une ou deux exceptions près, il n'a même pas entamé le groupe socialiste. C'est l'un des hommes les plus représentatifs de ce dernier monde, M. Antonio Labriola, qui a résumé très finement sur ce point l'opinion courante. Les travaux de Lombroso, a-t-il écrit, ne portent que sur ce qu'on peut appeler le *pré-social*, autrement dit sur une sorte de matière informe où les règles ordinaires des rapports sociaux ne sont pas applicables, car ils ne peuvent être mesurés à l'échelle du droit ; notre science n'a donc pas à s'en occuper. Bref, Lombroso n'a point fait école. Assurément on tient compte de bon nombre de faits mieux étudiés ; mais cette science, est, somme toute, redevenue très formaliste.

Il y a à cela une raison qu'on ne saurait trop mettre en relief : c'est qu'en Italie la prédominance du Droit romain reste considérable. On n'en a rien retranché, rien modifié. L'ancienne

distribution des cours est demeurée invariablement la même; une année pour le Droit romain d'ensemble, une année pour l'histoire du Droit romain et deux années pour l'explication des Pandectes. Pour le dire en passant, ce n'est pas là une des moindres causes d'un certain déclin dans l'influence scientifique de l'Allemagne. Celle-ci qui, jadis, faisait également reposer toutes ses institutions juridiques sur le Droit romain et sur les interprétations de premier ordre qu'en propageaient des Savigny et des Ihering, a entendu refondre complètement ses codes; elle a voulu en faire, elle en a fait une œuvre moderne, attentive au nombre croissant des intérêts en conflit et y introduisant des principes de réglementation nouveaux. L'Italie, elle, considère que le vieux droit romain est toujours son droit national et elle met sa fierté à s'y tenir.

Les avantages et les inconvéniens de cette fidélité scrupuleuse sont également visibles. Une si longue pratique d'institutions si éprouvées ne peut qu'affiner le sens juridique, en lui donnant de la suite, de la clarté, de la rectitude, un sévère esprit d'ensemble. L'inconvénient le plus apparent est de ne pas donner assez d'attention à ces branches du Droit que le Droit romain ne connaît pas, parce que trop de nouveaux intérêts, trop de formes nouvelles de la vie sociale sont demeurés en dehors de ses déductions. L'enseignement s'interdit ainsi ou du moins néglige trop des termes de comparaison qui compléteraient heureusement ses vues traditionnelles (1). Il semblerait que l'énorme extension de l'émigration italienne eût dû encourager le pays à desserrer quelque peu son nationalisme juridique et à emprunter davantage au Droit international. On me fait observer en souriant que le souci des intérêts de ses émigrés temporaires ne l'exige pas autant qu'il pourrait le sembler. Quelle que soit la nationalité qu'ils revêtent comme un manteau protecteur, au fond ils ne perdent jamais leur nationalité primitive : à leur retour, si lointain qu'il soit, c'est toujours à titre d'Italiens qu'ils seront jugés.

Ce qu'on peut considérer comme plus grave, c'est que le commerce trop exclusif avec le droit romain conserve et même développe un esprit bien étatiste. Ceux qui comptaient pour le royaume tout entier sur les progrès de l'association et sur le

(1) On y trouve cependant un enseignement qui est absent des universités françaises et de beaucoup d'autres, c'est l'enseignement du Droit ecclésiastique.

rayonnement de certaines institutions libres du Nord n'ont point à s'en féliciter.

A en croire pourtant quelques professeurs distingués, cette tendance à l'étatisme aurait son contrepoids dans une renaissance des idées spiritualistes qui, par surcroît, saura tenir en échec la propagande socialiste. Ce jugement peut paraître bien optimiste, surtout en présence de l'accroissement des voix socialistes aux dernières élections législatives. La divergence des deux opinions peut s'expliquer par le fait que l'action politique et l'action intellectuelle sont plus divisées qu'il ne le faudrait pour l'honneur du Parlement. Le socialisme qui force les portes de la Chambre est surtout un produit de la misère des masses. Mais il faut ici scinder le problème, car il comprend deux aspects, celui du droit proprement dit vu dans ses principes supérieurs et celui de cet ensemble plus ou moins ordonné où figurent côte à côte la politique, l'économie sociale et l'économie politique.

Les cours de philosophie du Droit sont obligatoires en toute faculté de jurisprudence : ils ne pouvaient pas ne pas provoquer des théories assez diverses. Pendant une longue période, c'est l'empirisme qui y régna, et il y est encore représenté par des professeurs qui ont de quoi faire parler d'eux, mais sans éclat. Dans un travail émané d'un professeur de l'université de Gênes et dans l'appréciation qui en est faite par un de ses collègues de Ferrare, je trouve que les deux maîtres ont voulu construire un droit et une morale entièrement indépendans de toute métaphysique. Point de « devoir être. » Ce qui est suffit; mais d'où vient ce qui est? D'où viennent les règles, les coutumes, les institutions? Tout cela est l'œuvre complexe d'une formation naturelle de la société sous l'action de préférences partagées... plus ou moins volontiers, et de certaines idéalités dont l'attrait se trouve être subi par un nombre suffisant d'individus. Ni le droit ni la morale ne sauraient, du reste, rien fournir ni rien accepter de « normatif. » Il y aura seulement chez quelques-uns une « ferveur d'idéalisation » toute subjective qui pourra être contagieuse pour un temps. De part et d'autre il n'y aura que des faits de sensibilité.

Ces vues, — qui sont loin d'être originales, — ne sont pas acceptées sans résistance. Le très distingué professeur de philosophie du Droit à l'université de Bologne, M. del Vechio, me

dit : « Je suis un spiritualiste classique. Quand j'ai débuté dans l'enseignement, j'étais un isolé, maintenant non! On revient des doctrines positivistes, de celles-là surtout qui faisaient du Droit une pure dérivation du fait. Je m'en aperçois tous les jours. » On aime à croire que cet optimisme est justifié; plus d'un symptôme est là pour en donner quelque assurance.

Je profite de la circonstance ponr demander au même savant s'il connaît beaucoup de socialistes dans les chaires universitaires. Il me répond : « A l'état disséminé, dans des enseignemens d'ordres divers, oui : vous en trouverez, par exemple, çà et là, chez les médecins. Mais dans le Droit et dans l'Économie politique, ils disparaissent de plus en plus. » Il est toutefois une question embarrassante qu'on se pose devant une nation si prompte à se prendre d'enthousiasme pour une idée et à s'en déprendre aussi, non moins vite. Le développement de l'interventionnisme et de l'étatisme, le rachat si discuté des chemins de fer, la mainmise de l'État sur les compagnies d'assurances, la municipalisation croissante de certains services, tout cela est-il fait pour acclimater le socialisme en en donnant graduellement l'équivalent, — auquel il faut bien, dit-on, qu'on s'habitue, — ou est-il destiné à affaiblir l'ardeur des socialistes en leur donnant un certain nombre de réformes partielles dont on espère qu'ils auront le bon esprit de se contenter? On prétend de beaucoup de côtés que c'est sur cette dernière hypothèse fragile que reposait toute la politique sociale de M. Giolitti.

***

Le Droit nous mène assez directement à l'Économie politique. Il nous y conduit d'autant mieux que, dans les vingt-cinq ou trente années précédentes, l'Italie n'a ménagé à cette dernière étude ni les théories ambitieuses, ni les hypothèses soi-disant inspirées par le souci de la justice, ni les doutes sur la solidité des anciennes constructions économiques et sur la résistance que les lois fondamentales peuvent opposer aux impatiens dont elles ne comblent pas tous les désirs. Il se produit seulement ici un phénomène assez curieux. Tandis que beaucoup travaillent à découronner le Droit et à le livrer aux hasards des fantaisies populaires, d'autres, — mais quelquefois les mêmes, — prétendent bouleverser toutes les relations sociales pour les refaire à nouveau sans tenir compte des intérêts

individuels et en imposant de force à tous indistinctement la même égalité niveleuse : si les faits les contredisent, ils y répondent par l'utopie et par la révolte. C'est d'ailleurs ce qui arrive souvent, même dans les sciences : quand on ne veut pas voir une idée là où elle est à sa place, on la met là où elle n'a en réalité rien à voir.

Il est superflu de rappeler ici la faveur dont le marxisme a joui auprès d'un public varié : et en Italie, quand la faveur arrive, l'enthousiasme n'est pas loin. Il est vrai qu'il est souvent tout aussi prompt à s'en aller. Aujourd'hui le charme est évanoui.

Deux économistes très différens d'humeur ont été sur la brèche, à demi alliés, à demi adversaires : c'étaient M. Antonio Labriola, professeur à l'université de Rome, aujourd'hui décédé, et M. Loria, professeur à l'université de Turin, dont la carrière, très longue et très laborieuse, ne paraît pas terminée. L'un et l'autre ont vu leur foi mise à l'épreuve par les échecs retentissans des assertions du maître germanique (sur la concentration universellement indéfinie des industries, — sur le progrès fatal de la misère, — sur la marche incessante vers la catastrophe finale marquée d'avance à date fixe...) Aussi le professeur romain, homme d'allure décidée et qui ne craint pas de briser ce qu'il a adoré, avait-il écrit : « La prétendue loi d'airain de Lassalle, demi-vérité devenue une erreur complète. » Il ajoutait cependant : « Mon intention a été certainement d'être et de rester marxiste. » « Son intention, » soit ! mais celle-ci lui a paru mal servie à peu près par tout le monde. En Allemagne d'abord, « les questions, dit-il, sont horriblement embrouillées et enveloppées de nébulosités idéologiques qui prêteraient à rire aux chroniqueurs florentins du XIVe siècle. » Son jugement sur Proudhon est plus sommaire : « Proudhon, dialecticien, c'est-à-dire sophiste. » Peut-on compter du moins sur une entente anglo-saxonne ? Non ! « La trinité Darwin, Spencer, Marx, colportée avec tant d'éloges, mais si peu de succès, par Enrico Ferri. » Et encore : Il en est qui... « sentant l'imperfection du marxisme, ont voulu le compléter, tantôt avec Spencer, tantôt avec Darwin, tantôt avec n'importe quel autre ingrédient. »

Tournons-nous alors vers Turin. Le professeur de Rome, si désireux d'y voir clair, trouvera-t-il chez son compatriote une

doctrine plus précise et plus solide? Le terrible collègue est bien exigeant : « M. Loria, inventeur de tant de choses diverses et contradictoires, passant tour à tour, — sans qu'il y ait de sa faute, — pour ami ou pour adversaire du marxisme... qu'il ne comprend pas et qu'il dénature. » Entre confrères, il paraît que l'on n'est pas tenu d'y mettre tant de formes... Certes, que la critique de Spencer et celle de Marx soient démodées, il le paraît bien. Que l'art de remettre leurs systèmes debout et d'en combler toutes les lacunes comme d'en réparer toutes les faiblesses soit devenu difficile, il le paraît également. Épigrammes à part, on ne méconnaîtra pas l'immense érudition de M. Loria, la variété de ses aperçus de détail, la subtilité de ses analyses et la générosité de ses intentions ; mais on se demande, d'un bout à l'autre de ses livres, par quelle conclusion ferme l'ancien enthousiasme pour le marxisme, « l'œuvre la plus belle, la plus parfaite, la plus sympathique » que connaisse l'auteur, a finalement conclu cet éloge hyperbolique. Il a abouti, dira-t-on, à répudier le communisme, et c'est quelque chose. Mais, tout en le répudiant, M. Loria s'élève avec énergie contre tous ceux qui font une apologie « même anodine » de la propriété, qui « cherchent à en effacer l'empreinte parasite et inerte, pour lui attribuer violemment une fonction productive et socialement bienfaisante. » A en croire l'auteur, en effet, quiconque n'a pas *sa part* (laquelle ? et qui se chargera de la faire à chacun?) dans le capital total, se voit « contraint de mendier ou de voler et de se plonger dans les abîmes de la misère et de la dégénérescence; » car actuellement une trop petite partie de la population existante « peut obtenir des vivres d'une façon normale en échange d'un travail honnête. »

Comment cependant ne pas faire observer que, si tant de paysans et d'artisans du royaume sont obligés de quitter le sol natal ou de mendier, la faute n'en est pas tant à l'organisation des rapports naturels entre le travail et le capital : elle est infiniment plus à la surcharge d'impôts qui, pour répondre à une « grande politique, » grèvent des denrées de consommation courante comme le blé, le sel et le sucre? Pourquoi chercher si loin un mélange confus d'hypothèses et d'utopies quand on a si près de soi la réalité qui crève les yeux? Avec beaucoup de ceux qui disent tour à tour être socialistes et ne pas l'être, M. Loria dira que, loin de vouloir anéantir la propriété privée,

il entend que tout le monde en ait sa part, bien à lui : il veut que tout travailleur devienne un « travailleur complexe, » c'est-à-dire à la fois ouvrier, capitaliste, propriétaire d'une fraction du sol... et sans doute aussi entrepreneur, ingénieur, inventeur, etc. ! La liberté sera à ce prix ou elle ne sera pas! Par conséquent il faut qu'il soit interdit de posséder de la terre au delà d'une étendue justifiant (devant qui ?) d'un rapport exact entre le travail et le capital d'un chacun. Bon gré mal gré, tout le monde devra semer et récolter son sac de blé..., fallût-il négliger d'autres occupations pour lesquelles on serait mieux fait, et dont on attend plus de bénéfices...

Abrégeons cette métaphysique romanesque, enivrée de l'amour de la justice distributive et réparatrice, comme elle est enivrée d'érudition et de citations en toutes les langues. Il n'est pas surprenant qu'aujourd'hui l'esprit public, fatigué d'être ainsi mené d'un pôle à l'autre et des temps préhistoriques à l'année 1914, se repose : il n'est pas surprenant que, laissant de nouveau les gens choisir leur métier, travailler, économiser, s'associer, proposer leurs idées et leur manière de les appliquer, le tout à leur idée, il se contente de suivre ces tendances, d'en mesurer les effets, de les conseiller le plus sagement possible en vue d'accroître la production nationale. C'est le parti auquel plus d'un économiste s'arrête pour y faire honneur. Tel, à l'université même de Turin, celui qui est présentement en possession de la faveur générale, M. Eynaudi. Publiciste actif, avisé, pratique, admirablement au courant des choses de la finance, il donne souvent des articles très lus au grand journal libéral du royaume, le *Corriere della Sera* et dirige la revue de la *Riforma Sociale* jadis fondée par M. Nitti, aujourd'hui ministre. Si M. Eynaudi, très ennemi du protectionisme de son gouvernement, n'est pas écouté, comme il le voudrait, de la majorité des hommes politiques, il est très apprécié par les connaisseurs. Chez ces derniers, M. Della Volta, professeur à l'université de Florence, s'attache à former une jeunesse d'élite qui lui doit la création d'un institut rappelant notre École libre des sciences politiques : il la pénètre de son esprit tenace, distingué, mesuré, ami de la clarté française.

Ces efforts techniques, si appréciés qu'ils soient, n'empêchent pas de se répandre un certain esprit de scepticisme et une certaine inquiétude, assez connue du reste en d'autres milieux.

Dans plus d'une université on est préoccupé de l'idée que l'ancienne économie politique risque d'être bouleversée par l'action plus hardiment égalitaire des lois, par la puissance de l'association, puis par cette variabilité de goûts qui ne permet plus de considérer l'*homo œconomicus* comme un type moyen toujours ramené au respect d'un certain équilibre. Sans parler de la fameuse question, toujours agitée, de la valeur, on soupçonne que la loi de l'offre et de la demande pourrait bien être ébranlée et qu'à la liberté qui lui était laissée d'agir par ses forces naturelles semble devoir se substituer un nivellement imposé des demandes et des offres. Ceux qui y regardent de plus près seront surpris de ce peu de confiance dans la solidité des lois naturelles. Ils s'étonneront aussi de cette assertion, que l'association et la réglementation et le pouvoir de la mode avaient été jusqu'ici choses inconnues dans tant de pays qui ont connu les corporations, le colbertisme et toutes ces fantaisies qui (pour ne pas remonter plus haut) ont traversé, sans s'y arrêter, l'époque d'Henri II, le XVIII[e] siècle, etc. Sans doute les effets des lois économiques se modifient avec la matière sur laquelle elles agissent, de même que les lois physiques et mécaniques produisent des effets inattendus, contradictoires même, suivant la façon dont se combinent les circonstances inséparables de leur jeu. Il faut savoir comprendre, — ce qui n'est pas bien malaisé, — la formule des trois patrons qui courent après un ouvrier et des trois ouvriers qui courent après un patron. Elle ne demande pas à être simplifiée si mathématiquement. Il faut savoir quelles charges les uns et les autres supportent et quelles sont les aides qui leur permettent d'aller bon train ou de patienter le long de la route. Mais que les uns et les autres courent isolément ou par groupes et qu'ils aient ainsi plus ou moins abondamment les moyens d'attendre et d'user les résistances en vue de faire capituler ou ceux qui offrent ou ceux qui demandent, la loi n'en demeure pas moins: les efforts mêmes que font les diverses parties pour s'en procurer plus largement le bénéfice prouvent bien qu'elle est solidement liée à la nature des choses.

Nous venons donc de rencontrer là un trait de plus de cet esprit de lassitude et de détachement qu'on manifeste en tant de milieux à l'endroit des théories et des systèmes. Malheureusement, entre le libéralisme individualiste et le socialisme

marxiste qu'on écarte, s'est glissé le syndicalisme, — produit d'origine française, nous dit M. Della Volta, — et le syndicalisme, on le sait, n'est qu'une sorte d'opportunisme révolutionnaire, c'est-à-dire sachant quelquefois attendre, mais souvent guettant et souvent provoquant les occasions qui se prêtent à la lutte pour la lutte, au désordre, à la destruction, quitte à voir ensuite ce qui en sortira : le révolutionnaire croit toujours qu'il n'en sortira pour lui rien de plus désavantageux que ce qui existe.

Il serait à souhaiter qu'au-dessus des égoïstes, des sceptiques et des violens pût se faire écouter partout un homme tel que M. Toniolo, professeur d'économie politique à l'université de Pise. Il a depuis longtemps toute la science et toute la flamme nécessaires pour faire aimer l'association qui conserve et qui organise et le mode d'interventionnisme qui préfère à tout autre celui de la libre charité.



Si l'on s'en tenait à un coup d'œil rapide sur les proportions des étudians en philosophie, on pourrait croire que cette branche d'études, si elle figure encore dans les universités italiennes, doit bien y végéter, qu'elle est sans doute négligeable pour la curiosité d'un étranger. Ce serait là une très grave erreur. Le nombre n'est pas tout. C'est au rayonnement des théories et à l'écho des controverses qu'il convient de prêter attention. Or, aucun littérateur, aucun historien, aucun critique n'aura de peine à démêler tout de suite, dans les publications les plus diverses de l'Italie, ces traces si sensibles de l'ardeur métaphysique où aisément se réchauffent tant d'imaginations, juvéniles ou non : héros, héroïques, héroïsme, résurrection, finalité supérieure, idéalité, ravissement divin, impulsivité du génie moral, et, d'autre part, chez ceux qui veulent paraître plus réfléchis, positivité, contingences, intuitions, — autant de mots qui reviennent incessamment et qu'on ne peut pas toujours se borner à répéter de confiance, sans en réclamer une certaine explication.

Dans les premiers temps de la monarchie, les noms de Rosmini et de Gioberti et d'autres grands patriotes remplis de l'esprit spiritualiste et religieux, n'étaient pas seulement célébrés : leurs ouvrages étaient étudiés et ils faisaient des disciples. En négligeant beaucoup de nuances qui peuvent toujours se raviver, il est visible que l'Italie tout à fait nouvelle n'a pas voulu s'en

tenir là. Sous des influences qu'il serait bien long d'analyser, elle a éprouvé le besoin d'aller se chercher des ancêtres un peu plus éloignés et d'une réputation plus mondiale. Elle les a trouvés sans peine dans la pléiade de savans qui, à l'époque de la Renaissance, opposait à l'esprit platonicien l'esprit expérimental et l'amour passionné de la nature, les Galilée, les Giordano Bruno, les Léonard de Vinci, les Vanini, les Cesalpini, les Pomponazzi, tous mis un peu pêle-mêle dans une sorte de panthéon philosophique, ayant au-dessus d'eux tous Vico, dont l'obscurité se prête à des interprétations assez diverses. Les contemporains trouvaient chez les uns et chez les autres les antécédens d'une manière de voir qui ne cesse pas de leur plaire beaucoup, au gré de laquelle on peut à volonté séparer ou rapprocher les négations et les croyances, le panthéisme et l'adoration vague d'un Dieu personnel, la célébration de la libre pensée et la persistance d'aspirations mystiques, — sans compter celles qui sont purement superstitieuses, — une grande prédilection pour les hérétiques et les modernistes et un attachement plus solide qu'il n'en a l'air à la hiérarchie ecclésiastique dont on sait toujours très à propos tirer parti.

Toute une suite de doutes où le désir d'être plus clair et plus conséquent avec soi-même que beaucoup d'autres a eu certainement une part qu'on s'explique, — a amené M. Ardigo à arborer le drapeau du positivisme et à soutenir une longue campagne empiriste. Ancien chanoine de la cathédrale de Modène, puis professeur de philosophie à l'université de Padoue, maintenant sénateur, M. Ardigo n'a conservé aucunes idées spiritualistes, les a toutes combattues avec beaucoup de calme d'ailleurs et même beaucoup d'onction dans son langage. Son successeur, qui est son disciple, son ami, son fils spirituel, cite de lui un texte où il semble vouloir résumer toute la doctrine du maître : « Le fait est divin, le principe est humain. » Parole prétentieuse et vide, il faut bien avoir le courage de le dire : car s'il n'y a rien que d'humain, il n'y a pas de principe du tout, et si tout est fait, il n'y a évidemment rien de divin. Mais réduire tout au fait, au fait brut, ce n'est pas de la philosophie, ce n'est pas du positivisme, ni de l'esprit positif, comme l'entendait Auguste Comte.

A peu de distance de Padoue, on saura très bien vous expliquer (malgré des lacunes) comment il est plus facile de répéter

le mot de « positif » que de s'en approprier le sens réel. M. Enriquez, professeur de mathématiques à l'université de Bologne, est, de plus, un philosophe très exercé, — esprit original, subtil et hardi, — très libre penseur du reste (c'est un israélite). Or il estime que la prétendue positivité de M. Ardigo n'est autre chose qu'un simple empirisme emprunté d'un bout à l'autre à la biologie (le fondateur même du positivisme dirait : à une biologie amputée des problèmes supérieurs qu'elle laisse à sa suite et qu'elle n'a pas le moyen de résoudre avec ses méthodes à elle). Y a-t-il ici chez le savant mathématicien une nuance de dédain de la part d'un homme habitué à vivre dans le commerce des idées pures et dans la familiarité de l'absolu? Il m'a un peu semblé le voir. Mais peu importe! Le distingué mathématicien de Bologne a su mieux comprendre Auguste Comte. S'il a le droit de lui reprocher une regrettable insuffisance dans son étude de la connaissance, il sait très bien que l'intelligence positive des faits implique partout des groupemens soumis à une hiérarchie. Ce n'est pas dans la somme des faits juxtaposés que réside la valeur de la science. C'est dans la manière d'établir entre eux des subordinations. En allant plus loin, M. Enriquez déclare que, comme on ne peut réduire la physiologie à la physique, encore moins peut-on réduire la connaissance psychologique à l'analyse des faits psychologiques élémentaires : la synthèse scientifique, — sans synthèse, il n'y a que les matériaux de la science et pas de science, — ne peut s'obtenir qu'en ramenant les phénomènes à la domination de la pensée, non en réduisant la pensée à son équivalent physiologique. Maintenant, il est permis de regretter que cet esprit si lucide et si vigoureux s'arrête là, qu'il ne veuille distinguer ni l'esprit métaphysique de l'esprit mathématique, ni la qualité de la quantité ; que, comme tant d'autres, il parle volontiers de visées plus élevées, de conceptions supérieures et de progrès, de l'intimité étroite de ces conceptions, mais sans donner aucun principe d'appréciation ni sur le but et sur la fin, ni sur les raisons qui font que tel concept doit être considéré comme supérieur aux autres. Épris avant tout de logique, il n'admet pas qu'on puisse spéculer sur l'existence d'un inconnaissable. Très croyant en la raison, il n'admet pas qu'on se défie d'elle et il craint que les célèbres doutes d'Henri Poincaré sur la valeur des grandes hypothèses ne couvent un certain danger de scepticisme et de

pragmatisme. Il croit à l'esprit, mais le prend, me dit-il, tel qu'il le trouve, ne faisant qu'un avec la raison qui opère en lui : toute question de réalité substantielle de l'esprit, en nous comme hors de nous, lui reste absolument étranger.

Un autre philosophe de l'université de Bologne, M. Tarozzi, est, au fond, un empiriste, mais qui se dit que l'évolutionnisme est mort, au moins sous la forme spencérienne : il croit même lui avoir porté personnellement un coup décisif en lui opposant, avec les néo-critiques, un indéterminisme rajeuni. Le grand argument de M. Tarozzi, qui n'admet d'ailleurs ni l'*a priori*, ni la dualité de la nature et de l'esprit, ni (ce qui est surtout à retenir) le libre arbitre, mais croit simplement à la contingence, est que le nombre des faits possibles ou réels est infini. Je ne sache pas qu'il ait la prétention de nous libérer ainsi du poids d'un déterminisme inévitable. Ne confondons pas le hasard avec la liberté, — qui en est presque l'inverse.

M. Marchesini croit, quant à lui, que si nous pouvons modifier d'une autre façon le déterminisme de nos états, c'est par l'idéalisation de ce que nous éprouvons et de ce que nous sommes. Mais qu'est-ce que cette idéalisation? Les divers successeurs de M. Ardigo ont senti partout que l'empirisme et que la scolastique allemande, tout cela était bien sec, sans amour, sans « générosité, » — c'est le mot que prononçait devant moi un philosophe de Turin. Et puis, quelles que soient les paroles prononcées, les Italiens veulent toujours un peu de musique. Pour accorder l'empirisme et l'idéalisme, voici donc ce que M. Marchesini a très ingénieusement imaginé. Dans les débuts de la vie, tous les phénomènes se mélangent en un tout complexe et indistinct. Peu à peu les formes supérieures émergent, et alors s'opèrent des groupemens nouveaux où les anciens phénomènes se réintègrent en s'épurant, en se rectifiant, autrement dit en s'idéalisant. Ainsi ce mélange confus d'espérances, de craintes, de peurs, de respect, d'affection sensible qu'on voit s'agiter dans l'enfant, tout cela se réintégrera dans l'idéalité qui s'appellera la religion et le culte. Qui opérera cette réintégration? La liberté créatrice, et les idéalités qu'elle étage successivement les unes au-dessus des autres forment un trésor inépuisable : il ne peut jamais être « actualisé. » Soit! Mais qui donc frappe cette matière pour lui imprimer sa valeur et la distinguer de la fausse monnaie? Où prend-elle son titre? C'est sans

doute ici que le disciple reprendrait à son propre compte la parole du maître : « Le principe est humain. » Alors si rien n'est que fait, et si les faits se modifient à volonté sous une action purement humaine, on ne trouve guère de garantie, dans la « ferveur d'idéalisation » (mot nouveau), pas plus que dans la « virtuosité » d'autrefois.

A cette réaction telle quelle contre l'empirisme matérialiste et le déterminisme s'associent diversement des penseurs qualifiés de néo-kantistes et de néo-hégéliens... C'est même ici le lieu d'observer que si à certaines époques fleurissent les anti-..., à certaines autres pullulent les néo-... C'est inévitable, du moment où les génies inventeurs et créateurs sont rares. Kant a été souvent étudié avec beaucoup d'attention par les philosophes des universités italiennes; car leur esprit de recherche et de critique a plus de patience, plus d'exactitude, plus de souci d'être complet, qu'on n'est quelquefois porté à le croire. Toutefois il est certain que l'ardeur de l'imagination reprend presque toujours le dessus pour les entraîner aux grandes perspectives aisément trompeuses : « Je suis kantiste, me dit à Naples le très distingué professeur de philosophie, sénateur depuis peu, M. Masci. Mais, ajoute-t-il, ce n'est pas que j'admette toute l'*architectonie* du kantisme. » Le mot m'a paru significatif. Évidemment, ce qui est exclu ici du néo-kantisme, c'est le labyrinthe scolastique des classifications, des subdivisions, des oppositions symétriques dont sont hérissées les trois Critiques. Pour les Italiens, tout cela est trop sec. Trop sec aussi et trop rigide est le dogme stoïcien de l'impératif catégorique. Aussi bon nombre d'esprits aiment-ils mieux sauter par-dessus Kant, par-dessus Fichte, pour s'installer chez Hegel; car Hegel a propagé, pour ne pas dire popularisé, deux idées bien faites pour leur plaire. La première est celle du *devenir*, qui donne tant à la nature, soit que celle-ci apparaisse comme toute faite, en dehors de l'esprit, avant l'esprit, soit qu'on la donne comme faite par l'esprit lui-même, soit enfin qu'au monde concret, avec ses contradictions et ses hasards, on superpose un monde abstrait, plus logique, qui le gouverne comme il peut (chacune de ces tendances est facile à retrouver dans l'école). La seconde grande conception est la conciliation des contraires, et là les amis légendaires des *combinazioni* sont prêts à dire qu'ils ne font que reprendre leur propre bien.

Avec ces essais plus ou moins originaux nous sommes encore sur les sommets. Au-dessous, dans les parages si voisins du Droit, de l'Économie politique et de la Philosophie, sont des collègues qui organisent leurs mosaïques en ayant soin, pour le moment, d'y introduire des nuances un peu moins couleur de terre et d'un peu plus de fantaisie. D'un côté, il y a une tendance à plus de générosité, mais d'une générosité plus sentimentale que rationnelle et à une liberté d'esprit qui, si elle n'encourage plus autant la doctrine matérialiste, n'encourage pas non plus un spiritualisme bien lucide et bien résolu à aller au bout de ses promesses. Ailleurs se fait sentir une recherche de la pratique et de l'utile qui, si elle affaiblit les ambitions métaphysiques, éloigne aussi des hypothèses dangereuses et des systèmes destructeurs. Il est difficile de savoir s'il y a là ou non compensation.

Se charger de mesurer les talens ou de comparer les réputations de savans étrangers n'est pas non plus chose aisée. Mais un heureux hasard a voulu que je me trouvasse à Rome en même temps que les cinq professeurs de philosophie délégués par leurs collègues et chargés de dresser en commun une liste de candidats en vue d'une chaire laissée vacante à l'université de Bologne. Il m'a été fort agréable de les voir, ou plutôt de les revoir tous en une semblable occasion où ils étaient désignés comme particulièrement « représentatifs. » Les voici.

M. Vidari, professeur de philosophie morale à l'université de Turin, auquel on ne pourrait peut-être reprocher que la modestie, a eu, entre autres mérites, celui de composer un traité classique de morale qui, sans être banal, est très clair, a su être complet sans paraître long, a fait une large part à l'histoire des faits tout en étant nettement idéaliste et spiritualiste : c'est essentiellement un livre bien composé.

M. Guido Villa, professeur de l'université de Pavie, est un psychologue très érudit et très net, formé à l'école de Wundt et de Lotze, ayant donc puisé ses premières leçons dans une psychologie très voisine de la physiologie, mais sachant faire la part à l'action originale de la vie et à l'activité de l'esprit. M. Villa rappelle comment son maître préféré fut surtout un « volontariste » voyant dans l'activité volontaire la fonction la plus apte à expliquer la connexion inspiratrice de tous les élémens de la vie psychique. Auteur d'un traité déjà fort

complet de psychologie, M. Villa vient d'en donner une nouvelle édition, entièrement refondue, où il accentue encore sa pensée sur l'insuffisance des explications psycho-physiques et ses réserves sur la théorie de l'attention chez M. Th. Ribot. J'ajoute que dans ses conversations comme dans ses écrits et dans ses lectures se sent une familiarité croissante avec les œuvres de la pensée française.

M. de Sarlo, de Florence, spiritualiste très décidé, ouvert et franc, ne craint de répudier ni l'hégélianisme ni telles théories soi-disant nouvelles qu'il trouve nuageuses. Il savait montrer, ces temps derniers, dans un questionnaire très détaillé, très creusé, sur la vie infantile, quel parti on peut tirer de la psychologie pure et simple.

M. Varisco, de l'université de Rome, esprit droit, sincère et scrupuleux, chercheur libre, mais ne redoutant pas de déclarer publiquement son aversion pour la franc-maçonnerie, a débuté par l'empirisme, à l'école de M. Ardigo. « Mais alors, me dit-il, je travaillais en amateur. » La pratique de l'enseignement le contraignit à se mettre d'accord avec lui-même et à prendre ses responsabilités. Il s'aperçut alors que la connaissance ne pouvait pas s'expliquer sans une conscience distincte et que cette pluralité des consciences excluait le monisme du matérialisme ou le panthéisme. Il se rapprochait là de Leibniz et de ses nombreux successeurs français. Toutefois, me dit-il, sur la question de la monade supérieure et dominante, c'est-à-dire sur la question de l'existence de Dieu, « je cherche encore, ma conviction n'est pas faite. »

Le président de la réunion était M. Masci; j'ai déjà noté sa profession de néo-kantiste. M. Masci attache une importance particulière (et il n'est pas le seul) à son travail très condensé intitulé *La philosophie des valeurs*. La « valeur, » c'est à peu près ce que d'autres désignent par le mot d'« idéalité, » non tout l'idéal, comme il a été expliqué, mais l'idéal de la chose pensée, l'idéal particulier qui donne à une réalité sa valeur et en est « le moteur occulte. » On ne saurait, nous dit avec autorité le professeur napolitain, traiter d'épiphénomène, d'ombre ou de produit réflexe, ce qui a en soi le pouvoir de transfigurer l'art, la religion, la morale, la connaissance des sens, pour en faire des créations indéfiniment fécondes. La valeur de chaque réalité n'existe que par cette idéalité poursuivie et dégagée.

Mais ces valeurs existent-elles d'avance en un plan préétabli? Non! nous dit-on, car on n'aurait plus besoin de les chercher; tout le travail se trouverait fait. Or, l'évolution, quoiqu'elle attende constamment ce qui doit lui donner sa valeur, reste la loi, et cette loi nous entraîne à l'infini. Et c'est cet infini qui est le mystère, précisément parce qu'il laisse toujours « une marge » à l'inconnu, et donne à la religion des espérances auxquelles rien n'est défendu..., rien, si ce n'est de retourner en arrière et de chercher sa loi dans une culture inférieure à celle dont on a dû précédemment se contenter.

***

Ce qu'il y a d'idéalisme, — plutôt que de spiritualisme, — dans ces élans, n'empêche pas, loin de là, que le fonds le plus tenace de l'esprit italien ne soit, somme toute, l'hégélianisme. Il s'en accommode d'autant mieux qu'il a l'orgueil d'y voir un développement de la philosophie de la Renaissance et des idées de Vico : car, à l'entendre, celui-ci n'a fait, sous l'empire de la théologie régnante de son époque, que superposer un Dieu personnel à une sorte de panthéisme naturaliste, ce qui est bien le record, pour ne pas dire le comble de la conciliation des contraires. Aussi ne saurions-nous clore cette esquisse sans y donner un peu de place à un homme qui, sans appartenir à aucune université, forme chez elles des élèves (par exemple M. Gentile, de l'université de Palerme). Du reste, si on pose cette question : « Quelle vous paraît être dans vos milieux intellectuels l'influence de M. Benedetto Croce, votre sénateur? » la réponse est toujours la même : « Très grande. »

Sans doute, M. Croce, auquel beaucoup reprochent des allures dédaigneuses et agressives, est très souvent combattu et avec vivacité, ce qui n'est pas une marque d'indifférence. On lui reproche aussi une intolérance allant jusqu'à un appel à une nouvelle inquisition mise au service de la libre pensée; mais ce qui nous intéresse davantage, c'est de relever chez lui ce qu'on peut bien y qualifier d'hégélianisme national.

Sur quoi nous guider? se demande M. Croce (1). Sur le fait? Mais il est souvent accidentel et ne recevra sa signification que de l'ensemble où il s'imposera... plus tard! Des lois sociales?

(1) Voir surtout son livre : *Philosophie de la pratique*. Alcan.

Mais elles ne peuvent être que l'effet des activités individuelles. « La nature » est « un produit de la pratique de l'homme et, ce n'est que lorsque celui-ci oublie comment il y est parvenu, qu'il trouve en face de lui ce quelque chose d'étranger qui le terrifie par un aspect de mystère impénétrable. » Entre le présent qui *se fait* ou se défait et le lendemain qui, une fois fait, s'impose, quelle règle donc adopter? Avant tout, agir, sans s'embarrasser de prétendues lois étrangères, et surtout de lois supérieures. Le dessein et l'exécution ne font qu'un : l'homme agit en changeant à chaque instant de dessein, parce que change à chaque instant la réalité qui est la base de son action. Si tout va bien, il n'y a qu'à continuer ; s'il y a un obstacle, à s'arrêter. L'homme doit donc être comme un discobole qui après avoir, — selon son inspiration, — lancé son disque, regarde où il va, ou encore comme un homme qui se jette d'abord à l'eau et ensuite se dirige d'après la vague. « S'il faut donc une philosophie antérieure à l'action, c'est celle qui délivre des hésitations, des calculs, des prévisions. La règle suprême est qu'il faut sortir de la règle, c'est-à-dire « affranchir le cas individuel qui, en tant que tel, est toujours irrégulier. »

Tel est ce mélange de scepticisme et de résolution, servi par une érudition considérable et une dialectique qui, pour être un peu alourdie par trop de citations et de références, n'en est pas moins très incisive et ne laisse pas trop rêver, dans le sommeil de leur incertain dogmatisme, les amateurs d'idéalités et de valeurs abandonnés à l'enthousiasme, si facile à retourner, d'un chacun. Ce n'est pas seulement dans nos recherches d'école, dans nos controverses pacifiques sur le contingent et sur l'intuition, ou sur l'essence du mysticisme, que l'Italie a beaucoup à nous apprendre. Qu'elle nous apprenne notamment à profiter de ses leçons, pour surveiller, nous aussi, dans le conflit de nos intérêts, les jets du discobole. Dans une édition anglaise de Machiavel (Oxford, 1891) je lis cette phrase du comte Sclopis (un disciple attardé des Rosmini, des Gioberti et des Rossi) : « Il m'a été pénible de voir le gouvernement provisoire de la Toscane, en 1859, le lendemain du jour où le pays recouvrait sa liberté, publier un décret portant qu'une édition complète des œuvres de Machiavel serait faite aux frais de l'État. »

HENRI JOLY.

LA REINE HORTENSE

ET

LE PRINCE LOUIS

II[1]

LE SÉJOUR A ROME
(NOVEMBRE 1830-FÉVRIER 1831)

Sienne, 15 novembre.

Ce matin, le prince Napoléon-Louis est venu déjeuner avec nous; puis il nous a accompagnés à cheval jusqu'à la seconde poste. C'était justement la fête de la Reine, et celle du prince Eugène autrefois. Elle ne veut plus qu'on la lui souhaite depuis que son frère n'est plus. Le prince Napoléon, en m'expliquant cela et en me recommandant de veiller sur sa mère, m'a tendu dans ma voiture un bouquet de violettes, que j'ai bien vite épinglé sur mon corsage et dont j'étais tout embaumée. C'étaient de ces grosses violettes pâles, appelées violettes de Parme, que la Reine a mises à la mode en France. Puisque ce sont ses fleurs préférées, elles seront aussi les miennes; j'ai maintenant trop de raisons pour les aimer.

A plusieurs reprises, le long de la route, mon cher prince

(1) Voyez la *Revue* du 1er août 1914.

est revenu à la portière de ma voiture. Il est d'une politesse parfaite, et si beau sans y songer! Au premier relais, il a trouvé son petit cheval noir et s'est amusé, chemin faisant, à le faire briller dans toutes sortes de passades et de gentillesses ; il le manie le plus gracieusement du monde. Mais, quand il nous a quittés, les voitures sont parties si vite, qu'il n'a pu me dire adieu que de la main et de toute l'expression bienveillante de sa douce physionomie. Je ne sais ce qui m'a le plus fâchée, de cette séparation si brusque, ou du mauvais temps, par lequel il s'est fait mouiller le plus gaiement possible, sans même avoir l'air de s'en apercevoir.

Maintenant, c'en est fait de l'harmonie parfaite dans laquelle nous avons vécu. Le prince Louis, tout bon qu'il est, n'a pas l'affabilité de son frère Napoléon; quelque chose que je ne peux définir, qui n'existe peut-être qu'en moi, m'arrête par instans devant lui et me rend son abord pénible. Je voyage dans la voiture de la Reine; je traverse aux côtés de Mme Cailleau des montagnes fertiles et boisées que couronnent souvent des forteresses ou des châteaux; mais l'eau manque à l'effet du paysage et ma curiosité solitaire commence à se blaser.

Sienne a des rues très étroites, des maisons très hautes, ce qui lui donne un aspect fort triste, à l'heure tardive où nous y parvenons. Après le dîner, le Prince va voir les chevaux, et je reste à parler politique avec la Reine.

L'élévation de l'Empereur, dit-elle, n'a dépendu que des circonstances et de ses grands talens. Ceux qui l'approchaient trouvaient sa puissance toute naturelle, parce qu'elle lui était venue par degrés et d'elle-même, pour ainsi dire. Cet homme éminent était bon; il méritait plus d'affection et de dévouement qu'il n'en a rencontré parmi les siens. Peut-on s'imaginer, par exemple, qu'au moment où il partait pour l'île d'Elbe, le seul souci de Marie-Louise était de savoir si elle *serait obligée* de l'y suivre ? La Reine s'enorgueillit au contraire d'avoir été la première à le saluer aux Tuileries, après son miraculeux retour du 20 mars. Après Waterloo, elle l'a recueilli et comblé des soins les plus tendres à la Malmaison. Elle et la reine Catherine sont les deux femmes de la famille auxquelles il a marqué le plus d'estime. Elle lui doit tout; elle chérit sa mémoire par-dessus tout.

Rome, 17 novembre.

Les montagnes des Apennins sont tristes, peu sûres, et comme la fin de notre étape se faisait à la nuit, lanternes allumées, la Reine a pris peur et demandé deux dragons d'escorte. Avec le prince Louis, les trois domestiques et les quatre postillons, cela nous faisait bien du monde; il est vrai que ceux-ci méritent peu de confiance et qu'ils s'entendent d'ordinaire avec les brigands.

Le pays n'est redevenu joli et pittoresque que lorsque l'obscurité ne nous permettait plus d'en jouir. Il était huit heures du soir, et nous arrivions aux bords boisés du lac de Bolsena. Après un mauvais souper, dans une mauvaise auberge, nous eûmes hâte de nous coucher. Nos commensaux étaient une baronne française et sa fille, faisant route pour Rome, et neuf jésuites venant aussi de France. Les *ultras* voyagent seuls cet hiver, parce qu'ils fuient la Révolution; les autres se tiennent cois chez eux, dans l'attente des événemens.

A cette auberge de Bolsena, le prince Louis a su, par un postillon, que son père, revenant à Florence, avait couché à Viterbe; il est parti aussitôt au-devant du Roi, à franc étrier. J'ai pris sa place à côté de la Reine jusqu'à Montefiascone. Là, les voitures du Roi et de la Reine se sont rangées roue contre roue, sans que l'un ni l'autre descendît; je me suis écartée, afin de les laisser causer. Le Roi a une très belle tête ; mais il est goutteux, a pris beaucoup d'embonpoint et marche avec difficulté. Son fils Louis lui ressemble, surtout du haut du visage; le profil est tout à fait le même. C'est des yeux, de la bouche et de la physionomie seulement que le Prince tient de la Reine. Le Roi le réclame et veut qu'on le lui renvoie bientôt.

La Reine paraissait triste après cette entrevue, si froide, si courte, qu'elle appréhendait, qu'elle avait tout fait pour éviter, et qui n'est qu'un malentendu de plus entre elle et son mari. Elle porte ainsi la peine d'une union malheureuse, que la politique avait imposée, que le cœur n'a pu admettre, dont ni l'exil, ni le temps, ni l'infortune commune n'ont rendu les liens tolérables aux deux époux.

C'est dès 1808 qu'ils se sont définitivement séparés, la Reine habitant Paris, et le Roi, La Haye; il y réclamait Napoléon-Louis, alors âgé de quatre ans, et s'autorisait pour le faire du

statut impérial selon lequel les jeunes princes de la famille ne devaient être élevés à Paris qu'après l'âge de sept ans. L'Empereur, par affection pour la Reine, empêcha qu'on ne fît à son neveu l'application de ses propres ordres; mais il se plaignait souvent de tous ces tiraillemens, qui contribuèrent à la chute du royaume de Hollande et à l'incorporation de ce pays dans l'empire français.

Le roi Louis, ayant abdiqué en 1810, fit le plongeon et disparut aussi complètement du monde que s'il était mort ou s'il avait revêtu le froc pour se cloîtrer dans un couvent. On retrouva sa trace à Teplitz, puis à Gratz, où il vécut deux ans. Suivant là son penchant naturel à la sentimentalité, il écrivit : *Marie, ou les Hollandaises*, qui est le roman de sa propre vie et l'histoire de son mariage manqué avec Émilie de Beauharnais, devenue depuis la célèbre Mme de Lavallette.

Les malheurs de 1813 le firent reparaître ; il vint à Pont-sur-Seine, au château de Madame Mère, mais ce malade et ce lunatique ne pouvait plus être d'aucun secours à son frère : il le prouva en faisant la proposition étrange de retourner en Hollande, pour y reprendre ses anciens pouvoirs. En 1814, son rôle effacé fut d'accompagner Marie-Louise à Blois ; il prit le chemin de l'Italie après l'abdication de son frère à Fontainebleau. C'est de là qu'il intenta à sa femme, devant les tribunaux français, le procès par lequel elle se vit condamnée à lui rendre Napoléon-Louis. Depuis, le Roi n'a pas cessé de vivre tantôt à Rome, tantôt à Florence. Il a publié en 1820 trois volumes bourrés de documens sur la Hollande, dont l'Empereur a eu connaissance à Sainte-Hélène, et qu'il lui a expressément pardonnés par son testament. Touché depuis de repentir, Louis a réfuté l'histoire calomnieuse écrite sur son frère par sir Walter Scott. Je passe sur ses petits vers et sur ses petits écrits.

L'enchaînement de cette vie bizarre aurait suffi à m'inspirer des pensées mélancoliques, si par surcroît le paysage n'était devenu sans cesse plus sombre et plus désert, à mesure que nous approchions de Rome. Peu de villages, des huttes éparses, quelques chèvres broutant une herbe fanée et des broussailles desséchées : voilà tout ce qu'on retrouve dans ce Latium si fameux. Quant aux habitans, nous n'avons rencontré que des voleurs attachés ensemble par les mains ou couchés sur des

charrettes que conduisaient des soldats. Comme s'ils avaient hâte d'en finir, les postillons galopaient follement; c'est le train dont on est conduit dans les États du Pape. Deux chevaux se sont abattus l'un après l'autre à la voiture de la Reine, qui, fort heureusement, en a été quitte pour la peur.

Rome, ce nom dit tant de choses! c'est en un mot l'histoire du monde et la plus forte leçon qu'on puisse recevoir sur le néant des grandeurs humaines! Deux milles avant d'arriver, nous avons passé le Tibre sur un beau pont, défendu au milieu par une porte. Un reste de jour permettait de voir les eaux bourbeuses de ce fleuve, si souvent chanté. Le chemin qu'il nous restait à parcourir s'est fait entre des murs qui ne laissaient rien voir et dont l'impression m'était désagréable. Ma tristesse grandissait d'instant en instant. C'était un malaise sans raison, non pas sans cause, car on ne se trompe pas aux pressentimens, et, j'en suis certaine, quelque chose menace la Reine; il lui arrivera malheur dans ce pays!

19 novembre.

Je crois que *palazzo* n'est pas l'équivalent du mot français : palais, mais désigne quelque chose de particulier à l'Italie. Au moins ce *palazzo* Ruspoli, que nous habitons, présente-t-il un curieux mélange de désordre et de luxe, de magnificence et d'abandon. Son escalier de marbre blanc est noir à notre arrivée; nous y montons dans les ténèbres; la Reine interdite ne sait où s'arrêter, à qui parler. Ses domestiques sont à Rome depuis cinq jours, mais, calculant que leur maîtresse n'arriverait que le lendemain, ils n'ont pas pris la peine de l'attendre et sont allés se promener.

Elle prend ce contretemps avec sa bonne grâce ordinaire et s'en rend responsable elle-même, à cause de ses hésitations à quitter Florence et de sa longue incertitude sur la date de son départ. Elle me fait voir tout de suite son appartement, auquel elle a su donner ce même aspect animé qu'à sa maison d'Arenenberg. La pièce où l'on pénètre d'abord est une galerie de tableaux; la Reine y a réuni les restes de la collection qu'elle avait formée et dont elle a dû se défaire en 1815. Les portraits de la famille Bonaparte, ceux de l'Empereur, à tous les âges de sa vie et dans tous ses costumes, remplissent le salon principal. Après vient un salon de musique et d'intimité, avec

d'autres toiles plus petites, une grande table ronde et un piano.

La seule personne que nous découvrons est une négresse de l'impératrice Joséphine, qui pleure et sanglote de revoir la Reine. On l'appelle Malvina. Elle était dans la misère à Paris, d'où on l'a fait venir à Arenenberg, puis ici, avec le fourgon. Je ne l'avais pas encore aperçue. Elle logera dans une petite chambre à côté de moi.

Mme Lacroix et sa fille Hortense paraissant enfin, la Reine ne prend pas le temps de lire le monceau de lettres qu'elles lui apportent ; elle se hâte de dîner pour courir chez Madame Mère avec son fils. Au retour, elle entre un instant chez moi, me demande si je ne manque de rien, — est-il possible d'être meilleure ? — et me trace à grands traits le programme que nous suivrons ici. Nous n'irons pas au théâtre, ce qui pourtant m'aurait fait plaisir ; le temps manquera pour cela. Elle veut rester chez elle chaque jour jusqu'à trois heures pour remettre la main à des Mémoires commencés par elle en 1816, abandonnés en 1820. Ainsi, mes matinées m'appartiendront, au travail près de correspondance dont je serai chargée. Hortense Lacroix, secrétaire attitrée, a une grande écriture d'homme; la mienne convient mieux, comme ressemblant à celle de Madame. Il faut comprendre par là que le soin de répondre aux lettres banales m'appartiendra tout entier, et que beaucoup croiront posséder des autographes de la Reine qui n'en auront que de moi. Quant aux visites à faire ou à recevoir, les soirées du jeudi et du dimanche seront consacrées à Madame Mère. La Reine sera chez elle les samedis ; elle désire qu'on y fasse un peu de musique, et me voilà presque obligée d'y figurer, ce qui me cause une peur horrible.

Au demeurant, je crains de voir Rome aussi peu et aussi mal que j'ai vu Florence. Mais la bonté de la Reine n'a pas dit son dernier mot, et son sévère plan de vie peut n'être pas définitif. Je n'en veux pour preuve que cette affluence de visiteurs venus assiéger sa porte dès que sa présence à Rome a été connue. Un gros M. Fontanelli, chambellan du roi de Bavière, a été beaucoup questionné, comme venant de Paris et en apportant des nouvelles. Un M. Delcinque, de l'aristocratie romaine, petit homme brun, vif, remuant ; un comte de Gentili déjà rencontré à Viterbe, une marquise Courtilepri, qui ne parle pas

français, et son fils, fort joli garçon; un petit ténor Angelini, qui ennuie, et que la Reine a fait chanter, pour se débarrasser de lui; le jeune prince Ruspoli, grand et bel homme, fils de l'évêque, propriétaire de la maison, ont précédé le défilé des Français.

De ceux-ci je retiens surtout M. et Mlle Feray et le marquis de Rougé. Le premier, riche négociant, atteint d'un peu d'*ultracisme*, paraît jouer au grand seigneur; il est père de Mme de Champlouis, femme du préfet de Strasbourg, de Mme Salvandy, et compte parmi ces fidèles de la Reine qui fréquentèrent chez Louise Cochelet, à Sandegg, dès les premières années de l'exil d'Arenenberg. Mlle Feray, sa nièce, a fait avec moi des projets de musique : voilà une aide précieuse pour nos samedis.

M. de Rougé est fils de ce marquis de Rougé qui, tout récemment encore, servait aux cent-suisses, sous le duc de Mortemart, et siégeait à la Chambre des Pairs. C'est un jeune homme de vingt-cinq ans, vif, spirituel, plein de moyens, mais une tête en chaos. Il était attaché à la Légation d'ici sous Charles X. N'ayant pas été remplacé par le nouveau gouvernement, il est revenu à son poste, tout heureux de quitter Paris, où les choses ne vont pas à son gré. On ne comprend pas au juste, à l'entendre, et lui-même ne sait pas sans doute ce qu'il veut : il regrette que l'Empereur soit mort, tombe à bras raccourcis sur les Bourbons, dont il trouve heureux qu'on soit débarrassé, mais... tombe aussi sur le Roi et, pour finir, redoute la République plus que tout au monde! Il se moque de Charles X, du Dauphin, et pleure les malheurs de cette famille. C'est un admirateur passionné de la Reine, qu'il amuse par son babil. Elle le raisonne, elle veut qu'il soit Français avant tout, comme elle-même et comme ses enfans.

Elle se croyait quitte pour la journée quand les Brésiliens de la Légation ont paru au complet. La Reine est tante de leur Impératrice par le mariage de la jolie princesse Amélie, célébré l'an dernier, avec Dom Pedro. J'étais seule, au salon, en face de ces quatre hommes, qui m'écrasaient, quand le Prince est arrivé. Il a échangé quelques mots en italien avec le ministre. La Reine s'est entretenue à son tour avec le chargé d'affaires, qui a l'air d'un homme de mérite. J'avais le plus jeune et le plus joli de la bande. Quant au quatrième, un nègre blanchi, il est resté silencieux.

Le Nord a succédé au Midi, en la personne de la comtesse Samoïloff, jeune femme vive, originale, qui plaît sans être jolie par le mouvement de sa physionomie. Elle a une mauvaise tête, mais un bon cœur, et met à ses folies une franchise qui les lui fait presque pardonner. Elle était coiffée d'une manière si bizarre, qu'elle m'a rappelé Azor dans l'opéra de *Zémire;* avec cela, une robe de cachemire et un rang de perles d'au moins 100 000 francs. Son napoléonisme se faisait jour dans le récit qu'elle nous a fait des événemens de Juillet; elle était à Paris à ce moment-là. En face d'elle, un Russe de la Légation prenait le contre-pied de ce qu'elle disait. Il a un bras de moins, une figure expressive et régulière; ses opinions nous sont défavorables. Il tournait en ridicule la popularité du Roi, qu'on pouvait voir, disait-il, pour cinq francs. Un Anglais avait donné cette somme à des gamins, et ils avaient tant crié que le Roi s'était montré au balcon du Palais-Royal. Un autre, pour dix francs et par les mêmes moyens, avait fait chanter la *Marseillaise* à Louis-Philippe.

La Reine, ni son fils ne peuvent dire sur un pareil sujet tout ce qu'ils pensent; mais il est difficile de croire qu'ils aient trouvé la conversation de leur goût. Pour finir, nous avons eu le général prussien Lepel, qui m'a paru un homme d'esprit. La Reine l'a beaucoup gracieusé, comme venant de chez sa cousine la grande-duchesse Stéphanie de Bade. Un marquis et une marquise Potentia nous ont fait regarder des gravures; c'est la ressource quand on a tout dit et qu'on ne sait plus qu'ajouter. Deux artistes français ont parlé politique : c'est le sujet du jour, chacun le traite à sa manière et la Reine tolère toutes les opinions.

L'événement de la soirée a été un commencement d'incendie qui s'est déclaré dans ma garde-robe. J'aurais voulu partager à ce propos la joie des domestiques, qui voyaient dans cet incident le présage d'événemens heureux. Mais mes pressentimens de l'autre jour me sont revenus en tête et, joints à la fatigue, m'ont longtemps empêchée de dormir.

21 novembre.

La princesse Zénaïde, femme de Charles-Lucien, prince de Musignano, et sœur de la princesse Charlotte, est venue dans la matinée. C'est en 1822 qu'elle a épousé son cousin, âgé alors

de dix-neuf ans, c'est-à-dire de deux ans plus jeune qu'elle ; elle a eu de lui trois enfans. L'aîné, Joseph, n'a que six ans ; il est le favori de sa tante Charlotte. Sa mine chétive fait peine à voir. Les deux autres, Lucien, deux ans, et Julie, six mois, sont aussi très petits.

Le roi Jérôme est venu et nous est resté pour le déjeuner : c'est aujourd'hui seulement que j'ai été présentée à toute sa famille, à l'issue de la messe que nous étions allés entendre chez lui.

Le Roi, jeune encore, puisqu'il était le cadet des frères Bonaparte, ressemble à l'Empereur, mais avec un profil en casse-noisettes qui lui donne quelque chose d'un peu grimaçant. Il est loin aussi d'avoir avec son aîné une parfaite similitude morale. Napoléon, qui le savait léger et porté aux aventures, voulut faire de lui un officier de marine. Il le mit à l'apprentissage près de l'amiral Gantheaume, dont il avait apprécié les talens pendant sa traversée d'Égypte, et l'expédia à Saint-Domingue avec le général Leclerc, le mari de Pauline et leur beau-frère à tous deux ; mais il ne réussit pas à lui donner le goût de la discipline. En 1803, au cours d'une croisière aux Antilles, Jérôme prit la mouche sur une observation de Villaret-Joyeuse et laissa là le commandement de son brick pour passer en Amérique. Cette équipée fut complétée par son mariage avec Mlle Élisabeth Patterson de Baltimore, mariage déclaré nul en 1805 comme ayant été contracté avant l'âge de la majorité et sans le consentement de Madame Mère. Replacé dans la Marine, Jérôme fit partie de l'expédition de 1805 à la Martinique. Cette année ayant été fatale à la flotte française, il passa dans l'armée de terre et fit comme général les campagnes de 1806 et 1807. La bienveillance invariable de Napoléon alla alors jusqu'à créer le royaume de Westphalie exprès pour ce Benjamin de la famille ; mais, cette fois encore, il ne fut pas payé de retour, le règne de Jérôme n'ayant été qu'une suite d'inconséquences politiques, de caprices d'humeur et d'amoureuses prodigalités.

En 1812, où il commandait l'aile droite de l'armée, ses fautes militaires firent manquer la première manœuvre que l'Empereur avait conçue et par laquelle la campagne pouvait se terminer d'un seul coup. Comme mari, il avait eu plus de torts encore que comme général, mais sans lasser l'indulgence de la Reine sa femme, d'accord avec l'Empereur pour tout pardonner.

La jolie figure de cette princesse respire l'intelligence et la bonté. Elle m'a fait le plus aimable accueil, mais elle est d'un embonpoint excessif, ce qui n'est pas fait pour retenir auprès d'elle son volage époux. Des raisons politiques avaient décidé de son mariage, au lendemain de ce traité de Tilsitt qui dressait en Allemagne le nouveau trône westphalien. L'Empereur se montra flatté de la première alliance royale contractée par sa famille. De son côté, le roi Frédéric de Wurtemberg avait désiré cet établissement pour sa fille, dans l'espoir qu'une union intime avec la maison impériale lui procurerait des agrandissemens. Ces raisons ayant cessé d'exister en 1814, il insista pour que la Reine se séparât de son mari ; elle répondit noblement qu'elle resterait épouse et mère, et qu'elle était prête à toutes les douleurs de la pauvreté et de l'exil. Elle ne prévoyait pas encore qu'elle aurait à subir par surcroît des vexations de toutes sortes, tendant à l'amener par la force à ce qu'on n'avait pu lui arracher par la persuasion, qu'elle serait détenue aux châteaux de Goppingen, d'Ellwangen, privée de ses diamans, de sa vaisselle, brisée ou vendue à l'encan et, ce qui pour elle était la plus grande douleur du monde, qu'on essaierait de la séparer de son enfant.

Après l'abdication de Fontainebleau, Jérôme avait pris le chemin de la Suisse. Elle l'y suivait, quand elle fut arrêtée et dévalisée près de Montereau par le marquis de Maudreuil, l'ancien écuyer de sa cour de Cassel. Cette extraordinaire et ténébreuse affaire a fait depuis couler des flots d'encre. De la Suisse, la Reine passa à Trieste, où elle accoucha de Jérôme, son premier-né. Les Cent-Jours replacèrent le Roi à la tête d'un corps d'armée et lui permirent d'attester par une conduite digne d'éloges, à Waterloo, qu'il portait un sincère attachement à Napoléon.

Puis ce fut le retour au Wurtemberg et les persécutions de famille que la reine Catherine supporta si courageusement. C'est sur l'injonction du roi de Wurtemberg et pour obtenir sa liberté qu'elle se laissa affubler du nom de princesse de Montfort et qu'elle amena le roi Jérôme à changer de nom.

Les deux époux menèrent pendant plusieurs années une vie errante à Gratz, à Erlau, à Schönau, puis de nouveau à Trieste. Il n'a pas tenu à la Reine que ses pérégrinations ne s'éten-

dissent plus loin encore, car, aux premières mauvaises nouvelles reçues de Sainte-Hélène, elle écrivit au prince-régent d'Angleterre en lui demandant la permission de passer dans cette île pour s'y dévouer à l'Empereur.

Elle mit Mathilde au monde en 1820 et Napoléon en 1822. L'année suivante, toute la famille vint s'établir à Rome, où Madame Mère désirait la voir; l'autorisation nécessaire fut accordée après le congrès de Vérone; l'empereur Alexandre l'avait demandée pour la Reine, dont il était cousin.

Ces détails m'ont été contés par la Reine elle-même au sortir de chez son mari. Pour prendre l'air, elle a voulu faire quelques tours au Pincio. Nous sommes allées de là à la villa Borghèse, autrefois propriété du roi Louis et maintenant de Madame Mère. Des chênes verts, des eaux jaillissantes, des ruines, des perspectives, toutes les beautés de l'art et de la nature, mises en lumière par le beau soleil italien, en font un séjour enchanteur. Mais Madame Mère ne veut plus y paraître et l'abandonne définitivement à ses enfans.

Il y aura demain neuf mois juste qu'ici même, en tombant, elle s'est brisé le col du fémur. A cause de ses quatre-vingt-quatre ans, les médecins n'ont pu tenter de réduire cette fracture. On lui applique la méthode Dupuytren en la tenant couchée tantôt dans son lit, tantôt sur une chaise longue, le membre rompu reposant sur un coussin. Pour ses sorties, on la porte dans un fauteuil au bas de l'escalier, de là sur une litière faite d'un sommier élastique; sa voiture la promène au pas. Elle a ainsi la satisfaction d'entendre encore dire sur son passage par les gens de la rue : « la madre di Napoleone! » mais ces promenades deviennent de plus en plus rares. Sa tristesse et son isolement font peine; elle refuse de recevoir des étrangers et borne ses distractions aux visites de ses enfans ou des quelques voyageurs français qui songent encore à l'aller voir. Il faut lui lire tout ce qui s'imprime sur l'Empereur; là-dessus, elle est insatiable; et comme la Reine n'y suffit pas, elle compte sur moi pour la relayer dans cet emploi.

Il me semble que je mourrai de peur à la vue de cette vieille femme qui a tenu dans ses bras Napoléon enfant, qui l'a vu faible et petit, qui a engendré cette colossale puissance, et qui y survit!

25 novembre.

Les conséquences de l'imprudence que la Reine a commise hier, en voulant me montrer Rome elle-même, et s'exposant toute la journée à une tramontane très aigre, n'ont pas été longues à se faire sentir. Ce matin, elle était si mal à l'aise que le docteur l'a condamnée à garder le lit toute la journée. Hortense Lacroix et moi, nous sommes succédé à son chevet.

Hortense travaille sous la dictée à cet ouvrage qui remplit les matinées de la Reine. Elle est spirituelle et fort instruite; il est facile d'apercevoir qu'elle ne me voit pas d'un bon œil. La raison en est simple : Mme Lacroix, qui étouffe d'orgueil et de prétentions, aurait voulu que la Reine prît sa fille pour dame, ce qui n'est pas possible, la mère étant femme de chambre. Qu'on le veuille ou non, il y a des limites de convenances qui partageront longtemps encore les unes des autres, les diverses classes de la société. Voilà ce que Mmes Lacroix ne peuvent comprendre, et non seulement elles ne sauraient admettre la préférence qui m'a été donnée, mais, si j'en crois le Prince, Mme Lacroix va jusqu'à le supposer épris de sa fille, qui est laide, petite et contrefaite; il rit aux larmes de cette idée bouffonne.

Mon service consiste en lettres, dont la Reine m'indique l'objet et la substance, qu'elle me laisse le soin de composer et qu'elle veut n'avoir qu'à signer. Celles d'aujourd'hui étaient difficiles à faire, et il m'a fallu les recommencer; la Reine ne s'en est prise qu'à elle-même et m'a donné sur le sujet de plus amples éclaircissemens.

Il s'agit des réclamations qu'elle forme pour être payée des sommes à elle dues par le Trésor français. Cette affaire remonte à 1814 et trouve sa base dans la donation du douaire de Saint-Leu, constitué pour elle grâce à l'intercession de l'empereur Alexandre. Les lettres patentes lui en furent remises à la Malmaison, au lendemain de la mort de l'impératrice Joséphine, et ce fut Alexandre lui-même qui les lui apporta. Le titre de duchesse et une pension annuelle de 40 000 livres lui étaient accordés. Cet arrangement paraissait n'être encore que provisoire, car d'autres arriérés anciens lui restaient dus, et elle pouvait prétendre aussi à des compensations en échange des bois que l'Empereur avait attachés pour elle au domaine de Saint-Leu et que Louis XVIII reprenait. Mais toutes ces revendica-

tions ensemble n'ont pesé que fort peu aux yeux du gouvernement de la Restauration. Les lettres patentes n'ont été enregistrées nulle part. Elles n'étaient apparemment qu'une pièce de chancellerie, délivrée pour la forme à l'empereur Alexandre, et protestée d'avance par ceux qui la signaient. L'escamotage en fut facile après les Cent-Jours. Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie à Paris, assouvissait alors sur la Reine sa haine corse pour tous les Bonaparte. C'était elle, disait-il, qui avait préparé le retour de l'île d'Elbe, mensonge dont Napoléon lui-même a fait justice dans ses dictées de Sainte-Hélène. Mais le roi Louis s'était hâté dès 1815 de vendre Saint-Leu à Jean Torlonia, duc de Bracciano, qui le céda presque aussitôt au prince de Condé. Cette vente désarmait la Reine, en consommant la prescription de l'acte sur lequel elle fondait ses réclamations. Le titre de duchesse lui en reste seul, et tout le monde le lui donne à Rome; mais, pour que tout soit obscur et faux dans sa position, il a fallu que le roi Louis se fît appeler dans le même temps *comte* de Saint-Leu. Cette différence n'est due qu'au hasard et au manque de communications entre les deux époux. Mais elle marque entre eux un désaccord dont il n'existe par ailleurs que trop d'autres preuves et qu'il était inutile d'accentuer ainsi.

A la deuxième lecture, la Reine a approuvé mes projets de lettres. Elle s'accuse en soupirant de n'avoir pas eu la prévoyance de Madame Mère et de ne s'être pas pourvue à temps contre le malheur. Elle aurait préféré se soumettre sans murmure aux arrêts du destin, et ne pas suivre l'exemple ridicule de la Duchesse d'Angoulême, qui, en rentrant aux Tuileries, y réclamait son piano d'avant la Révolution. Mais enfin, la gêne qu'elle éprouve est son excuse, et aussi l'impudence inouïe avec laquelle les gens de son entourage l'ont volée et friponnée. Elle évalue à six cent mille francs l'argent qu'on lui a gaspillé lors de son départ de Paris en 1815. Un grand nombre d'officiers s'adressaient à elle ; elle a eu la satisfaction de sauver la vie à un général Ameilh, homme très distingué, qui était condamné à mort, et qui, par la suite, a perdu la tête, à force d'être persécuté; mais elle n'a point réussi dans le sacrifice qu'elle a fait en faveur de l'infortuné Mouton-Duvernet.

Ce général avait été arrêté comme tant d'autres, au début de 1816. Un colonel italien, comte de Libri, était emprisonné à Lyon avec lui. Il écrivit à la Reine, en l'effrayant d'une sentence

capitale qui, disait-il, était inévitable, à moins qu'on n'eût recours aux moyens qu'il indiquait. Diverses personnes s'étaient réunies pour acheter le geôlier et préparer une évasion, mais il manquait 20000 francs qu'on ne savait où trouver. C'était là la somme qu'on osait demander à la Reine et au prince Eugène. La lettre, parfaitement bien écrite, était accompagnée d'une autre signée du marquis de Lavalette, et recommandait le solliciteur comme un homme honorable et désintéressé. Par une analogie attachée au nom même du marquis, le projet soumis à la Reine rappelait cette romanesque évasion du général de Lavallette, dont Émilie de Beauharnais avait été l'héroïne et qui, contre toute vraisemblance, avait réussi.

Ces considérations pesèrent sur l'esprit de la Reine. Pressée par le temps et n'espérant pas pouvoir correspondre sur ce sujet avec son frère, elle prit un de ses diamans d'une valeur au moins égale à 20000 francs, et l'expédia sur l'heure à l'adresse indiquée. Le cachet qu'elle avait mis sur la boite lui revint à quelque temps de là, par l'intermédiaire d'un banquier de Bâle; elle put croire à ce signe que l'affaire était en bonne voie et que l'évasion de Mouton-Duvernet se préparait.

Sur ces entrefaites, on apprit le coup de main tenté le 5 mai par Paul Didier contre Grenoble, au nom de Napoléon II, et la répression sanglante de cette échauffourée faite par le général Donnadieu. La Reine n'avait pas été mise en cause par les journaux, et elle ne devait pas l'être, car elle était restée entièrement étrangère à cette équipée. Quelle ne fut pas sa surprise, en recevant par l'officieux de Bâle une lettre de ce même comte de Libri muette sur le compte de Mouton-Duvernet, pleine au contraire, sur les événemens de Grenoble, des détails les plus particuliers! L'effet de ce factum, rédigé comme s'il faisait suite à d'autres de même nature, ne pouvait être que de compromettre la Reine, en la représentant comme mêlée à une intrigue à laquelle elle n'avait pris aucune part.

Elle donna l'ordre à l'officieux de n'accepter désormais aucune lettre de ce personnage. Le banquier répondit en avouant qu'il avait été joué et présentant une carte à payer de 10000 francs. Sur la foi du cachet de la Reine, et d'après le contenu de la deuxième lettre, l'Italien rusé s'était présenté à Bâle comme un agent politique secret et avait réussi à se faire délivrer cette nouvelle somme. La Reine et le prince Eugène en

payèrent chacun la moitié. Cependant Mouton-Duvernet, condamné à mort par le conseil de guerre de Lyon, avait été fusillé. Des dames de la ville allèrent danser sur le lieu du supplice ; des royalistes fêtèrent l'exécution par un repas où fut servi un foie de *mouton* que les convives percèrent de leurs couteaux.

26 novembre.

Seule avec la Reine ce matin, n'ai-je pas eu la sottise de mettre la conversation sur les questions de sentiment ! Cela a ravivé chez elle ses sujets de chagrin ; elle a pleuré très fort ; je ne pouvais plus la consoler. Le bonheur, dit-elle, n'est pas de ce monde et ceux qui l'y cherchent, surtout par le cœur, ne l'y trouveront point ; il faut se détacher de soi et, si l'on peut, des autres, vivre au jour le jour et sans y penser...

Je ne savais plus comment changer l'entretien, quand Malvina est venue fort à propos nous apporter un roman que la Reine avait demandé au roi Jérôme ; il s'est trouvé être de lord Normanby, et nous l'avons commencé avec intérêt. La visite de Mlle Feray nous a bientôt interrompues. La Reine m'a envoyée la recevoir, en me recommandant de bien répéter avec elle notre morceau de demain soir ; mais, dans l'instant même, le roi Jérôme, la reine Catherine et M. Bacciochi entraient au palais. Il a fallu leur répondre, caqueter et perdre du temps. A la fin, sur un signe de Mlle Feray, nous nous sommes décidées à nous asseoir au piano. L'effet de notre musique a été prodigieux. Les hommes ont pris aussitôt leurs chapeaux et s'en sont allés. La reine Catherine est entrée chez la Reine, auprès de qui Hortense Lacroix n'avait pas laissé longtemps ma chaise vide, dans la hâte qu'elle a toujours de me remplacer.

Nous n'avions pu dire qu'une fois ce duo de Sémiramide, quand M. Feray est venu réclamer sa nièce et que Mme Vescovali est arrivée. Elle prétendait être reçue par la Reine ; mais j'ai préféré la mener chez moi, ne pouvant, naturellement, lui permettre d'interrompre la visite de la reine Catherine.

Je savais déjà l'histoire de cette dame. C'est une demoiselle Piot qui était chez la Reine, en même temps que Mlle de Courtin. Elle s'est amourachée d'un jeune homme et lui a sacrifié plus que la vie. Enceinte et congédiée, elle s'est établie à Milan, où

elle a donné des leçons de harpe pour faire vivre son enfant. Son courage l'a aidée à regagner l'estime des honnêtes gens. M. Vescovali, en galant homme, l'a épousée contre vents et marées.

Elle me parle de ses services chez la Reine et s'étend volontier sur ce passé, meilleur sans doute pour elle que le présent. La voyant ainsi disposée, je lui demande de m'expliquer pour quelles raisons la Reine pleure quand le mot de sentiment vient par hasard dans la conversation !

Elle ne fait pas difficulté de me confier ce que ses devancières se sont transmis de bouche en bouche, ce que les dames d'honneur savaient seules, sous le sceau d'un très grand secret, et qu'elles n'avaient garde de confier aux lectrices ou à d'autres personnes de la maison.

Un amour exalté a rempli la vie de la Reine; cette passion, longtemps contrariée, trop tard satisfaite, n'a été marquée que par de courtes joie suivies de regrets sans fin. Le comte de Flahault en fut l'objet.

Il est fils, au moins par le nom, d'un maréchal de camp mort sur l'échafaud en 1793 et d'une femme assez éloignée d'être irréprochable, mais à qui les difficultés de sa vie, jointes aux grâces de son esprit, ont fait tout pardonner. Outre que ses romans se vendirent toujours convenablement, elle eut aussi le talent de se faire épouser par le baron de Souza, ministre de Portugal à Paris sous le Consulat. Elle vit encore, elle n'a pas cessé de correspondre avec la Reine.

Charles de Flahault s'était engagé aux hussards volontaires en 1800 et avait fait la campagne de Marengo dans l'escorte du Premier Consul. Il était en 1804 le cavalier le plus gracieux et le plus accompli, musicien, danseur, une tournure charmante, un timbre de voix délicieux, enfin l'homme qui, par son âge, son physique et ses manières, semblait fait exprès pour plaire à la Reine. La délicatesse de celle-ci la rendait sensible à ce qu'il y avait de rude dans le ton de la nouvelle société, dans celui des Bonaparte en particulier; elle appréciait au contraire les façons polies que les hommes du faubourg Saint-Germain avaient rapportées d'émigration et qu'ils commençaient à répandre dans les salons à la mode.

Cependant les événemens de 1805 rappelaient les militaires aux armées; Charles de Flahault était aide de camp de Murat, situation brillante pour un simple lieutenant, mais qui le plaçait

toujours aux avant-gardes, c'est-à-dire le plus loin possible de la Reine. Il était en Pologne en 1806 et 1807, figurait aux batailles d'Eylau et de Friedland et ne revenait à Paris qu'après la paix de Tilsitt. Dans l'intervalle, le séjour de la Hollande avait mis la Reine à la merci de son tyrannique époux et ruiné pour toujours sa vie domestique.

La mort de son premier-né aurait dû la rapprocher de son mari; elle les éloigna l'un de l'autre, au contraire, le chagrin du Roi ayant pris la forme d'accès de jalousie et se traduisant par des questions insultantes, où l'honneur de la mère était mis en doute devant le cadavre même de l'enfant. Il est permis de croire que ces nouvelles épreuves amenèrent chez la Reine une révolte du cœur définitive et la victoire de ce sentiment contre lequel elle avait lutté jusque-là. Elle parut vaincue aux derniers mois de cette même année 1807, après un voyage qu'elle fit dans les Pyrénées, où son mari vint la rejoindre ; ce rapprochement consomma la séparation inévitable et changea pour toujours l'éloignement en aversion.

Le prince Louis naquit au mois d'avril 1808. La seconde vie de la Reine commence aussitôt après. C'était, pour la galerie, le tourbillon des fêtes et des plaisirs du monde; c'était, derrière ce paravent doré, sa secrète liaison avec M. de Flahault. Le brillant officier venait d'être rappelé de Pologne, non sans la secrète intervention de celle qui l'aimait. Il en rapportait quelques rhumatismes qui l'obligèrent à se rendre à Bourbonne. La Reine allant à Plombières, l'occasion s'offrait de voyager ensemble.

Des voyages pareils se firent chaque année jusqu'en 1815; au retour de l'un d'eux, la Reine accoucha, dit-on, d'un fils que Mme de Souza fit élever et qui doit être parvenu à l'âge d'homme aujourd'hui.

Pendant les trois campagnes de 1813, de 1814 et de 1815, le général de Flahault servit, auprès de l'Empereur, comme aide de camp ; il fut fait pair aux Cent-Jours et dut s'exiler à la Restauration. Passé en Allemagne, puis en Angleterre, il épousa bientôt miss Mercer Elphinstone, dont il eut plusieurs filles : le roi Louis-Philippe vient de le rappeler au service et de se l'attacher à son tour comme aide de camp.

Cette carrière nouvelle que M. de Flahault parcourt, cette famille qu'il vient de fonder, voilà ce qui se présente en ce moment à l'esprit de la Reine et par quoi elle se sent séparée de

lui. « Souffrir par ceux qu'on aime, c'est là la vie... » ajoute Mme Vescovali, les yeux toujours remplis de larmes. Elle s'excuse d'avoir trop parlé, elle s'en accuse, et moi je l'en remercie. Avertie par elle, j'éviterai désormais des allusions maladroites, et, moi qui aime la Reine, je me garderai de la faire *souffrir*.

28 novembre.

Ce matin, la Reine s'est sentie assez bien pour être debout avant midi ; les visites ont afflué de bonne heure et jusqu'au soir, nous n'avons plus eu un instant de liberté.

D'abord Mme de Menou, une des beautés qui ornaient les fêtes de l'Empire et figuraient aux Tuileries dans de brillans quadrilles costumés ; elle vient passer l'hiver à Rome ; sa conversation est charmante, sa physionomie très agréable, mais on devine à peine qu'elle ait été si jolie ; un Suédois intéressant, recommandé par une lettre de la princesse Joséphine, et nommé M. de Benette ; le général Antonelli, qui parle musique ; un petit homme timide que je prenais pour un visiteur et avec qui je me mettais en frais de conversation ; il m'a avoué alors s'appeler Henri Piot, être le neveu de Mme Vescovali et venir pour essayer le piano, la Reine le paie pour jouer les soirs; enfin le général Lepel, présentant son frère et sa belle-sœur, à qui il a fallu faire voir les gravures.

Le cercle s'étant resserré un instant, la Reine a joué une valse que Mlle Feray a dansée avec M. de Rougé et que je suis bien aise que mon mal de pied m'ait empêchée de danser avec le prince Louis, puisqu'il s'en défendait : il nous a quittés après nous avoir montré sa chanson napolitaine. M. de Rougé a disparu à son tour, parce qu'il ne reste pas les jours où il ne peut pas jouir de la Reine à son gré, et qu'après avoir espéré l'avoir pour lui seul, il lui a fallu céder sa place au chambellan de Madame Mère, M. Colonna.

Celui-ci s'est rencontré dans le salon avec le prince Ruspoli, l'évêque propriétaire de la maison, personnage fort goutteux et fort dissimulé, tout farci de nouvelles qu'il comptait sans doute sur nous pour répandre dans Rome. Son sujet était le danger politique qui peut naître de la maladie du Pape et les troubles que la mort du Pontife ne manquerait pas d'amener. Il affirme que l'Autriche se tiendrait alors au principe de la non-intervention. Voilà ce qu'il voudrait nous faire redire et ce sur

quoi personne n'a pu le croire, chacun sachant qu'il est à Rome le porte-voix de M. de Metternich.

Le bon vieux M. Colonna voit le doigt de Dieu partout. Il nous a raconté des prophéties qui courent au sujet du Pape et, à force de dire des choses extravagantes, a fini par intéresser tout le monde à sa conversation. Selon lui, la fin du monde approche, nous en sommes à la sixième époque de l'Apocalypse, etc.

Le Prince, rentrant à ce moment, rapportait la nouvelle que le Saint-Père était mort ; il l'avait appris chez la belle Mme O'Donnel, une Romaine mariée à un Anglais très riche, la plus coquette et la plus galante des femmes de la société. L'évêque Ruspoli et M. Colonna, tous deux fort émus, nous ont quittés précipitamment ; la Reine, aux champs, m'a fait rouvrir ses paquets de lettres prêtes et déjà cachetées ; elle était prise de scrupules et, sachant que cette correspondance serait lue à la poste, voulait y changer quelques expressions très vives auxquelles l'événement d'aujourd'hui pouvait prêter un sens compromettant. Moi-même, j'étais tellement troublée et reprise de pressentimens, qu'en me coiffant j'ai mis par maladresse le feu à mes cheveux ; je ne savais plus comment réparer cela, le temps me manquait pour m'habiller, si bien que la Reine et le Prince étaient déjà à table quand j'y suis arrivée confuse, mécontente et laide à faire peur.

La nouvelle de la mort du Pape effraie à bon droit tout le monde : le gouvernement d'abord, à cause de la dépense qu'entraîne toujours un conclave (l'élection de Léon XII, l'avant-dernier pape, n'est pas encore payée), puis les étrangers, les oisifs, les marchands fournisseurs, qui ne songent qu'au carnaval et craignent qu'il n'ait pas lieu. Ensuite viennent les peureux (dont je suis) ; les gens gagnés par l'Autriche, impatiens de la voir porter au cœur de l'État romain ces troupes dont Léon XII avait toujours refusé le concours ; les libéraux, à l'affût d'un changement de personnes, permettant d'obtenir une constitution ; les révolutionnaires trop prêts, hélas ! à justifier par des mouvemens inconsidérés cette intervention autrichienne suspendue sur Rome comme une épée de Damoclès, enfin le peuple, au plus bas de l'échelle, qui souffre et qui, comme partout, voit dans les troubles le remède à ses maux.

1er décembre.

Toute la journée, les cloches ont sonné le glas du Pape, et c'est encore à ce bruit lugubre que les invités de la Reine se réunissent ce soir dans son salon.

M. et Mme de Moustiers arrivent avant qu'elle ait achevé sa toilette. Ils ont quitté volontairement la France après les journées de Juillet. Lui, mi-jeune, mi-gros, ancien joli garçon, reste parfait homme du monde et refuse d'habiter plus longtemps un pays où il vient de perdre ses pensions et ses grades. Elle, déblatère contre le nouveau gouvernement, avec l'assurance d'une jolie femme habituée à plaire, et qui représente à Rome la mode de Paris. Malgré quelque chose de hautain, on ne peut nier en effet qu'elle n'ait le charme français.

Les *trois* Vernet sont les autres convives. Je voudrais pouvoir dire : Joseph Vernet, peintre de marines; Carle Vernet, peintre d'histoire et peintre d'animaux; Horace Vernet, peintre de batailles, mais Joseph est mort depuis longtemps, et la réunion de ces trois étonnantes générations d'artistes ne sera plus possible que dans l'autre monde. C'est Horace, sa femme et sa fille qui dînent avec nous. Il vient d'être nommé directeur de l'Académie française à Rome et se trouve ainsi à quarante ans, dans un âge où son talent peut n'avoir pas encore atteint l'apogée, soumis à cette influence italienne si bien faite pour lui inspirer de nouveaux chefs-d'œuvre. Ses tableaux de genre : *le Chien du régiment*, *le Cheval du trompette*, l'ont rendu populaire dès le temps de l'Empire et fait recevoir chez l'impératrice Marie-Louise et chez le roi Jérôme; mais les toiles qui lui ont valu dans l'art ses titres de noblesse datent de la Restauration. Ce sont ses batailles de Tolosa, de Jemmapes, de Valmy, sa *Mort de Poniatowski*, et surtout son *Pont d'Arcole*.

Il est de taille moyenne, maigre, les traits accentués; sa physionomie répond mieux à sa réputation que sa conversation. Il m'avait paru n'être poli que tout juste à l'arrivée. Placé à côté de moi, il a un peu réparé; mais il fait vraiment trop de calembours. Mme Horace Vernet n'est ni bien ni mal. Leur fille, à seize ans, est belle comme un ange, de cette beauté immobile qu'on prête à la belle Ferronnière, et qui en impose par le calme, par la fraîcheur, par l'éclat.

Assise à la table ronde, j'ai fait tourner des valets à cette

jeune et froide beauté. Le Prince a voulu être du jeu et m'a demandé son horoscope. La Reine s'est beaucoup troublée de ce qu'en tirant une carte, il a pris : *la mort*. Elle s'en affectait si bien, tout en s'efforçant de rire de « ces bêtises, » qu'elle m'a demandé de rester un instant avec elle après que ses invités ont été partis. J'ai voulu lui lire quelque chose, elle n'écoutait pas; l'image de son premier enfant, mort en Hollande, était devant ses yeux; elle s'est mise à en parler d'une manière si triste, qu'elle me déchirait le cœur.

C'était le 5 mai 1907. L'Empereur devait mourir le même jour à Sainte-Hélène quatorze ans plus tard. La maladie de Napoléon-Charles n'avait duré que six jours, et d'abord les médecins n'avaient pas reconnu le croup; aucun d'eux n'a pu dire un mot pour sauver ce malheureux enfant. Témoin de son agonie, la Reine a succombé à l'angoisse, perdu connaissance et elle est tombée dans une sorte de folie de stupeur et d'insensibilité. On l'a portée dans une petite maison de campagne aux environs de La Haye; de là à Laecken. Corvisart est venu, puis la princesse Caroline, alors grande-duchesse de Berg, enfin l'impératrice Joséphine. La Reine s'est laissé mettre dans une voiture et elle est arrivée à Paris sans avoir versé une larme, sans avoir prononcé un mot. Corvisart l'envoyait dans les Pyrénées, il ordonnait des courses à pied ou à cheval, la fatigue, le silence, l'absence de toute contrainte et de toute représentation. Elle vécut de la sorte à Cauterets où Mmes de Broc, de Boucheporn, Vallet et de Villeneuve l'entouraient de leur affection. Un jour, dans une de ses promenades, elle entendit un paysan parler avec estime de la reine Hortense; c'est là un de ses plus chers souvenirs. Elle fit une course à Pau; le préfet, M. de Castellane, fut au désespoir qu'elle ne fût pas venue chez lui. Le roi Louis l'avait rejointe; elle le suivit à Paris, toujours dans le même état stupide. Ce n'est qu'ensuite, à une chasse, en entendant le son du cor, qu'elle a pu pleurer enfin et se soulager en pleurant. Elle est tombée alors dans un état de faiblesse extrême, dont la naissance du prince Louis ne l'a pas délivrée et dont elle a souffert pendant près de dix ans.

Si l'on ajoute à ce récit de la Reine ce que je sais d'elle par Mme Vescovali, on voit combien sa part de bonheur a été mince et l'on comprend mieux l'amertume des larmes que j'ai eu la sottise de lui faire verser l'autre jour.

6 décembre.

Madame Mère habite le palais Rinuccini au coin du Corso et de la place de Venise. Comme elle ne sort plus de son appartement, son visage est d'une pâleur de spectre et la fait ressembler aux bustes dont elle est entourée. Toutes ces têtes de marbre lui tiennent compagnie, bien qu'elle les devine par le souvenir plutôt qu'elle ne les aperçoit avec les yeux; elle perd en effet la vue et ne peut plus songer ni à lire, ni à travailler de ses doigts. Très exigeante pour son entourage, elle met à une rude épreuve le dévouement de M[lle] Rose Mellini. L'isolement de cette pauvre fille est tel, depuis quatorze ans qu'elle est attachée à cette triste maison, qu'elle s'estime heureuse d'avoir pu y faire entrer une lingère de son pays; ainsi, elle a du moins quelqu'un à qui elle peut se reprendre et parler à cœur ouvert.

La Reine elle-même avait entrepris une tâche au-dessus de ses forces en s'imposant d'aller chaque jour au palais Rinuccini; malgré la peur que j'en avais, elle s'est décidée à s'y faire accompagner par moi. Pour mon début, j'ai oublié d'apporter la petite comédie que j'étais chargée de lire; pendant qu'un domestique revenait la chercher, le Prince, à cheval sur une chaise, me plaisantait en faisant le gamin.

Il a critiqué ensuite cette *Seconde année*, qui me plaisait au contraire et qui amusait Madame Mère. L'esprit de cette femme a conservé toute sa vivacité. On ne la consulte jamais sans retrouver en elle cette force de raison, cette clarté de jugement qu'on admirait chez l'Empereur. La lecture finie, elle a parlé des circonstances dramatiques dans lesquelles elle a quitté la Corse en 1793. Paoli venait de s'emparer du pouvoir, à Corte, et de former une consulta dont ce même Pozzo di Borgo, l'ennemi juré des Bonaparte et de la reine Hortense, était le secrétaire tout ce parti voulait la réunion de la Corse à l'Angleterre. Napoléon commandait alors un bataillon de volontaires; il était à Ajaccio au retour de l'expédition de Sardaigne, dirigée par l'amiral Truguet; l'insuccès de cette tentative encourageait justement Paoli dans ses menées séparatistes. Napoléon reçut de lui des ouvertures et lui répondit vertement que la Corse était Française, qu'il l'était lui-même, que, quelques avantages que l'Angleterre pût lui offrir, il préférerait toujours la mort à la trahison.

L'accent italien de Madame Mère prête à ses paroles un sens qu'elles n'auraient pas dans une autre bouche. On comprend, à l'entendre, l'impression que l'Empereur avait dû garder de ces événemens de sa jeunesse, et pourquoi son amour pour la France s'est toujours doublé d'une haine si forte contre les Anglais.

Chassé d'Ajaccio, où il dut pendant plusieurs jours se cacher chez des parens ou chez des amis, réfugié une nuit entière au fond d'une grotte, dans le jardin de Paravisini, il réussit à gagner Bastia par mer et fut dès lors en sûreté à bord de la flotte française; mais il n'en était pas de même de sa mère et de ses frères, devenus des otages entre les mains des Paolistes. C'était aux derniers jours de mai 1793. Madame Mère voulait d'abord faire tête à l'orage et défendre elle-même ses enfans; elle comptait sur les jeunes gens de Bocognano et de Bastelica, deux villages gagnés aux Bonaparte, pour l'aider dans sa résistance; mais Costa, un fidèle ami de la famille, celui-là même dont l'Empereur a reconnu les services en lui laissant un legs de cent mille francs, la persuada que la partie serait trop inégale et la décida à quitter nuitamment la ville pour gagner sa terre de Milelli. Elle laissa Caroline et Jérôme, les deux plus petits, à leur grand'mère Ramolino, et partit avec les trois autres, Louis, Élisa, Pauline. A peine les fugitifs étaient-ils en chemin que la maison d'Ajaccio fut cernée; elle devait être si bien pillée le lendemain, qu'on en arracha jusqu'aux gonds des portes et des fenêtres. Milelli même n'était plus un lieu sûr. Sur l'avis de son frère Fesch, qui l'avait accompagnée, Madame se souvint que les trois députés conventionnels délégués en corps préparaient la flotte pour une expédition contre Ajaccio, que Napoléon pousserait de toutes ses forces à ce projet dans le désir qu'il avait de porter secours à sa famille, qu'ainsi le salut était du côté de la mer et qu'il fallait à tout prix gagner la côte pour se mettre en communication avec les navires français.

Elle repartit à la tombée de la nuit, emmenant avec elle tous ses défenseurs, armés de carabines et de stylets; ceux de Bastelica marchaient en tête; ceux de Boroguano formaient l'arrière-garde; elle-même donnait la main à Pauline; Fesch conduisait Élisa et Louis. L'obscurité était profonde; on suivait des chemins étroits, tortueux, à peine visibles pendant le jour, tout à fait impraticables dans les ténèbres, tantôt suspendus sur des précipices, tantôt perdus dans des massifs de ronces et

d'ajoncs épineux. Ici c'était un mur qu'il fallait franchir, plus loin un ruisseau où il fallait descendre; un enfant criait, accroché par un arbuste, un autre pleurait d'épouvante, un autre, épuisé, tombait de fatigue et s'endormait.

Il importait de dépasser au plus vite les environs d'Ajaccio, car, dès le jour, on aurait rencontré des paysans ennemis en marche sur la ville. Cependant le torrent du Capitello offrait un obstacle que des enfans si jeunes ne pouvaient franchir. Costa s'empara d'un cheval, qu'il savait être dans un enclos voisin, et s'en servit pour transporter les voyageurs sur l'autre rive. Tous les hommes armés rétrogradèrent alors, chargés de répandre la fausse nouvelle que Madame était allée s'embarquer à Saint-Florent. Elle persévérait au contraire dans l'idée de se tenir dans le maquis voisin du golfe d'Ajaccio, sûre que son fils viendrait l'y chercher. Là, guidée par Costa, elle eut l'effroi d'entendre des paysans armés qui parlaient entre eux de mettre à mort tous les Buonaparte. Des fanatiques passèrent à deux pas d'elle sans la voir; elle remercia Dieu de l'inspiration qu'elle avait eue de suivre Costa dans le désert et de ne compter que sur Napoléon pour la sauver.

A peine arrivé à Bastia, il s'était jeté sur un chébek rapide, et il était parti en éclaireur devant l'expédition préparée par Lacombe Saint-Michel. Il débarqua à Provenzale, où étaient les bergers de sa famille, en expédia plusieurs à Bastelica pour avoir des nouvelles, se cacha dans les rochers pour attendre leur retour, mais fut délogé de là par une fusillade, qui l'obligea à se rembarquer précipitamment. Il prit alors le parti d'entrer dans le golfe d'Ajaccio avec son navire. Il en longeait les bords, quand il aperçut de loin un groupe de gens qui lui faisaient des signes. Il se jeta dans une chaloupe pour les reconnaître et, en s'approchant, aperçut bientôt sa mère et ses sœurs qui lui tendaient les bras.

Madame assure que, parmi toutes les joies que Napoléon lui a procurées ensuite, celle de ce jour-là est restée la plus grande. « Il était tout mouillé, dit-elle. Il s'était jeté à la mer pour m'embrasser un instant plus tôt. » La gloire, le génie, la puissance de son enfant, ne sauraient lui faire oublier cette image, car rien peut-il être plus doux pour le cœur d'une mère que les gages que donne l'amour filial ?

L'ayant quittée sur ces souvenirs de tendresse, nous ne sup-

posions pas qu'un sujet purement politique nous ramènerait chez elle dès le lendemain. Il s'agissait cette fois de la protestation que le roi Joseph venait d'adresser aux Chambres, et que tous les journaux de Paris avaient reproduite.

Le roi habite Point Breeze, près de Philadelphie; il s'y fait appeler le comte de Survilliers, du nom d'un petit village voisin de son ancienne propriété de Morfontaine. Dès que les événemens du mois de juillet lui ont été connus, il a cru devoir obéir sans retard aux volontés de son frère, exprimées dans la lettre de Sainte-Hélène rapportée par le général Bertrand, et faire valoir les droits du Roi de Rome dans les termes mêmes que l'Empereur avait dictés.

Napoléon II a été proclamé en 1815 par une Chambre légalement nommée et dissoute par les baïonnettes étrangères. Au contraire, Louis-Philippe a été porté au trône par un acte indirect et sans le consentement de la nation; sa position est fausse; son passé est ambigu. Le comte de Survilliers développe cette thèse dans des lettres adressées à Lafayette, au comte Thibaudeau, aux généraux Lamarque, Gérard, Jourdan, Belliard, Merlin, au duc de Padoue, au comte Roederer. Il a envoyé le général Lallemand en mission secrète à Vienne et à Parme, pour essayer d'amener à son opinion M. de Metternich et l'impératrice Marie-Louise. Enfin, une lettre de lui aux députés français a été reproduite par les journaux.

Madame Mère en écoute attentivement la lecture, que je lui fais de mon mieux. Elle pense que la distance où son fils aîné est de l'Europe affaiblit la portée de ce qu'il peut dire. Il fait allusion à tort aux sympathies de la Russie, de l'Autriche et de l'Angleterre pour la cause de Napoléon II. Il met mal à propos sa famille en opposition au gouvernement français. Le malheur des Bonaparte, ajoute-t-elle, est d'être dispersés, et par là même divisés. Elle raisonne sur tout cela avec une force et une justesse extraordinaires.

Au sortir du palais Rinuccini, la Reine veut porter notre journal chez le cardinal Fesch, qui se dispense du conclave en raison de son grand âge et de sa mauvaise santé. Elle juge pour sa part que les seules espérances permises aujourd'hui au fils de Napoléon doivent avoir l'Italie pour objet et se rapporter à ce titre de *roi de Rome* dont il fut revêtu à sa naissance. Si l'unité italienne était possible et si Napoléon régnait sur cette

nation, les Bonaparte se résigneraient à voir Louis-Philippe durer en France et se rallieraient à la monarchie de Juillet. (Moi, qui écoute la Reine et me garde de l'interrompre, j'aurais pour l'Italie un jeune roi tout prêt, qu'elle jugerait sûrement à sa convenance; c'est le prince Napoléon-Louis). Elle ajoute aussitôt que l'unité italienne n'est qu'un leurre, parce qu'elle consacrerait ici le triomphe des idées françaises, le recul de l'Autriche, l'abandon de tout le système suivi par M. de Metternich, et certes ce n'est pas au moment où le contre-coup des événemens de Paris produit partout des commotions si fortes, que notre ennemi juré abandonnerait à notre influence ce merveilleux pays italien...

Il n'est pas moins naïf de croire que le roi de Rome puisse jamais régner sur la France; ou bien il faudrait préparer cet avènement par des troubles tels et une anarchie si prolongée que M. de Metternich pourrait alors trouver commode de nous faire gouverner par le duc de Reichstadt. Pour le peuple parisien, le fils de l'Empereur est un prince autrichien, dont la mère n'a jamais été aimée, dont la vie vassale et prisonnière rappelle l'abaissement dans lequel l'Empire a fini. Ainsi s'explique l'indifférence à laquelle le général Gourgaud s'est heurté quand il a cru pouvoir opposer Napoléon II à Louis-Philippe et quand il a adressé, dans ce sens, son appel inutile à la population de Paris.

La protestation du roi Joseph, la Reine en a peur, restera elle-même sans effet. Elle vient à la traverse des réclamations que les autres Bonaparte adressent au gouvernement de Paris, et qui tendent à en obtenir des douaires ou des dotations. Ce contretemps ne se serait pas produit si la famille impériale était plus unie, et, comme le dit Madame Mère, moins dispersée.

L'Empereur lui-même avait vu cet écueil et il l'avait signalé dans une note dictée aux dernières heures de sa vie, au milieu de ses spasmes et de ses souffrances. Cette note a été remise depuis au roi Joseph par le général Bertrand. Il y était dit que les Bonaparte devaient s'emparer de Rome par des alliances avec les familles princières, que là était leur place, qu'il y avait des Bonaparte à Rome dès l'an 1000, qu'un Bonaparte avait décrit, en 1540, le sac de Rome par le Connétable de Bourbon. Madame Mère, la princesse Pauline, le cardinal Fesch doteraient les enfans de Lucien, de Louis, d'Élisa et les aideraient à faire des établissemens. L'Empereur ajoutait, à l'adresse de Jérôme et

de la Reine Caroline, que la Suisse leur convenait mieux que l'Italie. Ils trouveraient là une protection et vivraient plus dignement qu'ailleurs, plus agréablement aussi ; ces considérations s'appliquaient encore au roi Joseph.

Le comte de Survilliers, en demeurant à Point Breeze, n'a pas obéi aux désirs de son frère. Au contraire, la Reine, en partageant sa vie entre Arenenberg et Rome, s'était conformée par avance au testament de Sainte-Hélène.

Jeudi, 9 décembre.

La maison du cardinal Fesch ressemble à celle d'un brocanteur. Les tableaux tapissent les murs, s'empilent en tas par terre et l'ont si bien envahi qu'il a dû se réfugier dans trois petites pièces au dernier étage du palais. Le souffle manque quand on arrive là. Pour un homme malade et vieux, c'est assez mal imaginé ; mais la vue qu'on a des fenêtres est admirable. On découvre devant soi le Tibre aux eaux jaunes, et, par delà le fleuve, le beau jardin du palais Farnèse, avec ses épais feuillages d'orangers. Un terrain en amphithéâtre, tout surmonté d'édifices, complète ce spectacle, l'un des plus beaux que j'aie vus à Rome.

De là, nous sommes allées un instant chez le prince de Montfort, où j'ai bâillé tout à mon aise près des tables de jeu. Les dames de la maison se disputaient la place ; la petite Frosconi, dont les yeux louches me déplaisent décidément, était aux prises avec la marquise Azzolini.

Le prince Charles-Lucien de Musignano est bientôt arrivé avec la princesse. Il a les beaux yeux et le beau profil des Bonaparte ; comme eux tous, il est instruit, spirituel et lettré, avec un goût prononcé pour l'histoire naturelle. Dès l'époque où il habitait Worcester avec son père, il s'intéressait déjà aux oiseaux. Pendant son séjour en Amérique, après son mariage avec la princesse Zénaïde, il rédigea et publia une *Ornitologia americana* qui le fit connaître dans le monde savant.

Le prince Louis avait promis de venir nous reprendre ; sous prétexte de rhume, il s'en est abstenu. Ses absences perpétuelles justifient assez les soupçons de ceux qui le disent affilié aux révolutionnaires romains. L'Italie l'attire aujourd'hui. Il y a deux ans, c'était la Grèce, où son cousin Paul, fils de Lucien,

est allé mourir; puis l'an dernier, la Russie, avec laquelle il voulait se battre contre les Turcs.

Ce qui se passe dans Rome est bien fait pour exalter une tête aussi chaude. On vient d'exiler encore vingt-quatre personnes, et son maître d'armes est du nombre. La liste, paraît-il, est de deux cents noms. Le prince Gagarine en parlait chez le prince de Montfort. « Les cardinaux sont fous ! disait-il. La révolution ne vient pas assez vite, à leur gré. Ils veulent la presser en tourmentant les gens. » Les cardinaux savent comment la partie est liée entre les princes de l'Église et les patriotes italiens. La ligue *della Santa-Fede* a eu pour chefs Pie VII, puis Léon XII ; elle ne faisait qu'un avec le parti des Jésuites français. Son plan était le partage de l'Italie en trois parties : le Nord au duc de Modène, la Toscane et les États de l'Église au Pape, le reste au roi de Naples. Les sociétés secrètes veulent au contraire l'unité politique de la péninsule. Elles se composent d'hommes qui ont joué un rôle sous Napoléon, d'officiers qui ont servi sous le prince Eugène, enfin de tous ceux que les changemens de 1815 ont lésés et mécontentés. C'est parmi eux que le mouvement révolutionnaire du Piémont, en 1821, trouva ses principaux acteurs. La Révolution parisienne du mois de Juillet dernier les encourage ; ils croient l'heure propice pour obtenir ici des droits politiques, au moment où le trône pontifical est vide, le gouvernement ébranlé, et le peuple éprouvé par de mauvaises récoltes qui l'indisposent contre le pouvoir.

Le maïs a manqué. Les paysans affluent en foule. On vole le pain dans les boutiques de boulangers. On arrête les passans en plein jour pour les dévaliser. Douze hommes ont forcé la porte de l'ambassadeur de Bavière ; ses domestiques ont dû lutter pour les mettre dehors. Il a demandé aussitôt réparation. L'usage veut, dit-on, si les coupables sont pris, qu'il ait le droit de les faire fouetter sous ses fenêtres. Notre palais n'est pas plus sûr que le sien, ouvert qu'il est le jour comme la nuit, et sans portier. A quelque heure qu'on entre ou qu'on sorte, des hommes sont cachés dans les escaliers. Ce ne peut être que pour voler ou pour espionner, à moins que ce ne soit pour faire l'un et l'autre. Ils ont beau jeu, dans une maison où l'on parle à tort et à travers et où la Reine a l'imprudence de se faire apporter en plein jour des sacs d'argent. Elle ne monte pas en voiture,

que tous ces faquins ne l'assaillent, et ils sentent affreusement mauvais.

Elle reçoit de tous côtés des nouvelles qui l'alarment. Bologne est en effervescence, et la Romagne s'agite. Ces mouvemens sont simultanés ; cependant, ils manquent de concert ; si l'idéal des patriotes est partout le même, leurs intérêts diffèrent selon les gouvernemens et les localités. La Lombardie n'est pas assez malheureuse pour risquer une révolution. Le Piémont est divisé d'opinion et n'a pas de raisons certaines pour désirer retomber dans les échauffourées de 1821. La Toscane est tranquille sous un bon prince. Ferrare est contenue par une garnison. Reste l'agitation romaine et ce qu'elle pourrait produire ailleurs, si elle réussissait ici. Mais le peuple est mobile et peut revenir à ses prêtres, après être allé aux républicains. Réussirait-on à changer par force la forme du Gouvernement, qu'on n'aurait fait que provoquer l'intervention autrichienne et préparer par là le retour au précédent ordre de choses, avec beaucoup d'humiliation subie et beaucoup de sang répandu.

La Reine conclut de cela que l'intérêt du moment n'est pas à Rome, mais à Vienne et à Paris. L'Italie ne peut attendre sa liberté que d'une guerre entre l'Autriche et la France. Cette guerre fait aussi le sujet des conversations, mais on en parle un peu au hasard, car le roi Louis-Philippe est d'humeur pacifique, et il fera tout pour éviter des complications. Le choléra-morbus russe nous menace peut-être davantage. Dans tous les cas, l'année qui vient ne commence pas pour l'Europe sous d'heureux auspices.

Dimanche, 13 décembre.

Les événemens se sont précipités d'une manière si inattendue depuis vingt-quatre heures que j'en suis encore tout étourdie.

J'avais eu tant d'ouvrage hier, qu'il m'avait été impossible de trouver dans l'après-midi un instant pour m'habiller. Je montais donc pour dîner en robe du matin, quand la Reine s'est avancée vers moi en disant : « Vous savez, Louis part ; il est exilé de Rome ! » Un colonel, suivi de deux officiers, était venu apporter au Prince un passeport, avec l'ordre de quitter la ville dans l'espace d'une heure, et tous les préparatifs de ce départ étaient commencés.

Les voitures de voyage étaient chez le sellier; il a fallu aller les chercher précipitamment, courir après le second domestique, qu'on ne trouvait pas. Le Prince s'occupait lui-même de ses emballages, qu'il avait l'humiliation de faire sous les yeux d'un officier papalin.

On peut juger de ce que le dîner a été pour la Reine et pour moi. Je m'efforçai ensuite de lui présenter des raisons propres à lui faire prendre son parti de cet exil ; j'en trouvais beaucoup qui me paraissaient bonnes et qu'elle répétait machinalement après moi. Assises toutes deux devant la cheminée, nous soufflions sur les bûches avec obstination.

Parfois, quand on est dans un état d'esprit incertain, il suffit d'une impression superficielle pour changer tout le cours des idées. Tout à coup, le feu s'est rallumé ; cette flamme nous a réchauffées, ranimées, et nous n'avons plus considéré l'aventure comme aussi tragique. Le marquis Azzolini entrait justement, tout essoufflé, pour s'enquérir du Prince et nous dire que le petit prince Jérôme avait reçu aussi une lettre d'exil. Que ce conspirateur de seize ans pût être considéré comme dangereux, cela était si ridicule que la Reine en était toute réconfortée. Gagnée davantage à mes raisons, elle a refusé l'offre du marquis, de comprendre le Prince dans la réclamation que le roi Jérôme va faire. Au Roi lui-même, arrivant avec la marquise Azzolini, elle a dit qu'elle préférait savoir son fils à Florence, qu'exposé ici aux sollicitations des agitateurs.

Le pauvre Prince était si harcelé au dernier moment, si surveillé, si embrassé, si caressé, que je n'ai pas pu seulement lui dire adieu. Son oncle descendait l'escalier avec lui ; un colonel, deux officiers le mettaient en voiture ; deux dragons montaient à cheval pour l'escorter jusqu'à la frontière. Dans cette précipitation, il ne nous restait qu'à souhaiter que son passeport eût été visé par l'Autriche, pour qu'au moins il ne lui fût pas cherché noise en Toscane.

Je raisonnais là-dessus, toujours en robe du matin, tandis que la Reine faisait sa toilette, et MM. Delcinque et le général Antonelli me donnaient la réplique, quand le prince de Musignano a paru, fort ému de ce qu'il venait d'apprendre et fort curieux d'en savoir davantage. Son cocher ayant été arrêté (qui n'arrête-t-on pas?) il avait couru le réclamer chez le Cardinal Pacca et n'avait pu obtenir qu'un rendez-vous plus tard; il

avait cependant appris que l'affaire de son cousin était arrangée. « Quelle affaire ? » nous demandait-il, pensant qu'il s'agissait du prince Louis. C'était du petit prince Jérôme que le cardinal avait voulu parler; l'arrangement venait du prince Gagarine, toujours très empressé pour les intérêts de la Reine Catherine, qui est la cousine de son souverain.

En un instant, le salon s'est rempli. La Reine, paraissant, m'a envoyée m'habiller à mon tour, ce que j'ai fait en un clin d'œil, pour revenir au plus tôt la secourir. Ses craintes l'avaient reprise. Elle voyait mille obstacles sur la route du Prince; elle s'effrayait de ces dangers imaginaires que l'instinct maternel fait surgir partout où la mère n'est pas. Recevoir des invités dans une pareille disposition d'esprit, c'était faire comme cette actrice que nous avons vue à Bologne chanter les yeux pleins de larmes.

M. Delcinque, qui est joueur dans l'âme, demandait une table d'écarté. Il a fallu ensuite valser avec lui. J'ai fait chanter un air au petit Piot. Mme Samoïlof, malgré sa voix fausse, a plu dans son duo avec M. Angelini. On lui a demandé des romances russes dont la beauté a surpris; il y a dans cette musique un souffle, une passion qui produisent des effets saisissans, quoique furieux et désordonnés. Après cela l'air de bravoure chanté par Paccini a paru faible. Les dames sont parties peu après, et la Reine a congédié les joueurs qui faisaient mine de s'attarder.

M. de Rougé, resté le dernier, voulait qu'elle s'adressât à notre ambassadeur à Naples, M. de Latour-Maubourg qui est de passage à Rome; on ne pouvait pas avouer plus clairement qu'ici même, à l'ambassade de France, elle est sans crédit et sans appui. C'est de quoi elle a pleuré toute la nuit; ses agitations ont été si vives qu'elle s'est relevée pour aller en parler à Charles (elle l'avait fait coucher par précaution dans le lit du prince Louis).

Maintenant il faut pourvoir au salut de deux réfugiés politiques à qui le Prince avait donné asile dans son appartement et qu'en partant il a recommandés à sa mère. L'un est un ancien officier de l'armée d'Italie que nous convenons d'appeler *Fido*, pour ne pas prononcer son nom devant les domestiques; l'autre, un jeune peintre nommé Pasqualini; celui-ci a été blessé dans une échauffourée des derniers jours et porté ici tout sanglant. Ce sont deux vies à sauver, car Fido tient dans sa poche un pistolet chargé et il est prêt à se brûler la cervelle,

si les gendarmes viennent pour l'arrêter. Le Dr Conneau panse Pasqualini. Il est lui-même au nombre des conspirateurs, mais a pu jusqu'à présent échapper aux perquisitions de la police.

Les ministres du Brésil et de Bavière viennent offrir leurs services à la Reine. Le prince de Montfort apporte la nouvelle que quatre cents personnes ont été arrêtées dans la nuit. La Reine refuse toujours de faire aucune démarche; elle ne demandera rien à M. de Latour-Maubourg; mais, incapable qu'elle est de se passer longtemps de conflits, elle parle d'aller à Florence pour se rapprocher de lui.

2 février.

Tout le mois de janvier s'est écoulé au milieu des rumeurs les plus sinistres et des occupations les plus frivoles. On n'entendait parler que d'insurrection, que de conspirations, ce qui n'empêchait pas de danser tous les soirs dans toutes les maisons. La Reine, heureuse des nouvelles que ses enfans lui adressent chaque jour de Florence, s'applaudit de les voir loin du foyer d'agitation et, confiante dans leur sagesse, les laisse quelque temps livrés à eux-mêmes, sous le contrôle du roi Louis.

L'animation nouvelle qui se répand aujourd'hui dans la ville l'y retiendra quelque temps encore : des salves d'artillerie, des sonneries de cloches annoncent que le Pape est nommé. Nous croyions d'abord que c'était le cardinal Gregorio, chef, contre le cardinal Alboni, d'une importante faction du conclave; mais il y avait méprise, et c'est le cardinal Capellari qui devient souverain pontife sous le nom de Grégoire XVI. Les cérémonies commenceront demain, par la première visite du Pape à la chapelle Sixtine et à Saint-Pierre; il reçoit l'hommage des cardinaux, hier ses égaux, maintenant ses sujets, qui viennent l'un après l'autre baiser l'anneau de Saint Pierre et les pieds de son successeur. La pompe du couronnement se prépare, mais ce qui provoque l'allégresse générale n'est pas tant l'attrait des fêtes religieuses ni l'empressement de Rome à saluer son nouveau maître que la fin d'un deuil importun et la joie de penser que le carnaval est enfin permis.

6 février.

Quand nous sommes arrivés à Saint-Pierre, guidés par le marquis Amati, le cortège du Pape s'avançait lentement à tra-

vers l'église. Sa Sainteté, assise sur un trône très haut, dominait de beaucoup la foule; à sa droite et à sa gauche on élevait au bout de longues baguettes des éventails symboliques sur lesquels étaient peints des yeux; c'est une manière ancienne d'exprimer qu'à cette heure les yeux du monde entier sont fixés sur lui : on brûlait en même temps les étoupes traditionnelles, en chantant : « Ainsi passe la gloire d'ici-bas! »

La procession étant parvenue au chœur, le pontife a revêtu les ornemens sacerdotaux; le trône rouge où il s'est d'abord assis rappelait la dignité épiscopale à laquelle, simple camaldule, Grégoire XVI a été élevé le jour même où il recevait les ordres. Puis, revenu à l'autel, il y a entonné les litanies des Saints, pour gagner enfin le trône blanc placé en face du tabernacle.

Tout le chœur, tendu de damas rouge et de crépines d'or, formait comme un vaste salon. Les cardinaux et les prélats en garnissaient le pourtour; une double tribune aux gradins étagés, l'une pour le corps diplomatique, l'autre pour les étrangers de marque, le dominait. Nous occupions la seconde, où se retrouvaient les habituées du salon de la Reine. Devant nous, nos danseurs et nos censeurs se tenaient debout entre la tribune et la grille du chœur. Pour n'être pas là en habit noir, la plupart s'étaient découvert des uniformes, mais ce déguisement ne les rendait pas plus solennels; il est impossible d'imaginer une assemblée moins recueillie et moins dévote que n'était celle-là. M. de Masson courait après notre ambassadeur. Joséphine Yermolof s'agitait pour passer dans la tribune diplomatique. Elle n'a eu de cesse que M. Aritsof ne fût venu la chercher pour l'y conduire; M. de Chabot l'a aussitôt suivie, car il ne la quitte pas.

Près du trône, se tenait le prince *assistant au seuil*, vêtu de noir. C'est la charge du royaume la plus haute; elle appartient à la famille Orsini. Les Colonna en ont une autre. Tout le cérémonial est réglé avec un détail que notre léger caractère français ne peut s'empêcher de trouver long et fatigant. Le Saint-Père allait constamment de l'autel au trône. Sur ce dernier, la communion lui fut apportée et il puisa dans le calice avec le chalumeau d'or.

La messe et la musique achevées, son pavois l'emporta de nouveau à travers cette foule dont la houle devait lui donner le

mal de mer. Le marquis Amati avait pris pour nous deux places sous l'allée de gauche qui va de l'église à la colonnade; il y avait là un échafaudage du haut duquel nous avons très bien vu le pontife apparaître sur le grand balcon. Après son couronnement, il donne la fameuse bénédiction *urbi et orbi* au peuple agenouillé qui couvre la place. Cet instant est le plus beau; mais on ne comprend pas d'abord pourquoi il déchire un papier dont les assistans se disputent les moindres parcelles. Cette cérémonie rappelle l'excommunication que la famille Orsini encourut autrefois et dont chaque pape après son élection est censé déchirer la bulle.

14 février.

Toutes les après-midi de la semaine dernière ont été consacrées aux plaisirs du carnaval, aux promenades du Corso, aux batailles de fleurs et de confetti. Pas une voiture ne pouvait rivaliser avec la nôtre pour la moisson de bonbons et de bouquets dont elle était remplie. C'était plaisir de voir la Reine toute ranimée, toute rajeunie par les lazzi qui s'échangeaient d'une voiture à l'autre, par le bombardement de ces projectiles d'amidon, par ces relations fugitives qui durent le temps d'une attaque et d'une riposte et ne laissent pas plus de trace dans le souvenir que les confetti qui s'écrasent n'en laissent sur les vêtemens.

Ces folies toujours pareilles n'empêchaient pas que de jour en jour les rumeurs politiques ne devinssent plus graves. Dès le 7, on avait appris les mouvemens insurrectionnels de Modène, Bologne, Forli et Ravenne. Ces nouvelles confuses, présentées sous des aspects divers, selon la fantaisie des narrateurs, créaient à la longue comme une atmosphère d'inquiétude. Sachant qu'il se préparait *quelque chose*, on ne montait plus en voiture sans s'informer des intentions des conspirateurs et sans avoir reçu de quelque inconnu digne de toute confiance l'assurance qu'il ne se passerait *rien*.

Le prince de Musignano, rencontré mercredi soir au théâtre Tordinoni, était allé voir Grégoire XVI dans l'après-midi. Tout en faisant l'éloge du Saint-Père, qu'il donna pour un brave homme animé des meilleures intentions, il se montrait préoccupé des mouvemens populaires signalés dans les Légations et plus inquiet encore de l'imprudence commise ici même par quelques jeunes écervelés français. Une bagarre s'était produite

dans un café, où plusieurs de nos compatriotes, échauffés par le vin, avaient chanté la *Marseillaise* et crié : « Vive la liberté! » Dévoués à notre ambassadeur, quelques-uns donnèrent leur parole d'honneur qu'ils ne se mêleraient plus en rien des affaires politiques; d'autres, qui refusèrent de prendre aucun engagement, reçurent des passeports et furent invités à quitter la ville.

On n'en annonçait pas moins vendredi des *vêpres romaines* et le massacre imminent de tous les Français. Les Transtévérins, disait-on, préparaient leurs armes. Ce sont les mêmes fanatiques qui, en 1797, assassinèrent le général Duphot, notre ambassadeur, sous les yeux mêmes du prince Eugène qui, simple aide-de-camp, venait d'apporter à Rome la nouvelle de la paix de Campo-Formio. Descendant des anciens Romains, dont ils ont gardé le sang pur de tout mélange, les traits nobles et le caractère fier, ils vivent confinés dans leur faubourg, se marient entre eux, et sont toujours prêts à s'armer de leurs poignards quand le pape fait appel à leur dévouement.

Le soir, au bal donné par le prince de Montfort, les Italiens les moins suspects de constitutionnalisme trouvaient étrange que les intérêts de la cause pontificale eussent été confiés à de pareils défenseurs. Les Français faisaient entre eux le projet, au moindre bruit d'alarme, de se réunir à l'Académie, et là, sur un terrain à eux, de se retrancher et de se défendre. Les Russes qui n'ont pas de goût pour les barricades, nous montraient des visages allongés; mais comme le bruit courait d'une insurrection à Saint-Pétersbourg, que cette nouvelle n'avait rien d'invraisemblable et qu'au temps où nous vivons, personne n'est sûr du lendemain, ils se tenaient sur une réserve plaisante et n'osaient se déclarer tout à fait nos ennemis.

La princesse de Musignano, au comble de l'effroi et les yeux pleins de larmes, parlait de partir pour l'Amérique ou du moins pour Florence, où l'on vit si heureux et si tranquille. La Reine affectait une insouciance que je ne pouvais partager, car ne serait-elle pas plus exposée que personne si la populace s'armait contre les Français? Alexandre Torlonia, à qui j'en parlais, s'offrait à la prendre sous sa protection. Le beau prince Ruspoli témoignait du même zèle, et voilà qu'un autre Italien, rencontré l'autre soir à Tordinoni, très attentif depuis à mes mouvemens, s'approchait à son tour pour se dire prêt à me faire un rempart de son corps! Je ne lui en demandais pas

tant. J'apercevais même, dans son ardeur pour ma défense, le risque d'une attaque sournoise et la pointe d'un autre danger. La Reine en riait sous l'éventail et disait que cette révolution bouffonne se terminerait par mon mariage. Elle-même n'allait pas tarder cependant à inspirer un dévouement plus romanesque encore que celui dont j'étais l'objet.

Elle avait commandé sa voiture pour trois heures, le samedi gras, et n'attendait plus que l'instant de sortir, quand un jeune homme inconnu se présenta à la porte et, sur sa bonne mine, sur son insistance, parvint à se faire recevoir. Il apportait la nouvelle que des troubles allaient éclater sur le Corso et suppliait la Reine de ne pas s'aventurer hors de sa maison.

Un ordre du gouverneur, qu'on venait d'afficher, enjoignait de suspendre immédiatement tous les divertissemens du carnaval, et déjà le public, moins peut-être par discipline que par timidité, avait obéi. Le Corso, avec ses balcons décorés et ses estrades dressées, restait parfaitement vide. En regardant par les fenêtres, nous vîmes dans ce désert deux promeneurs seulement qui, nous apercevant à leur tour, s'empressèrent de monter auprès de nous; c'étaient M. de Bressieux et Mme Horace Vernet.

Les Russes, nous dirent-ils, se réunissaient à leur ambassade ; parlant tous notre langue et craignant d'être pris pour des Français, ils arboraient leur cocarde nationale. M. Vernet avouait avoir fait quitter la nôtre aux hommes de sa maison. Parlant des préparatifs de résistance faits à l'Académie, elle n'alla pas jusqu'à nous offrir de nous y réfugier. M. de Bressieux, au contraire, s'informant du secours sur lequel nous pourrions compter, s'est ému d'apprendre que nos deux domestiques étaient malades : l'un dans son lit, avec la rougeole, l'autre dans le sien, avec un rhumatisme. Tout aussitôt, avec une galanterie chevaleresque, il a offert ses services à la Reine, qui les a acceptés sans façon.

Ayant donc reconduit Mme Vernet chez elle, il est revenu de bonne heure, nous annonçant son camarade de voyage, M. Hesse, grand garçon de vingt-quatre ans à fraîche figure et, dit-on, peintre de talent. Ils traversaient ensemble l'Italie à pied et s'apprêtaient justement à partir pour Naples, si leur bon cœur et les circonstances mauvaises ne les avaient pas retenus ici.

La mère de M. de Bressieux a été dame d'honneur chez Madame Mère ; lui-même a été page de l'Empereur. Il est

étrange qu'à dix mois de distance, il ait eu l'occasion de protéger à Paris le départ de Charles X, étant alors capitaine de la Garde Royale, et qu'il veille aujourd'hui à Rome sur la reine Hortense ! Petit, de bonne tournure et de bonnes manières, il a tout l'esprit qu'il faut pour plaire ; sa figure même serait agréable sans de gros yeux ronds à fleur de tête qui ressemblent à des lanternes de cabriolet.

Nous dînions gaiement avec nos deux défenseurs quand les domestiques effrayés sont venus dire qu'on entendait des coups de fusil. Mgr Ruspoli a paru à son tour, tout hors d'haleine ; il venait, disait-il, rassurer la Reine et il était sûrement plus effrayé qu'elle. Sur son ordre, ses gens ont fermé tant bien que mal la grande porte, qui n'avait pas tourné sur ses gonds depuis quinze ans, et dont les deux battans joignaient fort mal.

La cause de sa terreur est une proclamation nouvelle qui enjoint à la population bien intentionnée de prendre les armes au premier coup de canon tiré du château Saint-Ange. Dans une ville, à ce point chargée d'électricité, un conseil aussi imprudent peut suffire à déchaîner la Révolution. Cependant la soirée se passe à prêter l'oreille aux bruits de la rue et s'achève sans que le silence ait été troublé par autre chose que le pas des patrouilles ou les fers des chevaux battant le pavé. Quelques visiteurs entrent et sortent, allant au bal de l'ambassade de Russie. Mgr Ruspoli revient dire que tout est fini, que la nuit sera calme ; c'est, pour nos gardes du corps, le signal de rentrer chez eux.

Le dimanche, la Reine reçoit M. de Latour-Maubourg, qui vient à pied, sans doute pour mieux cacher sa visite, et qui a le regret de se rencontrer avec plusieurs personnes. Nous ne saurons sans doute jamais ce qu'il voulait dire ; mais M. Delcinque assure que la veille, dès le matin, le secrétaire d'État Bernetti avait eu la nouvelle du mouvement préparé pour trois heures et qu'il avait demandé au Pape l'interdiction de la promenade du Corso. Le Saint-Père, toujours enclin aux moyens de douceur, avait résisté d'abord et ne s'était rendu que sur les détails circonstanciés donnés et certifiés par notre ambassadeur.

M. de Sainte-Aulaire savait d'une manière sûre que les conjurés, au nombre de mille, avaient pris pour signe de ralliement une ceinture bleue. Ils devaient, masqués, se mêler à la foule qui remplit le Corso et s'approcher de la haie des

troupes alignées de chaque côté de la rue; armés seulement d'un couteau, chacun d'eux, au signal d'un coup de canon, se jetterait sur un soldat, lui prendrait son fusil et s'en servirait contre lui au besoin; d'autres avaient pour rôle de couper les traits des attelages, ce qui aurait immobilisé les voitures, créé une barricade et paralysé l'action de la cavalerie. La présence et les cris des femmes auraient arrêté l'effusion du sang. On aurait alors distribué des cocardes, des drapeaux tricolores, et la bataille révolutionnaire se serait terminée aussi gaîment qu'une bataille de confettis.

La contre-mesure prise par le gouvernement ayant fait avorter ce premier projet, le coup de main tenté dans la soirée, et dont l'écho n'avait pu parvenir jusqu'à nous, était voué d'avance à un insuccès. M. Colonna nous en a refait le récit, qu'il tenait de la bouche même du colonel mêlé à l'échauffourée.

Des jeunes gens se jetèrent sur le régiment d'infanterie pour le désarmer; ils essuyèrent une décharge de peloton et quinze ou vingt baïonnettes se teignirent de leur sang. Cinq d'entre eux seulement ont été arrêtés. On croit que d'autres ont été tués, ou du moins blessés grièvement; mais leurs camarades les ont emportés en se retirant. Les traces sanglantes ont permis de les suivre jusqu'à Saint-Pierre. Là, les insurgés ont disparu sans plus laisser d'indices. Plusieurs morts, dit-on, auraient été jetés dans le Tibre. Les chefs de l'émeute se cachent et désespèrent de rien faire sans les insurgés des provinces; plusieurs ont sauté par-dessus les murs de la ville pour aller se joindre aux Romagnols.

Notre ambassadeur tenait ses informations d'un Français, habitué du salon de la Reine, qui, mis dans la confidence des conjurés, s'était, par pur enfantillage, le plus naïvement du monde, laissé aller à livrer leurs secrets. Cette circonstance, si jamais elle était connue, vouerait nos compatriotes à l'exécration de toute l'Italie; elle les exposerait à la vengeance des Transtévérins comme révolutionnaires, et à celle des révolutionnaires comme traîtres et délateurs. C'est pourquoi aujourd'hui lundi, notre bavard a reçu de nous le conseil de quitter Rome, ce à quoi, la peur aidant, il s'est aussitôt résolu.

Le soir, j'étais au piano; M. Hesse chantait avec sa belle voix de basse-taille; nous ne songions plus que plusieurs per-

sonnes s'étaient annoncées, quand Mme Yermolof est arrivée, puis d'autres, et que le salon s'est instantanément rempli. Mlle Feray s'était déguisée en Frascatana; les Vernet, père et fille, en brigands; ils avaient apporté leur tambourin et ont dansé ensemble la saltarelle avec une grâce parfaite.

Des Français, nouveaux dans Rome, sont venus se faire présenter à la Reine. Parmi eux, M. de La Ferté et M. de Vogüé, ce dernier fort beau garçon blond, d'une figure et d'une physionomie très agréables; M. de Belmont, dont l'air rêveur peut provenir de ce qu'il est ici pour sa santé, autant que pour ses opinions, ou peut-être de ce qu'en partant pour Rome il a laissé son cœur à Paris. Il est gendre du comte Molé, que la Reine a beaucoup connu autrefois, et il tient aussi quelque peu à elle par les alliances anciennes des Choiseul avec les Beauharnais.

Il arrive que les familles de ces royalistes, si fidèles à Charles X, ont plus ou moins fréquenté la cour impériale autrefois. C'est ainsi que M. de Gontaut, beau-frère de M. de Chabot, a connu la Reine jeune femme et même jeune fille; mais bien qu'il soit aujourd'hui à Rome avec sa nombreuse famille, cette ancienne relation rompue ne s'est plus renouée. M. de Chabot n'avait garde au contraire de manquer à notre lundi gras. Voyant des costumes dans le salon, il est allé se mettre en Turc. Cependant M. d'Estournel, qui passait dans la rue, est monté en apercevant les lumières, et, pour s'excuser de n'être pas en tenue de soirée, a dit « s'être déguisé en passant, attiré par le bruit. »

Grâce à tous ces impromptus, la soirée s'est achevée le plus gaiment du monde. Ceux de nos cavaliers qui étaient venus à pied portaient par précaution un pistolet dans leur poche et dansaient avec leurs armes : il faut être à Rome pour voir de ces choses-là.

18 février.

La comédie alternée du carnaval et de la révolution est restée interrompue depuis le samedi gras jusqu'au mercredi des Cendres, pour s'éteindre alors dans les pénitences du carême. Nous n'en savons pas moins aujourd'hui le mot de la charade et ce mot est : départ.

La Reine a reçu ce matin des lettres des Princes qui la

supplient de venir les rejoindre et d'amener leur cousine Zénaïde avec elle. Rome, disent-ils, n'est pas sûre et Florence vaut mieux. Sur cette prière, elle se décide à partir avec une promptitude d'amour maternel qui ne saurait étonner de sa part et qui suffit à motiver nos brusques préparatifs de voyage. Cependant les visiteurs auxquels je fais tête toute l'après-midi paraissent croire sa résolution dictée par d'autres raisons. Ils soupçonnent qu'elle obéit à un ordre du gouvernement pontifical, et trouvent dans les conjonctures du moment beaucoup de preuves à l'appui de leur opinion.

Ils pensent que la présence dans Rome d'une personne aussi connue que la Reine, aussi répandue, aussi propre à servir au ralliement de ses compatriotes, par la tendance spontanée qu'ils ont à se grouper autour d'elle, a pu donner de l'ombrage aux cardinaux. Cette méfiance n'a fait que croître, ajoutent-ils, depuis que les nouvelles reçues des provinces sont devenues plus mauvaises et que la Révolution, maîtresse des Marches, a fait jusqu'aux portes de la ville de rapides progrès.

Le signal du mouvement est parti de Modène, le 3 février, au moment où rien n'était prêt encore dans les États du Pape. Cette explosion prématurée a été provoquée par le duc lui-même, peut-être dans l'espoir de détourner à son profit la marche des événemens. Bologne a suivi presque aussitôt ; puis Ancône, le 8 février ; mais là le mouvement était si mal concerté que les troupes eurent vite fait de disperser la foule et d'appréhender les meneurs. Restée de la sorte au pouvoir du Pape, la ville a été assiégée le surlendemain par une colonne insurrectionnelle formée à Pesaro et commandée par le colonel Armandi ; la reddition en est imminente, le bonhomme de gouverneur ayant perdu la tête et ses soldats ne lui obéissant plus. Pérouse, seule forteresse sur laquelle le Pape aurait pu compter après la chute d'Ancône, s'est donnée à la Révolution. On annonce en même temps que Spolète, Foligno, Urni, la province de l'Ombrie et celle des Trasimène viennent d'arborer le drapeau tricolore et d'accéder à la cause de la liberté.

Ces menaces graves dirigées contre le pouvoir pontifical le placent en quelque sorte dans le cas de légitime défense. D'un autre côté, la Reine est politiquement sans soutien, ou du moins elle n'était couverte que par la candidature de son neveu, le prince Auguste de Leuchtenberg, au trône de Belgique. Dans

l'attente des résolutions que le Congrès de Bruxelles s'apprête à prendre, on pouvait encore la craindre ou la ménager. Mais d'après ce qu'on dit à l'ambassade de France et que M. de Rougé nous a répété, les chances du prince Auguste ont paru décroître dans ces derniers temps. Peut-être sont-elles tout à fait perdues en ce moment. Peut-être les cardinaux le savent-ils et, sûrs de n'être atteints par aucune représaille, frappent-ils la Reine sans ménagement.

Quoi qu'il en soit de tous ces doutes, que l'avenir éclaircira, je sens combien j'aimais Rome au regret que j'ai de la quitter. Ces troubles, qui menaçaient toujours et qui n'éclataient jamais, avaient leur charme, et la crainte devient un plaisir là où le vrai danger n'existe pas. En cas d'émeute, non seulement les libéraux nous auraient protégées, mais aussi les promeneurs du Pincio et de la villa Borghèse, les artistes, les gens du monde et jusqu'à nos amis de carnaval, les lanceurs de confetti. En cas de réaction, les murs du palais sont assez solides pour qu'avec nos gens bien armés derrière, nous puissions résister aux attaques des Transtévérins et des habitans du faubourg dei Monti. Enfin, tant que l'absolutisme est debout, M. Delcinque, l'oncle, le cardinal et le neveu Musignano pourraient intervenir en notre faveur. Hors de la ville au contraire, nous voilà, seules et sans défense, exposées à toutes les mauvaises rencontres qu'on peut faire le long des grands chemins. Une escorte nous est nécessaire : j'écris à M. de Bressieux pour lui demander la sienne. Il vient aussitôt, avec sa galanterie ordinaire, prendre les ordres de la Reine, et dit que justement, il projetait de faire ce voyage pour son agrément. M. Hesse l'a quitté ce matin, allant à Naples, le cœur si gros de partir, qu'il a préféré ne nous en rien dire hier et ne pas faire d'adieux.

Nous-mêmes, pressées par le temps, disparaîtrons de Rome sans avoir pris congé de personne. La Reine prétendait d'abord se mettre en route aujourd'hui même, mais cela s'est trouvé impossible par la complication de tous les préparatifs. Un de nos deux réfugiés politiques se faufila dans une de nos voitures ; c'est celui des deux qu'il importe le plus de soustraire aux sbires pontificaux. L'autre, Pasqualini, qui ne peut marcher, et à qui le docteur Conneau continuera ses soins, restera confié à l'importante Mme Lacroix. Déjà redevenue maîtresse, comme si nous n'étions plus là, elle tranche et pérore à propos des

emballages. J'entends son aigre voix dire qu'il n'y a plus de place pour mes chapeaux et dois, pour les faire loger, demander à la Reine un ordre, auquel il n'est obéi qu'avec beaucoup de mauvaise humeur. M. de Bressieux envoie pour sa part un petit paquet de deux chemises seulement. C'est qu'il aura hâte de revenir à Rome : nous savons pourquoi.

Il faut écrire un billet à la marquise Amati, des lettres aux amis de France, dont M. Roger se chargera, renvoyer la musique de M. Angelini, courir chez la modiste, chez la couturière, demander une lettre de crédit à Torlonia, des passeports à M. de Malsheim, et le soir recevoir les visites comme si de rien n'était. M. Goury part pour Naples, sûrement dans l'espoir que Mlle Feray persistera à y aller. Le prince et la princesse Gagarine paraissent et disparaissent; eux aussi partent pour Naples, M. Eyvard se rencontre avec M. Vernet. Il continue de s'immortaliser par son argent, faute de pouvoir le faire par un autre moyen : sa dernière idée a été d'envoyer 50 000 francs pour les veuves et les orphelins de ceux des Suisses qui périront pendant la guerre... s'il y en a une !

Mme de la Ferté-Mun surveille attentivement les plis de sa robe de velours vert, l'ampleur de ses larges manches très claires, le petit nœud de velours vert qui les retient au poignet; elle remet sans cesse en place les plaques de ces bracelets, qui tournent obstinément autour de ses bras. C'est à désespérer! Aussi n'est-elle pas occupée d'autre chose. MM. Pinto, Almeida, Olivares, veulent être les derniers à saluer la Reine au nom du Brésil, comme ils ont été les premiers à se présenter chez elle lors de son arrivée.

Les Musignano viennent sur le tard. Il n'est plus question pour nous d'emmener la princesse Zénaïde, soit qu'elle ne puisse être prête au départ avant dimanche, ainsi que le prince le prétend, soit que, par prudence, il évite de lier les mouvemens de sa femme à ceux de la Reine en ce moment. Une déclaration de principes dont il ne nous fait pas grâce, malgré l'heure avancée, se résume à vanter la sagesse du prince Eugène et de Jérôme, déclinant en 1820 les offres des carbonari. « L'un et l'autre pensaient qu'allier ensemble la cause italienne et celle du bonapartisme, c'était les perdre toutes deux sans recours. »

La princesse Zénaïde annonce le mariage de la fille du duc de Rovigo avec le fils du marquis Azzolini. Les Rovigo habitent

coll' Ameno, sur l'Adriatique, à deux pas des Montfort; et comme les Montfort et les Azzolini ne font qu'un, les deux jeunes gens étaient naturellement à portée de se connaître et de s'aimer.

Boncavento, 20 février.

M. de Bressieux a mené une vie assez orageuse, il a été mêlé à d'assez grands événemens pour que les péripéties de notre voyage ne puissent plus l'émouvoir. Une large balafre qui lui traverse tout le front relève sa physionomie expressive et martiale. Comme je lui demandais à quelle bataille il avait reçu ce coup, il m'a répondu : « C'est un stigmate et non une blessure honorable. » Il fut en effet le héros d'une aventure amoureuse dont l'issue tragique lui laisse des remords cuisans. Épris d'une femme mariée qu'il avait entraînée hors du droit chemin, il entretenait depuis deux ans des relations avec elle quand le scandale de cette liaison éclata. Le mari, les deux frères de cette personne le provoquèrent simultanément en duel. Il accepta leur triple cartel, blessa mortellement l'un d'eux, tua les deux autres, et resta lui-même pour mort sur le carreau.

Dix-huit mois de soins suffirent à peine pour rétablir ensuite sa santé détruite et pour guérir en lui une douleur morale plus cruelle encore. La femme, dont il avait ruiné à jamais l'existence, était enfermée dans un couvent et réduite à prendre le voile. Lui-même, enterré à la campagne et se maudissant pour tout le sang qu'il avait répandu, n'osait reparaître à Paris où tous les honnêtes gens, pensait-il, le fuiraient comme un pestiféré.

Quelle ne fut pas sa surprise quand, revenu à son régiment, il se vit en butte de toutes parts aux prévenances les plus affables et aux sourires les plus empressés! Le scandale dont il frémissait l'avait mis à la mode et lui préparait des succès qui lui faisaient horreur. Il aurait voulu disparaître dans un cloître; l'affection de ses camarades le retint; il prit devant eux l'engagement solennel de ne plus vivre que pour le devoir et de racheter les fautes de sa jeunesse par les mérites de son âge mur.

Ce serment est bien tenu, nous en sommes témoins, car il est impossible de déployer plus de zèle, plus d'activité, plus d'adresse et plus de bonne grâce qu'il n'en a mis depuis deux

jours à remplir ses fonctions chevaleresques auprès de la Reine. Au départ, il hâtait la marche par tous les moyens, sachant le désir qu'avait un de nos compagnons de gagner au plus tôt la campagne et le danger pour celui-là d'être reconnu par la police dans les rues de Rome. Nous croisâmes sur le Corso des gendarmes, puis des dragons. Arrêtés aux portes, le temps d'attacher à la voiture de la Reine un cheval de plus, un officier inconnu nous fit une fausse peur en s'approchant de nous. Il tenait simplement à se présenter comme un ancien capitaine de l'armée du prince Eugène et à charger M. de Bressieux de ses complimens pour les Princes.

La seule rencontre marquante de cette première journée fut celle de plusieurs centaines de soldats allant de Civita Vecchia à Civita Castellana, où le cardinal Benvenuti vient de s'enfermer, afin de mieux surveiller les prisonniers d'État. Fort peu de voyageurs sur la route ; à Bolzano, une auberge vide, où nous avons longuement causé et ri. A propos des complications de notre voyage, M. de Bressieux a dit en avoir une, qui lui est personnelle, et qu'il nous conterait le lendemain. Cette histoire nous était déjà à demi connue, mais par un autre que notre interlocuteur. La Reine, glissant sur le sujet, a mis la conversation sur la chute de Charles X et sur les événemens du mois d'août dernier.

Le Roi était à Saint-Cloud pendant les journées de Juillet. Il se transporta de là à Rambouillet, où il fit mine de se maintenir, appuyé sur les troupes de sa garde ; cette attitude incommodait beaucoup le nouveau gouvernement. Des expéditions burlesques de Parisiens débraillés et débandés n'étaient pas pour lui une menace. L'armée régulière pouvait difficilement être employée contre lui ; le duc d'Orléans n'en pouvait donner l'ordre, lié à la fois envers le souverain déchu par la politique et par la parenté. Dans ces conditions, rien n'était plus facile à Charles X que de provoquer une guerre civile : il lui suffisait de faire retraite vers la Loire et de se maintenir sur la rive gauche de ce fleuve, avec la Vendée derrière soi.

Le maréchal Maison usa de ruse, — il en a été récompensé depuis par l'ambassade de Vienne, — pour déterminer le vieux monarque à quitter Rambouillet et à gagner la Normandie. Les commissaires Schonen, Maison, Odilon Barrot lui tracèrent la route à suivre pour gagner Cherbourg. Maintenon, où le duc

de Noailles donna une fête, fut la première étape, puis Dreux, Laigle, Argentan, Saint-Lô, Carentan. A Valognes, les gardes du corps rendirent leurs étendards. M. de Bressieux, étant de l'escorte avec son escadron de chasseurs à cheval, ne fut délié du service qu'à Cherbourg, où l'embarquement de la famille royale eut lieu le 16 août. Il prit alors le même parti que M. de Chabot, présent comme lui aux adieux royaux, et que tant d'autres gentilshommes légitimistes. Il vint à Rome, et c'est ici que commence le second tome de son roman.

A peine remis de sa première et sanglante aventure, il avait eu à s'entremettre dans un mariage et à y figurer comme témoin. Le matin de la noce, le marié, on ne peut plus mal disposé, souffrait d'un mal de gorge qui traînait depuis plusieurs jours. Son état empira pendant la cérémonie même. Pendant le déjeuner servi ensuite et présidé par les jeunes époux, il fut obligé de quitter la table et de se mettre précipitamment au lit.

M. de Bressieux s'établit au chevet de son ami comme garde-malade et comme frère de charité. Tout son dévouement, celui d'un médecin appelé à la hâte furent impuissans à enrayer les progrès d'un mal qui marchait à pas de géant et à empêcher le dénouement fatal de se produire avant la nuit. On imagine la consternation de cette triste épousée, rejetée dans un nouveau veuvage au seuil même de la chambre nuptiale; on se représente l'étonnement et l'embarras de ses parens réduits à contremander le bal de noce et à annoncer le deuil de leur fille en congédiant leurs invités. M. de Bressieux s'employa de son mieux à adoucir aux uns et aux autres ces douloureux momens. Il se chargea de tous les détails, resta dans la maison pour rendre les derniers devoirs à son ami et n'en sortit qu'avec le cercueil. Des relations suivies, une intimité fraternelle succédèrent à ces journées d'épreuve. Le cœur de M. Bressieux, bronzé par le remords et durci par les malheurs, semblait fermé pour toujours. Celui de la jeune veuve, ouvert à tous les sentimens tendres, s'attachait chaque jour davantage à cet homme intéressant. Il s'en aperçut, et, n'ayant point l'intention de répondre à cette affection naissante, crut qu'il était de sa délicatesse de s'éloigner. Il n'était pas encore arrivé à Rome, que la jeune femme et sa mère l'y avaient suivi. Cette démarche significative ne laissait à M. de Bressieux d'autre alternative que de

disparaître encore ou de fixer ici son sort en faisant le bonheur de celle qui l'aimait.

Les choses en étaient à ce point la semaine dernière quand il est venu se mettre aux ordres de la Reine et s'offrir à elle comme garde du corps. J'ai su alors toute son histoire, que M. Hesse m'a contée sous le manteau de la cheminée, tout en feuilletant avec moi mes partitions. Leur départ pour Naples avait été différé de jour en jour, par l'impossibilité où était M. de Bressieux de s'éloigner de Rome sans provoquer une rupture et sans causer un désespoir. Dans ces conditions, disait M. Hesse, c'était rendre service à son ami que de le prendre comme sauvegarde, parce c'était lui permettre de perdre quelques jours encore et de prolonger une incertitude d'où il ne parvenait pas à sortir.

M. de Bressieux confirme ce dire par le long récit qu'il nous fait ce soir, au gîte de Boncavento. Il avoue que partir pour Florence avec la Reine lui semblait, hier encore, aussi difficile que partir pour Naples avec M. Hesse. Mais cette *complication* a amené entre la jeune veuve et lui une *explication*, et tout paraît devoir tourner bientôt à un heureux dénouement. La Reine s'excusant de l'avoir entraîné en Toscane, au moment où des objets si pressans devaient le retenir à Rome, il l'a remerciée au contraire de ce qu'elle l'avait tiré d'une impasse et dégagé d'un embarras.

Ce parfait gentilhomme montre en tout tant de courtoisie; il a le cœur si noble et si délicat qu'en dépit de sa balafre tragique, il mérite assurément d'être aimé. La jeune veuve dont il a parlé ne s'y est pas méprise; mais tout de même, elle joue de malheur avec ses fiancés, et il lui est bien difficile d'arriver à la conclusion !

VALÉRIE MASUYER.

UN

VILLAGE D'ALSACE-LORRAINE

EN 1914

Mon village sera mon microcosme d'Alsace-Lorraine. Je le connais sur le bout du doigt; il y a si longtemps que ma famille l'habite! Il n'est naturellement pas toute l'Alsace-Lorraine, ni surtout celle des villes. Mais tel qu'il est, il représente assez bien la localité terrienne de nos régions, qui sont, autant qu'industrielles, gros pays de culture.

Pourquoi dire : d'Alsace-Lorraine? me demanderez-vous. L'Alsace et la Lorraine, c'est deux, c'est très différent. Sans doute. Mais je craindrais, à préciser, de causer quelque ennui à mes compatriotes. La main du vainqueur est si légère! Et puis, le joug allemand n'a que trop unifié le sort des deux provinces. Or, c'est justement la germanisation, ses méthodes et ses résultats, que je me propose d'étudier. Et à cet égard, je puis assurer que la situation est à peu près la même en Alsace et en Lorraine.

I

Rappelons en quelques lignes l'évolution des esprits depuis la guerre. Dans une première période, qui va de 1871 à 1897, c'est la douleur et la résistance farouche en face d'une France qu'on sent unie. Plus tard, la funeste affaire que l'on sait jette la division non seulement en France, mais même en Alsace-

Lorraine. En France, le sentiment militaire et patriotique semble avoir un moment faibli : à cette période correspond dans les deux provinces l'essai d'une vie qui s'accommode au cadre nouveau imposé par les circonstances. Surviennent enfin les incidens marocains, les risques de guerre, la déception dans la tentative de rapprochement avec l'Allemagne. L'Alsace-Lorraine retrouve la certitude de son cœur, et la France, qui se relève rapidement, permet à nouveau les espoirs et rend la fierté aux souvenirs. Mais ceci a besoin de quelques développemens.

L'exécution du traité de Francfort fut un déchirement pour nos provinces livrées en proie à l'Allemagne. Après un siècle de théories magnifiques sur le droit des peuples, et de réalisations effectives aussi grâce à la France, être arraché à celle-ci par la nation qui en a tiré les plus grands profits, quel réveil et quel retour ! L'Alsace-Lorraine se replia sur elle-même avec ses souvenirs et ses espérances. La douleur eut chez elle son habituelle répercussion d'une vie morale plus intense et plus élevée. Les luttes politiques et sociales s'apaisèrent. Ce fut un resserrement général. La religion, par-dessus tout, fut le grand refuge. L'Alsace-Lorraine resta à l'abri des fermentations anticléricales qui se produisirent en France et dont il n'entre pas dans notre sujet de parler. Nous nous contenterons de dire qu'il y eut en Alsace-Lorraine un sentiment froissé. C'est alors que, d'une façon générale, on se demanda si on ne devait pas franchement se créer un nouveau genre de vie dans un état de choses changé et accepté. L'Alsace-Lorraine songea à devenir elle-même, elle toute seule, et toujours éprise de beauté et pleine de tendresse pour l'ancienne patrie, à jouer un rôle pacificateur entre les deux ennemis séculaires, pour épargner surtout de nouveaux malheurs à la France.

Le parti catholique de l'Empire fit les premiers pas vers les catholiques des provinces annexées. Le Centre allemand multipliait les sollicitations depuis longtemps. Il mettait en avant les intérêts supérieurs de la religion. Les Alsaciens-Lorrains se laissèrent quelque peu prendre à ces avances et saisir par l'engrenage. Chose nouvelle, ils participèrent effectivement en assez grand nombre à la vie allemande. L'Alsace-Lorraine, qui gardait un souvenir très cher de ses années d'union avec la nation fran-

çaise, mais qui était momentanément troublée dans ses sentimens, tentait une expérimentation loyale du fait accompli. L'expérience fut malheureuse ; la collaboration avec le Centre n'amena que des déceptions, et les quelques avantages obtenus produisirent des résultats imprévus, inverses de ceux qu'on avait escomptés.

Les Alsaciens-Lorrains s'essayaient timidement à participer à la vie générale de l'Empire, mais comme Alsaciens-Lorrains, avec tout leur passé, en toute loyauté d'ailleurs. L'Allemagne, toujours avec le manque de doigté et l'incompréhension qui la caractérisent, s'était attendue à ce qu'ils agissent en Allemands, comme des Allemands, tout de suite, sans transition, et surtout à la vraie manière des Allemands, c'est-à-dire dans un esprit hostile à la France. Le malentendu fut immédiat.

Le Centre catholique était surtout allemand, lui aussi. Les Alsaciens-Lorrains avaient espéré se retrouver avec lui dans les sphères élevées de la religion et y nouer des accords. Ils constatèrent que le Centre, devenu un parti gouvernemental, avait perdu de sa piété pure pour cultiver trop assidûment l'intérêt germanique. Lorsqu'on discuta la constitution du Pays d'Empire, le concours du Centre ne fut pas celui qu'on attendait. En général, la constitution causa un gros désappointement. L'Allemagne répondait par un statut de défiance aux premières avances d'un peuple malheureux, fier, et qui semblait d'autant plus facile à gagner qu'il était alors quelque peu désorienté.

Cette expérience avait néanmoins procuré certains avantages aux deux provinces. De manière générale, le vainqueur avait adouci sa loi. Il fut plus tolérant pour les associations. Il permit aux Alsaciens-Lorrains de se souvenir plus ouvertement de leur passé. Il autorisa assez fréquemment des sociétés françaises à franchir la frontière. Il laissa jouer *la Marseillaise*. Et on revit nos trois couleurs déployées dans des cérémonies.

Pour les Alsaciens-Lorrains, user de ces tolérances n'avait d'abord été que l'exercice du droit, qu'on ne paraissait pas leur contester au début, de se souvenir. Mais constatant que les méfiances persistaient, ils en furent offensés, et laissèrent leur cœur se réjouir aux paroles, aux accens qu'ils entendaient, aux couleurs bien-aimées qu'ils revoyaient à nouveau. Le mendiant qui jouait *la Marseillaise* sur son orgue de Barbarie était acclamé, et la jeunesse reprenait en chœur le vieux chant de

guerre. Derrière le drapeau français d'une société de Pont-à-Mousson, plus de trente mille annexés s'engouffraient dans Metz et faisaient trembler la ville à entonner les airs pleins de gloire.

Au surplus, cette politique de rapprochement entre les pays conquis et l'Allemagne ne pouvait avoir quelque chance de succès que si elle se déroulait dans une atmosphère absolument pacifique entre l'Allemagne et la France. Cette atmosphère ne tarda pas à s'assombrir. Le gouvernement allemand, maladroit, se livrait à la manifestation de Tanger, et toutes les angoisses des Alsaciens-Lorrains au sujet d'une guerre étaient ravivées. Bientôt ce grave incident était suivi de plusieurs autres, non moins sérieux, par lesquels l'Allemagne marquait sa volonté de provoquer une lutte. Ces incidens multipliés avaient rendu à la France le service de l'arrêter sur la voie de sa perte; elle s'était ressaisie, s'était appliquée à reconstituer ses forces militaires, et revenait peu à peu à une politique intérieure meilleure. En somme, elle reprenait l'aspect traditionnel, mélange de douceur et de force.

L'affaire de Casablanca sonna le réveil. Je me trouvais en Lorraine lorsqu'elle survint. Peu à peu les détails filtrèrent. On s'abordait et on se disait la bonne nouvelle : « La France a résisté; l'Allemagne a reculé. » Ce mot : « L'Allemagne a reculé, » porté de bouche en bouche, semblait l'annonce de temps meilleurs et pleins de promesses. A partir de ce moment, l'Alsace-Lorraine a retrouvé son amour pour la patrie française dans son entière pureté : il est resté depuis plus vivant que jamais.

Mais ce rapide historique n'avait d'utilité qu'à situer mon sujet même. Il n'est que temps de l'aborder. Je commencerai par étudier les indigènes, les vrais Alsaciens-Lorrains. Je passerai ensuite aux immigrés.

II

La classe prolétarienne, qui ne possède rien ou presque rien, à peine un bout de « chènevière » ou la petite maison d'une valeur de quelques centaines de francs, n'est pas nombreuse dans nos campagnes. C'est la plus incertaine et flottante au point de vue qui nous occupe.

Elle se compose principalement d'ouvriers agricoles. Les industries sont rares dans ma région. Plusieurs usines ont fermé leurs portes après la guerre ; celles qui ont subsisté n'ont pas une grande activité ; il s'en est très peu créé. C'est ici qu'il faut confirmer ce que j'ai vu énoncer quelquefois ailleurs : entre les pays d'Allemagne proprement dits et les départemens orientaux de la France, qui les uns et les autres ont pris depuis quarante ans un essor industriel merveilleux, l'Alsace-Lorraine est comme en stagnation. Sans doute, certains cantons sont des centres industriels importans ; mais même ces cantons n'ont pas connu une progression comparable à celle des contrées voisines de France ou d'Allemagne.

Je sais donc peu de chose de l'ouvrier d'usine. Je crois que ce que je vais dire de l'ouvrier agricole lui est néanmoins applicable en grande partie.

Les salaires ont bien augmenté depuis la guerre, plus que doublé. Le coût de la vie a beaucoup augmenté aussi. De façon générale cependant, la situation matérielle de l'ouvrier est bonne. L'Alsacien-Lorrain est d'ailleurs un ouvrier de tout premier ordre. Il fait prime sur l'ouvrier allemand, qui est lymphatique, travaille plus longuement et produit moins. Il n'est pas rare de voir l'ouvrier agricole allemand faire sa sieste hiver comme été ; la sieste n'est guère connue de l'Alsacien-Lorrain que pour quelques journées d'été, les plus chaudes ; et ce n'est pas au temps des longues nuits qu'il en faudrait parler. Sur un chantier de travaux publics, il y a quelques années, la Société allemande qui les exécutait a été amenée à éliminer peu à peu tous les Allemands pour ne conserver que les indigènes, à cause du rendement supérieur de leur travail.

Ces conjonctures favorables pour elles n'ont pas changé les sentimens des classes populaires. Elles sont françaises de cœur et d'esprit. MM. Maurice Barrès, Paul Acker, d'autres encore, ont parfaitement noté l'état d'âme de l'Alsacien-Lorrain, même des couches les plus basses : il a conscience d'appartenir à une civilisation supérieure à celle de son vainqueur.

Ce sentiment donne une force de résistance extrêmement puissante, la plus puissante que l'humanité ait jamais connue. C'est lui qui a mué peu à peu l'Empire romain en Empire byzantin, et qui a fait l'absorption si facile des Barbares au moyen âge, en Gaule et ailleurs. C'est un sentiment invincible.

En 1911, l'Empereur a offert, à des conditions très avantageuses, la visite des provinces conquises et des champs de bataille aux anciens combattans. Ces vétérans ont soulevé l'hilarité générale des pays annexés. Plus les Alsaciens-Lorrains ont appris à connaître par eux leurs soi-disant frères germains, plus ils ont senti leur supériorité, moins ils ont été enclins à se réclamer de la peu séduisante parenté. Ces pauvres vétérans n'ont laissé comme souvenir de leur passage qu'une épithète railleuse de plus. On les appelle les *Beinuns*. Ces êtres ridicules et minables, venus de leurs sables et de leurs champs à pommes de terre, n'en dénigraient pas moins avec amertume tout ce qu'ils voyaient en Alsace et en Lorraine. Pourquoi donc les avoir prises? leur répondaient les Alsaciens-Lorrains.

Constatant chaque jour, à maintes reprises, sa force physique nerveuse plus grande, conscient de son esprit moins lourd et de sa gaieté plus légère, l'ouvrier alsacien-lorrain méprise l'Allemand. Phénomène à remarquer, je l'ai constaté dans ma région, je ne sais pas s'il existe ailleurs : l'ouvrier, l'homme alsacien-lorrain, épouse peu l'Allemande. Dans mon bourg, il n'y a pas un seul indigène qui en ait épousé une. L'inverse a lieu plus fréquemment; j'en dirai plus loin les conséquences.

Ajoutez qu'un atavisme obscur de liberté fait apparaître à l'Alsacien-Lorrain l'air de France comme plus vif; qu'il garde médiocre souvenir de son passage à la caserne où cependant il est mieux traité que l'Allemand véritable; que toute la machine aristocratique de l'Empire s'abat particulièrement sur lui; (par exemple lors de la conscription où seuls ne partaient, au moins jusqu'à ces tout derniers temps, que les pauvres diables incapables de trouver une protection ;) enfin que, par un axiome d'État, le malheureux a toujours tort. Tout cela éloigne de l'Allemagne l'Alsacien-Lorrain des classes les moins fortunées. Et la France grandit par comparaison.

C'est cependant dans la classe ouvrière que la germanisation aurait, dit-on, accompli le plus de progrès. Cette constatation ne contredit pas celles qui précèdent. A peiner des journées entières des mêmes labeurs que son frère allemand, le simple manœuvre alsacien-lorrain sent s'émousser son animosité. Sans compter que les doctrines socialistes, encouragées en pays d'Empire par le gouvernement, viennent encore le troubler sur

la véritable direction à donner à ses sentimens. Mais la vieille haine reparaît dans les crises.

III

Dès que l'on arrive à la classe des petits propriétaires, commerçans et cultivateurs, la plus nombreuse dans nos pays aisés, il n'y a plus aucune réserve à faire : c'est de la chair vivante, militante de France, gardée dans une qualité magnifique par la lutte même.

Ni les commerçans ni les cultivateurs n'ont souffert véritablement de la séparation. Si les commerçans n'ont pas connu l'essor remarquable de leurs confrères de Meurthe-et-Moselle par exemple, leurs affaires se soutiennent néanmoins. Mais cela ne les empêche nullement de garder comme un privilège précieux leurs sentimens français. Dans cette classe de la société, on ne lit et on ne sait que les nouvelles de France. L'enfant, au retour de l'école, s'y retrempe dans les idées et les choses françaises. Chez moi, c'est pays de langue française; toute la jeunesse, dans les foyers, ne parle que le français.

Tout le jeu des ambitions, des petites vanités, ne s'exerce que dans le cadre des choses de France. D'ailleurs, en Allemagne, ces ambitions sont limitées par force; les enfans de nos provinces ne peuvent arriver qu'à des postes subalternes, sans relief; les situations importantes sont entourées d'une barrière infranchissable pour eux. Et puis, — constatation qui procède toujours du sentiment de supériorité alsacienne-lorraine, — les plus belles situations au delà du Rhin leur semblent sans attrait; elles ne leur inspirent ni désir, ni envie, ni admiration.

Pour ce qui est de la France, c'est autre chose. Ils savent qu'avec de l'énergie et de la persévérance, on peut facilement y devenir officier, y conquérir dans les diverses branches des administrations des postes honorables. Ils savent que ceux qui se sont élevés ainsi dans la hiérarchie sociale sont considérés, et que leur origine modeste ne pèse pas sur eux. Les caractères et les situations de France leur font l'effet d'un Eldorado.

Il n'y a pas, ou presque pas de petits bourgeois ou paysans, qui n'aient quelque parent plus ou moins éloigné, occupant en France une situation qui le remplit d'orgueil : dans l'armée surtout, la première des carrières pour les populations de l'Est, la

seule qui élève véritablement. Dans mon village, un général de brigade français est le fils d'un vigneron ; un lieutenant de cavalerie est le fils d'un garde-chasse ; un officier d'infanterie a épousé la fille d'un tanneur et est cousin de tout le village. Combien d'autres dans le même cas ! Les deux grandes familles du pays sont pleines de militaires et tout cela voisine l'été sur le pied de la plus charmante fraternité : la vanité du village en est flattée tout entière.

Le phénomène est presque identique dans les carrières civiles. Un inspecteur des forêts est apparenté à beaucoup de familles de l'endroit ; et un ancien président de tribunal cousine depuis la bourgeoisie la plus solidement établie jusqu'au marchand de bois, au ferblantier et au faiseur d'échalas.

Enfin, ce n'est qu'en France que les destinées exceptionnelles s'accomplissent. Émigré à l'intérieur en Allemagne, l'Alsacien-Lorrain piétine ou avance peu ; l'Allemagne n'est pas son terrain. En France, au contraire, son énergie retrempée dans le malheur et son esprit de solidarité le met dans les meilleures conditions. Le fils d'un maçon de mon microcosme a conquis une grosse fortune dans l'entreprise des travaux publics à Paris et au Portugal. Tel autre marche à l'aisance à Paris dans la vente et la confection de vieux meubles. Un troisième acquiert dans son art une certaine réputation à Nancy. Et nous sommes un petit pays. L'être un peu doué, vigoureux, en Alsace-Lorraine, va chercher fortune en France. Ce sont les intérêts ou l'habitude qui font rester les autres, la plus grande masse. Et plus on s'élève dans la hiérarchie sociale, moins ceux qui restent ont de propension pour le fonctionnarisme d'Alsace Lorraine.

Il faut excepter, dans nos pays pieux, la carrière sacerdotale. Car en Alsace-Lorraine, nous sommes toujours sous le régime du Concordat de 1801, et les curés sont fonctionnaires. Un curé d'Alsace-Lorraine doit être salué chapeau bas par un Français : avec les pasteurs et les rabbins, appuyés au même idéal, ils sont l'âme de la résistance contre le spoliateur.

Leur situation est exceptionnelle. Dans un pays d'ordre moral comme l'Allemagne, ils jouissent d'une liberté qu'aucun autre citoyen ne connaît, et ils en usent pour marquer au gouvernement, à haute voix, ses erreurs et ses défaites.

Le clergé a connu un moment de flottement du temps du

combisme. Il se ressaisit présentement; il est revenu de ses coquetteries avec le Centre, et il s'en détache chaque jour davantage. Mais politique par tradition et par état, il ne fait rien brutalement. Ce n'est pas une rupture sèche, bruyante ; c'est une reprise de soi, douce, graduelle, ininterrompue. La France, pour nos prêtres, n'est pas encore ce qu'elle devrait être ; mais elle a retrouvé sa rayonnante beauté, à laquelle ils se laissent bien volontiers reprendre. Comme signe de ce renouveau d'inclination française, les prêtres alsaciens-lorrains ont répandu le culte de Jeanne d'Arc, qui est général et très ardent dans nos provinces, et ils ont redoublé d'efforts pour entraîner les masses au pèlerinage de Lourdes. Dans mon village, il y a peu de maisons qui n'aient leur statue de Jeanne d'Arc, et qui ne pavoisent de son oriflamme les jours de fête. De même, la moitié de la population a pris part, depuis sept ou huit ans, au pèlerinage alsacien-lorrain de Lourdes. Les frais de déplacement sont modiques, et ainsi nombre de mes compatriotes ont pu traverser la France et en admirer les lumineuses beautés. Le résultat est très précieux.

Les autres fonctionnaires indigènes sont les notaires, les juges de paix, les greffiers, quelques fonctionnaires de la police et on peut même dire les employés de chemins de fer. Les petits fonctionnaires sont nombreux. Ils vivent en bons termes avec leurs collègues allemands, mais on les trouve toujours prévenans pour leurs compatriotes. Le Polizei-Komissar de mon bourg est indigène. Il fait exactement son service, mais il épargne tous les ennuis qu'il peut à ses concitoyens.

Les fonctionnaires plus relevés sont tout l'un ou tout l'autre : ou ils ont carrément passé à l'ennemi, et c'est très rare; ou ils partagent intégralement les sentimens des autres Alsaciens-Lorrains. L'un d'eux, qui est un de mes meilleurs amis, est tout Français de cœur; un autre m'a confié souvent son dégoût pour les palinodies auxquelles il était obligé de se soumettre; un troisième éprouve le besoin d'affirmer, chaque fois qu'il vous parle, ses bons sentimens pour la France. Ces fonctionnaires souffrent dans leurs rapports obligés avec leurs confrères allemands : toujours la mentalité, la civilisation, ou plutôt le degré de civilisation diffèrent. Les inclinations, les pensées, les habitudes des uns ne sont pas celles des autres. Le gouvernement lui-même a été obligé de se rendre à l'évi-

dence. Lors de la fête de l'Empereur, au banquet qui réunit tous les fonctionnaires, ceux dont l'origine est alsacienne-lorraine ont été dispensés d'assister. En haut lieu, on avait eu connaissance des sentimens pénibles que leur causaient ces agapes bien germaniques : presque dès le début du repas, tous les convives roulent sous la table.

Ainsi donc, même du côté des fonctionnaires, la germanisation n'a pas réussi, et la situation n'a pas varié. On subit un état de choses; on tâche de vivre comme l'on peut; mais les aspirations se portent ailleurs.

IV

Les Allemands sont peu nombreux dans nos campagnes; le plus souvent il n'y reste que les fonctionnaires. Je suis convaincu que certains villages de terres éloignées ne possèdent pas un seul Allemand.

Les ouvriers allemands sont particulièrement rares. C'est que partout la main-d'œuvre agricole diminue au profit de l'autre, l'industrielle. La vie des champs n'a plus d'attrait pour le prolétaire.

Quelques familles de petits cultivateurs ou d'artisans sont venues s'installer dans mon village : familles extrêmement nombreuses, industrieuses et travailleuses. Arrivant de pays moins favorisés, moins heureux, elles sont dures au travail. Débarquées généralement avec quelques marks, elles parviennent rapidement à l'aisance ambiante.

De temps à autre, un Allemand vient fonder une nouvelle entreprise. Il faut reconnaître qu'ils sont excessivement entreprenans, — c'est leur qualité dominante, — et qu'ils trouvent très facilement parmi leurs compatriotes des gens pour soutenir leurs audaces. L'Allemand n'a pas un flair commercial particulier, bien au contraire; il n'a pas même toujours les manières commerciales, comme on le dit beaucoup trop, car il est négligent, chicaneur et souvent impoli. Mais il est audacieux, il a la tête carrée, il est persévérant.

Il y a une quinzaine d'années, un Allemand, bien appuyé par les banques, a créé une industrie à côté de chez moi, au bord de la forêt. D'après notre sentiment à tous, elle ne pouvait réussir. Les conditions de notre pays ne conviennent pas à ce

genre d'industrie, et celle-ci était en outre très mal placée. Elle tomba rapidement en faillite. Un groupe de brasseurs allemands l'a rachetée et a mis à la tête un nouveau directeur. En moins d'un an, même résultat. Vous croyez que ces chutes successives ont donné à réfléchir et jeté le découragement? Pas du tout; deux fois encore l'affaire a été rachetée, remise à flots et y a toujours immanquablement sombré. Présentement, elle est encore en faillite, et l'on parle déjà d'un nouveau groupe allemand pour la relever. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que l'insuccès a fait naître la concurrence. D'autres Allemands sont venus établir la même industrie dans le village, voici deux ans; ils n'ont pas eu plus de succès.

Et l'aventure n'a rien d'exceptionnel. A des distances plus ou moins grandes de chez moi, sous d'autres formes, elle s'est fréquemment renouvelée.

L'Allemand a d'abord contre lui un très grave défaut et un très mauvais principe commercial : il n'est pas économe, et il ne recherche que les chiffres d'affaires, sans avoir égard à la proportion des bénéfices.

J'ai connu plusieurs Allemands qui, dans des situations de genre différent, gagnaient largement leur vie. Ils mangeaient tout ce qu'ils gagnaient, alors même qu'ils étaient chargés de famille. Et à leur mort, c'était la misère pour leur femme et leurs enfans.

La poursuite du gros chiffre d'affaires procède de l'éternelle vanité germanique. Un ancien fabricant de chaussures, retiré, me racontait avec orgueil qu'il était arrivé à faire jusqu'à 400 000 marks d'affaires par an ; je trouvais le résultat magnifique, mais j'étais étonné que cet homme eût une retraite si modeste. Je lui demandai combien il gagnait sur ces 400 000 marks. « De 12 à 15 000 marks par an, » me répondit-il. » Prélevés vos appointemens personnels et l'intérêt des sommes engagées ? » poursuivis-je. Il ouvrit de grands yeux comme à une question étrange et me répondit : « Pas du tout, 12 à 15 000 marks, tout compris. »

Trois à quatre pour 100 du chiffre d'affaires, comme bénéfice total, c'est tout simplement ridicule et le plus souvent dangereux. En France on travaille à un taux de bénéfice autrement rémunérateur ; en Angleterre aussi. Un homme dans les affaires sait qu'une marge de bénéfices trop réduite peut

devenir négative au moindre accroc. C'est là, je crois, la principale raison de l'instabilité du commerce allemand. Car ce que j'ai entendu dire par mon fabricant de chaussures, combien d'autres Allemands me l'ont répété presque terme pour terme !

Il y a une dernière classe d'Allemands immigrés, ce sont les agens officieux de la germanisation, les colonisateurs pour le grand peuple. Des officiers retraités sans fortune, d'anciens fonctionnaires maigrement rentés, de vieux commerçans qui n'ont que médiocrement réussi, se retirent dans nos régions, achètent une maison et s'installent avec l'intention d'être les polarisateurs des idées germaniques.

Et ces gens ne viennent pas là de leur propre inspiration. Je suis convaincu que le gouvernement allemand agit ici comme en Pologne : il a une caisse noire sur laquelle il dote largement ces pionniers du germanisme. L'odyssée de ces pauvres diables est toujours la même. Ils débarquent au village l'air et le sourire vainqueurs ; ils achètent trois fois ce qu'elle vaut, — ce n'est pas eux qui payent, — une maison de bonne apparence ; puis ils s'établissent. Ils tentent quelques avances aux populations, déjà indisposées par leurs façons conquérantes ; elles les repoussent avec pertes. Les tentatives ultérieures n'ont pas plus de succès. Ils se rabattent sur leurs congénères ; il y en a deux ou trois dans la contrée ; mais ils sont d'extractions différentes et ne tardent pas à se goûter très peu réciproquement. C'est à peine s'ils se retrouvent de loin en loin dans une auberge du village pour une partie de cartes, à la fin de l'après-midi. Pendant un temps, ils avaient organisé des soirées de bière dans une salle spéciale, chez un hôtelier, et y avaient convié tout le ban et l'arrière-ban des purs Allemands ; mais l'hôtelier a été vite excédé de se coucher tard, de devenir le plastron des moqueries du pays et de perdre peu à peu sa clientèle indigène. Et il les a mis à la porte. Les soirées de bière avaient vécu.

Las bientôt du vide fait autour d'eux, nos valeureux pionniers sont pris de nostalgie. Ils ne sont plus possédés que d'une idée : fuir ce désert d'hommes et regagner la chère Allemagne. Un jour, ils se décident à tout abandonner, la haute mission, la maison qu'ils revendent à vil prix. Ils bouclent leurs malles, chargent leurs meubles sur une voiture et vident définitivement les lieux.

Depuis une vingtaine d'années, nous avons eu cinq familles

dans ces conditions. Trois ont déjà déguerpi, dont mon malheureux négociant en chaussures. Le quatrième est un ancien marchand de bonbons; son outrecuidance seule le fait résister à tous les désagrémens qu'il s'attire, et son extraction médiocre lui permet de se distraire dans la compagnie des gendarmes, facteurs, douaniers et autres de ses compatriotes.

Le cinquième est un ancien officier, charmant, doux, cultivé, le plus civil des hommes. Son histoire est lamentable. Il est venu avec tous les siens, a acheté la vieille maison d'une illustre famille et a accompli sa tournée de visites dans le voisinage, parcourant, le sourire aux lèvres, les rues et les champs. Ses amabilités lui sont restées pour compte. Il a essayé de lutter, avec une parfaite courtoisie d'ailleurs. En vain. Il ne voit personne et ne parle à âme qui vive. Sa femme, dépitée, l'a poursuivi de ses récriminations et accablé de scènes. Le ménage est devenu un enfer. Ils ont été pris de maladie noire. La femme est morte, en est morte. Je crois que lui ne s'obstine plus que par discipline. Il en est venu à adopter l'habitude du pays : il s'installe derrière les persiennes closes et inspecte tout le jour l'élément hostile qui bat ses murs.

Reste la question des mariages entre les deux élémens. J'en ai déjà dit quelques mots.

Ceux d'Alsacien-Lorrain à Allemande sont moins fréquens que ceux d'Alsacienne-Lorraine à Allemand. On a vu les motifs du premier phénomène ; pour l'inverse ils se tirent du même ordre d'idées. La femme choisit moins dans le mariage; les difficultés de la vie pour elle la poussent à accepter plus rapidement le premier parti qui se présente. Aussi ces mariages sont-ils d'autant plus fréquens que l'on descend davantage dans l'échelle sociale.

A vrai dire, les uns et les autres ne sont pas très nombreux, mais leurs conséquences sont différentes. Les mariages d'Alsacien-Lorrain à Allemande sont sans effet appréciable. En revanche, l'Alsacienne-Lorraine a une grosse action dans son foyer. Elle adoucit le mari à l'égard de la France, et elle francise les enfans.

Un ancien magistrat allemand, époux d'une Lorraine, s'est fixé à sa retraite dans notre localité. C'est un petit homme, tout pangermaniste. Sa terreur que l'on doute de la supériorité de sa grande patrie est telle, que la conversation avec le moindre indigène le disloque en mille politesses : il ne voudrait pas être

pris pour un sauvage. Sa femme ne lui permet d'être pangermaniste que hors de la maison. Son fils aîné est officier dans un régiment de cavalerie : c'est un Allemand mesuré, plein d'égards pour nous et comme sympathique à la France. L'autre fils incline visiblement à préférer la France. Les deux filles n'ont voulu épouser que des Français.

Un autre petit fonctionnaire, en activité celui-là, a épousé une Française des environs de Pont-à-Mousson. Il est le plus charmant de tous ses collègues pour les indigènes, et ses fillettes parlent français, vont fréquemment en France, en un mot penchent vers la France.

Enfin, tout dernièrement, le fils d'un petit cultivateur, venu de Prusse Rhénane, a épousé une Française gentille, mais pauvre. Ce bon gros garçon devenait autrefois tout rouge au seul nom des Français. Il se transforme ; il se prend de civilité avec nous ; il nous parle dans notre langue. Puissance d'attraction de la civilisation française !

Toute la question est là. C'est ce que M. Maurice Barrès a si bien fait toucher du doigt dans ses écrits sur nos malheureuses provinces. La civilisation française, supérieure, plus vieille, plus fine, héritière directe de ce qu'il y a de plus grand à travers les âges, ne peut s'incliner devant cette nouvelle venue qui a toutes ses preuves à fournir et à qui son orgueil seul donne l'illusion de titres qu'elle n'a pas, ou qu'on ne lui reconnaît pas. Elle résiste victorieusement ; elle repousse et subjugue le vainqueur lui-même.

Conclusion : la germanisation ne fait presque aucun progrès dans les campagnes. Les Allemands ne le constatent que trop : c'est ce qui les irrite et rend la situation si dangereuse. Ils reviennent présentement aux mesures de défiance et de violence. Ce n'est qu'un commencement. Quand ils seront tout à fait convaincus de leur défaite irrémédiable, ils voudront ressaisir la victoire d'une autre manière, de la seule qui soit à leur portée.

La France fera bien de se tenir prête pour ce moment-là (1).

UN ALSACIEN.



(1) Notre collaborateur avait vu juste; nous n'avons pas besoin de dire que son article était écrit avant les événemens actuels nous n'avons eu rien à y modifier. [N.D.L.D.]

EN BAS-LANGUEDOC

I

Que de fois, le bâton du voyageur à la main, j'ai parcouru les mornes causses des Cévennes! L'étranger, — surtout l'Anglais, l'Américain et l'Allemand, — vient plus nombreux chaque année en admirer la beauté sévère. Pour trouver une région « analogue, il faut sortir de l'Europe, aller presque dans l'Ouest de l'Amérique, dans la région des hauts plateaux de l'Arizona et de l'Utah (1). »

Sur cette étendue de 140 kilomètres carrés, qui s'élève à une altitude de 8 à 900 mètres, le vent se promène à l'aise, roule parfois sourdement comme un tonnerre. Pendant le jour, j'y ai subi, lorsque le soleil frappe cette roche calcaire, une chaleur d'enfer. Dès la nuit, sévit un froid vif, sous le ciel aux innombrables étoiles qui luisent, pareilles à des yeux de loup.

Le plus grand des causses, le Larzac, est traversé par une route, de Millau à Lodève : on ne la distingue pas, même à une faible distance, tant elle se confond, caillouteuse, ourlée d'herbes, avec le sol parsemé de maigres pâturages. J'étais toujours seul dans mes vagabondages, enveloppé d'une lumière éblouissante, dont pas un arbre n'interrompait le cours. Mon pas n'éveillait aucun écho; mes yeux cherchaient en vain, pendant des heures,

(1) Docteur J.-Léon Soubeiran.

une fumée révélant un foyer. Sur ce plateau délaissé, le gouvernement a eu maintes fois le projet d'établir pour les armées de tout le Midi un camp de séjour et de manœuvres.

La première fois que j'ai abordé le Larzac, je venais de Lodève. Il faisait encore nuit. J'entendais les eaux de la Lergue gambader parmi les pierres et les roseaux. Bientôt l'ombre se dissipa, et sous de lourds nuages mauves, au fond de la large vallée, la figure énorme du Larzac m'apparut. Au pied de sa muraille escarpée, où ne s'accroche aucune plante dans les criques arrondies qu'elle forme, des sources bouillonnent au creux d'un tapis de mousse. Les ruisseaux arrosent des fermes, font mouvoir, à Soubès, Saint-Étienne-de-Gourgas, des moulins et des scieries. Le paysan éprouve un sentiment presque religieux pour son Larzac, monstre familier et redoutable, qui provoque la tempête, mais qui également préserve de la sécheresse les cultures.

Plus tard, lorsque pérégrinant à travers l'admirable Jura, je suis descendu du col de la Faucille dans une vieille guimbarde à quatre roues, par le chemin si étroit taillé à même la paroi friable du précipice, je me suis rappelé l'ascension du Caylar, ce Pas de l'Escalette qui grimpe majestueusement, pendant 7 kilomètres, sur les flancs du calcaire, jusqu'à la brèche pratiquée dans la lèvre du plateau. Noble décor, si peu connu! Le petit chemin de fer de Montpellier-Paulhan s'arrête net à Lodève. Quel voyageur s'aventure vers le Larzac, vaste désert de pierres, où ne passent qu'une ou deux carrioles par jour? De temps à autre, une troupe de chasseurs y monte poursuivre le gibier abondant, surtout le lièvre. Mais il ne faut pas craindre la fatigue, ni le manque absolu de confort.

Le caussenard ne possède point de charrue. Il se sert, pour ses constructions, de pierres brutes ou sommairement équarries. Les chambranles des portes et des fenêtres contiennent peu de bois; à peine si les volets et l'encadrement des vitres sont menuisés. Masures basses, à demi enfouies dans le sol, pour mieux résister au souffle impétueux des rafales : on ne les aperçoit que lorsqu'on a, pour ainsi dire, le nez dessus. Pourtant, de loin en loin, un bouquet d'arbres m'appelle, des pins à la ramure élégante et drue, toujours verte. Je sais qu'à leur ombre, je trouverai de l'eau, et au moins une maison. Car, tout de même, le causse recueille les pluies dans des citernes ou des mares,

autour desquelles prospèrent des haies, des jardins potagers, des champs de pommes de terre. Après un orage, le vent, qui passe et repasse sans interruption, sèche rapidement le plateau. Mais par d'innombrables et invisibles fissures l'eau pénètre dans le sol, s'y rassemble au fond d'énormes cuvettes, de sorte que l'on peut dire que le causse est une carapace de chaux recouvrant des réservoirs inépuisables; quelques-uns sont aujourd'hui explorés sans péril, à la lueur des torches. Les eaux de ces réservoirs cherchent une issue dans le mur du plateau, et elles s'échappent de tous côtés, par les plis des vallées, pour former bientôt des rivières : la Dourbie et le Tarn, au Nord ; le Cernon, le Soulsou, la Sorgues, à l'Ouest ; l'Orb, la Lergue et les affluens de l'Hérault, au Sud et au Sud-Est. Sur une terre molle, vaseuse parfois, elles vont sans bruit parmi des herbages gras.

Pays du silence, de la solitude. Les habitans mêmes, et sans affectation, paraissent aussi muets que leurs pierres. A peine s'ils regardent l'étranger. Ainsi, un soir, j'entre dans une masure isolée, assez spacieuse, tapie dans un sillon de rocailles comme un nid d'alouettes dans un blé. A droite, il y a des moutons couchés; à gauche, des lits suspendus, semblables à des étagères, et au-dessous de ces lits, par terre, un grabat, un sac rempli de paille. Dans une anfractuosité du mur, j'aperçois des poteries grossières fleurant le lait aigri. Sur la pierre du foyer, brûle un feu odorant de branches de pins, dont la fumée s'évade malaisément par le petit trou de la cheminée massive, que je toucherais de la main, si je me hissais sur les pieds.

Auprès du feu, la femme est accroupie, jeune encore, très brune, le visage marqué d'un fin réseau de rides, joli tout de même avec ses dents blanches, son nez bien droit, ses yeux clairs sous le front qu'abrite à demi un foulard rouge. Elle surveille une soupe de châtaignes, pendant que ses deux petits, tout barbouillés de poussière, mangent de bon appétit une tranche de pain jaunâtre beurré de graisse de porc. Mon apparition n'avait produit aucun étonnement, et ils ne m'avaient jamais vu, pourtant. La femme, sans se déranger de son travail, me demanda simplement, sur un ton de politesse charitable, ce que je désirais... D'ailleurs, dans ce désert, les caussenards, qui semblent résignés à toutes les privations, n'attendent rien des joies, des vanités du monde d'en bas. Néanmoins, pour satis-

faire le besoin, partout indispensable à l'homme, d'espérer une vie meilleure, ils recueillent en eux-mêmes, dans leur âme attentive, les élémens du rêve et du désir. C'est pourquoi vous les voyez rêveurs pendant des heures entières, la femme tricotant des bas devant sa porte, l'homme seul sur le causse ne faisant qu'un pas ou deux toutes les cinq minutes, à la tête de son troupeau, et s'appuyant sur un bâton plus grand que sa personne, pour regarder au loin l'horizon, dans la région des astres. Tous les visionnaires sortent de la montagne, des solitudes profondes de la forêt ou de la pierre...

Ce soir-là, j'avais soif, à cause du vent continu qui finit par brûler les mains et le visage. Je refusai le lait de brebis, que m'avait offert généreusement la jeune femme. Tandis qu'elle me donnait de l'eau dans un bol ébréché, les petits, tout en dévorant leurs dures tartines, m'observaient avec une raillerie malicieuse. Dehors, je trouvai l'homme debout, immobile, enveloppé de sa longue limousine, armé de son bâton. Un homme d'une trentaine d'années, et qui paraissait plus âgé, le teint basané, des anneaux d'argent aux oreilles. Pour l'amadouer, car je connais la susceptibilité du caussenard, je lui parlai de sa maison, de ses troupeaux; puis, je l'interrogeai :

— Est-ce que vous descendez souvent du causse?

— Le dimanche, pour aller à Sainte-Énimie entendre la messe, ou les jours de foire, pour vendre mes moutons.

— Est-ce que vous avez été soldat?

— Certes!... A Mende.

— Vous ne regrettez jamais la ville?

— Non. Ici, on vit moins cher. D'ailleurs, croyez-vous que le causse soit un pays sauvage, inhabité? Il y a des groupes de maisons par-ci par-là.

— Je le sais.

— Nos femmes ne voudraient pas se marier dans la vallée. Ici, on n'est ennuyé par rien ni personne.

Il ne parlait que patois, un patois non grossier, presque délicat de forme et d'intention. J'allais, après un moment de silence, lui demander s'il avait été souvent à l'école. Mais, serrant autour de son corps sa lourde limousine, il partit lentement, suivi de son chien, vers son troupeau qui, là-bas, dans la grisaille du crépuscule, ressemblait à une agglomération de mouvantes pierres noires. La nuit montait sournoisement, sans

hâte, comme à regret. Il se faisait tard. Je m'acheminai vers Sainte-Énimie par un chemin tapissé d'aiguilles de pins, ou gluant de la pâte du calcaire, et qui côtoya bientôt l'abîme, au fond duquel le Tarn, aussi fin qu'un poisson aux écailles d'azur, pétille parmi des cailloux multicolores.

Sainte-Énimie, bourgade antique et cossue, est enfouie douillettement au bas d'un entonnoir. Je n'y arrivai qu'après trois heures de marche. Le silence régnait dans les rues mal pavées, qui sur les flancs de la montagne étagent sans ordre leurs maisons bossues, écrasées par des toits de tuiles creuses couvertes de mousse. Partout, c'était l'illumination des becs électriques, jusque dans le lit du Tarn où fonctionne jour et nuit une usine de lavandes. Dans l'air calme vibrait parfois, avec la régularité d'une cloche argentine, le chant doux d'une chouette. A l'orient, au-dessus d'une brèche du Sauveterre, resplendissait le masque d'or de la lune. L'auberge, fidèle aux traditions de cuisine saine, exhalait jusque sur la place l'odeur de son grand feu de chênes, de la soupe aux légumes et des volailles lardées goutte à goutte sur le tournebroche : elle retentissait des discussions gaillardes et des rires de ses hôtes familiers, charretiers en blouse, riches marchands de bestiaux, tous braves compagnons de travail qui gardent, en ce pays simple encore, sous la rudesse des apparences, le sentiment de la hiérarchie sociale, le respect des anciens usages, déférence envers les femmes, prévenance amène envers l'étranger.

II

La plus belle, la plus pénible descente du Larzac, je la fis un frais matin d'août, car sur le causse, c'était le printemps : je la fis par le petit chemin malaisé de Madières, où ne passent que les carrioles de quelques rares bûcherons. Nous touchons ici, pas loin des sources de l'Hérault, à un des nœuds de la Cévenne. Le chemin tire-bouchonne dans la paroi blanche du roc, enfin s'enferme dans une étroite vallée sans eau, où l'on ne voit que des masures réfugiées dans des broussailles. Comme dans les gorges du Tarn, des vautours par bandes s'envolent vers les plaines de Ganges ou de Saint-Hippolyte du Fort, et lors-

qu'ils en reviennent, c'est pour bavarder en famille au seuil de leurs nids, sur le relief des pierres.

Au delà de Madières, le chemin me conduit sur la route de Ganges, et d'abord je rencontre la Vis qui sort de son obscur défilé, grondant du fracas des eaux. C'est la montagne abandonnée des hommes, hostile à leurs entreprises, et qui tire sa beauté de son isolement farouche et des capricieuses sinuosités de son couloir où ne pénètre qu'un sentier. La route cependant s'écarte du causse. Voici des châtaigniers, des mûriers, une prairie; j'aperçois, non sans une émotion de délivrance, la cité de Ganges en son cirque charmant de la musique de ses ruches de soie et tout enguirlandé de ruisseaux. La veille, il avait plu, les verdures paraissaient neuves. Les mûriers, à demi dépouillés de leurs feuilles dont on nourrit les vers à soie, se pressent par bataillons, sur des pentes semées de cailloux : aussi robustes que nos oliviers noueux de la plaine, ils ont dans leurs feuillages, sous les souffles brusques du Larzac, des miroitemens de robes de moire et, malgré leur âge vénérable, des frémissemens de jeunesse. Sur la Séranne, tout en haut du pays, des rocs grisâtres, pareils à des vigies, observent les lointains du Tarn, du Gard, de l'Hérault et de l'Aveyron. Dans les bois qui jusqu'au creux des ravins s'écroulent par masses abondantes, les charbonniers ont allumé leurs feux.

Les Cévennes constituent la crête dorsale de la France, qui va se souder à celle de l'Europe. Mais l'usage est de consacrer ce nom de Cévennes à la chaîne comprise entre l'Aigoual et le mont Lozère. Celui-ci (1 702 mètres) en est le roi, un des plus riches témoins des révolutions du globe. L'Aigoual est le principal sommet d'un massif auquel sont attachés le Saint-Guiral et l'Espérou. Sur le Saint-Guiral, voisin du pic Saint-Loup et du pic Saint-Alban, à l'abbaye de Nant, on a détruit de nos jours une chapelle où le saint des bergers était depuis le XIe siècle honoré par le peuple. Une bulle d'Innocent II signale une légende qui chante ces montagnes. La voici : trois frères, Loup, Guiral et Alban, étaient épris de la même orpheline, Irène, qui promit sa main au plus brave. Tous les trois partirent dans la première croisade pour la Terre Sainte, où ils se distinguèrent par leur héroïsme. Quand ils revinrent en Languedoc, Irène, hélas! était morte. Renonçant alors au monde, chacun d'eux fonda un ermitage sur l'un des trois sommets,

qui perpétuèrent leurs noms. L'Espérou, ainsi que son nom l'indique, se projette en forme d'éperon sur la plaine qui descend jusqu'à la mer. On reboise son versant, dénudé depuis des siècles, et qui redeviendra l'apanage des botanistes de Montpellier, comme il le fut à l'époque de la Renaissance. Ne sait-on pas que les Cévennes sont de toutes les montagnes celles qui présentent la flore la plus nombreuse, et des spécimens de toutes les plantes ?

Parmi le silence des choses, l'Hérault, si faible encore, puisqu'il est né depuis seulement quelques heures, dans le granit de l'Aigoual, fredonne à peine. Bientôt il rencontre la Vis aux eaux limpides, et les deux rivières s'en vont ensemble à Ganges animer les filatures dont la longue façade, percée de fenêtres à barreaux, évoque une cité de couvens bourdonnans. Toute la région vit de l'industrie séricicole. Isolés au milieu de paysans sobres, qui subsistent maigrement de la vente de leurs charbons et de celle de leurs troupeaux, les Gangeois, dans leur vallée paisible, se plaisent, par un étrange goût du contraste, à rêver de voyages et d'aventures. Quelques-uns quittent leur Séranne pour toujours, et ces calmes Cévenols, calmes du moins en apparence, deviennent les plus valeureux des soldats ou des marins. La fameuse 32[e] demi-brigade fut composée dans le département de l'Hérault, avec des volontaires ; la plupart de ces volontaires descendaient des Cévennes.

Certains de ces infidèles au pays lui reviennent pourtant, lorsqu'ils sont vieux, que la fortune les ait ou non favorisés. Ils se retrouvent avec joie sur la place, qu'ombrage tantôt le clocher de l'église, tantôt la terrasse du temple. Là, pendant des heures, ils hument l'odeur du marché ; ils observent là-haut, dans une anfractuosité de la Séranne, la « Poupotte, » informe silhouette humaine qui, par les nuances changeantes de sa couleur, indique les variations de la température. Dans les rues fraîches, parallèles au cours de l'Hérault, ils s'en vont taquiner de leurs badinages les vieillards tricotant sur le pas de leurs portes des maillots de laine ou les jeunes filles brodant des bas de soie.

Au Sud de Ganges, jusqu'à Montpellier, par un vaste royaume de pierres et de chênes, les villages se montrent si rares qu'ils empruntent à cette rareté quelque importance. Ainsi, Claret, qui s'enorgueillit de sa grotte de salpêtre ;

Saint-Martin-de-Londres, qui, dans sa cuvette d'ancien lac desséché, garde intactes ses fortifications et son église romane du XIIe siècle. Dans cette plaine, se dresse subitement le pic Saint-Loup, « superbe observatoire d'où l'on peut contempler tout le littoral de la Méditerranée, des Bouches-du-Rhône aux promontoires pyrénéens. » Dès que les nuages en couronnent la tête, le paysan cherche un abri contre la pluie. Dans son donjon à triple enceinte du XIIe siècle, l'évêque Fenoillet soutint, en 1622, un siège de trois jours contre le duc de Rohan, chef des Protestans. Après la révolte de Gaston d'Orléans et du connétable de Montmorency, Louis XIII en ordonna le démantèlement. Mais l'ordre royal ne fut pas exécuté, puisque, pendant la guerre des Camisards, ce donjon redevint une défense de premier ordre. Les paysans le tenaient pour sacré. Car l'évêque Colbert de Croissy en ayant proposé la démolition, qu'approuva l'intendant de Basville, aucun enchérisseur ne s'offrit à en acquérir les matériaux. Un autre donjon, celui de la Roquette, défiait, sur le pic Saint-Loup, toute agression. Aucun sentier ne conduisait à ses murailles hautes et sans la moindre saillie. Les châtelains et leurs hommes arrivaient à cette forteresse aérienne par des échelles mobiles ou des escaliers en bois, qu'on détruisait dès la première alerte. Quant aux vivres et aux approvisionnemens, il fallait sans doute, comme au fort de Maguelone, les monter par des cordes.

C'était autrefois toute une affaire que de se rendre de Ganges à Montpellier. Le voyageur avait à redouter les brigands et les bêtes. On me raconte une histoire pathétique, qui n'est guère pour étonner, si l'on se souvient qu'alors la plaine, ainsi d'ailleurs que les causses, était couverte de forêts, et qu'un seul mauvais chemin, où ne passait aucune diligence, la traversait... Donc, pendant l'hiver de 1832, un Gangeois dut un soir porter une nouvelle urgente à Montpellier, chez son maître. En franchissant l'Hérault sur le pont de Laroque, il vit des nuages envelopper la tour féodale de sa ferme et s'assombrir le rocher que les travailleurs appellent encore « lou Mounestié » (le meunier), coiffé de sa bonnette et vêtu de sa blouse. Prévoyant de l'orage, il hâta son allure. Après qu'il fut sorti des défilés où l'Alzon coule, au delà de Saint-Bauzille-du-Putois, il vit rayonner sous le ciel l'immense domaine des chênes et des ougères, et au loin se détacher l'âpre pic de Saint-Loup. La

neige se mit à tomber. Tandis que la rumeur des arbres s'apaisait, il entendit dans l'ombre la rumeur croissante d'un ruisseau qui, le long du chemin, s'insinuait vers lui. Il aperçut des yeux de feu, les yeux patiens des loups qui infestaient quelquefois la plaine, surtout en hiver. Il eut un mouvement d'épouvante. Mais où se fût-il réfugié? Dans les bois, il n'y avait point de bergerie, point de cabane. Par son courage, il imposait aux loups, qui sont des marcheurs infatigables et véloces, mais lâches. Et il marchait toujours avec la même assurance, sur le chemin à peine visible. Enfin, la lueur de l'aube le délivra...

Aujourd'hui, dans cette plaine, on ne découvre que des ruines, des châteaux en lambeaux, sauf celui de Cazilhac, célèbre par les amours romanesques de son seigneur, qu'une servante jalouse, la Déguedine, égorgea d'un coup de rasoir, après une nuit de fête, dans un fourré; et aussi le château de Brissac, colosse de murailles rugueuses, juché sur une des assises de la Séranne, au-dessus d'un lac qui, par bonds et cabrioles, s'écoule vers l'Hérault.

Ganges dans sa vallée chante, ainsi qu'une demoiselle, en filant au soleil des vêtemens de soie jolis de grâce et de clarté. L'Hérault semble dans la veine bleue de ses roches courir à l'appel des filatures, pour s'en aller ensuite, souillé par le charbon et les déchets de la ruche laborieuse, vers la région des grottes dont les merveilles et les mystères entretiennent dans l'esprit du peuple le goût du rêve. Ce peuple, dans la retraite de ses montagnes, garde la ferveur des grandes époques de foi religieuse. Les premiers Aryens de nos contrées latines s'y révélèrent. Le protestantisme y trouva des adeptes spontanés et braves. Les invasions, poursuivant les voies faciles de la plaine, voisine de la mer, n'ont pas atteint cette race de la Cévenne demeurée parfaitement celte, avec sa taille haute et maigre, son teint roussâtre, ses traits accusés, ses yeux vifs. Dans ses massifs, ainsi que dans le terrain crétacé de Claret et dans le terrain lacustre de Montoulieu, ont été recueillis les plus purs spécimens de l'âge de pierre, et en si grand nombre qu'ils ont permis de reconstituer une image des temps sans histoire. Des débris d'animaux, rhinocéros, ursus, antilopes, etc., s'y rencontrent fréquemment, mêlés à des ossemens humains ou à des vestiges d'industrie humaine. Grâce à ces reliques, Cuvier

parvint à déterminer les formes des mammifères qu'il classa dans la série animale, en suivant leurs transformations successives jusqu'à l'ère moderne. C'est ici, parmi ces menhirs et ces dolmens, qu'on se rappelle avec une sorte d'orgueil, lorsqu'on a l'âme d'un Languedocien, les nobles discussions de Cuvier et de Geoffroy-Saint-Hilaire, la parole éloquente de Quatrefages, qui fut maintes fois l'écho de la patrie souterraine révélant à notre âge les richesses et les secrets d'un passé infini.

Des grottes qu'interrogea le savant Quatrefages, la plus célèbre, une des plus belles du monde, se trouve en haut du Roc de Taurach, près de Saint-Bauzille-du-Putois : la *Baume des Demoiselles*. Un bosquet de chênes protège le gouffre, où l'on ne peut pénétrer, à la lueur des torches, qu'au moyen de cordes. Après un couloir étroit, où nous rampons comme des larves, d'immenses salles s'ouvrent dans les entrailles du Roc, et par larges gradins décroissans, sur les parois, aux voûtes du granit, les stalactites affectent des formes d'architecture, d'ameublement, quelquefois la figure de l'homme, celle d'une bête. Ici, le vaisseau d'une cathédrale, là un trône gigantesque enveloppé de rideaux, la porte à mâchicoulis d'un château-fort, quelques piliers à candélabres, des autels revêtus de diamans et de cristaux. Un chaos de rochers s'écroule dans une plaine : par la plaie béante de l'un de ces rochers, nous échappons au chaos, et un défilé nous conduit dans une autre vallée, dont les flambeaux de résine troublent à peine l'obscurité opaque. Et voici des clochers et des obélisques d'albâtre, des cascades d'eau congelée, des draperies et des dentelles se déroulant de colonne en colonne, et tout en haut, contre les voûtes sonores, des nuages couleur d'argent. Au milieu d'une sorte de chapelle nue, apparaît sur une pyramide une femme colossale portant un enfant entre ses bras.

L'abîme descend toujours dans le roc, vers le cœur lointain de la terre, dont il semble qu'on perçoive quelquefois le grondement sourd. Tandis qu'autour de nous l'eau glacée des stalactites tombe goutte à goutte, la pensée de la mort nous saisit, et le frisson de la peur. Comment, dans les ténèbres de ces cavernes remplies de mystères redoutables, le peuple de la Cévenne n'eût-il pas cru aux divinités qui ne se manifestent que par des miracles ? La foi simple, passionnée, se maintient chez ce peuple, ainsi que le feu dans la terre. Le protestantisme

fut défendu par lui avec une ténacité dont n'eut pas raison Louis XIV, même avec son armée du maréchal de Villars. Montagnards rusés et rudes, ils s'étaient dispersés sur le causse et dans les gorges. Villars, après une campagne de cruauté et de perfidie, put saisir dans des cavernes du Larzac des familles pauvres, et parce qu'il les massacra toutes sans exception, il crut avoir anéanti tous les révoltés. Mais, une nuit, les survivans dévalèrent en troupe vers la cité de Ganges, en jetant des clameurs de représailles : Villars dut avec ses dragons les pourchasser jusque sur la montagne. Et la montagne les reprit, les garda jalousement dans une de ses grottes, la plus profonde, qui avait une issue du côté opposé à celui de Ganges, vers des ravins inexplorés.

Les Gangeois s'intéressent encore à une histoire de leur passé, qui les couvrit pour jamais d'une sorte de gloire. C'est l'histoire de la marquise de Ganges, un drame mêlé de terreur et d'amour... La jeune marquise, à la cour de Versailles, avait innocemment séduit, par le charme de sa personne blonde et par les grâces de son esprit, Louis XIV, qui lui déclara, un jour, la préférer à la marquise de Montespan. La marquise de Ganges craignait Dieu. Elle repoussa les tentations du Roi, et dédaigna ses menaces. Le Roi, autant pour la punir que pour n'être pas humilié par son impuissance, la chassa de Versailles. Elle s'en retourna donc dans son château de la Cévenne. Son époux guerroyait au loin, dans les Flandres. Ses deux beaux-frères, le chevalier et l'abbé de Ganges, habitaient également le château, afin de lui tenir compagnie et de la protéger, en cas de péril. Elle ne tarda point à surprendre dans leurs yeux la lueur trouble du désir. Chacun, à l'insu de l'autre, lui fit bientôt sa confession d'amour. Elle eut peur. Mais où pouvait-elle aller implorer un secours ? Elle vivait à l'écart du monde, prisonnière de l'orgueil de son nom.

Le chevalier et l'abbé, afin de la contraindre à la satisfaction de leurs caprices, oublièrent leur rivalité. Tous les deux, un matin, pénétrèrent brusquement dans sa chambre. Tandis qu'elle blêmissait d'angoisse, achevant à peine de se vêtir, ils lui présentèrent une coupe remplie de poison. Elle prit la coupe d'une main tremblante. Mais aussitôt, ayant horreur de mourir, elle la jeta sur le carreau et, Cévenole courageuse, elle essaya d'échapper aux deux hommes. D'un élan, ils la saisirent entre

leurs bras ; ils la dépouillèrent de ses vêtemens. Sans honte, elle s'évada, toute nue, en pleurant. Ils la poursuivirent avec fureur jusque dans l'escalier, en la frappant de leurs poignards. Le corps sanglant, percé de coups, elle voulut descendre vers la ville. Mais elle tomba morte, sous la hautaine muraille de son château, au coin d'une ruelle où les Gangeois montrent encore la borne, sur laquelle pour la dernière fois la jeune marquise posa doucement sa tête adorable (1667).

Alexandre Dumas a composé autour de ce drame un récit de noires aventures, trop puériles. Pardonnons-lui. Il avait déjà écrit *les Trois Mousquetaires*.

III

Quand même je n'aurais pas voulu sortir de Ganges par la porte du Sud, la souriante fraîcheur du paysage m'eût attiré, vallons blonds et verts plantés de vignes çà et là, ombragés de platanes, de mûriers le plus souvent. Mais la montagne ne tarde pas à reparaître menaçante, triste, orgueilleuse en sa pauvreté, laissant tout juste le passage de la route, tandis que l'Hérault bat énergiquement dans la veine tourmentée du roc. C'est un défilé de hautes falaises blanches, vêtues de chênes verts, parées de quelques oliviers. Bientôt, les oliviers cessent. Les chênes se font moins nombreux que les touffes de thym qui rampent, poussiéreuses et mal peignées. Quand j'arrive à Saint-Guilhem-le-Désert, avant midi, la chaleur commence à peser lourdement. Par la mélancolie pénétrante du paysage, par la crudité de ses couleurs, par l'ardeur de son ciel, on sent l'Afrique dans cette montagne, de même que je la sentirai sur le littoral, à Maguelone et à Mauguio.

Dans ce nœud de hautes Cévennes presque nues, couvertes de plaies rouges, Saint-Guilhem, qu'on appelait Gellone au moyen âge, était certes à l'abri des invasions. Il semble tout d'abord que personne n'habite ce village, qui sur la route affecte l'aspect d'une ruine noire, oubliée dans sa solitude, parmi de gros feuillages. J'aperçois une chèvre cherchant pâture sur un mamelon de pierres, parsemé de farigoules et d'azeroliers. Néanmoins, malgré son âpreté, le paysage offre des coins de repos qui invitent à la rêverie. Car de ces pierres jaillissent

des sources, qui dès leurs débuts se cachent, puis qui par des rigoles s'en vont vers la rivière, en arrosant des rosiers sauvages et en appelant des oiseaux. Sur la route, le village présente un rempart noir, des lambeaux de murailles disjointes, tapissées d'herbes, fleuries de coquelicots, sous le parasol immobile d'un énorme pin. Dans le couloir qui s'enfonce pendant un kilomètre jusqu'au pied du froid Larzac, le village éparpille autour d'un moulin, sur des escaliers de pierres branlantes, que le torrent du Verdus fréquemment ravage, ses masures obscures, silencieuses, touchantes d'humilité. Au delà du village, dans la gorge, il n'y a qu'un sentier. On se cogne partout au roc gigantesque et invincible.

Saint-Guilhem a connu des jours de prospérité, de réelle puissance. Pourtant, elle ne fit pas plus d'efforts pour attirer la renommée qu'elle n'en fait maintenant pour la garder. Mais la renommée l'a frappée d'une si éclatante lumière que son nom seul évoque, loin même de mon Languedoc, à l'esprit des moins initiés, quelque chose d'un âge pittoresque, un peu étrange, plein de noblesse.

L'abbaye de Gellone, à la limite des deux diocèses de Lodève et de Maguelone, fut fondée en 804 par l'émule de Roland comme guerrier, de saint Benoît comme religieux, par Guillaume, duc d'Aquitaine, marquis de Septimanie, cousin et ami intime de Charlemagne, si populaire dans nos chansons de gestes sous les noms de Guillaume d'Orange, Guillaume Fiérabras, Guillaume au Court-nez. Après avoir guerroyé sur toutes les terres, pour la défense de la foi contre l'Islamisme ainsi que contre l'Empire, Guillaume vint en cette Thébaïde cévenole reposer son âme, s'adonner à la prière et à l'étude. Son abbaye attira les chefs les plus illustres du royaume de France : Hardinge, frère de Charles le Simple ; Juliofred, neveu de Charlemagne ; le comte Gérard, Gasfred, Raymond et Hugues III de Fozières, Guillem de Montpellier, etc., et les premiers barons de la noblesse féodale, jusqu'à Pons de Lazare, l'un des routiers les plus cupides et les plus féroces, qui sur le tombeau du saint demanda le pardon de ses péchés et de ses crimes.

Avant de mourir, saint Guillem put assister à la fondation d'un couvent de femmes, que ses sœurs organisèrent auprès du sien. L'abbaye conserva son prestige jusqu'en 1790. A cette époque, les envoyés du district partagèrent entre les gens du

peuple les ossemens du saint. A côté de l'abbaye, s'élève une église, bâtie au commencement du XIe siècle, et où l'on peut admirer encore des statues, des bas-reliefs, des pierres tombales. C'est justement cette église que le conseil municipal se proposait, il y a deux ans, de cacher par la construction d'une école ; et c'est sur la protestation de quelques bien avisés partisans des beautés et des vertus du passé, soutenus par l'intervention de Maurice Barrès, que fut empêché le sacrilège, d'ailleurs si inutile.

Le nom de Guillem domine la littérature du Midi, comme le nom de Charlemagne domine celle du Nord. Il y a plus de quarante ans, Léon Gautier, l'auteur des *Épopées Françaises*, écrivait : « Nous espérons que le théâtre s'emparera de Guillaume comme il s'est emparé de Roland, et qu'un dramaturge puissant introduira sur la scène l'illustre vaincu d'Aliscans. » Frédéric Fabrège ajoute qu'Henri de Bornier lui avait communiqué le projet, auquel il songeait sans cesse, de composer ce drame dont saint Guillem eût été le héros et dont la vallée de Gellone eût fourni le décor principal. « Ce Guillaume est un géant qui a sauvé la France, et notre oubli ressemble à de l'ingratitude. » (Léon Gautier.)

Toutefois, Guillaume ne fut pas le premier à découvrir cette Thébaïde du Verdus. Avant lui, s'y était installé un autre guerrier, homme de meurtre et de débauche, qui dans l'imagination populaire a gardé le nom du *Géant* et aussi de *Don Juan*. Cet homme avait bâti sur le sommet d'un pic un château imprenable, dont l'unique chemin serpentait parmi les pierres, sur les bords du précipice. Là, il vivait bien heureux, sans peur et sans scrupule, pressurant les campagnes, s'en allant, lorsqu'il avait dépouillé de leurs biens les gens du voisinage, porter avec sa bande de brigands jusqu'à Ganges, en amont, ou en aval, jusqu'à Aniane, ses déprédations et ses cruautés. Guillaume résolut de délivrer d'une aussi basse tyrannie cette région des Cévennes. Une sorte de poème, une complainte rapporte qu'il n'eut point de peine à convaincre une des servantes de ce malfaiteur de l'assister dans son entreprise charitable. Elle consentit à hisser Guillaume, un soir, au moyen d'une corde et d'un panier d'osier, jusqu'au château : dans la nuit, il tua pendant son sommeil le géant redouté. Une autre légende rapporte simplement que Guillaume eut le courage, un jour que le Géant

était descendu sur la place du hameau, de le provoquer en duel. Au milieu des paysans étonnés, les deux guerriers se battirent. Naturellement, Guillaume fut le vainqueur. On voit encore sur son pic, au-dessus du village, les ruines grimaçantes du château.

Je m'aventure par les ruelles courtes, qui parfois recouvrent le ruisseau de leurs voûtes. Mais elles s'encombrent tellement de fange et de litière, que je rétrograde vers mon sentier qui me conduit, le long de la montagne, au « bout du monde, » sous le Larzac. Là-bas, une déception m'attend. L'air est empesté par l'odeur épaisse de la fumée des lavandes, dont on extrait la sève dans une usine construite solidement avec des branches de mûriers et d'oliviers. Les paysans de Saint-Guilhem vivent de la vente de ce parfum, de la vente de leurs fromages de chèvre, et surtout de celle des fagots de bois qu'ils s'en vont amasser, de l'autre côté de l'Hérault, en franchissant l'abîme au moyen d'une corde, le long de laquelle ils glissent, un par un, suspendus, à califourchon sur un morceau de bois.

Je reprends la route, dans une solitude parfaite. L'Hérault roule avec furie, dans la fissure du roc. Enfin, voici la plaine, vaste comme un ciel, et les vignobles qui s'épandent jusqu'à la mer. La plaine de l'Alsace, verte et rose, et qui déploie son riche domaine des Vosges au Rhin, m'a rappelé bien des fois cette grasse terre de l'Hérault, parsemée de villages cossus. Celle-ci, en été, vibre pendant le jour du chant ininterrompu des cigales ; pendant les nuits, qui sont fraîches et limpides, les étoiles brillent d'un tel éclat qu'elles semblent d'énormes fruits d'or que, du haut des collines, on cueillerait facilement avec la main. Le train d'Aniane pour Montpellier traverse les garrigues, collines caillouteuses et chaudes, parfumées de thym et de lavande, et où ne pousse, en fait d'arbres, que le chêne qui leur donne son nom roman (1).

Une commune de 300 habitans, Villeneuvette, l'unique peut-être en France par sa forme et quelques-unes de ses coutumes, mérite d'être signalée à l'entrée de ces garrigues, presque sur le bord de la plaine. En 1677, Colbert y établit une manufacture de draps, qui prospère toujours. Bâti sur plan régulier, ce

(1) Garrigue, *Garrigo*, lande couverte de chênes à kermès, qui en roman se nommaient garrig, et qui se nomment aujourd'hui garrus ou avans. (Frédéric Mistral, *Calandau*, note du Chant II).

village est entouré de murailles très hautes, infranchissables. La porte de l'enceinte est fermée à 8 heures du soir, en hiver; à 10 heures, en été. Dans cette citadelle laborieuse et gaie, il y a une école et un bureau de poste. On y entend tout le jour la rumeur rythmée des machines, le gazouillis des ruisseaux, le frémissement de grands platanes sur les verdures des jardins potagers, des treilles et des rosiers en fleurs. Tout le monde y vit heureux, dans l'ordre et la discipline. Étrange oasis, qui surprend agréablement le voyageur en ce pays de terribles luttes électorales.

IV

Au milieu de la plaine qui s'étend de la Mosson au Lez et du Saint-Loup à la mer, Montpellier, dont Maguelone provoqua la naissance, développe sur les deux versans de son coteau ses rues commerçantes et, vers les lagunes, ses faubourgs égayés de jardins : Montpellier, « aussi riche des dons du ciel que des biens de la terre, » (bulle d'Honorius III) ; « le trésor de l'église romaine, » au XIIIe siècle (bulle de Grégoire XI) ; Montpellier, dont Philippe le Hardi « faisait plus de cas que de tout le royaume d'Aragon, » et où furent fondées les premières écoles, en France, de Droit et de Médecine. Sa banlieue, si frémissante de verdures, si animée de fermes, de mas et de hameaux, et qu'elle regarde de tous côtés par les larges baies de ses places et de ses promenades, sa banlieue lui parle éloquemment de ses origines.

Au Nord, sur une colline qui surplombe le Lez, et dans la plaine envahie maintenant par la vigne, s'élevait Substantion, l'un des 24 bourgs des Volces Arécomiques, Serratio, prise pour une station romaine sur la voie domitienne, Sextatio, qui fut, après la ruine momentanée de Maguelone, de 737 à 1155, siège des évêques et titre de comté. Le long de la voie, *via moneta* (*lou camin de la moneda*), on a mis à jour des débris de poterie, des figurines de bronze et des monnaies. « Une immense mosaïque d'un éclat incomparable, recouverte d'une couche végétale, une citerne qui accuse, après deux mille ans, la perfection de l'œuvre et l'importance de certaines résidences, quelques pans de murs bien assisés et sans ciment, voilà tout

ce qui reste d'une ville (1). » Il reste encore une légende, *Lou Trésor di Substantion*, que l'abbé Favre, curé de Castelnau, où naquit Pierre de Castelnau, a popularisée dans un poème d'une forte verve gauloise.

François Coppée, venant de visiter le littoral languedocien, me disait un jour : « Votre Montpellier est une ville louisquatorzième. » Le bon et fin poète avait vu juste. C'est pendant le grand siècle que Montpellier traça ses longues rues ombreuses, couleur de bure ou de rouille, sa place de la Comédie qui est le forum ébloui de lumière d'où rayonnent les avenues conduisant aux faubourgs, sa place de la Citadelle qui a l'aspect d'une caserne et d'un couvent, enfin son Peyrou. Le Peyrou, une merveille, là-haut, sur la proue du plateau. Tous les voyageurs s'accordent à proclamer qu'il n'y a pas en France de promenade plus belle. Ce fut jusqu'en 1689 un terrain vague, servant aux marchés. Nicolas Lamoignon de Basville, le terrible persécuteur des Protestans, songea le premier à le transformer en rendez-vous de repos et d'élégance. Il le fit consolider par des murs de soutènement, et il y fit planter des marronniers et des platanes. En 1718, sous le Régent, les consuls placèrent au milieu de l'allée centrale une statue équestre de Louis XIV, que l'on renversa de son socle, en 1792, pour en fondre des canons. En 1838, une nouvelle statue de bronze fut érigée: aujourd'hui encore, Louis XIV, étrangement vêtu d'un costume romain, désigne de son sceptre la mer voisine, que désolaient les Barbaresques. Des terrasses du Peyrou, on peut contempler sans peine les sables argentés de Cette et d'Agde, les étangs bleus ou dorés du littoral presque désert, l'église autrefois pontificale de Maguelone, toujours debout dans les clartés de la mer immense qui étincelle. Lorsque de fins nuages tamisent la trop ardente lumière, on aperçoit dans le Sud les Pyrénées, la tête arrondie et roussâtre du Canigou, et, à l'Ouest, jusqu'aux Cévennes, la plaine du Saint-Loup tantôt riante, tantôt sévère, comparable à la campagne que des hauteurs de San Miniato on admire aux environs de Florence. Du cœur de cette plaine se déploie jusqu'au Peyrou la haute écharpe de pierres ajourées, l'aqueduc au double rang d'arceaux apportant à la ville les eaux de Saint-Clément et du Lez.

(1) Fréd. Fabrège, *Histoire de Maguelone.*

Montpellier appartient aux étudians, pendant l'hiver surtout. Ils n'affectent pas les belles manières en usage à Toulouse. On retrouve en eux, simples et bons enfans, les escholiers bruyans, un peu querelleurs, du moyen âge. Dans leur cercle, on peut entendre toutes les langues de l'Europe : les étrangers, sous le doux climat du Languedoc, dans la charmante familiarité de ses mœurs, fraternisent si bien avec les habitans de la ville qu'ils la chérissent bientôt comme une patrie nouvelle, où quelques-uns demeurent. Au printemps, ces escholiers joyeux, poussés par le besoin d'aller au grand air, dans le soleil et la poussière, descendent vers le Lez, que célébra Sainte-Beuve, le Lez, Bougival en miniature, avec ses bosquets et ses guinguettes, ensuite vers Palavas, le petit Trouville de la province. Au lieu d'emprunter pour Palavas le petit train de banlieue, combien je préfère longer le sentier des prés, des champs de vignes, flottans autour des étangs de Pérols et d'Arnel sur les eaux d'autrefois, les eaux de la mer où prospérait, au XIIe siècle, l'escale populeuse de Lattes ! Ici, de même qu'à Maguelone, s'abritaient les bateaux et les gabarres des Arabes et des Juifs, et la flotte des Guillems que les Génois vinrent, jusque dans le port, détruire.

C'est un délice de partir de Palavas, le long de la mer, au frais de la brise et de l'ombre, pour se rendre à Maguelone. A gauche, les vagues battent rythmiquement la plage molle ; à droite, les étangs clapotent. Point de phare, pas la moindre cabane. Aucun bateau n'aborde plus à ce rivage, qui fut si animé par l'ambition des hommes : c'est la terre du silence et de l'agonie. Pendant plus d'une lieue, je marche seul, menu, sans que mon pas éveille un écho. Il me semble que je n'arriverai jamais à l'église du fief pontifical, qui depuis des siècles meurt. Dans la nuit plus noire, j'aperçois pourtant une lanterne qui se balance à l'avant d'une barque, et je hèle le pêcheur qui, tous les soirs, vient en ces parages tristes de l'étang disposer ses filets. Il consent à me conduire à Maguelone. Il bavarde avec confiance, d'une voix qui résonne sans effort dans la paix oppressante du paysage. Je n'ai pas à le prier deux fois pour qu'il me raconte l'histoire, ou, ce qui est peut-être la même chose, la légende de son pays. Après la mort du Christ, Madeleine la pécheresse, fuyant la persécution avec Simon le Lépreux, Marthe et Lazare d'Arimathie, s'embarqua sur un

esquif sans voile ni rame. Le souffle de Dieu les poussa d'abord vers l'embouchure du Rhône, puis vers l'île qui dès lors prit le nom de Magdalena (Madeleine), et dont Simon fut le premier évêque.

On ne retrouve plus aujourd'hui dans la ruine de Maguelone que des traces de mort, des pierres tombales, des caveaux, où les hauts barons de la province demandaient que de très loin on les enterrât. Pour découvrir dans ces poussières la noblesse du passé, et pour l'aimer encore, il faut avoir l'âme pieusement éprise des beautés de ce moyen âge si hardi et si généreux, d'où nous sortons nous-mêmes... Sous la tente du pêcheur, au bord de la mer, de braves gens m'accueillent. J'y dors comme un roi, bercé par le mouvement des vagues, au milieu du silence attentif de l'espace. Dès l'aurore, on se réveille. C'est un éblouissement de couleurs pures, étincelantes, la mer, les étangs, les sables, le soleil qui se dégage là-bas de nuées légères. On dirait que la plage parfois remue, comme une épave, au milieu des lagunes. Pays de France inconnu, ou presque, baigné d'une si tendre lumière, d'eaux si doucement vivantes, et qui font à Maguelone une mort lente, heureuse. L'horizon de la mer s'éclaire d'une frange d'or, tandis qu'au loin les Cévennes élèvent leurs murailles de bronze. Les sables, du côté de Palavas, ainsi que du côté de Cette, frissonnent de petits ruisseaux blancs qui courent parmi des marais, des îlots de joncs et de salicornes. On songe aux pays bas de la Hollande. Les barques de pêche, tendant leurs voiles pointues, marquent de bizarres taches noires l'étang de Thau.

Au delà de Mireval, dans le château duquel Marie de Montpellier se réconcilia un soir avec le roi Pierre II d'Aragon, son volage époux, je vais, par le cirque de Miège, qui s'entr'ouvrit dans la roche calcaire, lors de l'effondrement de notre planète ; je vais, par les gradins tapissés de chênes-verts, enguirlandés de lierre et de vigne sauvage, à Balaruc. C'est l'ancienne bourgade thermale où fut enseveli, sur la presqu'île qui s'avance dans l'étang de Thau, Joseph Montgolfier, en 1810. Le ciel flambe, à l'approche de midi, et presque aussi doré qu'une moisson mûre. Il n'y a d'ailleurs presque partout, sur les eaux, sur les sables, que des lueurs blondes. Est-ce à cause de cela que l'étang de Mauguio a été appelé également l'étang de l'Or? Ou bien, est-ce parce que des particules d'or ont été en proportion

assez considérable entraînées par les courans diluviens qui, à plusieurs reprises, ont balayé notre sol ? La plupart des rivières du Bas-Languedoc sont aurifères. Ce nom de l'Hérault signifie, en idiome languedocien, charrieur d'or. Quelques tentatives de lavage de ses eaux ont donné, près de Saint-Bauzille-du-Putois, des résultats probans, mais insuffisamment avantageux.

Au rustique embarcadère de Balaruc, je prends le petit vapeur poussif qui vient de Mèze, et je pars pour Cette, dont de sordides baraques indiquent au premier plan, en deçà du port, l'étrange quartier de Cayenne, réservé aux repris de justice, interdits de séjour. L'étang est bleu, sans un frisson. Le vapeur avance lentement. A ma gauche, l'île de Saint-Sauveur, célèbre par ses débris d'antiquité romaine; et aussi la source de l'Abysse qui jaillit avec impétuosité d'une faille de 3000 mètres de profondeur, et si chaude que sa température est de 32° supérieure à la moyenne de celle de la localité. A ma droite, l'écueil redoutable de Roquerols, tout noir, à fleur d'eau, et qui porte sa légende héroïque d'un palais de roi, rempli de trésors.

Devant moi se précise le mont Saint-Clair, aux flancs duquel s'accroche la ville de Cette. Entre la mer et l'étang, le Saint-Clair, la montagne des Pins, le *mons Pinifer* d'Aviénus, est isolé comme le Vésuve dans le golfe de Naples. Jusqu'à son sommet, s'étagent, parmi des vergers et des vignobles, des baraquettes éparses et blanches. Le vapeur me débarque sur le quai du canal, qui fait communiquer l'étang avec la mer. Je grimpe, à travers des quartiers neufs, puis par des chemins zigzagans et poussiéreux, jusqu'aux plus hautes terrasses. Le point de vue est unique. La mer immense, l'étang plus bleu, embrassent la ville, dans la joie du soleil. C'est en descendant les pentes rocailleuses de Saint-Clair que Taine a noté, en 1866, sur l'un de ses *Carnets de voyage* : «... Comme on sent ici la noblesse de la beauté !... Les hommes ainsi entourés ne peuvent avoir la même âme que des gens du Nord. » Là-bas, très loin, un brouillard fauve estompe les rampes vertes des Cévennes, les murs bleuâtres des causses, le roc inaccessible, la cuirasse dorée du Caroux, qu'a si souvent chanté Ferdinand Fabre. Mais, non loin de Saint-Clair, à l'extrémité de l'étang, la baie qui s'enfonce dans les vignes du pauvre village de Bouzigues évoque, sinon les richesses, du moins le ton et la mélancolie de Venise, avec ses maisons penchées sur l'eau, ses sables roses mourant

parmi des coquillages et ses grands rochers éblouis par les clartés des soirs de pourpre et d'or.

Sur le mont, qui s'offre de loin à la vue des navigateurs, les Romains avaient établi la colonie Setia. Au IXe siècle, il appartenait à l'abbaye d'Aniane; au XIIe, aux évêques d'Agde, qui le possédaient encore en 1791. Henri IV eut l'idée de créer là une relâche. Louis XIV exécuta ce difficile projet, malgré l'avis de Richelieu qui eût préféré réaliser le port au cap d'Agde, dans un bras de mer abrité des alluvions du Rhône et des sables de la côte par un robuste cordon de roches volcaniques. Donc, au pied de Saint-Clair, au bord de cette Méditerranée, « qui fait là un ventre dans la terre, » naquit une bourgade, baraques de bois, hangars et magasins. La première industrie fut la sécherie des morues arrivant de Terre-Neuve. Cette, qui vivota longtemps modeste, ses pêcheurs chaque jour tendant la voile vers le large, ne s'est développée qu'au cours du XIXe siècle. Puisque la terre, pendant la période du phylloxera, ne fournissait plus de vins, ses négocians en fabriquèrent avec des raisins secs, venus de l'étranger. Il n'y a point de grands hommes à Cette, mais des hommes affairés, pétulans, laborieux à l'occasion, humant avec plaisir l'heure qui passe. Belle race, un peu brûlée par le soleil, ayant la main prompte et le parler sonore. Les femmes se plaisent à parer de toilettes claires leur taille souple, qui a parfois de l'opulence : elles savent le charme de leur souriant visage au teint mat, l'éclat de leur chevelure brune, de leurs yeux noirs dans le velours ferme de la peau. C'est elles surtout qui par leur entrain contribuent à l'allégresse des fêtes communales. Lors de la Saint-Clair, chaque jour pendant une semaine devient un dimanche. On monte aux baraquettes, vers l'ombre grêle des pins et des figuiers, chanter et danser. Dès l'automne, chaque quartier organise sa fête, dont la plus bruyante est offerte par les pêcheurs de la Bordigue, sur les bords de l'étang, et la plus riche par les Métairies, non loin des salins de Villeroy, de l'autre côté de la montagne.

Depuis les salins, un bourrelet de sable, qui sert d'assise à la voie de Toulouse à Cette, se prolonge pendant 14 kilomètres, entre la mer et l'étang, jusqu'aux basaltes de la montagne d'Agde. Des ruisseaux menus, étincelans des lueurs du sel, sous les rails de la voie, vont et viennent sans bruit, selon les pulsations du flux et du reflux. Sur cette plage, « vague et ma-

jestueuse comme les déserts d'Égypte et de Syrie, couverte de la même végétation que les sables du Nil ou du Sahara (1), » des familles de pêcheurs vivent depuis des temps sans nombre, sous des tentes resplendissantes de blancheur, dans la simplicité la plus pure.

Mais voici un chaos de pierres grises, calcinées, dépourvues de végétation : la montagne d'Agde, autrefois volcan insulaire, dont les coulées de lave, qui se produisaient encore à l'époque des Volces Arécomiques, se sont épanchées dans toutes les directions ; l'une d'elles forme le cap et, se continuant sous les flots, reparaît par le récif de Brescou, qu'occupe la ruine intacte d'un fort. Vers Brescou, s'avance un môle noir, que les gens du pays appellent « le bras de Richelieu. » Par la lande sablonneuse, qu'éclaire timidement l'étang morne de Luno, le chemin conduit à des vignes, grimpe sur des roches incultes, dégringole enfin vers l'Hérault qui, au moment de baigner Agde, s'étale en une nappe de grand fleuve indolent. « Agde, ville noire habitée par des brigands. » Ville noire, parce qu'elle fut bâtie avec la lave de son volcan. Des brigands, pourquoi? Les Phocéens établirent là, comme à Marseille, un comptoir. Mais la mer s'est retirée à plus de 4 kilomètres. La ville connut la puissance au moyen âge, sous l'autorité d'un évêque dont l'église-forteresse très haut, et menaçant au-dessus du fleuve, domine, de son admirable carrure de briques rouges, les lagunes, la mer, les coteaux, les plaines, où se perd le regard. Ici, la race est encore plus belle qu'à Cette, et à cause de ses costumes pieusement conservés depuis l'origine de la ville, plus pittoresque que dans Arles même. Par les rues sinueuses, vous rencontrerez à chaque instant la Phocéenne au visage ovale, aux fortes lèvres, au large front qu'illuminent des yeux noirs. Elle porte la jupe ample et courte, le gracieux châle de couleur qui abrite ses épaules rondes. Elle arrange sa chevelure en bandeaux plats qui sur les tempes se fixent en « escargots, » tout contre les oreilles ornées de boucles d'or très apparentes. Un peu au-dessus de la nuque, une touffe abondante de cheveux est retenue par un foulard de la même couleur coquette que le châle, et que piquent des épingles d'or.

Dans les villages voisins, à Florensac, Pomérols, Marseilhan,

(1) Frédéric Fabrège.

on retrouve le même original costume, modifié à peine : un petit bonnet à dentelles qui protège la moitié de la chevelure, un fichu léger qui enveloppe le buste et permet au corsage de s'entr'ouvrir assez pour que sur la peau brune un collier d'or ou de corail enroule sa parure. Nous sommes dans la patrie des vignobles que l'Hérault, qui déborde fréquemment, nourrit de ses limons. Ces pays de Bessan, de Nézignan-l'Évêque, de Castelnau-de-Guers, servirent longtemps de repaires aux routiers du moyen âge. Nos paysans savent-ils que le général Montbrun, qui fut tué à la redoute de la Moskowa, et dont le nom figure sur l'arc de l'Étoile, est né à Florensac? J'en doute. Tout proche, de l'autre côté de l'Hérault, Saint-Thibéry connaît-elle son histoire? Au milieu de la plaine surgit un volcan à triple sommet, dont les laves rougissent le sol des cultures. A l'abri de ses énormes rocs éteints, les Phocéens avaient bâti une cité, où se reposèrent toutes les peuplades marchant le long de la mer. Les Romains n'eurent point de difficulté à poser ici leurs milliaires : la voie était, au pied des collines, tracée par la nature; elle subsiste toujours, appelée *chemin roumieu* par les gens du pays. Sur l'Hérault, le pont romain se dresse encore en trois arches hardies, enguirlandées d'herbes et de lichens. Je me demande pourquoi l'on n'ajoute pas l'arche dernière qui permettrait à la voie de gagner, au milieu des bois et des vignes, l'étang de Thau. Mais, puisqu'il est monument historique, on le respecte; il ne veut pas mourir.

V

En amont, après un balancement harmonieux de collines piquées de grangettes, je découvre enfin Pézénas. Ce nom-là fait rire certains Parisiens. Pourquoi? Ils ne le savent pas. La rivière, qui entoure à demi la ville, lui a donné son nom. C'est la Peÿne, *piscis*, rivière poissonneuse. Ainsi, appelle-t-on Piscénois les habitans de Pézénas. Sur les flancs et au pied de la butte très haute, qui s'élève au cœur de la plaine, et au sommet de laquelle ne restent plus aujourd'hui que les fondations du château de Montmorency, la ville a répandu ses quartiers si différens d'aspect et de coutumes. Sous le château, le long des remparts qu'effleure la route royale venant des Cévennes, la

Juiverie obscure conserve encore sa large porte à barreaux de fer. Des municipalités ignorantes ont commis à Pézénas d'irréparables ravages, en détruisant les superbes portes des remparts qui ne gênaient personne, le Quai (1) si gracieux au milieu de la ville, notre vieux collège des Oratoriens si gai dans ses verdures, et cette bizarre halle toujours bourdonnante qui, avec sa lourde toiture de tuiles multicolores appuyée sur de trapus piliers de granit, ressemblait à une sorte de funambulesque arche de Noé renversée.

« Pézénas est illustre, écrivait naguère Jules Claretie. Je ne le connais pas encore; mais je compte bien quelque jour faire un pèlerinage à la Grange des Prés, » où séjourna Molière. Pézénas, mon pays, ne l'appelle-t-on pas « le jardin de l'Hérault, » et le *Mercure Galant*, en 1702, ne l'appelait-il pas « la plus belle campagne du monde? » Il a tant de douceur sous l'azur de son ciel calme, avec le rayonnement de ses coteaux rouges ou bruns, drapés de vignes, parés d'olivettes, occupés par des châteaux antiques qui regardent dans la plaine l'Hérault sinueux et la Peÿne se chercher longtemps sous des ombrages, avant de marier leurs ondes! Une ceinture de jardins et de vergers presse amoureusement la ville, et lui offre tous les légumes, tous les fruits du terroir languedocien.

Du côté de Béziers, vers le village de Tourbes, s'étale une vaste portion de campagne qu'on dénomme l'Étang. La mer venait donc autrefois jusqu'à nous, jusqu'au pic Saint-Siméon où tous les lundis de Pentecôte, les gens du peuple montent, en commémoration de quelque fête religieuse, manger la *coque*. Mais puis-je croire pourtant à cette gravure du Tassin qui montre, au XVII[e] siècle, des bateaux à voile évoluant dans le voisinage de mes collines couvertes de bosquets?... Au XVII[e] siècle, Pézénas connut vraiment la souveraineté. La capitale du Bas-Languedoc n'était plus Montpellier, mais Pézénas. Le *Mercure Galant* la vantait comme « une des plus belles villes qu'on pût voir en Europe, bien bâtie, toute de pierres de taille, agréable d'esplanades fort spacieuses, de promenades aux fraîches verdures, surtout le Pré Saint-Jean, qui, à la sortie de la Porte Royale, s'allongeait à perte de vue. » Son château fut démoli par ordre de Richelieu, après la sédition de Gaston

(1) Au XVII[e] siècle, on appelait quai une promenade relevée.

d'Orléans qui amena la mort tragique du duc de Montmorency. Armand de Bourbon, prince de Conti, n'habita guère que la Grange des Prés, à une lieue du château, au milieu d'une cour de gentilshommes, d'artistes, d'écrivains. C'est alors que Pézénas devint ville d'États. Chaque année, on vit arriver des points les plus éloignés de la province, du Gévaudan, du Vivarais, de l'Auvergne, les délégués aux États du Languedoc. « Les uns descendaient de leurs montagnes en traîneaux ou dans des litières à mules, figuettes et vinaigrettes aux panneaux historiés; d'autres entraient en ville au bruit de leurs carrosses attelés de quatre chevaux, précédés de piqueurs élégans, ou plus modestement dans les grosses diligences qui avaient à Pézénas, centre des routes principales du royaume, un de leurs plus importans relais (1). » « Nous ne nous rendons pas compte de la signification de ce mot : ville d'États, au temps de Louis XIII et durant la minorité de Louis XIV. Qu'on imagine toute l'élite d'une province, et, comme présidens, commissaires du Roi, les plus hauts dignitaires de la Couronne venant se fixer pour une session dans une cité, envahissant ses logis, emplissant les rues de carrosses, de valets, de chaises à porteurs, de mules empanachées; les boutiques pleines; à tout propos, des visites avec grand appareil, officiers, clergé, barons, consuls, huissiers, massiers, défilant d'après l'étiquette sous les baudriers, les cuirasses niellées, l'hermine, les dentelles, la soie, le velours, les robes rouges et les habits couverts de hauts galons; chaque matin, messe en musique, violons par trois douzaines ; le soir, bals, tragédie et comédie (2)... »

C'est à la Grange des Prés, chez le prince de Conti, que Molière séjourna pendant trois années, 1653, 1654, 1655. C'est devant les Messieurs des États du Languedoc qu'il joua des farces, des petites comédies, dont on a conservé seulement les titres, *le Docteur amoureux, le Maître d'École, les Trois Docteurs rivaux*, et qui certainement lui servirent plus tard à composer *le Médecin malgré lui, George Dandin, le Mariage forcé*. C'est à l'hôtel d'Alfonce, baron de Clairac et d'Entraigues, grand prévost de Guyenne, dans la rue qui porte aujourd'hui le nom de Conti, qu'il donna pour la première fois *le Médecin volant*, puis *la Farce des Précieuses*, qui est le canevas des

(1) A.-P. Alliès, *Pézénas, ville d'États*.
(2) Charles Ponsonailhe, *Nouvelle Revue*, 1897.

Précieuses Ridicules, et *Joguenet ou les Vieillards dupés*, qui est probablement celui des *Fourberies de Scapin*. A ces soirées de grand gala, dans l'hôtel d'Alfonce ou dans la Grange des Prés, on remarquait, aux côtés du prince de Conti et de sa femme, la comtesse Anne-Marie Martinozzi, nièce de Mazarin, les principaux dignitaires du Languedoc, des lieutenans du Roi, des trésoriers de France, les archevêques de Narbonne et de Toulouse, le duc d'Uzès, le marquis de Mirepois-Lévis, maréchal de la Foy, le marquis de Chalençon-Polignac, le futur maréchal de France, Gigault de Bellefort, le marquis de Villars, père du maréchal, le comte de Guilleragues, que citera Boileau dans sa Ve Épître : « Guilleragues, qui sait et parler et se taire, » Fouques de Celleneuve, Simon de Tuffes-Taraux, dont le nom offre cette particularité d'être l'anagramme de *Tartufe*, M. de Vitrac, etc. Parmi ces nobles spectateurs se tenaient discrètement deux écrivains biterrois, membres de l'Académie Française : Pellisson, célèbre par sa récente publication, l'*Histoire de l'Académie Française*, et le poète Jacques Esprit, attaché à la maison du prince de Conti, lequel plus tard le nomma précepteur de ses enfans.

Molière jouait également pour le peuple, les jours de fête, sous la Place Couverte, comme les forains. La protection de Conti, d'ailleurs, ne lui assurait pas toutes les ressources indispensables à l'entretien de sa troupe. Il était donc obligé, de même que continuent de le faire aujourd'hui nos petites troupes de province, de promener son répertoire autour de la ville d'États, à Marseilhan, Mèze, Lunel, Montpellier, Clermont-l'Hérault, Agde, Béziers. Ce n'est pas sur le char, ni même sur la carriole de Thespis, qu'il voyageait, mais sur la selle d'un cheval, parfois sur le large bât d'une mule. Pendant ses pérégrinations, où il a connu des aventures d'amour ou d'argent que la tradition nous a transmises, il s'imprégnait de l'atmosphère morale de notre race malicieuse et vive qui, loin de prendre les choses au tragique, les tourne souvent en dérision, afin d'en souffrir moins. Je n'ai pas la naïveté de prétendre que Molière doive quoi que ce soit de son génie personnel à mon Bas-Languedoc; mais ses œuvres m'autorisent à affirmer que Pézénas, par le tour de son esprit caustique, par la particularité de ses coutumes, par l'accent de son langage, l'a souvent inspiré. Il se plaisait, par les rues bavardes de la petite ville, à se mêler aux

gens du peuple. Dans la boutique du barbier Gély, les jours de marché, il s'asseyait sur ce fauteuil fameux, dont la Comédie-Française envie depuis longtemps la possession; pendant des heures, il écoutait les discussions et les commérages de la clientèle, qui le connaissait familièrement, et il participait de bonne humeur à ses rires. *Le Médecin volant* surtout, et *Monsieur de Pourceaugnac, la Comtesse d'Escarbagnas, le Médecin malgré lui, le Malade imaginaire*, trahissent l'influence de notre province. Dans *Monsieur de Pourceaugnac*, c'est notre patois que parle Lucette. Dans presque toutes ses pièces, nous rencontrons des expressions spéciales à notre terroir : *carogne, la fine pratique, la masque, grand cheval de carrosse, branler le menton, aga!...* A un habitant de Pézénas, du nom de Vital Bedène, bourgeois d'après les uns (nous avons trouvé des Vital Bedène qualifiés de bourgeois dans le Registre des délibérations consulaires de la seconde moitié du XVIIe siècle), cordonnier d'après les autres, Molière, ainsi que l'avait pressenti déjà Paul Lacroix, le Bibliophile Jacob, a emprunté l'idée de la scène charmante : Don Juan éconduisant monsieur Dimanche.

En 1610, en effet, ce Bedène avait publié une petite pièce ne portant ni nom de ville ni nom d'imprimeur. Elle était intitulée : *Le Secret de ne jamais rien payer, tiré du Trésorier de l'Épargne par le Chevalier d'industrie.* Pézénas enfin a été pour Molière une étape heureuse : il lui doit peut-être ses heures les meilleures, pleines de jeunesse et de gaieté, ses premiers jours de gloire ou du moins d'espérance. Là-bas, on se souvient de lui toujours, sans qu'on sache très bien, parmi les gens du peuple, quel personnage réellement il fut, ni ce qu'il a créé d'immortel. On songe peut-être qu'il eut tort de s'en aller, voici longtemps, pour augmenter sa fortune, mourir à Paris, si loin du bon soleil languedocien. On est fier de posséder, au seuil de la Promenade du Pré aux somptueux platanes, un monument de marbre élevé en son honneur, et dû au ciseau d'un enfant du pays, glorieux Biterrois, Antonin Injalbert...

Pézénas, pourtant, connut d'autres hommes dont la renommée n'est certes pas méprisable. Ainsi, Massillon, Barrême, l'abbé Raynal, qui enseignèrent dans son riche et grand collège des Oratoriens, où la noblesse de tout le Languedoc envoyait ses enfans : le cardinal de Fleury, ministre de Louis XV,

le maréchal de Belle-Isle, petit-fils de Fouquet et ministre de la Guerre, le cardinal de Rochechouart, bon nombre de magistrats et de professeurs des cours et des universités de Toulouse et de Montpellier ont fait leur éducation dans cette maison vénérable, qu'éclairaient des cours spacieuses plantées d'ormeaux et de mûriers, et que développaient sur la souriante campagne des jardins et des bosquets. Ah! ce vieux collège, où nous nous sentions heureusement chez nous, comme les oiseaux dans leur nid! On l'a détruit, on a tué presque tous ses arbres, on l'a remplacé par une usine à bâtisses régulières, froides, sans âme. On n'y entend même plus de cigales, en été. C'est une école, pareille à toutes les autres. C'est une prison. Autrefois, la prospérité de la vigne permettait aux villageois de la plaine et des collines de confier leurs enfans au collège. A présent, la vie florissante s'en va, gagne la capitale, Montpellier. Les foires de Pézénas, qui étaient aussi fréquentées par le Bas-Languedoc que celles de Beaucaire par toute la Provence, n'existent plus, ou si peu!...

VI

Mais il y a une vertu que les misères de l'argent n'ont pas pu dissiper, à Pézénas, c'est la joie. Le carnaval y dure chaque année bien au delà du mardi-gras. Ce soir-là, on le tue; il ressuscite le lendemain, et tant que ses forces ne sont pas épuisées, il agite ses grelots. Tous les samedis soir, l'une des corporations des jardiniers, des travailleurs de terre, des tonneliers, des boutiquiers, organise à tour de rôle un bal au théâtre, où les jeunes gens, travestis et masqués, se rendent joyeusement en farandole, à la rouge lueur des flambeaux de résine, au son de nombreux tambours, fifres et grosses caisses. Lorsque, pendant le jour, les farandoles, pour le simple plaisir de sauter et de danser au milieu de la foule qui rit, déploient par les rues de la ville et sur les promenades leurs groupes colorés et alertes, le *Poulain* d'habitude les accompagne.

Car, dans les cités du Languedoc, se conservent les usages traditionnels du carnaval. Chacune d'elles, ou presque, tient à sa bête légendaire qui évoque un fait important de son histoire. A Montpellier, le *Chevalet* rappelle la réconciliation, tant désirée par l'Église et par le peuple, de Marie de Maguelone et de son

époux, le roi Pierre II d'Aragon. A Béziers, évolue le *Chameau*, parce que ce fut sur un chameau que saint Aphrodise vint des déserts de l'Afrique prêcher le christianisme aux Biterrois. A Bessan, il y a l'âne; le bœuf à Mèze; le cochon à Poussan; le crabe à Bouzigues; le chat à Aix; le crocodile à Nîmes; la Tarasque à Tarascon. A Agde, pendant le moyen âge, une procession des *Fous de l'âne* se rendait, sous la direction du clergé, à la cathédrale; la bête symbolique était admise aux offices célébrés en vue d'honorer l'humble animal, sur le dos duquel Jésus avait fait son entrée dans Jérusalem.

Le *Poulain* rappelle le passage de Louis VIII à Pézénas, en 1226, pendant la guerre des Albigeois. La jument royale mit bas, dans une des écuries du château, un superbe poulain que les habitans présentèrent au Roi et à la Reine avec toutes les marques d'une vive allégressse. « Surpris et content, Louis VIII voulut, pour perpétuer la mémoire de cet événement, que la ville fît construire un poulain en bois et qu'elle l'admît, en souvenir de sa royale personne, dans toutes les fêtes publiques. » Le Poulain, effectivement, est de toutes les fêtes; même, jadis, il précédait les graves magistrats consulaires dans les cérémonies officielles. Il a, sans dommage pour son prestige, traversé les périodes les plus diverses de l'histoire. Le peuple l'aime avec une ferveur quasi religieuse, parce qu'il voit instinctivement en lui l'image amplifiée et agitée de sa personne versatile, naïve et gaie. C'est une sorte de cheval de Troie, en bois et cerceaux de châtaignier, dont la charpente est recouverte d'une robe bleue, que parsèment des étoiles. Ces étoiles républicaines ont remplacé les fleurs de lys d'or du temps des Rois, ainsi que les abeilles de l'Empire. La tête, emmanchée d'un cou très long et très mobile, est celle d'un loup velu, ornée de rubans, de grelots et de cocardes. Sur son échine, deux mannequins avantageux, dont nul ne connaît la signification, et qui représentaient peut-être le Roi et la Reine, *Estiennou* et *Estiennette*, vêtus d'habits de noce, fleuris de bouquets de roses et de fleurs d'oranger, tressaillent aux moindres secousses de la bête : car celle-ci, actionnée par cinq hommes robustes, dissimulés sous sa robe, avance lourdement, parfois recule, saute en cadence, ou, brusque, vire sur elle-même, causant des paniques dans la foule. Un berger, costumé de blanc et tout enrubanné, fait le simulacre de lui offrir, en dansant, de l'avoine dans un tambour de

basque. En 1851, Louis-Napoléon, qui n'était encore que Président de la République, eut peur, pendant l'après-midi qu'il passa à Pézénas, de ce *Poulain* gigantesque, où il croyait sans doute que se cachait une machine infernale.

Il y a encore bien d'autres jeux qui, de temps immémorial, satisfont chez cette race ardente du Languedoc son besoin de plaisir et de bruit. Les *Poussées* d'abord. D'où vient cette saturnale formidable, presque barbare? Il m'a été impossible de le découvrir. Sur la promenade du Quai, au milieu de la ville, le peuple tout entier se rassemble pour communier dans la joie. Les haines politiques ou religieuses n'existent plus. Deux partis, les *Camisards*, les *Empaillés*, dont les titres expliquent assez les façons et le vêtement, se ruent à plusieurs reprises l'un contre l'autre, au son des tambours et des clairons qui battent et sonnent la charge. Et l'on se pousse, l'on se presse, jusqu'à ce qu'enfin, de guerre lasse, on s'étreigne fraternellement, avec des rires, des tapes, qui sont des caresses pour nos rudes travailleurs de terre. Ensuite, la danse des *Quécos*, en l'honneur du *Poulain* : une sorte de gavotte où les jeunes gens sautent tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, en tournant autour de la bête symbolique et folle qui agite sa tête aux bruissans grelots; — la *Danse du Soufflet*, pétulante et railleuse; — le *Feu aux Fesses*, un peu diabolique, et qu'on ne danse que le soir.

La grande fête populaire, celle que les Piscénois préparent avec le plus de fièvre et de prédilection, tous les dix ans, c'est la *Fête de Caritach*. « Certains auteurs en font remonter l'institution en 738, à l'époque où Charles-Martel chassa les Sarrasins de la Septimanie. Une touchante coutume l'inspire. Au moyen âge, une fois par an, le jour de l'Ascension, les consuls des villes du Languedoc distribuaient aux pauvres les revenus des biens administrés par les établissemens de charité. On se rendait en procession solennelle à l'église, où le pain et le blé étaient bénits. Peu à peu, l'usage transforma cette procession en un cortège imposant, auquel prenaient part tous les corps de métiers (1). » Pendant les jours heureux de *Caritach*, Pézénas se retrouve encore ville d'États. De tout le Languedoc, des provinces voisines, accourt une vraie foule d'invités et de curieux. Dès le premier matin, les hôtels et les auberges se remplissent;

(1) A.-P. Alliès, *Pézénas, Ville d'États*.

il faut caser dans les écuries, sur de la paille, les visiteurs retardataires et indulgens. Tous les accens du Midi, et tous les costumes, se confondent dans les rues où se déroulent les farandoles : sur le Pré, où est exposé un véritable trésor du foyer Languedocien, meubles anciens, bijoux, tableaux, parures de toute sorte ; sur le Plan, où les joueurs de tambourin, agiles et adroits ainsi que des athlètes de la Grèce ou de Rome, se livrent à leur sport familier, si favorable à la santé du corps et de l'âme. Le *Poulain*, du matin au soir, promène partout ses danses et ses cabrioles. Le dernier jour, une cavalcade réunit en son cortège tous les arts de la ville et des champs. Le *cap dé jouben* (*caput juventutis*) coiffé d'un chapeau à la Henri IV, vêtu d'un habit à la française, l'épée au côté, la canne à la main, ouvre la marche. Des jeunes gens, chacun ayant un sac de satin rose en bandoulière, jettent des fleurs, des dragées, parmi la foule, sur les balcons garnis de spectateurs. Cinquante mules caparaçonnées, conduites par les laboureurs des plus riches domaines, traînent une charrette où, sous des branches feuillues d'olivier, des musiciens jouent les airs nationaux. Les travailleurs de terre traînent un pavillon entouré de pampres et chargé de raisins. Les jardiniers s'avancent sur un char, orné de plantes potagères. Les maçons, les plâtriers, portent sur leurs épaules un temple élégant de pierre blanche. Des petits mitrons, au service de plusieurs fours de boulangers, distribuent des galettes chaudes. Puis, les tonneliers, les forgerons, les tanneurs, etc., travaillent sur leurs chars le fer, les peaux ou le bois. Derrière le char de saint Éloi, paraît une bergère entre deux pastoureaux. Les bergers de nos coteaux et de la montagne dansent sur deux rangs, au son des fifres et des tambours : ils s'arrêtent parfois, pour faire la bataille avec leurs longs bâtons noueux. Lorsque la lutte devient trop vive, la bergère s'interpose, et les bergers aussitôt, en abaissant leur arme, saluent la Reine qui sourit à tous.

Enfin, au milieu de la foule qui frissonne d'admiration en murmurans remous, voici le ballet charmant qui n'appartient qu'à mon pays : *les Treilles*. C'est la vigne, la richesse et la parure de la plaine vivante et radieuse, apportant à la cité de ses travailleurs l'hommage de sa gratitude et de son amour. Les Treilles apparaissent à Pézénas pour la première fois en 1554, aux fêtes données en l'honneur de Charles IX. De jeunes

garçons en veste andalouse de satin bleu et en cotte ajustée, et des filles au court jupon blanc, au corset rose, dansent d'un rythme alerte et doucement harmonieux, par couples que relie un cerceau enguirlandé de pampres et de rubans. Au son du hautbois et du fifre, les couples légers sautillent, courent à pas menus, décrivent des rondes, des arabesques, puis se retrouvent en vis-à-vis malicieux. Et les instrumens jouent sans cesse l'ancienne mélopée, qui est arrivée jusqu'à nous :

Et Ortola, passo, sé bos passa,
Et passo jhoust las treillos ;
Et Ortola, passo, sé bos passa,
E passo dé délà...

(Et Ortola, — le chef des jeunes gens, qui se tient seul entre les couples, — passe, si tu veux passer, et passe sous les treilles; et Ortola, passe, si tu veux passer, et passe de l'autre côté...)

Et Ortola pirouette, s'incline devant chaque couple en souriant : de son thyrse orné de rubans et de fleurs, il dirige en réalité les *Treilles*, la vigne aux grappes humaines, qui sont plus séduisantes encore que les raisins bruns et dorés dans la clarté jolie de l'aurore. Si les danses d'un pays racontent son histoire, « si, comme on l'a dit, Athènes revit tout entière aux frises du Parthénon dans le cortège rythmé des Panathénées, » les *Treilles* sont bien le symbole de Pézenas ou plutôt du Languedoc, pays du vin, du soleil et de la joie.

GEORGES BEAUME.

REVUE DRAMATIQUE

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Le Prince Charmant*, comédie en trois actes de M. Tristan Bernard. — *L'Essayeuse*, comédie en un acte de M. Pierre Veber. — Mort de M. Jules Lemaître.

Le devoir professionnel a de cruelles exigences. Nous traversons une des crises les plus terribles de notre histoire ; la France tout entière s'est levée pour faire face à l'ennemi ; toute la jeunesse, tous les hommes en âge de porter les armes sont partis ; l'attention de tous est uniquement concentrée sur la défense de nos frontières menacées ; une même angoisse étreint tous les cœurs. Et mon métier exige que je rende compte au lecteur des dernières pièces représentées dans les théâtres ! C'est sans doute que chacun doit rester à son poste, en attendant les événemens, et continuer sa besogne habituelle, tant que ce sera possible, jusqu'au jour où d'autres tâches le réclameraient. Refoulons donc au fond de nous-mêmes les sentimens qui gonflent nos poitrines et retrouvons assez de liberté d'esprit pour nous entretenir des choses de la littérature et du théâtre. Au surplus, elles sont, elles aussi, en question et en danger dans la tourmente actuelle. Le monstrueux conflit d'aujourd'hui met en jeu la civilisation elle-même ; et c'est l'honneur de la France d'en être, une fois de plus, le providentiel champion.

Toutefois, je ne puis regarder au titre de ces chroniques sans songer qu'un drame dépasse en grandeur et en horreur tous ceux qu'en aucun temps les dramaturges ont inventés : c'est celui qui vient d'éclater sous nos yeux, mettant aux prises des millions et des millions d'hommes. Pour théâtre il a l'Europe entière, ses plaines où se sont déjà heurtés, à l'heure où j'écris, cavaliers et fantassins, ses mers où combattent des colosses, les airs eux-mêmes ; car la conquête de

l'air, ce dernier progrès de l'esprit humain, a eu ce résultat d'ouvrir de nouveaux champs de bataille : on se bat sur la terre, au-dessus de la terre, sur les eaux et sous les eaux. Pour acteurs, les peuples. Pour sentimens, les plus larges et les plus profonds de tous : ces grandes passions collectives où s'absorbent et disparaissent toutes les différences d'opinions, toutes les divisions de partis, toutes les divergences et toutes les rivalités, fondues et réconciliées dans un même élan d'enthousiasme et d'abnégation.

Derrière les actions des hommes les anciens discernaient la volonté de l'implacable Némésis. La Fatalité régnait en maîtresse sur leur tragédie. La Fatalité s'appelle ici la Guerre, que de dangereux utopistes croyaient avoir mise en fuite par leurs déclamations, mais qui subsiste, aussi vieille que l'humanité, et rendue seulement plus meurtrière par l'avancement des sciences. Que de scènes déjà, que d'épisodes atroces ou sublimes ! Nous-mêmes, qui n'avons pas quitté Paris, le spectacle que nous avons eu sous les yeux était magnifique. Je me souviens parfaitement de ce qu'était la rue en 1870. Des bandes de braillards hurlaient : « A Berlin ! » des cantatrices sur la plate-forme des omnibus chantaient la *Marseillaise* ; des crieurs de journaux annonçaient des feuilles, nées la veille dans une folle exubérance de végétation parasite ; à chaque carrefour, sur chaque borne surgissait un orateur. Certes, la bravoure était partout ; mais cette fièvre n'annonçait pas un peuple vigoureux, sain, qui sent sa force et qui est sûr de soi. Toute sorte de mauvais fermens le travaillaient. Aujourd'hui, quel contraste ! Partout la dignité, le calme. Pendant les jours qui ont précédé la déclaration de guerre, alors que d'heure en heure la face des choses semblait changer, ces énervantes alternatives n'ont pu triompher du sang-froid des Parisiens. A la minute où fut lancé le décret de mobilisation, dans tous les regards se peignit la même résolution. Pas de forfanterie, pas de bravade : le vrai courage. Sur les quais des gares, où nous avons accompagné nos fils jusqu'au train qui les emmenait vers leur devoir, un ordre parfait : les wagons s'ébranlaient et partaient dans le silence. Les rares propos qu'on échangeait, en quelques mots brefs, avaient tous le même sens : chacun ne voulait penser qu'à la patrie. Et c'était elle dont planait, sur ces scènes douloureuses et simplement héroïques, l'image sacrée.

Les quelques Parisiens qui, sur la foi des journaux du matin annonçant que les représentations continueraient, se sont présentés à la Comédie-Française, le mardi 4 août, ont trouvé le théâtre fermé, les affiches retournées dans les grillages, et des factionnaires devant les

portes. C'est la conséquence inévitable du service obligatoire qu'en cas de mobilisation générale la vie est partout interrompue. Revenons à un mois en arrière. Les deux dernières pièces qu'a montées la Comédie, et dont il n'a pas encore été rendu compte dans cette chronique mensuelle, sont *le Prince Charmant*, de M. Tristan Bernard, et *l'Essayeuse*, de M. Pierre Veber. Comme nous nous étonnions qu'on donnât une « première » à une époque si avancée de l'année, quand Paris s'est déjà vidé de ses hôtes habituels : « C'est, nous disait-on, que la Comédie a besoin d'un spectacle gai pour les étrangers. » Ironie de nos prévisions! Il se trouve d'ailleurs, — et tous les critiques en ont fait la remarque dès le premier jour, — que ni la pièce de M. Tristan Bernard, ni celle de M. Pierre Veber ne sont des pièces gaies. Elles appartiennent l'une et l'autre à ce genre de comique qui recouvre à peine la laideur de certains caractères et la tristesse de certaines situations.

On a mis souvent à la scène l'homme d'affaires, le financier, l'agioteur, le spéculateur, l'aigrefin. Cela commence avec le *Turcaret* de Lesage, qui peint, une fois pour toutes, dans une large et durable effigie, le traitant. Puis, c'est le *Mercadet* de Balzac,le financier imaginatif, dupe du mirage, victime de l'entraînement, qui voit grand, trop grand, et succombe à ses ardeurs de conquérant. Alexandre Dumas fils continue avec le Jean Giraud de *la Question d'argent*, pièce oubliée, mais dont un mot est resté : « Les affaires, c'est l'argent des autres. » Émile Augier personnifie dans son Vernouillet un phénomène nouveau : l'ingérence des affaires dans la politique, l'influence des affaires d'argent sur les affaires d'État. M. Octave Mirbeau campe dans *les Affaires sont les affaires* cet étrangleur public qu'est M. Lechat. Joignez *les Ventres dorés* de M. Émile Fabre et bien d'autres pièces par lesquelles il serait facile d'allonger cette liste. Toutes ces peintures se ressemblent par un trait. Dans tous les cas il s'agit de montrer la puissance malfaisante, — pour les autres et pour lui-même, — dont dispose celui qui possède ou du moins qui manie l'argent. Les types qu'on nous présente sont de large envergure. Ils sont les portraits, amplifiés et pourtant ressemblans, de ces rois de la finance ou de ces escrocs, que nous avons peu d'occasions de rencontrer dans le monde où nous fréquentons, et que nous ne connaissons guère que par les échos de la Bourse, les débats des tribunaux et parfois ceux du Parlement.

Mais il existe une autre catégorie d'hommes d'affaires, beaucoup plus nombreuse, beaucoup plus répandue, dont nous avons tous ren-

contré quelque spécimen, et dont il n'est presque pas une famille qui n'ait eu à souffrir : c'est l'homme d'affaires qui ne fait pas d'affaires. Il court après les affaires, mais il ne les attrape jamais : ce sont elles qui quelquefois l'attrapent. Le perruquier légendaire affichait que demain on rasera gratis. Lui, il est toujours à la veille de conclure l'affaire magnifique qui va soudain l'enrichir, avec sa famille, ses amis, les amis de ses amis, et qui répandra sur tout son entourage les flots du Pactole. En attendant, il dépense sans compter : qu'importe, quand on a la richesse en perspective ? Il emprunte sans scrupules : heureux créanciers qui seront remboursés au centuple ! Il s'amuse sans vergogne : la régularité des mœurs est un mérite mesquin, à la taille et à l'usage des petits bourgeois qui vivent timidement. Lui, qui vit dangereusement, a besoin de donner libre cours à toutes ses énergies. Rien d'ailleurs qui avertisse ceux qui l'approchent et les mette en garde contre ses instincts redoutables. Il a de la rondeur, il est aimable, souriant, — et effrayant.

C'est un de ces personnages, empruntés à la vie courante, que M. Tristan Bernard s'est proposé de mettre en scène dans *le Prince Charmant*. Il connaît à merveille cette région de la bourgeoisie située sur les confins du commerce et de la finance. Il en a vu les originaux se mouvoir autour de lui, sans méfiance et au naturel. Il les a observés de son regard narquois, avec son air de n'y pas toucher, notant de préférence, et parce que telle est sa manière, les menus détails qui sont des indications de caractère et résument ou révèlent tout un long travail. Il les peindra de son art curieux, minutieux, impassible, art de pince-sans-rire qui se garde de forcer la note, de charger les couleurs, surtout de déclamer, ou même de s'irriter ou de s'attendrir, et à qui il suffit de faire partout flotter une imperceptible ironie.

Nous voici chez M. Colvelle, chapelier à l'enseigne du *Castor Canadien*, boulevard Richard-Lenoir. C'est un intérieur de commerçans de la vieille école : tel celui que Victorien Sardou décrivait déjà au premier acte de *Maison neuve*. On habite au-dessus du magasin et en communication constante avec lui : la vie du magasin et la vie de la famille se mêlent à tous les instans. En affaires, on est serré, prudent ; on ne dédaigne aucun bénéfice ; on craint les risques ; on a pour doctrine et pour procédé, le gagne-petit. Quoiqu'on ait, à ce système, gagné une large aisance, on continue le même train modeste et économe. Mme Colvelle, en même temps que la plus attentive des maîtresses de maison, est sa première servante. On va aux courses, tant il est vrai que les courses sont entrées dans les mœurs, mais on y

va dans la voiture de livraison, d'où on s'est borné à retirer l'enseigne : un castor en zinc découpé. Après cela, il va sans dire que Mlle Colvelle, qui répond au prénom d'Anna, est une jeune fille parfaitement élevée, qu'elle porte une robe blanche et une ceinture bleue, marche les yeux baissés et les coudes au corps, parle par monosyllabes et touche du piano, comme la demoiselle à marier de Scribe.

Le premier acte pourrait en effet porter en sous-titre : *la Demoiselle à marier*, ou encore *les Fiançailles d'Anna*, ou si vous préférez : *la Poudre aux yeux*. L'auteur a voulu montrer comment on négocie un mariage dans beaucoup de familles pourtant honorables, sérieuses, traditionnelles, et avec quelle légèreté on le bâcle. L'entrevue doit avoir lieu aujourd'hui. C'est un secret, que M. Colvelle brûle de confier à tout venant, qui coule de lui par tous les pores et qui, pour toute la maison du *Castor canadien*, est déjà le secret de Polichinelle. Le conseil de famille a été convoqué en la personne de l'oncle Arthur, un original, dont c'est la douce manie de ne jamais quitter son paletot, un bourru bienfaisant, qui est le parrain d'Anna ou qui pourrait l'être, et qui dans toute la pièce jouera le même rôle grondeur, épigrammatique et secourable que le bonhomme Verdelet dans *le Gendre de Monsieur Poirier*. C'est lui qui dira le mot de la situation dans cette phrase à l'adresse de M. Colvelle, le chapelier père de famille : « Tu ne veux pas renoncer à ton vieux système pour la vente des chapeaux, et, quand il s'agit de marier ta fille, tu t'élances, avec ivresse, dans l'inconnu. » Car le jeune Gaston Houchard, le prince charmant annoncé, est un inconnu pour toute la famille : il est, dans toute la force et toute l'horreur du terme, l'inconnu. Les Colvelle connaissent quelqu'un qui le connaît, ou prétend le connaître, et en dit du bien : ce témoignage leur suffit. Nous qui pareillement voyons Gaston Houchard pour la première fois, cette seule vue nous ferait écarter sans hésitation et sans recours un tel prétendant. Ce que nous lui reprocherions, ce n'est pas tant son absence de toute situation et son manque de fortune, que la magnifique assurance avec laquelle il s'engage à faire fortune, devant que l'an soit révolu. Il a de si belles relations ! Nous nous méfions des relations trop belles. Il a de si vastes projets ! Nous préférerions que ce fussent des projets réalisables. Mais un vent de folie souffle sur ces personnes raisonnables. Ce qui devrait les inquiéter, au contraire les ravit d'enthousiasme. Quant à la pauvre Anna, dont le sort se joue au plus chanceux des jeux de hasard, comment ne serait-elle pas

éblouie ? C'est le premier jeune homme qu'elle voie, du moins le premier qui ait de si grandes manières. A ses yeux, c'est un prince, littéralement. Elle est sous le charme. Victime désignée, elle aspire au sacrifice... Ce premier acte, cela saute aux yeux, est dans la veine de Labiche, avec moins d'outrance : c'est du Labiche assagi et qui se serait amusé à pasticher Henri Monnier.

Le second acte est un acte de comédie, le seul acte peut-être de toute la pièce qui soit un acte de comédie, celui en qui résident la véritable signification, la portée et la valeur de l'œuvre. Le mariage est consommé : un enfant est venu, mais non pas le bonheur. Un coup d'œil jeté sur l'intérieur élégant et dénudé de Gaston Houchard et d'Anna nous fait assez comprendre quel genre d'existence mène le jeune ménage. On est aux expédiens : les fournisseurs, impayés, refusent de faire crédit ; la nourrice, à qui on promet vingt francs pour la première dent de bébé, saisit l'occasion de cette générosité à venir pour réclamer ses gages dont l'échéance est depuis trop longtemps du passé. Quiconque se trouve sur le chemin de Gaston, parens, amis, visiteurs, employés, gens de service, est imposé sur son revenu ou sur son capital : c'est la contribution forcée. Personne ne passe sans laisser entre ces mains, habiles à l'escamotage, qui cent francs, qui trois cents, qui dix mille francs et qui dix sous. D'ailleurs Gaston n'est jamais chez lui. Il déjeune, il dîne dehors : déjeuners, dîners d'affaires : les affaires ne se traitent qu'à table et devant une table bien servie. Il n'y a pas de jeune femme plus délaissée qu'Anna Houchard. N'est-elle que délaissée ? Une scène nous renseigne abondamment. Un M. Alcidier, à mine de naïf, tout à la fois de mari battu et de gogo, vient se plaindre, au nom de Mme Alcidier, que Gaston se fasse trop rare, et s'informer, en son nom propre, si le beau-père Colvelle consent à garantir le dernier emprunt de Gaston. Donc Gaston est l'amant de la femme et le débiteur du mari... Il n'est d'ailleurs ni méchant, ni vicieux. Tout le monde lui pardonne, tout le monde l'aime, nul ne lui adresse de reproches, non plus qu'il ne s'en adresse à lui-même : un reproche, d'où qu'il vînt, ferait de lui l'homme le plus étonné de la terre. Il est d'une superbe inconscience.

Que devient dans tout cela l'oncle Arthur, qui, dès le début, avait pris ferme position d'adversaire ? Une scène très joliment filée nous permet de mesurer sa force de résistance. Résolu à parler net, une bonne fois, et parti pour secouer vigoureusement son panier percé de neveu, il l'aborde et le force... à lui emprunter mille francs. Tou-

tefois une situation si délicate, si périlleuse, d'un équilibre si instable, ne saurait aboutir qu'à une catastrophe. C'est le bon M. Alcidier qui va découvrir le pot-aux-roses. Il vient enfin d'apprendre que sa femme le trompe, et il l'a appris à la meilleure source, puisque c'est de sa femme elle-même qu'il tient le renseignement. Trompé et volé, c'est trop. Il crie sa double infortune, de façon à être entendu de Colvelle, d'Arthur, d'Anna, de la nourrice, et de qui voudra l'entendre... Cet acte est excellent parce qu'il est, sous une forme légère, une étude de caractère. Le portrait est dessiné d'un trait rapide et net, avec une sorte de sécheresse et de précision grêle, qui n'est pas sans agrément. Gaston est le gentil garçon qui commet les pires canailleries. C'est le bon compagnon, dont nul ne se méfie et qui mène gaiement au gouffre tous ceux qui se sont laissé entraîner à sa suite, dans sa course à la ruine.

Anna est retournée chez ses parens : elle a quitté Gaston, sur leur conseil, comme elle l'avait épousé pour leur obéir. C'est une personne qui n'a pas beaucoup d'initiative. Mais vainement ces bons parens essaient-ils de l'entourer, de la distraire et de lui faire visiter les environs d'Herblay : elle ne peut se consoler du départ de Gaston. Celui-ci, qui probablement se sait regretté, rôde dans le pays ; la nourrice l'a vu attablé au café ; mais est-ce bien lui ? « Nourrice, que faisait-il ? que disait-il ? — Madame, il proposait au boucher de lui placer ses économies. » Alors, il n'y a pas de doute, et tout l'homme se peint à ce seul trait. Qu'il revienne donc ! C'est le vœu de tous : l'oncle Arthur lui-même, l'incorruptible, ira le chercher. Gaston est encore sur le seuil : il annonce déjà qu'il a en vue une affaire magnifique ! C'est incorrigible... Ce dernier acte est un peu sommaire : toutefois il donne à la pièce sa conclusion normale, qui était de n'en pas avoir. Cela ne finit pas, parce que tout va recommencer. Gaston recommencera de piller ses amis et de trahir sa femme ; il continuera de faire des dupes et des victimes qui continueront de s'offrir à lui, parce que telle est sa destinée et la leur, et qu'il a été mis sur terre tout exprès pour les gruger. Et nous sentons si bien que tout cela est vrai, et n'est pas même exagéré ! Maints souvenirs nous reviennent à l'esprit et nous obsèdent. Non, cette pièce d'un auteur gai n'est pas une pièce gaie. Elle a l'amertume de la réalité, la tristesse de la vie.

Le Prince Charmant a été très bien joué par M. Bernard qui a dessiné avec beaucoup d'ampleur le type de l'oncle Arthur, rude et faible, par M. Siblot qui a fait de M. Colvelle une bonne ganache apparentée aux barbons de la comédie classique et aux bourgeois de La-

biche, par M. Denis d'Inès, très pittoresque dans le rôle épisodique d'un loueur de voitures. M. Brunot a la désinvolture, sinon peut-être la séduction, qui convient au rôle de Gaston. M[lle] Leconte a prêté toute sa grâce et son émotion au personnage un peu effacé d'Anna. Et M[me] Kolb est une M[me] Colvelle peinte en pleine pâte.

La même vision clairvoyante et sans illusion que j'ai signalée dans *le Prince Charmant,* je la retrouve dans *l'Essayeuse* de M. Pierre Veber. Ici encore, sous l'ingéniosité des combinaisons, sous la grâce et la légèreté du dialogue, on découvre le fond humain, c'est-à-dire douloureux. Le ménage de Lise et de René est un charmant ménage. Lise aime follement son mari, son René, et pourquoi ne s'en croirait-elle pas aimée, puisqu'il l'a épousée par amour? Pourquoi cependant a-t-elle, non certes des craintes, mais des doutes? On dit que tous les maris sont infidèles : son mari serait-il pareil à tous les maris? Le cœur a ses pressentimens; quelque chose avertit Lise que son mari n'est pas un mari de tout repos : que faire pour s'en assurer? Elle s'avise alors d'un moyen qui, s'il réussit, lui sera une sûre garantie et lui permettra de dormir sur les deux oreilles. Allons, tant mieux! Il consiste à mettre René à l'épreuve, à « l'essayer. » Qu'une jolie flirteuse s'offre à lui : s'il résiste, la preuve est faite; s'il faiblit, Lise interviendra à temps, et du moins elle sera renseignée. Reste à trouver « l'essayeuse, » assez séduisante pour être une tentation, et assez sûre pour ne pas céder, elle aussi, à la tentation. Mais elle est toute trouvée : Lise a pour amie une jeune femme, Germaine, élégante, spirituelle et divorcée : tout ce qu'il faut pour plaire. Germaine sera parfaite dans ce rôle scabreux... Pauvre charmante Lise! Elle se croit l'émule de Machiavel; et son machiavélisme prouve sa belle candeur d'honnête femme et de femme aimante. Car elle donne, n'est-ce pas, une superbe marque de confiance à Germaine. Mais, en outre, au moment où elle semble suspecter René, elle ne peut croire à ses propres soupçons : soumettrait-elle ce mari si aimé à l'épreuve, si elle doutait un seul instant qu'il en pût sortir à son honneur?

René reste seul avec Germaine. Et il arrive tout ce que, il faut bien le dire, nous avions prévu. Les deux êtres, que Lise a eu l'imprudence de rapprocher, sont des êtres de plaisir qui se sont tout de suite reconnus. René propose à Germaine un rendez-vous pour le lendemain dans un petit pavillon écarté, et Germaine l'accepte. L'esprit est prompt et la chair est faible. Encore une fois, cela était prévu. Mais voici ce qui est original, d'une invention délicate et neuve. Lise

revient, questionne son amie, reçoit d'elle l'assurance que René a été incorruptible. Alors, telle est sa joie, telle est sa reconnaissance, et elle l'exprime en des mots où elle fait si bien passer toute son âme, toute la fraîcheur, toute la pureté de son âme limpide et profonde, que Germaine découvre soudain toute l'infamie de la trahison projetée et s'éloigne. C'est ce revirement qui nous a surtout charmés et qui a mis dans la pièce une note discrète d'attendrissement. Lise est sauvée. Elle est sauvée pour cette fois. Mais la prochaine fois ? Car il y aura une prochaine fois. Et ceux qui savent ce que c'est que la vie, ne peuvent s'empêcher de plaindre la douce et gracieuse jeune femme dont les yeux s'useront à pleurer tant de larmes !

Cet acte de M. Pierre Veber est conduit avec une dextérité et une aisance qui dénotent l'écrivain de théâtre en pleine possession de son métier. Le dialogue est spirituel, et, qualité aussi rare, il est naturel. L'auteur a évité le danger de le semer de mots d'auteur. Nous possédons bien peu de comédies en un acte qui soient de tout point achevées. La Comédie-Française inscrira sans doute *l'Essayeuse* à son répertoire. Il y a longtemps d'ailleurs que nous attendons M. Pierre Veber sur cette scène. Ce premier succès l'encouragera à y donner une œuvre plus importante, — quand le théâtre sera rendu aux représentations de théâtre.

Mlle Maille a été une Lise aimable, gracieuse, touchante : elle a eu des passages de réelle émotion. Mlle Robinne a été une Germaine belle, séduisante, coquette à ravir. On aurait souhaité que M. Dessonnes fût un René un peu plus fringant et moins gêné dans son rôle de séducteur.

La mort de M. Jules Lemaître est un deuil pour tous les lettrés. Elle en est un tout particulièrement pour cette *Revue* à laquelle le brillant écrivain avait donné quelques-unes de ses meilleures pages. Il y avait débuté en 1894 par un article sur *l'Influence récente des littératures du Nord* qui fit grand bruit. Il y rédigea de 1896 à 1898 la Revue dramatique, et, pendant ces deux ans, il sembla qu'un autre Sainte-Beuve eût pris la plume.

En le saluant au nom de tous ceux qui, dans cette maison, étaient ses admirateurs et ses amis, qu'il me soit permis de dire aussi, en toute simplicité, mon profond chagrin. Il avait été pour moi un de ces glorieux aînés sur lesquels on tient les yeux fixés lorsqu'on entre soi-même dans la littérature. Je n'oublierai jamais l'éblouissement que furent ces premiers portraits littéraires qui parurent à

la *Revue Bleue* dans la série bientôt fameuse des *Contemporains*. Quelle finesse! Quelle pénétration! Et que de verve! Et que d'esprit! Et comme tout cela était alerte, vif, d'un tour élégant et de la meilleure tradition française! Et comme, d'une semaine à l'autre, on attendait l'article nouveau, pour se donner la fête de ces trouvailles ingénieuses, de cette malice, et de cette langue toute classique, et de ce style facile, souple, nuancé, où la phrase en ses sinuosités avait un charme si enveloppant, où chaque mot rendait un son si pur! Après l'avoir beaucoup lu, et comme je savais par cœur quelques-unes de ses pages les plus merveilleuses, j'eus l'honneur de lui être présenté : tout de suite je fus conquis. L'écrivain était devenu célèbre en quelques semaines; l'homme était resté modeste, simple, avec une sorte d'ingénuité qui était une séduction de plus chez un moraliste si averti. Il avait de la douceur et de la grâce. Il fallait le voir dans l'intimité : dans les réunions nombreuses, une sorte de timidité qu'il garda toujours l'empêchait d'être tout à fait lui-même. J'ai souvent causé avec lui, dans son clair cabinet de travail de la rue d'Artois, pendant qu'il prenait un à un, et maniait amoureusement, et vous montrait avec fierté ses beaux livres. Il cherchait à plaire : il y mettait de la coquetterie. Et à mesure que l'entretien se faisait plus confiant, on découvrait chez le causeur tout ce qu'il se défendait de livrer au public : une sensibilité un peu ombrageuse, un besoin d'affection qui craignait toujours de se mal adresser. Nul ne faisait moins de protestations que lui ; et nul ne prenait plus de plaisir à tenir plus qu'il n'avait promis. J'ai éprouvé maintes fois, et en des circonstances très diverses, la sûreté de son amitié. Il était fidèle et dévoué. Il était bon.

Un souvenir encore. Quand je fus reçu à l'Académie française, M. Faguet, retenu chez lui par un accident, ne put venir prononcer le discours qu'il avait composé en réponse à mon remerciement. M. Jules Lemaître accepta de le lire à sa place. Il le lut comme il savait lire, et je ne crois pas que personne ait su lire mieux que lui. Par quoi s'expliquait cet enchantement qu'était chacune de ses lectures ? Par la souplesse, par la variété, par la justesse des intonations, par l'art des nuances, par un don qu'il avait de faire deviner toute sorte de choses en marge de ce qu'il exprimait, par le timbre de la voix caressante, insinuante, et qui mettait en vous un frisson délicieux. Oui, mais il y avait autre chose et mieux ; et, ce jour-là, j'ai pénétré son secret. Dans sa lecture il livrait toute son âme, toute la tendresse qu'à l'ordinaire il cachait. Je garderai toujours dans ma mémoire l'accent dont il lut

certains passages, plus intimes, et qui m'allèrent droit au cœur.

Je n'ai ni la place, ni le temps d'analyser ici l'œuvre de M. Jules Lemaître. Aussi bien, tous les lecteurs de cette *Revue* ont présente à l'esprit l'étude magistrale que M. Victor Giraud lui a consacrée en deux articles récens, avec cette largeur de vues et cette sûreté d'information patiente qui sont la marque de tout ce qu'il écrit. Je tiens pourtant à rappeler qu'à la façon dont il a conçu la critique dramatique, M. Jules Lemaître a renouvelé le genre, et en a fait, en quelque sorte, une création originale où il est resté incomparable. Il racontait les pièces et il les jugeait ; mais il semait dans chacun de ses feuilletons tant d'idées, d'impressions, de remarques et de réflexions personnelles qu'on était sans cesse ramené à ce qui seul importe : la vie, la société, notre nature. Il était extraordinairement intelligent. De tous les critiques, depuis l'auteur des *Lundis*, c'est lui qui a poussé le plus loin la faculté de tout comprendre : ce n'est pas la même chose que de tout admettre. Brunetière le chicanait sur son dilettantisme : ce dilettantisme n'était qu'apparent. M. Jules Lemaître s'en servait comme d'un moyen pour échapper aux allures dogmatiques dont il avait horreur. Mais l'ancien normalien, formé par la culture classique, avait un jugement ferme et sûr, et sa critique, sous ses formes aimables, eut parfois d'utiles sévérités.

Au théâtre, il a donné quelques pièces qui sont, non peut-être le divertissement que recherche la foule, mais des pièces pour les connaisseurs, un régal pour les lettrés. C'est la première en date, *Révoltée*, si originale, où certaines scènes, par leur franchise et leur naturel, tranchaient sur l'habituelle convention du théâtre. C'est *Mariage blanc*, d'une qualité de sentiment si raffiné que quelques-uns s'y trompèrent, ne s'attendant pas à trouver chez ce prétendu sceptique de telles ressources d'émotion. Les deux premiers actes du *Pardon* sont peut-être ce que le théâtre de ces vingt dernières années nous a donné de plus vrai, de plus simple et de plus humain. Puis ce furent *les Rois*, *l'Aînée* où il y a d'excellens traits de satire, et *la Massière* si douloureuse. Aucune de ces pièces, qui toutes ont eu du succès, n'a eu cependant un nombre de représentations considérable. Mais on peut être tranquille. Alors que de bruyantes réputations se seront évanouies, on relira encore, on relira toujours ces comédies de demi-teinte, pour la justesse de leur observation, pour la finesse de leur psychologie, et pour la perfection de leur style. Elles formeront dans l'histoire de notre théâtre un chapitre à part, comme les comédies de Musset, auxquelles elles ressemblent par certains côtés, et

dont M. Lemaître a parlé, dans certaine préface, adorablement.

En ces dernières années, après bien des détours et même une excursion à travers la politique, M. Jules Lemaître était revenu à son premier métier de critique, voire de professeur. Il a occupé, à quatre reprises, la chaire de la « Société des Conférences » et il l'a illustrée. Ce que furent ses cours sur *Jean-Jacques Rousseau*, sur *Racine*, sur *Fénelon* et enfin sur *Chateaubriand*, un fait suffit à l'indiquer : c'est leur succès qui nous a valu la mode de ces cours libres répandus depuis à profusion. Ceux qui ne s'étaient jamais consolés que le théâtre et le journalisme leur eussent enlevé l'écrivain des *Contemporains* et des *Impressions de théâtre*, se réjouirent de le retrouver tel qu'ils l'avaient connu, mais dans un cadre et avec une manière plus larges. C'était, dans chacune de ses leçons, d'une composition si artiste, le même savoir, la même finesse, le même esprit, mais avec l'ampleur d'une pensée que bien des spectacles avaient instruite et fortifiée. Jamais sa dialectique n'avait été plus agile ; jamais sa phrase n'avait été plus souple... Et comme il disait !

M. Jules Lemaître n'a pas été seulement un des plus brillans et des plus séduisans parmi les littérateurs contemporains : il restera comme un des meilleurs écrivains qu'il y ait eu dans notre littérature. J'entends par là que ses qualités étaient éminemment celles de notre race : le bon sens aiguisé d'esprit, le don de l'observation, la pénétration morale, le goût. J'ajoute, et c'est une louange dont aujourd'hui plus que jamais nous sentons le prix, que ce fut un très bon Français. Il aimait passionnément son pays. Il est mort à l'heure où le tocsin a sonné dans son humble village natal. Et ce ne fut pas une simple coïncidence. L'émotion avait été trop forte.

RENÉ DOUMIC.

REVUES ÉTRANGÈRES

LES CONFESSIONS D'UN CAPITAINE PRUSSIEN

Zwanzig Jahre als Infanterieoffizier in den Reichslanden, par Hans Pommer, capitaine en retraite, ex-chef de compagnie du 1er régiment d'infanterie du Haut-Rhin. — Un vol. in-18, Francfort-sur-le-Main, *Neuer Frankfurter Verlag*, 1914.

Ayant entrepris de nous communiquer les impressions et réflexions de tout ordre que lui a laissées un très honorable séjour de plus de vingt années dans l'armée prussienne, le capitaine Hans Pommer s'est cru tenu de nous offrir tout d'abord, dans la préface de son petit livre, ce qu'on pourrait appeler la garantie « matérielle » d'une sincérité qui, d'ailleurs, ne saurait faire de doute pour aucun de ses lecteurs :

Lorsqu'un officier en retraite publie un ouvrage où il critique librement l'organisation militaire de son pays, c'est chose naturelle que l'on veuille connaître, avant tout, le degré de créance que mérite sa critique, ainsi que les motifs qui la lui ont inspirée. Dans le cas présent, la portée documentaire de mon livre s'appuie sur une expérience professionnelle de près d'un quart de siècle. On ne trouvera ici rien d'autre que mes souvenirs personnels, des faits où il m'a été donné d'assister et dont je suis à même d'établir l'authenticité absolue. Et quant aux motifs qui m'ont poussé à la divulgation de ces faits, — ou plutôt des conclusions générales qui me semblaient en ressortir, — ceux-là sont d'un caractère tout désintéressé. Mon départ de l'armée s'étant accompli dans les circonstances les plus honorables, sur ma propre demande et sans l'ombre d'une pression de la part de mes chefs, c'est dire qu'il ne saurait être question de la moindre velléité de vengeance privée. Mon attachement passionné à la carrière des armes, et le succès avec lequel j'ai toujours rempli mes nobles

fonctions d'éducateur de soldats pourront être hautement attestés par deux mille anciens subordonnés des régions de la Westphalie, de la Hesse Nassau, de l'Alsace-Lorraine, et de la Province du Rhin. Aussi bien est-ce précisément mon enthousiasme pour le métier militaire qui, après mon admission à la retraite, a éveillé chez moi le désir de rendre accessibles au public les résultats de ma longue expérience : avec l'espoir que les pères qui destinent leurs fils à la profession d'officiers pourront y découvrir d'utiles conseils, et les représentans de notre nation au Reichstag y prendre connaissance de maintes particularités de notre vie militaire d'à présent qui appellent une profonde et urgente réforme. Puissent seulement les suggestions contenues dans les pages suivantes, puissent-elles tomber dans un terrain fertile, pour le grand profit de nos troupes de frontière et de toute notre armée allemande!

Si « fertile » que l'on suppose le terrain où sont tombées les « suggestions » du capitaine Pommer, leur date récente ne permet guère de penser qu'aucune d'elles ait pu avoir le temps d'y porter des fruits : mais d'autant plus nous est bienvenue, aujourd'hui, la partie purement « critique » de son livre, celle où, à l'aide de ses souvenirs personnels, l'ex-officier prussien nous décrit les divers aspects de la triste « servitude » militaire allemande. Car il faut avouer qu'avec toute l'évidente impartialité de l'auteur, et malgré l' « attachement passionné » dont il se pique à l'endroit de sa profession de la veille, le « souvenir » le plus profond que lui ait laissé cette profession semble bien être celui d'un pesant esclavage matériel et moral, — infiniment plus pesant que l'exigeraient, suivant lui, les nécessités légitimes de la discipline. « Certes, nous dit-il, l'obéissance est le premier devoir du soldat : mais encore ne devrait-elle pas être portée à ce point de subordination absolue qui, dans notre armée, empêche de la façon la plus désastreuse le développement de tout caractère individuel. »

Subordination qui, — toujours d'après notre capitaine prussien, — écraserait d'un même poids tous les degrés de la hiérarchie militaire allemande, depuis le simple fantassin jusqu'au colonel, pour le très grand dommage de la vraie discipline. « L'unique façon à la fois aisée et efficace de discipliner un soldat est, pour l'officier, de le convaincre de l'utilité de l'obéissance. Ce capitaine-là seul pourra se fier à ses hommes sur le champ de bataille, qui aura su, en temps de paix, se gagner leurs cœurs. Une obéissance qui repose sur la peur de la punition ne vaut plus rien au moment où la vie est en jeu. Un souci constant de l'équité, une bienveillance mêlée de sollicitude assurent infailliblement à l'officier l'affection de ses soldats ; et c'est de

cette affection que découle à son tour, sans l'ombre d'effort, la bonne obéissance. Le grand nombre de châtimens infligés aujourd'hui dans notre armée pour délit d'insubordination prouve trop sûrement qu'il existe encore une foule de chefs qui ne savent, ou ne veulent pas s'approcher du cœur de leurs hommes. »

Quelques rangs plus haut, dans l'échelle hiérarchique, voici le jeune sous-lieutenant qui, « au début de sa carrière, envisageant l'avenir avec une confiance naïve, conçoit l'obéissance absolue comme une condition toute naturelle de son rôle d'officier. » Mais bientôt force lui est de se rendre compte de l'énorme et douloureux sacrifice que lui impose cette obéissance, telle qu'il la voit pratiquée autour de lui. Une lutte tragique naît et grandit en lui, entre son « devoir d'obéir » et toute sorte d'autres sentimens non moins profonds de son cœur, allant depuis son affection pour ses subordonnés jusqu'au respect de sa propre dignité morale. « Et comment finissent ces luttes intérieures ? Le plus souvent par l'étouffement de l'individualité personnelle de l'officier. Celui-ci reconnaît son impuissance, et, peu à peu, s'y résigne. La notion idéale qu'il s'était faite de son rôle s'atrophie, dans son âme, pour y être remplacée par une passivité toute proche de l'indifférence. Combien de fois ai-je entendu de jeunes officiers s'écrier, après une période plus ou moins longue de stériles efforts : « Puisque, quoi que l'on fasse, on a toujours tort, c'est donc que le meilleur parti est de ne rien faire ! »

Et voici enfin, au sommet de l'échelle, l'éminent personnage entre les mains duquel repose entièrement la destinée de l'officier ! Ne semblerait-il pas que celui-là, le colonel du régiment, fût à même de s'affranchir de la servitude qui accable les officiers aussi bien que les soldats placés sous ses ordres ? Mais il se trouve que, — « par un étrange caprice du hasard, » nous affirme discrètement le capitaine Pommer, — la très grande majorité des colonels envoyés à la tête des régimens de la frontière française sont des hommes qui, « n'ayant pas la chance d'entretenir de fructueuses relations avec la capitale, doivent forcément s'absorber tout entiers dans l'angoissant souci du maintien de leur situation personnelle. » Pour peu qu'avec cela ils se voient « chargés de la nourriture d'une nombreuse famille, » des chefs de cette espèce sont bien loin d'apporter l'indépendance et le bien-être dans la vie intime du régiment qu'ils viennent commander. « L'épée de Damoclès perpétuellement suspendue au-dessus de leur front les contraint à réprimer, chez leurs subordonnés, jusqu'au moindre soupçon de liberté d'esprit. Leur seul effort ne tend qu'à faire appa-

raître leur régiment sous le jour le plus favorable aux yeux de l'autorité supérieure. Hors d'état d'apprécier aucune aspiration idéale, ils entravent toute spontanéité, tuent en germe toute initiative, et contribuent puissamment à rabaisser le niveau intellectuel et moral de leur corps d'officiers. Bien plus, par leur attitude anxieuse vis-à-vis des généraux, par leur refus timoré de représenter, si peu que ce soit, les intérêts des officiers de leur régiment, ils ne tardent pas à s'attirer le mépris de ceux-ci, — un mépris que, naturellement, chacun se contente d'emmagasiner en secret au plus profond de son cœur. »

De ces colonels « sans relations avec la capitale, » M. Hans Pommer paraît vraiment en avoir connu un bon nombre, et d'ailleurs appartenant à des types d'humanité très divers, mais sans que la différence de leurs tempéramens les ait empêchés de faire retomber d'une égale manière, sur les épaules de leurs « subordonnés, » le terrible poids de servitude qu'ils sentaient à demeure sur leurs propres épaules. Il y en avait de tout humbles et tremblans, qui, lorsqu'ils étaient forcés de se séparer d'un officier gravement coupable, s'ingéniaient à obtenir pour lui un poste plus avantageux dans un autre régiment, par crainte des ennuis qu'eût risqué de leur valoir la moindre parole de blâme. Et, au contraire, il y en avait d'autres qui unissaient à leur plate soumission devant leurs supérieurs une morgue tyrannique à l'endroit des officiers de leur régiment. C'est à cette seconde catégorie que se rattachait, par exemple, le héros de l'instructive histoire suivante :

Un jour, dans une réunion d'officiers, un colonel a exprimé le désir que le corps des officiers de son régiment achetât une grande voiture automobile qui lui permît de visiter les pittoresques régions montagneuses des environs. Un vieux capitaine s'est enhardi à faire entendre sa désapprobation d'un pareil projet, en alléguant la dépense considérable qu'entraînerait non seulement l'achat, mais aussi l'entretien d'une automobile, tandis que, d'autre part, l'existence de nombreuses possibilités de communication par le chemin de fer avait de quoi satisfaire amplement la curiosité artistique des officiers. Cette contradiction téméraire a eu, naturellement, pour effet d'attirer désormais sur le capitaine le mauvais vouloir de son colonel; et comme tous les autres officiers, résignés d'avance à subir les fantaisies de leur chef, s'étaient empressés de consentir à la proposition de celui-ci, une magnifique automobile a été achetée, moyennant le prix de 12 000 marks. Toutes les économies privées des officiers et tout le contenu de leur caisse commune ont été absorbés par les frais de l'achat, comme aussi par ceux de la construction d'un somptueux garage. L'entretien du chauffeur, en vérité, a été mis tout entier au compte du budget impérial, le colonel ayant promu au grade de sous-officier un simple troupier qui se trouvait être chauffeur de profession, et qui, depuis

lors, n'allait plus servir qu'à l'usage particulier des officiers. Ou plutôt c'est surtout à l'usage particulier du colonel lui-même qu'a servi, de plus en plus, l'automobile ainsi achetée, jusqu'au jour où la dépense nécessitée par son entretien a définitivement abouti à une crise financière si grave que, seul, un moyen radical est apparu capable d'y porter remède. Pour le modeste prix de 400 marks, l'automobile a été cédée au plus offrant; et le corps des officiers a pu enfin respirer plus à l'aise. J'ajouterai que, dans la suite, ce colonel qui s'entendait si parfaitement à tirer parti de son autorité au profit de ses intérêts privés est devenu membre d'un haut comité militaire, et arbore fièrement, aujourd'hui, le titre d'Excellence.

Cette aventure du chauffeur entretenu aux frais du budget m'amène à parler d'un autre des grands griefs du capitaine Pommer contre la vie militaire allemande telle qu'il l'a vécue. Non seulement, à l'en croire, officiers et soldats allemands souffrent d'un régime de servitude qui, en même temps qu'il leur rend malaisé d'aimer passionnément leur profession, les empêche de l'exercer avec autant de fruit qu'ils l'auraient pu dans d'autres circonstances : mais il se trouve, en outre, que l'un des effets les plus regrettables de ce régime est d'imposer à l'armée entière une conception spéciale, étrangement déformée et pervertie, de l'honneur. « Le lecteur étranger aux choses de l'armée comprendra malaisément qu'il puisse exister, pour l'officier, une manière spéciale de concevoir l'honneur. A ses yeux, tous les serviteurs de la nation méritent les mêmes égards, proportionnés au degré de leur moralité publique et privée ; et pareillement ils doivent tous se représenter de la même façon la notion de l'honneur, dont ils puisent les élémens au fond de leur conscience. Mais la vérité me contraint à dire qu'il n'en va pas ainsi dans notre pays : non contens d'exiger pour leur personne des égards exceptionnels, nos officiers en sont venus aujourd'hui à se considérer comme affranchis des règles communes de l'obligation morale, remplacées à leur usage par un idéal particulier d'honneur qui, trop souvent, contredit expressément les plus simples et impérieuses données de la conscience. »

De cette déformation « professionnelle » du sens de l'honneur chez l'officier allemand, le capitaine Pommer nous offre maints exemples caractéristiques. « Combien d'officiers, nous dit-il, ne découvrent rien de contraire à l'honneur dans la conduite d'un camarade qui réussit à extraire de l'argent des poches d'un autre officier en inventant des mensonges, ou même en promettant de taire une faute qu'il pouvait dénoncer! » De même encore, M. Pommer nous assure que c'est chose admise couramment, parmi les officiers de son pays, lorsque l'un d'entre eux désire faire l'acquisition d'un cheval, de l'engager à s'adres-

ser plutôt à un marchand civil qu'à un autre officier. « Le prix d'un cheval est ce qu'en donnera l'imbécile qui l'achètera ! » serait, d'après l'ex-capitaine, un proverbe favori dans toute garnison allemande. Et rien n'y est « mieux porté » que de pouvoir se targuer d'exploits comme le suivant :

Un lieutenant qui venait d'être appelé à l'École de Guerre a proposé à un camarade qui se trouvait souffrant de lui vendre un cheval. Le camarade ne pouvant pas essayer le cheval, force lui était de se fier absolument à la parole du vendeur. Or, d'après l'assurance formelle de ce dernier, le cheval était âgé de quatorze ans, d'une santé irréprochable, et cédé au même prix dont il avait été payé, avant les manœuvres, à son précédent possesseur, un officier de uhlans. Car il allait de soi que le vendeur n'entendait pas « faire une affaire, » en se débarrassant d'une bête inutile ! Si bien que le marché avait été conclu ; le cheval avait changé d'écurie, et le lieutenant était parti pour Berlin.

Revenu à la santé, le nouveau possesseur a monté le cheval, et, tout de suite, a tristement constaté qu'il avait acheté une « rosse » pitoyable ! Cette découverte lui a été confirmée, d'ailleurs, par l'officier de uhlans, en même temps que le malheureux acheteur apprenait de celui-ci que le cheval était âgé de vingt ans, et avait été vendu, avant les manœuvres, pour moins de la moitié de son dernier prix. Aussi bien le noble coursier est-il mort quelques semaines plus tard, d'une maladie dont les symptômes s'étaient manifestés bien avant le départ du lieutenant vendeur. Cet honorable officier, qui avait menti sciemment afin de « faire une affaire, » a toujours continué de jouir de la plus grande considération. Au sortir de l'École de Guerre, il a obtenu un poste de confiance auprès du colonel de l'un des régimens les plus recherchés ; et tout porte à croire que ses éminentes qualités militaires lui vaudront un jour d'être placé lui-même à la tête d'un régiment. Peu d'hommes se montrent aussi jaloux de leur réputation d'honneur chevaleresque ; et à l'égard de son collègue cependant il n'est pas douteux que sa conduite aurait eu de quoi faire honte à un maquignon professionnel !

L'ivrognerie, les dettes, la dépravation sexuelle sous toutes ses formes, ce sont encore autant de choses qui, suivant l'ex-capitaine prussien, s'accordent le mieux du monde avec le maintien de l'« honneur » d'un officier. Les affirmations que produit, à ce sujet, le livre de M. Hans Pommer sont, naturellement, de celles dont il nous est bien difficile de contrôler l'authenticité ; mais voici, par exemple, quelques traits qui portent manifestement le cachet d'une expérience personnelle :

J'ai assisté pour ma part, et plus d'une fois, à des scènes de vandalisme qui défieraient toute description. Pendant un dîner d'adieu offert par le corps des officiers du camp d'Elserborn à une division de cavalerie, j'ai été

le témoin oculaire d'une folle rage de destruction qui s'est assouvie non seulement sur toute la vaisselle, mais aussi sur les poêles, les statues, les cadres, les tables et les chaises de la salle du banquet et des pièces voisines. Que si l'on voulait appliquer l'aphorisme *In vino veritas* à la conduite de ce corps d'officiers, — qui aurait semblé incarner l'élite de l'Allemagne, car la plus haute noblesse, et même un prince du sang, se trouvaient en faire partie, — on devrait constater ce fait déplorable, que le vernis de la civilisation n'a déposé qu'une couche très mince sur les plus hauts rangs de notre société. Un excès fortuit de boissons alcooliques suffit pour transformer en de véritables Barbares les représentans de l'une des races humaines les plus fières de la conscience de leur supériorité, — et en des Barbares qui, bien loin de regretter leurs tristes exploits lorsqu'ils ont fini de cuver leur vin, ne font au contraire que s'en enorgueillir. Que l'on imagine l'impression accablante que ne peut manquer d'avoir produite, sur les « ordonnances » des officiers, le spectacle de cette « horde » s'abandonnant librement à l'élan de son *furor teutonicus* ! Sûrement ces témoins auront raconté toute la scène à leurs camarades, de telle sorte que le drame joué là par des civilisés redevenus sauvages ne sera nullement resté enfoui à l'intérieur des murs d'un Cercle d'Officiers. En vérité, il est grandement temps que, dans le corps des officiers allemands, une fin soit mise à la passion de boire, et surtout que l'ardeur de cette passion, chez un officier, cesse d'être honorée comme la plus noble des vertus viriles !

Et de même que la conscience professionnelle de nos officiers, si pointilleuse sous d'autres rapports, ne s'émeut aucunement de la présence parmi eux d'ivrognes notoires, de même aussi l'habitude de contracter des dettes destinées à n'être jamais payées ne passe aucunement pour contraire à l'honneur. Tandis que tout civil qui tient à sa bonne renommée se fait un devoir de payer régulièrement son tailleur, il est de bon ton, chez les officiers, de retarder tout au moins le plus longtemps possible le règlement du prix des uniformes ; et souvent même la pauvre blanchisseuse et le nettoyeur de gants sont obligés d'attendre sans fin le jour où ils seront remboursés de leur peine. Jamais l'officier le plus loyal et le plus sérieux ne consentira à reconnaître, dans l'amoncellement des dettes d'un collègue, le moindre délit contre l'honneur professionnel.

Encore tout cela n'est-il que peccadilles, en comparaison d'autres traits que le capitaine Pommer nous laisse deviner, et qui, ceux-là, ne rentreront jamais dans les limites d'aucun « honneur » professionnel. Mais à défaut d'une approbation expresse qu'ils ne sauraient espérer, de la part du « corps des officiers, » ces actes criminels ou honteux sont assurés d'une indulgence infiniment déplorable, dérivant, elle aussi, de la fâcheuse conception qui fait de l'officier un personnage affranchi des contraintes morales du reste des hommes. Sans compter un autre effet, également funeste, de la même conception : le soin qu'apportent toujours les autorités militaires à empêcher ces graves délits d'être connus au dehors de l'armée. « L'ignorance presque

complète, dans le public, des actions coupables commises par des officiers tient surtout à un système d'étouffement en vertu duquel, autant que possible, les élémens suspects sont simplement écartés, de façon à éviter une intervention judiciaire. Les officiers pris en faute sont, sur-le-champ, congédiés de l'armée, sans que les documens officiels contiennent la moindre mention du motif de leur renvoi. On veut, avant tout, rendre impossible toute plainte publique, afin que nulle tache ne vienne souiller l'éclat de l'honneur professionnel. Empêcher les mauvais bruits de transpirer au dehors, dût-on même, par là, manquer gravement à toute justice, est malheureusement une manière d'agir très répandue dans le monde militaire; et c'est ainsi que, par degrés, la croyance populaire à la pureté morale de l'officier se transforme, sous nos yeux, en une croyance opposée. »

Patriote zélé, le capitaine Pommer dénonce chaleureusement à l'Allemagne le danger que constituent, pour elle, ces tares « privées » de sa vie militaire. C'est avant tout au point de vue de la défense nationale, comme je l'ai dit, qu'il souhaiterait l'introduction, dans le « corps des officiers, » d'un esprit nouveau, substituant à la funeste passivité présente une obéissance moins machinale, et comblant le fossé qui sépare aujourd'hui l'une de l'autre les deux conceptions, « civile » et « militaire, » de l'honneur. Mais on entend bien que son étude ne pouvait pas se borner à ce côté, tout intime, de l'organisation militaire de son pays. Les curieuses « suggestions » que je viens de résumer n'occupent, en fait, qu'une première moitié de son livre; après quoi d'autres chapitres, à peine moins révélateurs, abordent de front l'examen de toutes les lacunes et de tous les vices qui, suivant l'avis de l'ex-capitaine, affaiblissent expressément la portée « professionnelle » de ce corps d'officiers dont il a fait partie pendant plus de vingt ans. Considérant tour à tour les trois degrés principaux de l'échelle des grades, le sous-lieutenant, le capitaine, et le colonel, M. Pommer nous montre, avec la même abondance d'exemples frappans, de quelle manière, à chacun de ces degrés, une longue habitude d'inaction pacifique a créé peu à peu des pratiques dont les unes se trouveraient absolument inutiles en temps de guerre, tandis que d'autres risqueraient de devenir désastreuses.

Le principe fondamental sur lequel repose toute cette seconde partie de ses réflexions se rattache, d'ailleurs, de très près à la conclusion qui déjà nous a paru ressortir des chapitres précédens. Pour le grand dommage de l'armée allemande, les pouvoirs établis et l'opi-

nion publique se sont accordés à placer cette armée, pendant près d'un demi-siècle, en dehors et au-dessus du mouvement régulier de la vie nationale. Ils en ont fait une caste, ou plus exactement un monde, distinct de la nation et supérieur à elle : d'où devaient fatalement résulter, à l'intérieur de ce monde nouveau, un sentiment exagéré de sa propre valeur et l'oubli plus ou moins complet de son rôle véritable. Tout de même que, au point de vue privé, « le prestige superstitieux dont se trouvait entourée la carrière d'officier devait naturellement provoquer, chez des caractères faibles, une néfaste folie des grandeurs, avec la prodigalité et l'absence de scrupules moraux qui en découlaient, » de même aussi, au point de vue proprement « militaire, » le « splendide isolement » où l'on s'est plu à maintenir cette carrière devait avoir pour résultat inévitable de lui faire perdre tout contact avec la réalité, d'atténuer ou d'effacer chez elle le souci de sa destination professionnelle. De là tout un ensemble de traditions et de procédés sans le moindre rapport avec les exigences de la préparation d'une guerre future ; un ample et somptueux système d'artifices parmi lesquels l'excellent capitaine Pommer a dû avoir, plus d'une fois, l'impression de se trouver transporté dans une espèce d'énorme corps de ballet, d'une « figuration » infiniment savante, en vérité, mais trop exclusivement « décorative » pour avoir de quoi satisfaire les aspirations d'un ardent patriote.

Tout officier qui regarde la préparation guerrière comme le but suprême de sa profession éprouve irrésistiblement un vrai désespoir, lorsqu'il découvre à quel point l'apparence domine chez nous la vie militaire, et combien le souci de la forme y est supérieur à celui du fond. Comme exemple saisissant de ce culte universel de l'apparence, je citerai seulement la « marche de parade. » Combien d'un temps précieux est gaspillé à l'étude minutieuse de cette cérémonie ! Je sais bien que les fanatiques de l'exercice machinal prétendent nous faire reconnaître, dans la marche de parade, un moyen de discipline, de telle manière que, à les en croire, cette représentation militaire servirait à une fin pratique : mais il n'y a pas un officier un peu accoutumé à réfléchir qui n'aperçoive aussitôt la fausseté d'une telle prétention. Non, la marche de parade n'est rien de plus qu'un moyen grossier pour obtenir des soldats une passivité qui pouvait avoir sa raison d'être au temps des armées de métier, mais qui n'en a plus aucune aujourd'hui, dans une armée où la discipline ne se fonde plus simplement sur l'obéissance mécanique des jambes. Avec quelle répugnance intime un capitaine ami de ses hommes se voit contraint à entraîner ceux-ci pour l'exécution d'une manœuvre à la fois inutile et profondément dégradante ! Cet entraînement où la pensée ne joue aucun rôle absorbe une partie considérable du temps consacré à l'instruction des recrues ; et force est au capitaine d'y employer, lui aussi, une grosse part de son attention, avec

la crainte des pires conséquences si le malheur voulait que ses hommes apparussent de mauvais « marcheurs. » Car le fait est que la marche de parade, recommencée à chaque inspection, du printemps à l'automne, constitue à peu près le seul critère de la valeur d'une compagnie. Un capitaine qui réussit à faire marcher ses hommes avec une régularité irréprochable peut être assuré de la bienveillance de son major et de son colonel, — bienveillance dont il ressentira les précieux effets lorsque, plus tard, se sera produit dans sa compagnie quelque chose de beaucoup plus grave au point de vue du service.

J'ai connu un général de division qui ne se faisait pas scrupule de diriger lui-même la marche de parade d'un régiment d'infanterie, après quoi il reprochait aux officiers de ce régiment de n'avoir pas encore une compréhension suffisante de cette partie « capitale » de leur service. Quand un général attache à cette vaine cérémonie un intérêt aussi exagéré, comment s'étonner que cet intérêt grandisse en proportion géométrique, à mesure que l'on descend l'échelle des grades? Sans compter qu'il est si facile de se faire admirer en qualité de dresseur d'automates, cette profession n'exigeant pas, de la part de l'officier, la moindre dépense intellectuelle !

Je dois dire d'ailleurs que la préoccupation de formes extérieures agréables à l'œil, dans tous les exercices militaires, tend de plus en plus à prendre les proportions d'une monomanie, chez un grand nombre d'officiers supérieurs; et cette monomanie ne laisse pas d'avoir des conséquences funestes, lorsqu'elle s'applique à la préparation du combat. Ce que le soldat apprend pendant la paix doit lui permettre, à la guerre, de se montrer égal, voire supérieur, au soldat ennemi. Or, c'est chose certaine que ce schématisme, cette vaine recherche de la forme, ont pour effet d'affaiblir notre résistance proprement guerrière. On ne saurait croire combien de temps est employé, dans les exercices de tir, à la mise au point de ce qu'un haut général a appelé le « cordon de perles, » c'est-à-dire d'une disposition où l'espace est exactement pareil, entre un soldat et l'autre. Et que l'on songe seulement à ce que deviendra, sur un vrai champ de bataille, ce « cordon de perles » dont la préparation aura été enseignée aux hommes avec un soin minutieux, durant tout le temps de leur séjour à la caserne! Je dirai plus : que si les soldats, en présence de l'ennemi, reconnaissent l'impossibilité d'employer pour la guerre les manœuvres dont ils ont été nourris en temps de paix, il y aura danger qu'ils perdent leur confiance dans leurs chefs, et que leur instinct naturel de conservation ait encore plus vite fait de briser les chaînes de la discipline.

Je ne puis naturellement songer à suivre le capitaine Pommer dans l'exposé des inconvéniens ou dangers résultant, pour l'armée allemande à tous ses degrés, d'un tel oubli de son rôle et de sa destination légitimes. Des pratiques militaires que nous décrit l'auteur, les unes semblent avoir en vue la préparation d'une guerre idéale, dépouillée de la part inévitable de hasard et d'irrégularité que comportent tou-

jours les choses humaines; tandis que d'autres de ces pratiques nous feraient vraiment supposer, à la fois chez les chefs qui les commandent et les subordonnés qui se complaisent à les exécuter, l'inquiétante « folie des grandeurs » dont parlait tout à l'heure l'ex-capitaine prussien. C'est comme si, à force de se sentir supérieurs au reste des hommes, les officiers allemands avaient fini par dédaigner le vain souci d'une défense nationale dont jamais plus l'occasion ne surviendrait pour eux : sans autre pensée, désormais, que de continuer à se rendre dignes de l'humble admiration des « civils » en éblouissant ceux-ci du spectacle de leurs exploits de parfaits « dresseurs d'hommes. »

Encore s'en faut-il que, au jugement du capitaine Pommer, ce dressage » s'accomplisse parmi des conditions capables de le rendre efficace et durable. « Le jeune enseigne apprend, dès l'école militaire, toute sorte de procédés stratégiques dont il ne pourra faire usage que trente années plus tard, à partir du grade de lieutenant-colonel : mais de la manière dont il convient de traiter et d'instruire les subordonnés, de cela personne à l'école ne lui souffle mot, ce qui ne l'empêche pas, ensuite, au régiment, d'avoir pour première occupation professionnelle la transformation de paysans ignorans en de précieux défenseurs de la patrie. L'on ne saurait trop s'étonner du maintien, dans notre armée, de l'habitude désastreuse qui consiste à charger de l'instruction des recrues les plus jeunes officiers du régiment, pour épargner aux lieutenans la fatigue d'une tâche aussi importante. Il est vrai que le maintien de cette habitude a également pour cause le manque d'officiers, dans les régimens de la frontière : mais il n'en serait pas moins à désirer que, toutes les fois que la chose est possible, les plus anciens capitaines eussent à surveiller l'instruction des recrues. »

Pour ne rien dire de l'influence croissante du « favoritisme, » de ces « relations avec la capitale » qui, seules, procurent à l'officier la tranquillité présente avec l'espoir d'une prompte fortune, à chaque page, le capitaine Pommer nous cite des exemples nouveaux de l'immense avantage que constitue, pour un officier, la qualité de parent ou de protégé de quelque « gros bonnet. » « J'ai pu constater personnellement à maintes reprises, nous dit-il, que, même dans des postes où il s'agit de résoudre des questions de pure technique militaire, parvenaient à se glisser nombre d'officiers pour lesquels la technique des armes, la balistique étaient absolument une *terra incognita*. La faveur remplit jusqu'aux places qui devraient lui être le plus strictement

fermées ; et nous voyons confier à des *dilettantes* solidement protégés des tâches de la plus haute portée pour la défense nationale. Après quoi c'est sur le rapport de ces ignorans que sont prises les décisions les plus graves du comité d'infanterie du ministère de la guerre. »

En terminant son étude, le capitaine Pommer se demande pourquoi tous les soldats allemands détestent et maudissent leur séjour à la caserne. « La cause n'en est nullement, — nous dit-il, — dans une aversion irrésistible pour le métier des armes, mais bien dans l'horreur qu'inspire au soldat le traitement qui lui est infligé de la part de ses chefs. » Et là-dessus j'imagine que plus d'un de mes lecteurs ne pourra s'empêcher de se demander à son tour si, malgré ses assurances contraires, l'ex-capitaine prussien n'a pas rapporté lui-même, de ses longues années de service militaire, des rancunes personnelles qui risquent trop de nuire à l'impartialité de son témoignage. Mais c'est là une crainte que dissiperait assurément la lecture de l'ouvrage entier de M. Pommer, avec l'accent de profonde — et presque naïve — bonne foi qui l'anime. Sans l'ombre d'un doute, l'auteur de cet ouvrage nous dit vrai en proclamant que « les motifs qui l'inspirent sont d'un caractère tout désintéressé. » Les griefs qu'il a rapportés de la caserne n'ont rien d'égoïste : ils sont le fait d'un homme qui, « passionnément attaché à la carrière des armes, » mais s'en étant formé une conception toute personnelle, s'est senti cruellement déçu en constatant que, de plus en plus, l'armée allemande s'éloignait de sa destination naturelle pour devenir quelque chose comme ce collège de prêtres où nous introduit le *libretto* de la *Flûte Enchantée*, une vaste corporation d'initiés s'occupant à célébrer de savans rites inutiles ; et il n'y a pas non plus une des pages de son livre où nous ne percevions l'écho d'une souffrance intime résultant d'une autre déception plus profonde encore, — d'une déception un peu pareille à celle que supposait, tout à l'heure, l'excellent capitaine dans le cœur des « ordonnances » de ses collègues du camp d'Elserborn, « au spectacle d'une *horde* s'abandonnant sans contrainte à l'élan de son séculaire *furor teutonicus !* »

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'histoire dira un jour, en toute vérité, que la France, qui avait depuis quarante-quatre ans les meilleures, les plus puissantes, les plus légitimes raisons de faire la guerre, a refoulé dans son cœur les sentimens qui devaient l'y pousser et n'a reculé devant aucun sacrifice, si ce n'est celui de son honneur, pour assurer le maintien de la paix. Hier encore, en parfait accord avec l'Angleterre et la Russie, elle continuait à servir de son mieux cette grande cause et elle cherchait loyalement le moyen de la faire triompher. Est-ce à dire qu'elle avait renoncé, dans le secret de son cœur, aux réparations nécessaires? Non certes; ce serait la mal connaître que de le penser; mais ne s'attribuant pas le droit de déchaîner la guerre générale et de mettre l'Europe entière à feu et à sang pour la réalisation de son seul intérêt, elle attendait l'intervention de cette justice immanente des choses dont on lui avait parlé autrefois et à laquelle elle croyait.

Cependant les années s'écoulaient; la génération qui a vu la guerre de 1870-1871 perdait peu à peu ses derniers représentans; des générations nouvelles survenaient, et on pouvait craindre qu'elles n'eussent d'autres préoccupations et d'autres pensées; les vieux souvenirs de fer et de sang commençaient peut-être à s'atténuer et, par momens, le doute s'emparait des âmes les mieux trempées. A tort, comme l'événement l'a prouvé. L'heure si longtemps attendue et désirée a sonné subitement; la guerre a éclaté sans que nous en soyons responsables; elle nous a été déclarée. Alors, on s'est mis à chanter partout en France : « Le jour de gloire est arrivé ! » Nous avons été récompensés de notre longue attente, car la guerre s'est présentée à nous dans des conditions telles que, même dans nos rêves, nous n'aurions jamais pu en imaginer de plus favorables. Elle est sortie de l'infatuation de nos adversaires poussée jusqu'à la démence. Si une fée tutélaire était venue nous dire : « La guerre est certaine, inévitable, prochaine :

comment préférez-vous, comment souhaitez-vous qu'elle s'engage? » qu'aurions-nous pu répondre, sinon en exprimant le désir que, dès le premier moment, la Russie, notre alliée, et l'Angleterre, notre amie, marchassent résolument avec nous; que l'Italie, notre sœur latine, désapprouvant l'agression dont nous aurions été l'objet, refusât de s'y associer et proclamât sa neutralité en attendant mieux; que des puissances, petites par leur territoire, mais très grandes par le cœur, fussent provoquées et envahies au mépris de la foi jurée, de manière à ce que leur cause se confondît avec la nôtre et à ce que l'opinion du monde civilisé, se prononçant en leur faveur, mît également son espoir en nous? Nous aurions demandé que ces mille « forces impondérables » dont Bismarck connaissait la valeur fussent de notre côté. Eh bien! tous ces vœux dont la réalisation totale paraissait si difficile que nous n'aurions pas osé les exprimer, tous ont été exaucés. En l'espace de quatre jours, l'Allemagne a soulevé contre elle la conscience universelle par ses impostures, ses violations du droit, ses procédés grossiers, ses brutalités criminelles. Le mince vernis de civilisation qui recouvrait, d'ailleurs assez mal, sa barbarie foncière s'est effrité. Le reître d'autrefois, sans pudeur, sans pitié, est apparu au monde étonné, mais non pas du tout épouvanté. Le monde a couru aux armes, et les premiers coups portés ont raffermi sa confiance. Nous ne savons pas ce que sera la suite de la campagne, mais elle ne pouvait mieux commencer. Le plan que l'Allemagne avait lentement, mystérieusement, sournoisement préparé, dès le premier jour de son exécution, a éprouvé un premier et grave échec. Nous ne nous faisons aucune illusion : la formidable partie est à peine engagée, et nous savons très bien qu'elle sera difficile, pénible, marquée d'incidens divers. Mais nous le disons hardiment : toutes les chances sont de notre côté. En guise de cordiaux, son gouvernement soutient l'Allemagne avec des mensonges : nous n'avons besoin que de la vérité.

Il est certain aujourd'hui que l'Allemagne avait très expressément préparé l'attentat qu'elle vient de commettre. On a pu croire au premier moment et elle a essayé de faire croire qu'elle avait été entraînée à la guerre par les seules obligations de son alliance envers l'Autriche. L'Autriche avait déclenché la fatalité qui avait tout emporté. On a su depuis qu'il n'en était rien. Le premier acte de la sanglante tragédie qui se poursuit a bien été l'ultimatum adressé par l'Autriche à la Serbie, et le ton en était tel que toute l'Europe a compris, sauf peut-être l'Autriche elle-même, qu'un pareil début devait conduire en quelques jours à la guerre générale. Qu'a dit alors

l'Allemagne? Elle a assuré que, si elle approuvait la forme et le fond du document austro-hongrois, elle ne l'avait connu qu'après coup. C'est le premier mensonge de la série. Depuis, l'ambassadeur d'Angleterre à Vienne a fait savoir à son gouvernement, à la suite d'une information digne de confiance, que le texte de l'ultimatum avait été envoyé à Berlin avant de l'être à Belgrade et, si on a pu se tromper à Vienne sur les suites que devait avoir une aussi injurieuse provocation, on ne l'a certainement pas fait à Berlin. On y a nié la complicité parce que tout mauvais cas est niable, mais elle est aujourd'hui solidement établie. Dès ce moment d'ailleurs, le gouvernement allemand avait commencé sans bruit sa mobilisation, allant bien au delà de ces premières précautions qu'un gouvernement prudent doit toujours prendre quand apparaît un danger sérieux. Ce qui s'est passé par la suite permet d'affirmer que la volonté de guerre était déjà arrêtée à Berlin et qu'on ne s'en laisserait détourner par rien.

L'Europe n'était pas encore renseignée alors comme elle l'a été par la suite et quand l'empereur Guillaume, interrompant sa croisière du Nord, s'est rendu précipitamment à Berlin, l'amour de la paix était si grand partout qu'on a cru, qu'on a voulu croire que, partageant ce sentiment, il saurait lui donner satisfaction. On s'était fait de l'empereur Guillaume l'image d'un souverain pacifique, qui s'était proposé d'achever par la paix ce que ses aïeux avaient commencé par la guerre, et avait d'ailleurs assez de sagesse pour ne pas exposer au sort des batailles l'édifice prodigieux, presque miraculeux, de la grandeur allemande. Cette idée qu'on avait de lui n'était peut-être pas inexacte jusqu'à ces derniers temps, mais les hommes changent avec les circonstances et, depuis quelques mois surtout, les voyageurs revenus d'Allemagne en rapportaient des impressions assez différentes de celles d'autrefois. On n'entendait parler que de guerre de l'autre côté du Rhin. Le parti pangermaniste y devenait de plus en plus exigeant et violent. L'armée, comme nous en avons eu la sensation très nette au moment des honteux scandales de Saverne, se sentait devenue maîtresse, et son arrogance n'avait plus de bornes. Sous ces influences grandissantes, le caractère de l'empereur s'altérait : on racontait qu'il ne vivait plus qu'avec son cabinet militaire, dans un cercle borné et dans une atmosphère fiévreuse et surexcitée. On était parvenu à le convaincre que la guerre était nécessaire, et que, plus on la retarderait, plus on perdrait des avantages dont on disposait encore. La Russie grandissait démesurément ; la France était irréconciliable ; le prestige de l'Allemagne

demeurait encore, mais la crainte qu'elle inspirait avait diminué; il fallait de nouvelles victoires pour relever un niveau qui tendait à baisser. Nous n'inventons rien : ce sont là les raisons qu'on a données au Reichstag pour légitimer la guerre. L'incident austro-serbe n'y a tenu qu'une place tout à fait secondaire : le danger dont l'Allemagne est menacée a seul été sérieusement invoqué. C'est bien une guerre préventive qu'on entend faire. On la propose froidement comme la solution d'un problème de géométrie ou d'algèbre, sans songer qu'on opère sur des hommes, que des milliers de vies précieuses vont s'éteindre, que des flots de larmes vont couler des yeux des mères, des veuves, des orphelins. L'Empereur s'est laissé entraîner. On l'appelait l'empereur de la paix, et c'était un beau titre ; mais il a dérivé peu à peu du côté de la guerre et le moment est venu où, ses résistances ayant fléchi, il s'est vu ou cru obligé de tirer cette épée bien aiguisée dont il n'avait guère parlé jusqu'alors que par métaphore. Sa faiblesse n'est pas une excuse : peut-être aurait-il pu en trouver une dans sa bonne foi si, à partir du moment où sa résolution guerrière a été prise, il n'avait pas mis une aisance dans le mensonge qui porte une atteinte fâcheuse à son caractère. Il sait mieux que personne que la France a voulu la paix : que ne dit-il qu'il a voulu la guerre? L'aveu du moins serait sincère et l'honneur de l'Allemagne s'en trouverait mieux . On sait quels misérables prétextes elle a invoqués pour justifier son agression. Des aviateurs français ont volé sur la Belgique! Un d'eux même est allé jusqu'à Nuremberg et il y a laissé tomber des bombes! Nous plaignons M. de Schœn, que nous avons toujours connu galant homme, — et il n'y a aucune raison de croire qu'il a cessé de l'être parce qu'il a exécuté à la lettre les instructions de son gouvernement, — nous le plaignons d'avoir eu à articuler des griefs dont il connaissait la fausseté. On a dit qu'il s'était beaucoup promené dans la rue qui sépare l'ambassade d'Allemagne du ministère des Affaires étrangères, espérant être l'objet d'une avanie ou d'un attentat. Si le fait est vrai, il prouve que M. de Schœn, sentant sans doute la rougeur lui monter au front dans l'accomplissement de la mission qui lui était imposée, se dévouait pour fournir à son gouvernement un prétexte qui aurait pu être enfin décemment invoqué. Mais le calme de la population de Paris, son sang-froid, sa maîtrise d'elle-même ont déjoué ce calcul, comme ont été déjoués tous ceux qui avaient pour objet de rejeter sur la France la responsabilité d'une provocation dont l'Allemagne supportera tout le poids devant la conscience du genre humain.

De nombreuses provocations avaient d'ailleurs précédé la dernière. D'où vient que partout en France, on entend le même mot sur toutes les lèvres : « Cela ne pouvait plus durer ainsi, il fallait en finir? » C'est que, depuis quelques années, la politique de l'Allemagne à notre égard avait complètement changé. On parle beaucoup de Bismarck en ce moment; et on lui attribue, dans son origine, la politique dont nous avons vu le développement et dont le dénouement se manifeste aujourd'hui. C'est lui faire tort. Certes, Bismarck était un homme dur, rude, sans aucune générosité; son esprit caustique avait contre ses victimes des ricanemens impitoyables; mais il était supérieurement intelligent et avait fort bien compris que, si on peut fonder un grand État par la guerre, ce n'est pas par elle qu'on l'entretient et le fait vivre. Deux exemples illustres pouvaient, dans leur contraste, lui servir d'enseignement : ceux de Napoléon et de Frédéric. Napoléon, le plus grand des deux, malgré tout, et de beaucoup, s'est perdu à la manière du joueur qui remet sans cesse sur le tapis le gain qu'il a réalisé par un merveilleux coup de fortune. Frédéric, au contraire, a su s'arrêter à temps, et ce qu'il avait conquis sur les champs de bataille, il l'a organisé sagement, administré habilement, consolidé fortement dans la paix. Bismarck a profité de la leçon et, après 1871, il n'a plus fait la guerre : il s'est contenté de faire de la diplomatie, c'est-à-dire des alliances et s'est montré aussi grand par sa prudence qu'il l'avait été d'abord par son audace. Qu'il ait eu une velléité agressive en 1875, nous le voulons bien; mais mieux inspiré que ses successeurs, il s'est arrêté tout net devant l'opposition de l'Angleterre et de la Russie. Qu'a-t-il fait, qu'a-t-il dit ensuite, aussi longtemps qu'il a été maître? Il n'a pas cessé de répéter à nos ambassadeurs que s'il avait dû faire, pour constituer l'unité allemande, la guerre de Danemarck, la guerre d'Autriche et finalement la guerre de France, il ne voulait pas nous laisser croire qu'il était notre ennemi toujours et partout et que nous le trouverions sans cesse en face de nous, contre nous, un grand sabre à la main. Il a vu que, à tort ou à raison, nous nous engagions volontiers dans la politique coloniale et, comme il y trouvait d'ailleurs un avantage pour la tranquillité de l'Allemagne, bien loin de nous gêner dans notre expansion extra-européenne, il nous y a encouragés; et pourquoi ne pas dire qu'il nous y a aidés quelquefois par une action diplomatique discrète et efficace? Cela ne nous faisait pas oublier, et Bismarck s'en doutait, mais cela permettait d'entretenir entre les deux pays des rapports corrects, courtois, où ils trouvaient l'un et l'autre leur bénéfice.

Telle a été la première période, et elle a été longue, de nos relations avec l'Allemagne après la guerre. Mais une autre, bien différente, a succédé. Il semble, en vérité, que, depuis quelques années, l'Allemagne, renonçant à la politique de détente bismarckienne, se soit appliquée à nous donner l'impression qu'elle était notre irréconciliable ennemie sur tous les points du globe. Nous ne pouvions rien faire, nous ne pouvions aller nulle part, sans y rencontrer son opposition maussade, hargneuse et jalouse. Il fallait toujours lui faire sa part, il fallait lui donner des compensations, et, même quand nous lui avions fait sa part et donné de larges compensations, qui ne lui étaient nullement dues, elle continuait de nous gêner, de nous entraver, de nous harceler sur le terrain qu'elle avait promis de nous abandonner. A ses yeux, notre installation y était restée précaire ; elle devait nous y remplacer un jour ; en croyant travailler pour nous, nous travaillions pour elle ; nous lui dégrossissions sa tâche à venir. Telle a été son attitude à notre égard, et il faut croire que, sous des formes différentes, elle a été à peu près la même à l'égard des autres puissances, puisque l'Allemagne a si bien réussi à former contre son intolérable hégémonie la plus complète et la plus solide coalition qu'on ait encore vue. C'est le phénomène dont nous venons d'être témoins. L'Allemagne, qui s'était crue habile, a si mal choisi son moment et son prétexte pour faire la guerre que, du coup, elle a séparé d'elle un de ses alliés, et elle s'est si inconsidérément conduite à l'égard de l'Angleterre, qu'elle espérait détacher de nous, qu'elle a rivé d'une manière indestructible les liens déjà très forts qui unissaient Londres à Paris. Les Allemands, qui ont un fonds de naïveté dans leur outrecuidance, sentaient bien la haine générale monter contre eux et ils en demandaient quelquefois le motif avec une sorte de surprise. Ils ne comprenaient pas, ils ne comprennent peut-être pas encore pourquoi ils sont odieux ; mais le fait est là, incontestable. Les causes ? Il y en a de grandes, et nous en avons indiqué quelques-unes. Il y en a de plus petites, que leur multiplicité ne rend pas moins efficaces. La grossièreté, la brutalité, la cruauté de leurs procédés sont une des plus actives. Nous comprendront-ils, si nous leur disons que leur conduite est indigne envers l'impératrice douairière de Russie, à laquelle ils ont interdit le passage par leur territoire pour rejoindre Saint-Pétersbourg ; envers M. Jules Cambon qui a été accrédité longtemps auprès d'eux et qu'ils ont traité comme un colis encombrant, précieux d'ailleurs, car ils lui ont fait payer très cher son voyage ; envers le grand-duc Constantin sur lequel ils ont abattu leur lourde

main ; contre l'infortuné Samain qu'ils ont assassiné ; contre un pauvre curé lorrain qu'ils ont fusillé sans que nous sachions pourquoi ; contre deux pauvres enfans qu'ils ont fusillés aussi, mais cette fois nous en connaissons le motif : à la manière du chevalier d'Assas, ces petits patriotes auraient crié : « Attention, voilà les Prussiens ! » Que tout ce sang innocent retombe sur leurs têtes ! C'est, dit-on, pour faire peur en montrant de quoi ils sont capables, que les Allemands se conduisent ainsi : ils ne réussissent qu'à faire horreur.

Nous avons dit que, pour conserver la fidélité de ses alliés, l'Allemagne aurait dû choisir une autre occasion et un autre motif de guerre que ceux qu'elle a invoqués. Nous ne parlons pas de l'Autriche-Hongrie. Dans la forme, c'est pour elle que l'Allemagne a brûlé ses vaisseaux ; l'Autriche-Hongrie ne pouvait donc pas l'abandonner. Il semble pourtant qu'après avoir commis la folle imprudence de son ultimatum à la Serbie, elle ait éprouvé quelque hésitation quand elle en a vu les conséquences. On assure qu'au tout dernier moment elle avait accepté en principe une proposition conciliante de l'Angleterre, qui n'a pas eu de suite parce que l'Allemagne, l'Allemagne seule, a refusé de s'y rallier. L'Autriche a laissé pendant si longtemps son ambassadeur à Paris, où sa situation, en s'y prolongeant, avait quelque chose de si ridicule et de si inconvenant qu'on se demande s'il n'y avait pas encore dans son esprit une vague espérance d'échapper à la guerre contre nous. Peut-être l'a-t-elle encore, car s'il y a eu rupture des relations diplomatiques, il n'y a eu de déclaration de guerre ni d'un côté, ni de l'autre. Nous avons dû demander des explications à Vienne. Il était de notoriété publique et nous savions pertinemment que l'Autriche avait détaché des troupes à l'Ouest et les avait mises à la disposition de l'Allemagne. Le comte Berchtold a cherché à équivoquer sur le caractère de ces mouvemens ; mais les faits n'étaient pas contestables. Nous avons rappelé notre ambassadeur de Vienne et l'ambassadeur autrichien a quitté Paris : hâtons-nous de dire que tout cela s'est passé dans les formes les plus courtoises, avec la politesse qu'emploient entre elles les nations depuis longtemps civilisées et les hommes simplement bien élevés. Mais l'Autriche n'était plus libre : l'Allemagne la tenait et ne la lâchait pas. Heureusement, ni l'Allemagne, ni l'Autriche ne tenaient l'Italie. L'Italie ne s'était engagée envers elles que pour une guerre défensive, c'est-à-dire une guerre où nous aurions été les agresseurs, et elle s'était engagée envers nous à ne pas participer à une agression dont nous serions l'objet. Certes, l'Italie ne pouvait pas hésiter : il était bien clair que, dans le cas

actuel, ce n'était pas la France qui était l'agresseur. Elle a beaucoup trop d'esprit pour s'arrêter aux billevesées inventées par l'Allemagne d'aviateurs français qui auraient volé sur la Belgique et lancé des bombes sur Nuremberg : il faut être Allemand pour s'y laisser prendre. De même, si le comte Szécsen est resté trop longtemps à Paris dans l'espoir que nous finirions par le congédier, ce qui permettrait de dire que c'était la France qui avait déclaré la guerre, c'est encore là une invention au seul usage de l'Allemagne, non pas de l'Italie, qui sait le fond des choses. L'Italie devait donc rester neutre. Que serait-il arrivé pourtant et l'Italie n'aurait-elle pas pu reprendre sa liberté si la diplomatie allemande avait su arranger les choses de manière à ce qu'un intérêt italien, bien clair, bien net, bien puissant, fût engagé dans la partie en jeu? Aurions-nous pu nous étonner si l'Italie n'avait pas sacrifié cet intérêt ? La tentation pour elle aurait été très forte. Mais c'est tout le contraire qui est arrivé : l'Italie a été invitée à prendre part à une action militaire infiniment dangereuse pour elle et dont le succès aurait compromis son intérêt le plus évident. On voit mal l'Italie s'engager dans une guerre dont le résultat est plus que douteux pour aider l'Autriche à devenir maîtresse de l'Adriatique. Aussi aucune considération à côté, aucune objurgation, aucune promesse, aucune menace, — car on ne les lui pas épargnées, — n'ont-elles pu la décider à rompre la neutralité. En dehors de l'avantage matériel que nous y trouvons, nous sommes heureux de voir l'Italie refuser de prendre les armes contre nous : c'est une grande joie dans le présent, c'est une grande espérance pour l'avenir et peut-être pour un avenir très prochain.

Mais c'est surtout avec l'Angleterre que le gouvernement allemand a poussé l'inconséquence à ses limites extrêmes. Jusqu'au dernier moment, il a espéré que l'Angleterre, elle aussi, resterait neutre. C'était difficile à obtenir de la part d'un pays qui était ouvertement notre ami, qui avait depuis quelques années déjà l'habitude d'une vie politique commune avec nous et qui attachait un intérêt puissant au maintien de l'équilibre actuel, non seulement en Europe, mais dans le monde. Quoi qu'elle eût fait, l'Allemagne ne serait pas parvenue à détacher tout à fait l'Angleterre de nous. Elle l'a essayé cependant, et les arguments qu'elle a employés pour cela sont précisément ceux que nous lui aurions perfidement soufflés, si nous en avions eu le moyen. Sir Edward Grey a déclaré à l'ambassadeur allemand que l'Angleterre ne laisserait pas écraser la France. — A Dieu ne plaise! a répondu l'ambassadeur allemand, nous n'avons l'intention d'enlever

à la France aucune parcelle de son territoire. — Mais ses colonies? a demandé sir Edward Grey. — Sur ce point, l'ambassadeur allemand a interrogé son gouvernement, qui a déclaré ne pas pouvoir répondre. Du coup, l'Angleterre a été édifiée. Si nous étions vaincus, — qu'on nous pardonne cette hypothèse devenue invraisemblable! — nous aimerions sans doute mieux, nous Français, que l'Allemagne nous enlevât quelques colonies qu'une de nos provinces métropolitaines. Mais l'Angleterre? Ce n'est plus la France qui est sa rivale à travers les mers, c'est l'Allemagne. La puissance coloniale de la France est devenue un élément de l'équilibre général ; l'Angleterre la connaît et s'en accommode; elle aurait d'autres préoccupations, si elle voyait l'Allemagne occuper dans la Méditerranée le Maroc, l'Algérie et la Tunisie. Et ces préoccupations seraient aussi partagées par l'Italie. Nous ne saurions trop remercier l'Allemagne d'avoir mis, cette fois par exception, une naïve franchise à faire connaître ses intentions. Dans quelle mesure celles de l'Angleterre en ont-elles été influencées, on a pu s'en douter quand on l'a vue s'empresser, pour commencer, de prendre le Togoland à l'Allemagne : la réponse était spirituelle et vraiment pleine d'à propos. L'Angleterre a aussitôt développé et précisé les déclarations qu'elle avait déjà faites à notre endroit. Au début, elle s'était contentée de dire qu'elle ne nous laisserait pas écraser, ce qui est un terme vague, et qu'elle défendrait nos côtes septentrionales contre une agression allemande, de manière à nous assurer toute liberté d'action dans la Méditerranée. C'était beaucoup, mais pourquoi ne pas l'avouer? ce n'était pas encore tout ce que nous attendions de nos amis. Sir Edward Grey déclarait d'ailleurs que l'Angleterre gardait pour la suite sa liberté de faire ou de ne pas faire. Aurait-elle fait davantage? Il y a tout lieu de le croire ; en effet, lorsque le gouvernement allemand a proposé de s'engager envers elle à respecter nos côtes septentrionales, sir Edward a répondu que c'était insuffisant. Il semble donc bien que, dès ce moment, ses attentions allaient plus loin et, s'il ne le disait pas plus expressément, c'est sans doute parce qu'il y avait, dans le ministère anglais, des divergences dont la démission de lord Morley et de M. John Burns a été la manifestation discrète. Au surplus, l'Angleterre n'a pas tardé à sortir des demi-mesures et l'Allemagne lui en a imposé l'obligation en refusant de prendre un engagement au sujet de la neutralité de la Belgique. Ce n'était pas une goutte d'eau, mais bien toute une cataracte qui faisait enfin déborder le vase.

On sait à quel point cette question tient au cœur de l'Angleterre : l'intérêt et l'honneur ne lui permettent pas d'y apporter la moindre hésitation, de laisser s'y introduire la moindre équivoque. L'intégrité et l'indépendance de la Belgique sont des dogmes fondamentaux de sa politique. Elle a donc demandé à la fois à la France et à l'Allemagne si elles respecteraient la neutralité belge. Nous avons répondu affirmativement : nous sommes une nation honnête, nous nous regardons comme liés par les traités où nous avons mis notre signature. L'Allemagne a refusé de répondre et, cette fois encore, l'Angleterre a été éclairée. Le gouvernement allemand a essayé de causer, de négocier; il a affirmé que, si la Belgique était violée, cela ne tirerait nullement à conséquence et que, les choses une fois finies, la Belgique redeviendrait vierge comme devant; il a fait à l'Angleterre des offres qu'il jugeait engageantes. Sir Ed. Grey a répondu que l'Angleterre ne marchandait jamais quand il s'agissait de ses intérêts et de ses obligations. Cette fière réponse n'a laissé aucun doute à l'Allemagne sur la résolution britannique : au surplus, l'Angleterre lui a adressé un ultimatum en lui donnant seulement quelques heures pour y répondre. La réponse n'étant pas venue, l'Angleterre a déclaré la guerre à l'Allemagne. L'indignation s'est emparée du pays tout entier, et M. Asquith l'a exprimée dans des termes si vigoureux qu'il est allé jusqu'à qualifier d' « infâmes » les propositions de Berlin. Et aussitôt l'union de tous les partis s'est faite en Angleterre, comme elle s'était faite en France, comme elle s'est faite en Russie. La question irlandaise qui, hier encore, menaçait de déchaîner la guerre civile, a disparu de l'horizon. — Vous pouvez retirer toutes les troupes qui sont en Irlande, a dit M. Redmond : nous nous chargeons de défendre nos côtes nous-mêmes. — Et M. Bonar Law, au nom de l'opposition, a déclaré : « Nous combattons pour la base même de la civilisation dont l'Europe est garante. Il ne s'agit pas ici d'une lutte sans importance : c'est peut-être la plus grande que l'Angleterre ait eu à soutenir et l'issue en est certaine. C'est le napoléonisme une fois de plus, mais, Dieu merci, autant que nous le sachions, il n'y a pas cette fois de Napoléon. » Il n'y a pas non plus de Bismarck assurément, ni de Moltke probablement, ni même de Roon, semble-t-il, du moins autant que nous le sachions, comme s'exprime M. Bonar Law. Quoi qu'il en soit, l'Angleterre est engagée : elle ne reculera plus.

Que dire de la Russie ? C'est à elle, la première, que l'Allemagne a déclaré la guerre, et c'est à cause d'elle que nous la faisons nous-mêmes à l'Allemagne. L'autre jour, dans une audience qu'il lui a accordée,

l'empereur Nicolas a embrassé notre ambassadeur, M. Maurice Paléologue. « J'embrasse la France en votre personne, » a-t-il dit. La France venait de donner une preuve éclatante de sa fidélité à une alliance qu'elle a contractée il y a près d'un quart de siècle. Depuis lors, la confiance des deux pays l'un dans l'autre ne s'est jamais démentie : on vient de voir combien elle était justifiée. La nôtre est si grande que, on a pu le remarquer, lorsque notre gouvernement est venu, dans un grand, très noble et très beau langage, demander aux Chambres de voter les crédits qui nous permettaient de soutenir la lutte, pas une voix ne s'est élevée pour demander à connaître le texte précis de nos engagemens avec la Russie. On n'a vu qu'une chose, à savoir que l'Allemagne avait déclaré la guerre à notre alliée : il n'est venu à l'idée de personne de mesurer l'étendue du concours que nous avions à lui donner. Les deux pays se défendront l'un l'autre avec la totalité de leurs forces, et l'empereur Nicolas a déclaré qu'il ne ferait pas la paix aussi longtemps qu'il y aurait un soldat allemand sur le sol français. La résolution de la Russie, comme la nôtre, comme celle de l'Angleterre, est unanime. Les explications que M. Sazonow a données à la Douma ont été couvertes d'applaudissemens. Nulle part une voix dissidente ne s'est élevée. Il n'y a en Russie qu'un seul cœur.

C'est un beau spectacle, qui révèle un grand peuple, mais que nous avons donné nous aussi. Si l'Allemagne a compté sur nos divisions, habituellement si profondes, son erreur a été grande et elle a été bientôt dissipée. Comme par enchantement, tous les Français se sont trouvés d'accord, et les pacifistes les plus forcenés, les socialistes unifiés les plus antimilitaristes ont fait bloc contre l'abominable agression dont la patrie était l'objet. Un crime odieux a coûté la vie à M. Jaurès au moment où, comme nous tous, il s'inclinait devant l'obligation qui nous était imposée et témoignait sa confiance à un gouvernement auquel il avouait n'avoir aucun reproche à faire. Ses obsèques ont eu lieu avec recueillement et, sur le cercueil de l'homme qui avait si souvent maudit la guerre, il n'est pas jusqu'à M. Jouhault, le représentant de la Confédération générale du travail, de la fameuse C. G. T., qui n'ait annoncé qu'il allait partir pour la frontière et n'ait juré que tout le monde ferait son devoir. Pas un mot imprudent, pas un cri déplacé. L'Allemagne a refait partout l'union des âmes. Dans la France entière le sentiment est le même. Tout le monde comprend que, comme l'ont dit les ministres anglais, l'heure est grave et que la lutte qui va s'ouvrir sera terrible ; mais chacun a fait résolument le sacrifice

que le devoir lui impose et notre mobilisation s'est faite dans un ordre admirable. Personne ne s'est demandé par quelles mains était tenu en ce moment le drapeau national : il n'y a plus de partis, il n'y a que des Français, et tous ont couru au drapeau. Plus de ces manifestations comme celles qui, en 1870, ont laissé un remords dans nos mémoires. Nous avons toujours été un peuple vaillant, nous sommes devenus un peuple sérieux. « Nous sommes sans reproche, a dit M. le Président du Conseil, nous serons sans peur. »

De ces vertus guerrières, nous aurions voulu être les premiers à donner l'exemple au monde, si ce n'était pas la Belgique qui l'eût fait. Mieux vaut pour l'honneur de l'humanité qu'il ait été donné par un peuple de quelque 7 millions d'habitans contre un autre qui en a plus de 60. Cette disproportion numérique montre avec plus d'éclat ce que peut la force morale au service d'une juste cause. L'Allemagne avait préparé dans le recueillement et le silence un plan de guerre dont l'exécution ne pouvait se faire que par la violation de la neutralité belge. Ce plan, sinon dans les détails, au moins dans son ensemble, est si simple qu'il est apparu à la fois à tous les esprits. Notre frontière commune avec l'Allemagne est courte et bien défendue ; nous y avons accumulé les ouvrages d'art, les fortifications ; nous y avons concentré nos meilleures troupes, ces troupes de couverture qui, au milieu d'une population animée du patriotisme le plus ardent, sont toujours entraînées et toujours prêtes. Si nous connaissons notre force, l'Allemagne ne l'ignore pas, et elle vient de prouver combien elle la redoute. Son plan a consisté à tourner à l'Ouest notre aile gauche, par un grand mouvement qui ne pouvait s'accomplir que sur le territoire belge. Dans la confiance que nous inspirait, bien à tort, on vient de le voir, la sainteté du droit, nous n'avions pas défendu notre frontière avec la Belgique comme notre frontière avec l'Allemagne. La tentation devait donc être grande pour celle-ci de violer la neutralité belge : elle tournait ainsi notre ligne principale de défense et, en même temps qu'elle l'aurait fait sur cette ligne, elle nous aurait attaqués à gauche et par derrière. Nous aurions été pris entre les branches d'un immense étau. Mais il fallait pour cela de deux choses l'une : ou que la Belgique s'y prêtât, ou que sa résistance fût brisée.

Le plus probable, et de beaucoup, est que l'Allemagne comptait sur la réalisation de la première hypothèse ; si cependant c'était la seconde qui se présentait, elle ne s'en embarrassait guère et, quoiqu'elle eût signé le traité de 1839 qui garantissait la neutralité de la

Belgique, elle ne se sentait nullement liée par sa parole : la disproportion de force numérique entre l'armée belge et la sienne lui permettrait de vaincre la résistance qui lui serait opposée. Si elle lui était opposée, ne serait-ce pas d'ailleurs seulement pour la forme? Est-ce que la Belgique pouvait avoir la prétention d'arrêter l'Allemagne? Est-ce que David pouvait, dans notre siècle de fer, frapper une fois de plus Goliath au front et le renverser? Dans cette douce confiance, l'Allemagne a commencé, pour se faire la main, par violer la neutralité du Luxembourg ; puis, ainsi que l'a dit M. le Président de la République, elle « a outrageusement insulté la noble nation belge, » en lui demandant la liberté de traverser son territoire. La réponse a été ce qu'elle devait être, indignée et résolue. L'Allemagne a passé outre, elle est entrée en Belgique, et comptant la traverser aussi facilement qu'une toile d'araignée, elle a mis le siège devant Liége. « En voyant son indépendance menacée, a dit le roi Albert qui s'est montré aussi grand que son peuple dans ces circonstances tragiques, la nation a frémi, ses enfans ont bondi à la frontière ! » et l'armée belge, composée sur ce point de 40 000 hommes, a mis en déroute l'armée allemande qui en avait plus de 100 000. Certes, l'histoire de la Belgique est belle et glorieuse ; nous n'en connaissons guère qui soit de nature à attirer sur une nation plus d'estime, de sympathie et de respect; mais rien dans cette histoire n'est comparable à l'héroïque défense de Liége dont le monde vient d'être le témoin ému et émerveillé. L'Europe avait garanti la neutralité de la Belgique, et la France et l'Angleterre sont en marche pour la défendre, mais, sans attendre davantage, la Belgique a frappé elle-même un coup qui, à lui seul et pour toujours, consacre cette neutralité : personne désormais n'aura plus l'imprudence de la violer. Sans doute, l'armée allemande revient à la charge, mais nous avons confiance. Les Anglais ont débarqué sur le continent et ils avancent; nous sommes entrés en Belgique et nous avançons : qui sait si nous n'assisterons pas bientôt à un Waterloo retourné où Belges, Anglais et Français combattront ensemble contre l'arrogance et la mauvaise foi germaniques? Quoi qu'il en soit, la prodigieuse défense de Liége, si même elle n'a retardé que de quelques jours la marche de l'armée allemande, aura brisé le plan de son état-major et nous aura permis de terminer notre mobilisation : ce sont deux conséquences du plus grand prix.

Et pendant que ces faits éternellement glorieux pour la Belgique se passaient chez elle, nous sommes entrés en Alsace. Un premier

combat nous a permis de repousser les Allemands à Altkirch, de nous emparer de la ville, de courir à Mulhouse et d'y entrer. Les Allemands ont couru aussi, mais en sens inverse : ils ont fui devant nos baïonnettes. Heureuse la troupe française qui, la première, a fait entendre notre clairon aux échos de l'Alsace et retentir sous ses pas le sol sacré d'une province qui nous est si chère! Les dépêches racontent que les paysans d'Alsace ont aussitôt, sur ce point de la frontière, renversé les poteaux qui marquaient la séparation d'avec la vieille patrie. Quel Français n'aurait-il pas voulu être là? Ceux surtout qui, comme nous, ont pris part à la guerre de 1870 et gardé au fond de l'âme la douleur muette, mais toujours aussi vive, de l'arrachement brutal, sentiront en eux, avec un tressaillement de joie, un renouveau d'espérance. On connaît l'admirable gravure que Raffet a intitulée *le Réveil :* un tambour, superbe et farouche, bat aux champs et des fantômes sortent lentement de terre avec des figures étonnées qui se raniment, encore à moitié morts et déjà à moitié vivans. Ces fantômes se réveillent aussi dans nos cœurs ; nous reconnaissons parmi eux des figures aimées; mais il est encore trop tôt pour leur tendre les bras. Nos enthousiasmes doivent rester prudens. Les Allemands sont revenus si nombreux que nous avons dû évacuer Mulhouse; mais nous sommes restés en Alsace, nous reviendrons à Mulhouse, et nous ne nous arrêterons pas là. Il faut s'attendre à des péripéties diverses dans cette guerre, ne pas s'enorgueillir quand elles seront favorables, surtout ne pas se décourager quand elles ne le seront pas. Ce n'en est pas moins pour nous une grande force morale que ces premiers succès, et il est, tout de même, permis d'y voir une promesse. Jusqu'ici, notre territoire a résisté à l'invasion. Nous sommes entrés en Belgique pour défendre la neutralité d'un pays héroïque et généreux. Nous sommes entrés en Alsace, c'est-à-dire chez nous, pour y exercer la revendication du droit foulé aux pieds. Dans les conditions où elle s'engage, la guerre ne peut pas mal finir, et cela seul importe, mais elle ne pouvait pas non plus débuter plus heureusement : et nous dirons avec M. le Président de la République, dans le message concis, robuste et fort qu'il a adressé aux Chambres : « Haut les cœurs et vive la France! »

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXIVe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

VINGT-DEUXIÈME VOLUME

JUILLET — AOUT

Livraison du 1er Juillet.

Livraison du 15 Juillet.

Livraison du 1er Août.

Livraison du 15 Août.

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 3674.